



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

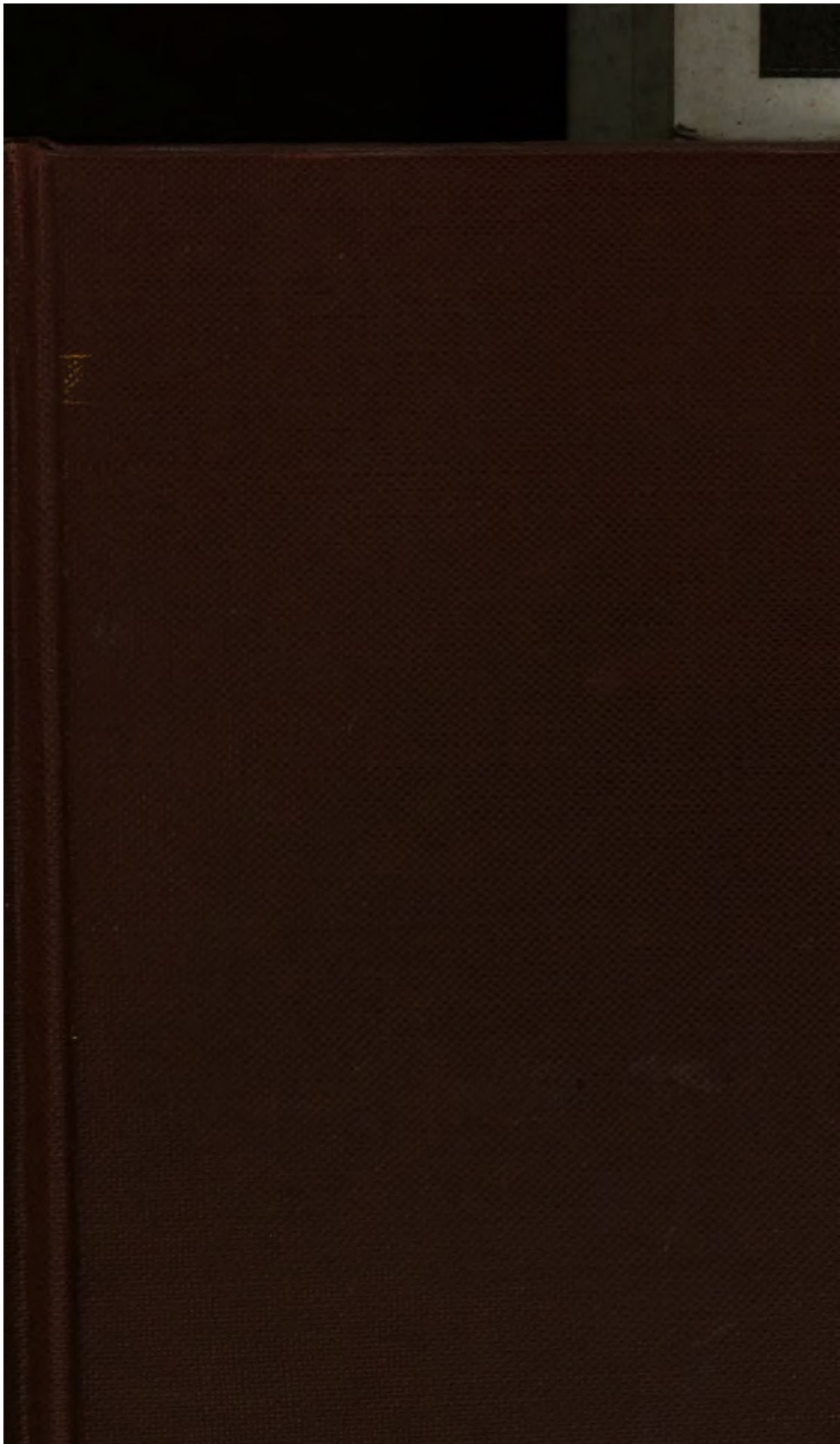
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

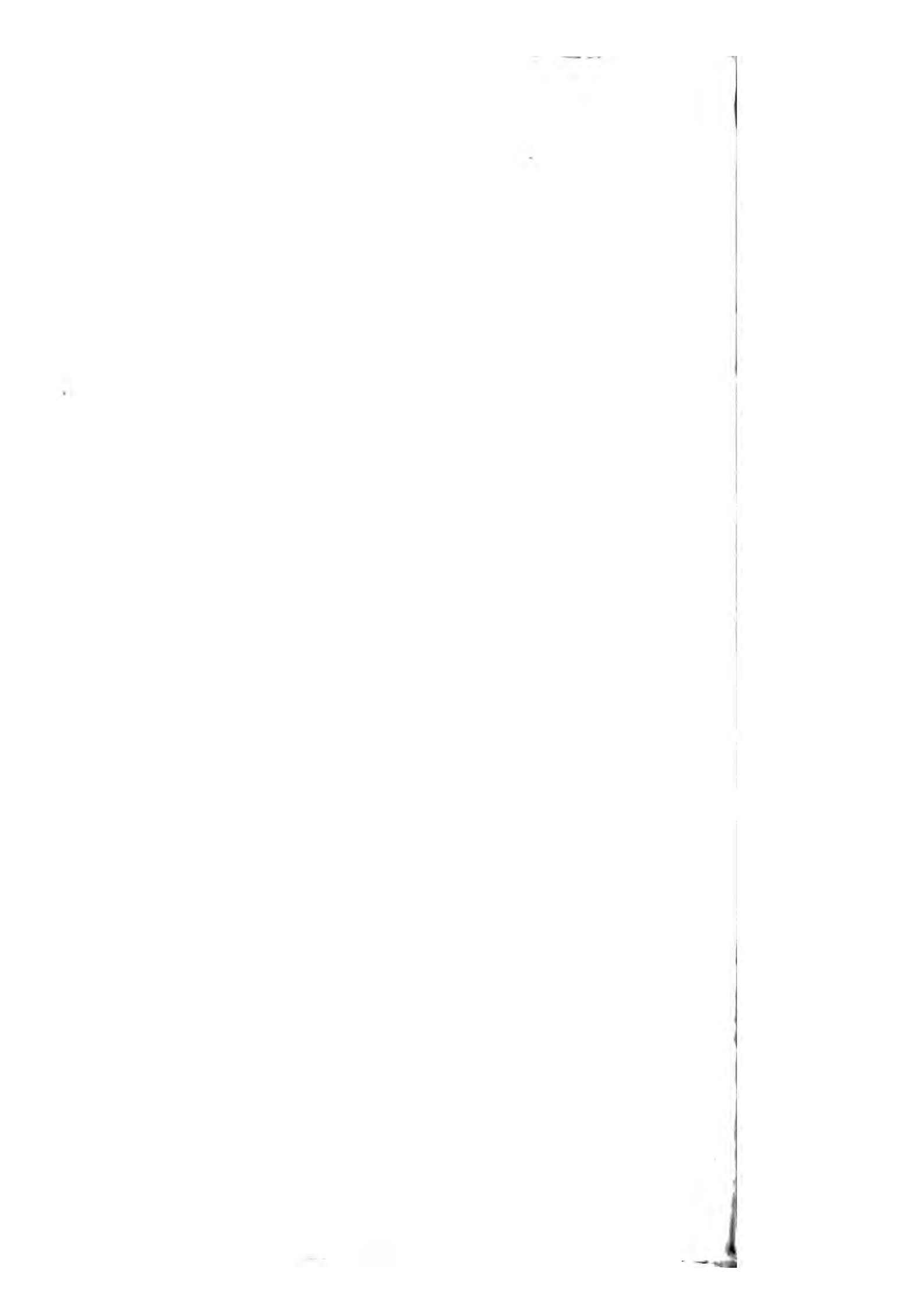




Dict. A. 1737A

~~12 a. 22~~







Voyez les Œuvres de l'Abbé de Pons
p. 170 & Suiv.

+

— Remi Palemonis Differentiae
Sermonum : p. 277 des Miscella-
nea Observationes pour 1745.

+

— Reizii Specimen Pseudosy-
nonymorum, pp. 124-156 du
même Recueil, vol. X.

+

Voici, Vata]

Haut, exhausse]

Vague, General]

Contenir, Renfermer]

Mariage {disproportionne]

 {mal assorti]

Esprit & Jugement]

part de conduite.]

Entre, Parmi]

Statuts, Reglemens]

Stat, Situation]

Reverberation, Reflexion]

Reflet, Repercussion.]

Toujours, Continuellement.]

32. Constamment]

Perpetuellement]

vanterie, Jactance]

Jactance, Vanite.]

Pédanterie, Pédanterie.]

Mensonge, Menterie.]

Encinte, Grossa.]

Enterrément, Sepulture.]

Sepulture, Enferchissement.]

Crainte, Croyance.]

Charlatanerie, Charla-]

nerisme.]

Parentage, Parenté.]

Credre, Debiter]

vente, Débit]

Ridicule, Ridicule. Le Ridicule est un]

malin physique. Le Ridicule est]

un ridicule moral.]

Crainte, Croyance.]

Loy, Reg-]

Aut]

Detourner]

Regle]

Adversar]

Adversar]

Débiter]

Prone]

De jaco]

manie]

De sor]

En sor]

Ainsi q]

Faller]

Sibien]

Narr]

Exposé.]

Narr]

tion.]

Tort, Inju]

Moyen]

gens]

leur leur]

Mutuel, Resign]

garde plus le]

de se prono]

plus en bon]

+

Faible, Fo]

+

Memoire, Rem]

souvenance, so]

Voy. La Motte]

Petit Traicté, 2]

pp. 824, 825.]

X

Penitence, Rep]

X

3
3
3

Châtier, punir] Noter les paroles suivantes de
laude, dans son Sermon quatrième sur la pa-
rabole des Noces: p. m. 165. » La vous vif
la fureur & la fierté punie & jay vous verra
la dissimulation & la fourberie châtiée.
Là le Roy fit brûler la ville des revoltés,
Là il fait jeter l'hypocrisie dans les
tenebres extérieures. »

Rural, champêtre]

Imposer, En imposer]

Le second porte avec lui
une idée de tromperie: le premier, une idée de
respect. Cet Orateur parle d'un ton qui im-
pose. Ce fripon veut nous en imposer.

Indice, Indice]

Appendix, Appendice]

Imprimer, Déprimer, Blâmer, Condamner

Quoique, Bien-que,]

Nos Descendants, Nos Neveux]

Enflé, Gonflé]

Persévérer, Persister, S'obstiner]

Se revêtir, Se revêtir,
être revêtu, être revêtu.
Voy. Nicod au mot Re-
vestir

Supprimer, abmettre.
On peut abmettre
ou volontairement
ou par négarde:
mais on supprime
toujours volontai-
rement.

Pres, Auprès, Proche.

A toujours, à jamais.

Raison, sujet

Mal traiter, Traiter mal.

Vrai, réel, certain.
Voy. p. 46. & 203.

An, Année.

Plainte, Complainte.

Participer à
Participer de

Avoir sujet de
Avoir raison de

Ironical, amia.

Par [à que]

Discernement, Jugement.
Voy. p. 143 de L'Essai
sur l'origine des con-
noissances humaines,
imprimé à Amsterdam,
(ou plutôt, si je ne me
trompe à Paris) en
1746.

Pénétration, profondeur.
Voy. Ibid. p. 142.

Pensée, ... perception,
Sensation ... idées, no-
tion. Voy. Ibid. p. 169.

Se railler, Se moquer.
Voy. la 1^{re} Réponse à
la Lettre de Raison à l'Au-
teur des Hérésies imaginaires,
à la fin du § Sur les pro-
cessés: où l'Auteur dit: alors
vous amiez en raison de vous,
railler d'une, au lieu que
ils ont sujet de se moquer
de vous.

Diabla, Démon. Les An-
ciens étoient souvent
de nommer les Furies.
Le mot d'Luminides
leur paroît plus
doux. C'est la dé-
finition des sorts de
Diabla & Démon
parmi nous. Note du
P. Brumoy sur Iphi-
génie en Tauride:
Act. IV. Sc. 3. p. m. 54
du T. 3. du Théâtre
des Grecs.

Les Lettres S. I. D. R. à la suite
du nom de l'Abbé Girard, signi-
fient Secrétaire Interprète du
Roi.

Le Supplément de la Gazette de
Leide, du 23 Février 1748: après
avoir rapporté la mort de la veuve du
Duc de Grammont, ajoute, Que
Messire Gabriel Girard, secrétaire
Interprète de Sa Majesté pour les
Langues Esclavone & Russienne,
& l'un des Quarante de l'Académie
Françoise, étoit aussi mort, âgé
d'environ 70 ans.

SYNONYMES
FRANÇOIS,

LEURS

DIFFÉRENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE
pour parler avec justesse.

Par M. l'Abbé GIRARD, S. I. D. R.

ET

TRAITÉ

DE LA

PROSODIE

FRANÇOISE.

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

NOUVELLE ÉDITION.

César DeMifoy, à Londres, 1737.



A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN, & G. SMITH.

MDCCXXVII.

Notes les paroles du P. Besnier, § III de la
première partie de son discours sur les Etymolo-
gies servant de Préface au Dictionnaire Etymo-
logique de Ménage. Toute la Métaphysique
(dit il ~~dit~~ en parlant d' Aristote) n'est à
proprement parler qu'un livre de notions;
que peu de gens entendent, faute de con-
cevoir qu'elles sont particulières à la Langue
Grecque, de qu'il est absolument impossible
d'en donner qui soient communes à toutes
les Langues; y ayant aussi peu de vrais
synonymes d'une Langue à l'autre,
que dans celle d'une ~~seule~~ seule na-
tion.

La Grammairien Ammonius a fait
un petit ouvrage des synonymes de la
Langue Grèque: περὶ ὀμοίων καὶ διαφόρων
λέξεων. Henri Etienne l'a inséré en entier
dans l'Appendice de son Thesaurus
Linguae Graecae.

SYNONYMES

FRANÇOIS,

Par M. l'Abbé GIRARD, S.I.D.R.

CONVENTIONS

SICUTI

IN THE



P R E F A C E.

Qui doute que la parole ne soit le lien le plus gracieux de la société, le peintre & l'image tout à la fois de l'esprit, l'interprète du cœur, & le sel de tous les plaisirs qu'on peut goûter dans la vie? Qui seroit donc assez indolent pour en négliger les graces, ou assez ingrat pour mépriser un talent qui donne de l'éclat à tous les autres? Cette façon de penser, si injurieuse au bon goût, n'est pas d'une nation polie. La délicatesse de l'expression va d'un pas égal

* 3

avec

VI P R E F A C E.

avec celle des pensées & des sentimens. L'éducation étend ses soins sur le langage & sur les mœurs; elle a pour objet le brillant du discours, comme la sagesse de la réflexion; & elle ne s'applique pas moins à former l'homme pour les autres que pour lui-même. En effet, que l'ame soit ornée par des qualités solides, c'est le sujet d'une satisfaction intérieure & personnelle; mais qu'elle ait l'art de se manifester, & de donner des impressions qui la décorent au dehors ainsi qu'au dedans, c'est l'avantage & la gloire du mérite. Des termes foibles n'annoncent pas une imagination vive ni un cœur touché; & des mots impropres ou déplacés paroissent toujours être l'effet de la confusion ou du dérangement.

rangement des idées. Il faut donc savoir s'exprimer, dès qu'on se pique de savoir penser.

De tous les peuples qui ont démembré & partagé l'Empire Romain, le François est celui dont la Langue a fait le plus de chemin vers la perfection, par la pureté, la clarté, la force, & la finesse. Propre à tous les genres d'écrire, elle a été choisie, préféablement à toutes les autres Langues de l'Europe, pour être celle de la Politique générale de cette Partie du Monde; & par conséquent elle est la seule qui ait triomphé de la Latine. Elle mérite donc notre attention; & nous devons savoir gré à ceux qui la cultivent, soit pour en donner une connoissance exacte par des méthodes savantes & pui-

VIII P R E F A C E.

féés dans son propre génie , soit pour en conserver la pureté par des critiques judicieuses sans rejeter les nouveaux avantages dont elle est susceptible, soit enfin pour l'enrichir par des acquisitions utiles sans défigurer l'usage établi. Mais combien seroit-on redevable à qui pourroit la fixer & arrêter les changemens que le pur caprice essaye d'y introduire ! Cela est au dessus du pouvoir des particuliers ; & le sort de tout ce qui est vivant ne lui permet pas de demeurer toujours dans le même état. Quelle que soit néanmoins la destinée de notre Langue dans les siècles postérieurs , la crainte de son anéantissement ne m'empêchera pas de donner au public les observations que j'ai faites. Elles n'ont pour objet
ni

ni les règles de Grammaire, ni la pureté de l'Usage ; mais uniquement la différence délicate des Synonymes : c'est-à-dire le caractère singulier de ces mots qui ont une idée commune, d'où naît un air de ressemblance, & de cette ressemblance une indifférence dans l'emploi qu'on en peut faire ; mais qui ont en même tems des idées propres & accessaires à l'idée commune, d'où naît une différence particulière, & de cette différence une nécessité de choix dans certaines occasions, pour les placer selon le goût & la précision convenable à ce qu'on veut faire entendre.

Je n'ai copié personne ; je ne crois pas même qu'il y ait encore eu personne à copier sur cette ma-
 * 5. tière ;

x P R E F A C E

tière ; de sorte que si cet Ouvrage n'a pas le mérite de la perfection, il a du moins celui de la nouveauté. Qu'il me soit encore permis de dire qu'à cette grace il ajoute celle de la variété ; c'est à chaque page chose différente & indépendante de celle qui précède & qui suit, quoique toujours de la même espèce. Jamais Livre ne fut en même tems plus uniforme & plus diversifié ; il n'exige point d'être lu de suite ni par ordre ; il n'y a qu'à l'ouvrir au hazard, on tombera toujours sur quelque chose d'entier, capable de satisfaire la curiosité, s'il ne contente l'esprit ; aussi bon pour remplir un quart-d'heure que pour occuper une journée, on peut le prendre & le laisser à tout moment. Quant à l'uti-

l'utilité & au mérite essentiel, c'est au Public à prononcer. Je dirai seulement que cette seconde édition est fort au dessus de la première ; outre l'augmentation de nouveaux articles, les anciens ont été travaillés avec un soin particulier, & avec autant de peine que s'ils n'avoient pas été faits ; je me suis rendu plus rigide critique de ma première édition que le lecteur ne le sera peut-être de celle-ci ; & j'avoue que ce nouveau travail m'a persuadé que les Auteurs ne feroient penser trop modestement sur leurs productions. Qu'on m'applaudisse ou qu'on me censure, je serai sensible à l'un, & je profiterai de l'autre ; mais je me défierai toujours de l'amour-propre.

Toute Préface devant avoir pour

XII P R E F A C E.

but de mettre le Lecteur au fait de l'Ouvrage, de lui en bien exposer le plan, & de prévenir autant qu'il est possible la critique, je ne peux me dispenser de faire observer que le mot de *Synonyme*, quoiqu'il marque une ressemblance de signification, peut néanmoins avoir deux valeurs, selon qu'on entend ou qu'on resserre les bornes de cette ressemblance. Si on la suppose parfaite, en sorte que, dans quelque circonstance & dans quelque occasion que ce soit, il n'y ait pas plus de choix à faire, pour le sens, entre ce qu'on nomme *Synonymes*, qu'il n'y en a, pour le goût, entre les gouttes d'eau d'une même source, & que la seule articulation de la voix en fasse toute la différence; alors je dis qu'il

> qu'il n'y a point de mots synony-
 > mes dans aucune Langue, prise
 dans sa pureté & dans un des in-
 stans où elle a été vivante, tel qu'on
 voudra le choisir; car je n'entens
 point par *Langue* un amas général
 & monstrueux de tous les mots,
 soit du bon soit du mauvais usa-
 ge, soit anciens soit nouveaux. Si
 l'on ne cherche point cette ressem-
 blance parfaite & rigoureuse, &
 qu'on ne fasse consister l'essence du
 Synonyme que dans une même
 idée principale, mais sujette à être
 diversifiée par des idées accessoi-
 res, à peu près comme une même
 couleur paroît sous diverses
 nuances; alors il y a des synony-
 mes dans toutes les Langues. C'est
 dans ce dernier sens que j'ai em-
 ployé ce terme à la tête de mon

Pour
 & parler
 bien pu-
 rement
 je croit
 qu'il
 falloit
 dire,
 ou qu'
 il n'y
 a de
 mots
 synony-
 mes dans
 aucune
 langue,
 ou bien,
 qu'il
 n'y a
 point de
 mots synony-
 mes dans
 quelque
 langue
 que ce
 soit.

XIV P R E F A C E.

Ouvrage ; & c'est pour faire voir qu'il n'y en a point dans le premier sens, que je l'ai entrepris. Tel est mon dessein, que je dois expliquer moi-même ; les autres jugeront de l'exécution.

Au reste, j'y ai travaillé avec d'autant plus de plaisir que je me suis fait une idée de ce qu'on nomme richesse de Langue, bien différente de celle de quelques Grammairiens, qui ne considèrent la pluralité des mots que par rapport à l'oreille. Pour moi, je ne fais cas de leur quantité que par celle de leurs valeurs. S'ils ne sont variés que par les sons & non par le plus ou le moins d'énergie, d'étendue, de précision, de composition, ou de simplicité que les idées peuvent avoir, ils me paroissent

roissent plus propres à fatiguer la mémoire qu'à enrichir & faciliter l'art de la parole, dont le but est d'entretenir le commerce des esprits par l'expression fidèle de ce qui se passe en eux, & non de chatouiller les oreilles par l'harmonie & la modulation des sons. Protéger cette pluralité de mots dans une parfaite uniformité de sens, c'est confondre l'abondance avec la superfluité; & je ne saurois mieux comparer un tel goût, qu'à celui d'un maitre-d'hôtel qui feroit consister la magnificence du festin dans le nombre des plats, plutôt que dans celui des mets. Qu'importe d'avoir plusieurs termes pour une seule idée? N'est-il pas plus avantageux d'en avoir pour toutes celles qu'on souhaite d'exprimer?

Que

XVI P R E F A C E.

Que le Pléonafine n'allègue pas en fa faveur, qu'il fert à éviter le mauvais effet que produit ordinairement la répétition ; car c'est, ce me semble, se tromper sur la cause de cet effet, que de l'attribuer à la répétition du son plutôt qu'à celle de l'idée. Si le même mot déplaît lorsqu'il reparoît, ce n'est point parce qu'il a frappé l'oreille, mais parce qu'il a déjà frappé l'esprit, qui s'ennuye & se dégoûte de tout ce qui ne se présente pas à lui avec les graces de la nouveauté. De-là l'établissement de certains mots, qu'on nomme *pronoms*, à qui l'usage ne donne d'autre fonction que de rappeler, par un simple rapport, l'idée de la personne ou de la chose dont il est question, sans en répéter le
nom

nom , ni en représenter une seconde fois l'idée. C'est aussi par cette même raison que les mots qu'on nomme *articles* & *prépositions* sont souvent répétés avec grace ; parce que leur propre valeur ne consiste que dans une désignation ou indication , qui n'ayant par elle même rien de décidé , paroît toujours nouvelle quand le sujet indiqué est nouveau. Ce qui est une preuve bien claire que c'est plus à la diversité de valeur qu'à celle d'articulation , que le mot est redevable de l'agrément qu'il a dans le discours ; & que c'est la multiplicité des idées qui doit produire & produit en effet la multiplicité des termes. Si l'on en doute encore , il n'y a qu'à les regarder de près , & devenir un peu scrupuleux.

XVIII P R E F A C E.

scrupuleux sur leur emploi; ou, sans se donner la peine de faire cet examen par soi-même, prendre seulement celle de lire les réflexions que je donne ici; soit bien soit mal déduites, elles montreront clairement qu'il n'y a point de synonymes si parfaits, qu'ils aient, dans toutes sortes d'occasions, une force de signification entièrement semblable; qu'ainsi il y a un choix entre eux. C'est ce choix que j'ai cherché à déterminer, par des définitions & des exemples qui distinguent & dévelopent le propre caractère de chacun de ces mots: en quoi je me flate d'avoir rencontré juste; sans prétendre néanmoins m'assurer du succès que par le jugement du Public, dont il n'y a à cet égard ni injustice à crain-

craindre, ni grace à espérer; & à qui je ne demande qu'une lecture faite avec attention & réflexion; afin que l'Ouvrage ne perde rien de son prix, & qu'il ait lui-même plus de satisfaction en le lisant.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé: *Synonymes François, leurs différentes significations, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse, par M. l'Abbé Girard.* C'est une seconde Édition d'un Ouvrage que le Public a déjà approuvé: elle est beaucoup augmentée, & je crois qu'elle sera reçue avec plaisir. A Paris ce 12 Septembre 1735.

LANCELOT.

T A B L E

T A B L E

ALPHABETIQUE

DES SYNONYMES

Contenus dans ce Volume.

A.

A Baiffer. Baiffer.	Pag. 216
Abandonner. laisser.	220
Abandonnement. Abdication. Renonciation. Dé- fistement. Démission.	243
Abhorrer. Détester.	245
Abîme. Gouffre. Précipice.	242
Abjection. Bassesse.	245
Abjurer. Renoncer. Renier.	166
Abolir. Abroger.	246
Aborder. Approcher. Avoir-accès.	1
Abstraction. Précision.	221
Abstrait. Distrait.	218
Accepter. Recevoir.	162
Accident. Avanture. Evénement.	100
Accident. Malheur. Désastre.	137
Accorder. Concilier.	56
Achever. Finir. Terminer.	92
Action. Acte.	2
Adhérer. Acquiescer. Consentir. Tomber-d'accord.	60
Administration. Direction. Régie. Gouvernement. Conduite.	163
Adresse. Dextérité. Habileté.	4
Adres-	

Adresse. Soupleffe. Finesse. Ruse. Artifice.	3
Affable. Honnête. Civil. Poli. Gracieux.	124
Affirmer. Assurer. Confirmer.	14
Affront. Insulte. Outrage. Avanie.	178
Afin. Pour.	233
Agir. Faire.	106
Agrandir. Augmenter.	233
Agréable. Gracieux.	5
Agrémens. Graces.	118
Aider. Secourir. Assister.	169
Ainsi. C'est-pourquoi.	226
Ainsi-que. De même-que. Comme.	231
Air. Manieres.	7
Aisé. Facile.	103
Ajouter. Augmenter.	6
Amant. Amoureux.	8
Amant. Galant.	219
Ambiguïté. Equivoque. Double-sens.	94
Amour. Galanterie.	211
Amoureux. Amant.	8
Ancien. Vieux. Antique.	194
Ane. Ignorant.	9
Antipathie. Aversion. Haine. Répugnance.	119
Antique. Vieux. Ancien.	194
Apparence. Extérieur. Dehors.	102
Apparition. Vision.	196
Appas. Charmes. Attrait.	19
Appeller. Nommer.	143
Appercevoir. Voir.	199
Apporter. Porter.. Emporter Transporter.	237
Appréhender. Craindre. Redouter. Avoir-peur.	67
Apprendre. Etudier.	10
Apprendre. Instruire. Enseigner. Informer. Faire-favoir.	87
Apprendre. S'instruire.	10
Apprivoisé. Privé.	158
Ap-	Ap-

DES SYNONYMES. IXIIX

Approcher. Avoir-accès. Aborder.	I
Appui. Soutien. Support.	II
Aquiescer. Consentir. Adhérer. Tomber-d'accord.	60
Armé. Armure.	12
Artifice. Ruse. Finesse. Adresse. Souplesse.	3
Assez. Suffisamment.	12
Affister. Aider. Secourir.	169
Affuré. Sûr. Certain.	46
Affurer. Affirmer. Confirmer.	14
Astrologue. Astronome.	15
Attaché. Avare. Intéressé.	17
Attachement. Attache. Dévouement.	16
Attacher. Lier.	135
Attendre. Espérer.	95
Attention. Exactitude. Vigilance.	18
Attraits. Charmes. Appas.	18
Audace. Hardiesse. Effronterie.	229
Augmenter. Ajouter.	6
Augmenter. Aggrandir.	333
Augmenter. Croître.	227
Aussi. Encore.	85
Austère. Sévère. Rude.	27
Autorité. Empire. Pouvoir.	253
Autorité. Pouvoir. Puissance.	254
Avanie. Affront. Insulte. Outrage.	178
Avant. Devant.	22
Avantage. Profit. Utilité.	205
Avanture. Accident. Évènement.	100
Avare. Attaché. Intéressé.	17
Avare. Avaricieux.	22
Aversion. Haine. Antipathie. Répugnance.	119
Avertissement. Avis. Conseil.	24
Aveu. Confession.	23
Avis. Sentiment. Opinion.	171
Avis, Conseil, Avertissement,	24
Avoir.	

Avoir. Posséder.	26
Avoir-accès. Aborder. Approcher.	1
Avoir-envie. Envier.	93
Avoir-envie. Souhaiter. Vouloir. Desirer. Soupirer. convoiter.	202
Avoir-peur. Craindre. Appréhender. Redouter.	67

B.

B aïffer. Abaisser.	216
Bande. Troupe. Compagnie.	186
Bandi. Vagabond. Libertin.	187
Basseffe. Abjection.	245
Bataille. Combat.	28
Battre. Frapper.	30
Beaucoup. Plusieurs.	34
Béatitude. Félicité. Bonheur.	40
Beau. Joli.	31
Bénéfice. Profit. Gain. Lucre. Emolument.	114
Benin. Doux. Humain.	35
Besoin. Nécessité. Indigence. Pauvreté. Disette.	36
Bête. Stupide. Idiot.	38
Bien. Très. Fort.	184
Bigarrure. Variété. Diversité. Différence.	76
Bizarre. Fantafque. Capricieux. Quinieux. Bourru.	109
Bonheur. Félicité. Béatitude.	40
Bonheur. Prospérité.	39
Bon-sens. Esprit. Raison. Intelligence. Entendement. Conception. Génie. Jugement.	95
Bornes. Termes. Limites.	41
Bourgeois. Citoyen. Habitant.	42
Bourru. Fantafque. Bizarre. Quinieux. Capricieux.	109
Bout. Fin. Extrémité.	43
Bravoure. Valeur. Courage. Cœur. Intrépidité.	52
Bref,	

DES SYNONYMES. XXV

Bref. Court. Succint.	43
Brillant. Lustre. Eclat.	83
But. Vue. Dessin.	44

C.

C Acher. Dissimuler. Déguiser.	45
Calme. Tranquillité. Paix.	183
Capacité. Habilité.	177
Capricieux. Fantaisie. Quinzeux. Bizarre. Bourru.	109
Cas. Conjoncture. Occasion. Circonstance. Occurrence.	144
Célèbre. Illustre. Fameux. Renommé.	107
Cependant. Pourtant. Toutefois. Néanmoins.	156
Certain. Sûr. Assuré.	46
Cesser. Discontinuer. Finir.	241
C'est-pourquoi. Ainsi.	226
Chagrin. Tristesse. Mélancolie.	81
Chair. Viande.	194
Change. Echange. Troc. Permutation.	186
Changeante. Inconstante. Légère. Volage.	134
Changement. Variation.	192
Charge. Fardeau. Faix.	47
Charme. Enchantement. Sort.	<i>ibid.</i>
Charmes. Attraites. Appas.	19
Châtier. Punir.	48
Chef. Tête.	181
Chemin. Route. Voie.	167
Chétif. Mauvais.	209
Choisir. Opter.	205
Choisir. Faire-choix.	207
Choisir. Préférer.	208
Choisir. Elire.	209
Circonspection. Egards. Considération. Ménagements.	50
* *	Cir-

Circonstance. Cas. Occasion. Conjoncture. Occurrence.	144
Citoyen. Bourgeois. Habitant.	42
Civil. Honnête. Poli. Gracieux. Affable.	124
Clair-voyant. Eclairé.	82
Clarté. Lueur. Splendeur.	137
Cœur. Courage. Valeur. Bravoure. Intrépidité.	52
Colère. Emportement. Courroux.	53
Coloris. Couleur.	66
Combat. Bataille.	28
Commandement. Précepte. Ordre. Injonction. Jussion.	54
Comme. De-même-que. Ainsi-que.	231
Commentaire. Glose.	144
Commerce. Négoce. Trafic.	142
Commun. Trivial. Vulgaire. Ordinaire.	185
Compagnie. Troupe. Bande.	186
Complet. Entier.	91
Complicqué. Impliqué.	235
Comprendre. Concevoir. Entendre.	89
Conception. Entendement. Jugement. Esprit.	
Bon-sens. Raison. Génie. Intelligence.	95
Concerner. Regarder. Toucher.	55
Concevoir. Entendre. Comprendre.	89
Concilier. Accorder.	56
Condition. Qualité.	57
Condition. Etat.	58
Conduire. Mener. Guider.	59
Conduite. Administration. Régie. Direction. Gouvernement.	163
Confession. Aveu.	23
Confirmer. Affirmer. Assurer.	14
Conformation. Forme. Figure. Façon.	104
Conjoncture. Occurrence. Cas. Occasion. Circonstance.	144
Conseil. Avis. Avertissement.	24
Con-	

DES SYNONYMES. XXVII

Consentir. Acquiescer. Tomber-d'accord. Adhérer.	60
Considération. Egards. Ménagemens. Circonspection.	50
Constance. Fermeté. Stabilité.	175
Constant. Durable.	82
Consternation. Etonnement. Surprise.	98
Conte. Fable. Roman.	61
Content. Satisfait.	<i>ibid.</i>
Contentement. Satisfaction. Joie. Plaisir.	60
Continuation. Continuité.	62
Continuel. Continu.	224
Continuellement. Toujours.	182
Contraindre. Forcer. Violenter.	62
Contre. Malgré.	63
Convoiter. Desirer. Souhaiter. Soupirer. Avoir-envie. Vouloir.	202
Copie. Modèle.	64
Corriger. Reprendre. Réprimander.	65
Couleur. Coloris.	66
Courage. Cœur. Bravoure. Intrépidité. Valeur.	52
Courre. Courir.	66
Courroux. Emportement, Colère.	53
Court. Bref. Succint.	43
Coutume. Usage.	204
Craindre. Appréhender. Redouter. Avoir-peur.	67
Crime. Faute. Pêché. Délit. Forfait.	111
Croître. Augmenter.	227
Cure. Guérison.	244

D.

D' Ailleurs. De-plus. Outre-cela.	72
Danger. Péril. Risque.	68
Dans. En.	68
Dans-l'idée. Dans-la-tête.	69
* * 2	De-

XXVIII T A B L E

De-bon-gré. De-bonne-volonté. De-bon-cœur.	
De-bonne-grace.	69
Debout. Droit.	81
Déceler. Découvrir. Déclarer. Révéler. Manifester.	70
Décès. Mort. Trépas.	183
Décision. Résolution.	236
Déclarer. Révéler. Découvrir. Manifester. Déceler.	70
Dédain. Fierté.	112
Dedans. Intérieur.	131
Défaut. Défectuosité. Faute. Imperfection. Vice.	110
Déguisé. Masqué. Travesti.	138
Déguiser. Dissimuler. Cacher.	45
Dehors. Extérieur. Apparence.	102
Délaisser. Abandonner.	220
Délicat. Fin.	113
Délice. Plaisir. Volupté.	154
Délié. Fin. Subtil.	113
Délié. Menu. Mince.	140
Délit. Forfait. Crime. Faute. Pêché.	111
Demander. Interroger. Questionner.	162
Démêlé. Différend.	224
De-même-que. Comme. Ainsi-que.	231
Demeurer. Loger.	71
Demeurer. Rester.	<i>ibid.</i>
Démission. Abdication. Renonciation. Désistement. Abandonnement.	243
Démon. Diable.	74
Deplus. D'ailleurs. Outre-cela.	72
Déastre. Malheur. Accident.	138
Désirer. Souhaiter. Avoir-envie. Vouloir. Convoiter. Soupirer.	202
Désistement. Démission. Renonciation. Abdication. Abandonnement.	243
	Dessain,

DES SYNONYMES. xxix

Dessein. Volonté. Intention.	201
Dessein. But. Vue.	44
Dessein. Projet.	238
Destin. Sort. Fortune. Hazard.	123
Détester. Abhorrer.	245
De-tous-côtés. De-toutes-parts.	72
Devant. Avant.	22
Devin. Prophète.	73
Devoir. Obligation.	<i>ibid.</i>
Dévotion. Piété. Religion.	165
Dévouement. Attache. Attachement.	16
Dextérité. Adresse. Habileté.	4
Diable. Démon.	74
Diffamant. Infamant. Diffamatoire.	75
Différence. Diversité. Variété. Bigarrure.	76
Différend. Démêlé.	228
Différend. Dispute. Querelle.	76
Difficulté. Obstacle. Empêchement.	85
Diligent. Prompt. Expéditif.	77
Direction. Administration. Conduite. Gouverne- ment. Régie.	163
Discernement. Jugement.	77
Discontinuer. Cesser. Finir.	241
Discours. Harangue. Oraison.	121
Disette. Nécessité. Besoin. Indigence. Pauvreté.	36
Dispute. Différend. Querelle.	76
Dissimuler. Cacher. Déguiser.	45
Distinguer. Séparer.	78
Distrait. Abstrait.	218
Diversité. Variété. Bigarrure. Différence.	76
Diviser. Partager.	79
Docte. Savant. Habile.	119
Doctrines. Science. Savoir. Erudition. Littérature.	135
Donner. Offrir. Présenter.	79
Double-sens. Equivoque. Ambiguïté.	94
* * 3	Dou-

XXX T A B L E

Douleur. Mal.	80
Doute. Incertitude. Irrésolution.	126
Doux. Benin. Humain.	35
Droit. Debout.	81
Duper. Tromper. Leurrer. Surprendre.	176
Durable. Constant.	82

E.

E Change. Change. Troc. Permutation.	186
Eclairé. Clairvoyant.	82
Eclat. Lustre. Brillant.	83
Ecouter. Ouir. Entendre.	89
Effigie. Figure. Image. Portrait.	84
Effronterie. Audace. Hardiesse.	229
Egards. Ménagemens. Circonspection. Considération.	50
Eglise. Temp'le.	179
Élégance. Eloquence.	84
Elever. Lever. Hauffer. Exhauffer. Soulever.	134
Elire. Choisir.	209
Eloquence. Éléance.	84
Eluder. Fuir. Eviter.	210
Emolument. Profit. Gain. Lucre. Bénéfice.	114
Empêchement. Obstacle. Difficulté.	85
Empire. Autorité. Pouvoir.	253
Empire. Règne.	249
Empire. Royaume.	251
Emporté. Violent.	196
Emportement. Colère. Courroux.	53
Emporter. Porter. Apporter. Transporter.	237
En. Dans.	95
Enchantement. Charme. Sort.	47
Encore. Aussi.	85
Endroit. Lieu. Place.	135
Endurer. Souffrir. Supporter.	175
	Enfant

DES SYNONYMES. XXXI

Enfant. Puéril.	86
Engager. Obliger.	63
Enjoué. Gai. Réjouissant.	86
Enseigner. Apprendre. Instruire. Informer. Faire-favoir.	87
Ensemencer. Semer.	239
Entendement. Intelligence. Bon-sens. Esprit. Raison. Génie. Conception. Jugement.	95
Entendre. Ouir. Ecouter.	89
Entendre. Concevoir. Comprendre.	<i>ibid.</i>
Entêté. Opiniâtre. Têtu. Obstiné.	90
Entier. Complet.	91
Envahir. Usurper. S'emparer.	204
En-vain. Inutilement. Vainement.	189
Envier. Avoir-envie.	93
Epais. Gros.	119
Epargne Ménage. Ménagement.	139
Epreuve. Essai. Expérience.	102
Equipage. Train.	182
Equivoque. Ambiguïté. Double-sens.	94
Eriger. Etablir. Instituer. Fonder.	113
Erudition. Littérature. Science. Savoir. Doctrine.	136
Espérer. Attendre.	95
Esprit. Raison. Bon-sens. Jugement. Entendement. Conception. Intelligence. Génie.	<i>ibid.</i>
Essai. Epreuve. Expérience.	102
Etablir. Instituer. Fonder. Eriger.	113
Etat. Situation.	174
Etat. Condition.	58
Etonnement. Surprise. Consternation.	98
Etre. Exister. Subsister.	99
Etre excellent. Exceller.	101
Etudier. Apprendre.	10
Eveiller. Réveiller.	110
Evènement. Avanture. Accident.	<i>ibia.</i>
	Evi-

Eviter. Fuir. Eluder.	210
Exactitude. Attention. Vigilance.	18
Exceller. Etre-excellent.	101
Excuse. Pardon.	<i>ibid.</i>
Exhausser. Elever. Lever. Hauffer. Soulever.	134.
Exister. Etre. Subsister.	99
Expéditif. Prompt. Diligent.	77
Expérience. Essai. Epreuve.	102
Expression. Terme. Mot.	140
Extérieur. Dehors. Apparence.	102
Extravagant. Fou. Insensé. Imbécille.	114
Extrémité. Fin. Bout.	43

F.

F able. Conte. Roman.	61
Facile. Aisé.	103
Façon Figure. Forme. Conformation.	104
Façons. Manières.	105
Faculté. Puissance. Pouvoir.	157
Fade. Insipide.	106
Fainéantise. Paresse.	149
Faire. Agir.	106
Faire-choix. Choisir.	207
Faire-favoir. Informer. Instruire. Apprendre. Enseigner.	87
Faix. Charge. Fardeau.	47
Fameux. Illustre. Célèbre. Renommé.	107
Famille. Maison.	108
Fanée. Flétrie.	109
Fantastique. Capricieux. Quinieux. Bizarre. Bourru.	<i>ibid.</i>
Fardeau. Charge. Faix.	47
Fatal. Funeste.	110
Fatiguer. Lasser.	133
Faute. Péch. Crime. Délit. Forfait.	111
Fau-	

DES SYNONYMES. XIXXI

Faute. Défaut. Imperfection. Vice. Défectuosité.	110
Félicité. Bonheur. Béatitude.	40
Fermeté. Constance. Stabilité.	175
Fierté. Dédain.	112
Figure. Effigie. Image. Portrait.	89
Figure. Forme. Façon. Conformation.	104
Filou. Larron. Fripon. Voleur.	133
Fin. Extrémité. Bout.	43
Fin. Délicat.	112
Fin. Subtil. Délié.	113
Finesse. Adresse. Souplesse. Ruse. Artifice.	73
Fini. Parfait.	92
Finir. Cesser. Discontinuer.	241
Finir. Terminer. Achever.	92
Flétrie. Fanée.	109
Flots. Vagues. Ondes.	188
Fonder. Instituer. Etablir. Eriger.	113
Forcer. Violenter. Contraindre.	62
Forfait. Délit. Crime. Faute. Péché.	111
Forme. Figure. Façon. Conformation.	104
Fort. Robuste. Vigoureux.	195
Fort. Très. Bien.	184
Fortune. Sort. Hazard. Destin.	123
Fou. Insensé. Extravagant. Imbécille.	114
Franchise. Naïveté. Sincérité. Ingénuité.	173
Frapper. Battre.	30
Fréquemment. Souvent.	176
Fripon. Larron. Filou. Voleur.	133
Fuir. Eviter. Eluder.	210
Funeſte. Fatal.	110

GAi. Enjoué. Réjouissant. 86
 Gaicté. Joie. 132

* * 5

Gain

xxxiv . . . T A B L E

Gain. Lucre. Profit. Emolument. Bénéfice.	114
Galant. Amant.	219
Galanterie. Amour.	211
Garder. Retenir.	115
Gardien. Garde.	247
Général. Universel.	116
Génie. Esprit. Raison. Bon-sens. Entendement. Jugement. Intelligence. Conception.	95
Génie. Talent.	116
Gens. Personnes.	<i>ibid.</i>
Gloire. Honneur.	117
Glose. Commentaire.	144
Gouffre. Abîme. Précipice.	242
Gouvernement. Administration. Régie. Condui- te. Direction.	163
Graces. Agrémens.	118
Gracieux. Agréable.	5
Gracieux. Honnête. Civil. Poli. Affable.	124
Grain. Graine.	240
Grave. Prude. Sérieux.	118
Gravité. Poids. Pesanteur.	152
Gros. Epais.	119
Grossier, Impoli. Rustique.	126
Guérison. Cure.	244
Guider. Conduire. Mener.	59

H.	
H abile. Savant. Docte.	119
Habilité. Capacité.	177
Habilité. Adresse. Dextérité.	4
Habillement. Habit. Vêtement.	193
Habitant. Bourgeois. Citoyen.	42
Haine. Aversion. Antipathie. Répugnance.	119
Harangue. Discours. Oraison.	121
Hardiesse. Audace. Effronterie.	229
Hauffer. Lever. Elever. Soulever. Exhauffer.	134
Habi-	

DES SYNONYMES. xxxv.

Hazard. Fortune. Sort. Destin.	123
Honnête. Civil. Poli. Gracieux. Affable.	124
Honneur. Gloire.	117
Honte. Pudeur.	124
Humain. Doux. Benin.	35

I

Ici. Là.	125
Idée. Pensée. Imagination.	<i>ibid.</i>
Idiot. Bête. Stupide.	38
Ignorant. Ane.	9
Il-est-nécessaire. Il-faut. On-doit.	125
Illustre. Fameux. Renommé. Célèbre.	107
Image. Figure. Portrait. Effigie.	84
Imagination. Idée. Pensée.	125
Imbécille. Fou. Extravagant. Insensé.	114
Imperfection. Défaut. Vice. Faute. Défectuosité.	110
Impliqué. Complicé.	235
Impoli. Grossier. Rustique.	126
Incertitude. Doute. Irrésolution.	<i>ibid.</i>
Inclination. Penchant.	127
Inconstante. Changeante. Légère. Volage.	134
Incroyable. Paradoxe.	127
Indigence. Besoin. Nécessité. Pauvreté. Disette.	36
Indolent. Mou.	142
Indolent. Paresseux. Nonchalant. Négligent.	128
Industrie. Savoir-faire.	<i>ibid.</i>
Infamant. Diffamant. Diffamatoire.	75
Informé. Instruire. Enseigner. Apprendre. Faire-savoir.	87
Ingénuité. Franchise. Naïveté. Sincérité.	173
Inimitié. Rancune.	129
	In-

Injonction. Ordre. Commandement. Jussion. Précepte.	54
Injure. Tort.	178
Insensé. Fou. Extravagant. Imbécille.	114
Insinuer. Suggérer. Persuader.	130
Insipide. Fade.	106
Instant. Moment.	140
Instituer. Etablir. Fonder. Eriger.	113
Instruire. Apprendre. Enseigner. Informer. Faire-favoir.	87
Insulte. Affront. Avanie. Outrage.	178
Intelligence. Entendement. Conception. Jugement. Raison. Esprit. Génie. Bon-sens.	95
Intention. Desein. Volonté.	200
Intéressé. Avare. Attaché.	17
Intérieur. Dedans.	131
Intérieur. Interne. Intrinsèque.	<i>ibid.</i>
Interroger. Questionner. Demander.	162
Intrépidité. Bravoure. Cœur. Courage. Valeur.	52
Intrinsèque. Interne. Intérieur.	131
Inutilement. Vainement. En-vain.	189
Inventer. Trouver.	131
Irrésolution. Doute. Incertitude.	126
Joie. Gaieté.	132
Joie. Plaisir. Contentement. Satisfaction.	60
Joli. Beau.	31
Jonction. Union.	198
Jugement. Entendement. Intelligence. Esprit. Raison. Bon-sens. Génie. Conception.	95
Jugement. Discernement.	77
Jurement. Juron. Serment.	172
Jussion. Commandement. Ordre. Précepte. Injonction.	54
Justesse. Précision.	132
Justice. Droit.	82

DES SYNONYMES. XXXVII

L.

L A. Ici.	125
Lâche. Poltron.	132
Laquais. Valet.	189
Larron. Voleur. Filou. Fripon.	133
Lasser. Fatiguer.	<i>ibid.</i>
Légère. Volage. Changeante. Inconstante.	134
Leurrer. Tromper. Duper. Surprendre.	176
Lever. Elever. Soulever. Hauffer. Exhauffer.	134
Libertin. Bandi. Vagabond.	187
Lier. Attacher.	135
Lieu. Endroit. Place.	<i>ibid.</i>
Limites. Bornes. Terme.	41
Littérature. Erudition. Science. Savoir. Doctri- ne.	136
Loger. Demeurer.	71
L'on. On.	146
Lorsque. Quand.	160
Louer. Vanter.	191
Lourd. Pefant.	137
Lucre. Gain. Profit. Bénéfice.	114
Lueur. Clarté. Splendeur.	137
Lustre. Brillant. Eclat.	83

M.

M Aison. Famille.	108
Mal. Douleur.	80
Malheur. Accident. Defastre.	137
Malgré. Contre.	63
Malicieux. Malin. Mauvais. Méchant.	138
Manier. Toucher.	181
Manières. Air.	7
Manières. Façons.	105

* * 7

Mani-

xxxviii T A B L E

Manifester. Découvrir. Déclarer. Déceler. Révéler.	70
Masqué. Déguisé. Travesti.	138
Matière. Sujet.	139
Mauvais. Chétif.	209
Mauvais. Méchant. Malin. Malicieux.	138
Mélancolie. Tristesse. Chagrin.	81
Ménage. Epargne. Ménagement.	139
Ménagemens. Egards. Considération. Circonspection.	50
Mener. Conduire. Guider.	59
Menu. Délié. Mince.	140
Mettre. Poser. Placer.	<i>ibid.</i>
Modèle. Copie.	64
Modestie. Retenue.	51
Moment. Instant.	140
Monceau. Tas.	179
Monde. Univers.	141
Mort. Décès. Trépas.	183
Mot. Parole.	149
Mot. Terme. Expression.	141
Mou. Indolent.	142
Moyen. Voie.	199

N.

N âiveté. Ingénuité. Sincérité. Franchise.	174
Néanmoins. Cependant. Pourtant. Toutefois.	156
Nécessité. Besoin. Indigence. Pauvreté. Disette.	36
Négligent. Nonchalant. Indolent. Paresseux.	128
Négoce. Trafic Commerce.	142
Neuf. Nouveau. Récent.	143
Nommer. Appeller.	<i>ibid.</i>
Nonchalant. Indolent. Paresseux. Négligent.	128
Notes. Remarques. Observations. Réflexions.	143
	Nou,

DES SYNONYMES. XXXIX

Nouveau. Neuf. Récent.	143
Nuit. Ténèbres. Obscurité.	177

O.

O bligation. Devoir.	73
O bliger. Engager.	63
Obscurité. Nuit. Ténèbres.	177
Observations. Réflexions. Remarques. Notes.	143
Observer. Remarquer.	165
Obstacle. Empêchement. Difficulté.	85
Obstiné. Opiniâtre. Têtu. Entêté.	90
Occasion. Occurrence. Conjoncture. Cas. Cir- constance.	144
Oeuvre. Ouvrage.	145
Offrir. Présenter. Donner.	79
On. L'on.	146
On-a-été. On-est-allé.	<i>ibid.</i>
Ondes. Vagues. Flots.	188
On-doit. Il-faut. Il-est-nécessaire.	125
On-est-allé. On-a-été.	146
On-ne-sauroit. On-ne-peut.	147
Opiniâtre. Têtu. Obstiné. Entêté.	90
Opinion. Avis. Sentiment.	171
Opinion. Sentiment. Pensée.	<i>ibid.</i>
Opter. Choisir.	205
Oraison. Harangue. Discours.	121
Ordinaire. Commun. Vulgaire. Trivial.	185
Ordre. Commandement. Précepte. Jussion. In- jonction.	54
Ordre. Règle.	147
Orgueil. Vanité. Présomption.	148
Ouir. Entendre. Ecouter.	89
Outrage. Insulte. Avanie. Afront.	178
Outre cela. De plus. D'ailleurs.	72
Ouvrage. Oeuvre.	145
	Paix.

TABLE ALPHABÉTIQUE

P Aix. Tranquillité. Calme.	183
Paradoxe. Incroyable.	127
Pardon. Excuse.	101
Paresse. Fainéantise.	149
Paresseux. Nonchalant. Indolent. Négligent.	128
Parfait. Fini.	92
Parole. Mot.	149
Part. Partie. Portion.	150
Partager. Diviser.	79
Pas. Point.	150
Pauvreté. Indigence. Besoin. Nécessité. Difette.	36
Péché. Faute. Crime. Délit. Forfait.	111
Penchant. Inclination.	127
Pénétrant. Percant.	151
Pensée. Idée. Imagination.	125
Pensée. Sentiment. Opinion.	171
Penser. Songer. Rêver.	151
Percant. Pénétrant.	<i>ibid.</i>
Perception. Sentiment. Sensation.	170
Péril. Risque. Danger.	68
Permettre. Tolérer. Souffrir.	181
Permutation. Troc. Echange. Change.	186
Personnes. Gens.	116
Persuader. Suggérer. Insinuer.	130
Pesant. Lourd.	157
Pesanteur. Poids. Gravité.	152
Piété. Dévotion. Religion.	165
Place. Lieu. Endroit.	135
Placer. Mettre. Poser.	140
Plaindre. Regretter.	153
Plain. Uni.	197
Plaisir. Joie. Contentement. Satisfaction.	60
Plaisir. Délice. Volupté.	154
	Plein.

DES SYNONYMES. XLV

Plein. Rempli.	156
Plusieurs. Beaucoup.	34
Poids. Pesanteur. Gravité.	152
Point. Pas.	150
Poli. Civil. Honnête. Affable. Gracieux.	124
Poltron. Lâche.	132
Porter. Apporter. Transporter. Emporter.	237
Portion. Part. Partie.	150
Portrait. Image. Figure. Effigie.	84
Poser. Placer. Mettre.	140
Posséder. Avoir.	26
Pour. Afin.	233
Pour. Quant.	235
Pourtant. Néanmoins. Toutefois. Cependant.	156
Pouvoir. Puissance. Faculté.	157
Pouvoir. Empire. Autorité.	253
Pouvoir. Autorité. Puissance.	254
Précepte. Commandement. Ordre. Injonction.	
Jussion.	54
Précipice. Gouffre. Abîme.	242
Précision. Abstraction.	221
Précision. Justesse.	132
Prédication. Sermon.	158
Préférer. Choisir.	208
Prérogative. Privilège.	158
Présenter. Offrir. Donner.	79
Présomption. Vanité. Orgueil.	148
Privé. Apprivoisé.	158
Privilège. Prérogative.	ibid.
Prix. Valeur.	190
Profit. Gain. Lucre. Emolument. Bénéfice.	114
Profit. Utilité. Avantage.	205
Projet. Dessenin.	238
Prompt. Diligent. Expéditif.	77
Promptement. Vîte. Tôt.	197
Promptitude. Vivacité.	195
	Pro-

XLII T A B L E

Prophète. Devin.	73
Prospérité. Bonheur.	39
Prude. Grave. Sérieux.	118
Prudence. Sageffe.	169
Pudeur. Honte.	124
Puéril. Enfant.	86
Puissance. Faculté. Pouvoir.	157
Puissance. Autorité. Pouvoir.	254
Punir. Châtier.	48

Q.

Qualité. Condition.	57
Qualité. Talent.	159
Quand. Lorsque.	160
Quant. Pour.	235
Querelle. Dispute. Différend.	76
Questionner. Interroger. Demander.	162
Quinteux. Capricieux. Fantafque. Bourru. Bizarre.	109

R.

Raison. Bon-sens. Esprit. Génie. Conception.	
Jugement. Intelligence. Entendement.	95
Rancune. Inimitié.	129
Rangé. Règlé.	163
Récent. Nouveau. Neuf.	143
Recevoir. Accepter.	162
Redouter. Craindre. Appréhender. Avoir-peur.	67
Réflexions. Remarques. Notes. Observations.	143
Réforme. Réformation.	162
Regarder. Voir.	199
Regarder. Concerner. Toucher.	55
Régie. Administration. Gouvernement. Conduite. Direction.	163
Règle.	

DES SYNONYMES. XLIII

Règle. Ordre.	147
Règle. Règlement.	148
Règlé. Rangé.	163
Règne. Empire.	249
Regretter. Plaindre.	153
Réjouissant. Gai. Enjoué.	86
Relâche. Relâchement.	164
Relevé. Sublime.	<i>ibid.</i>
Religion. Piété. Dévotion.	165
Remarquer. Observer.	<i>ibid.</i>
Remarques. Notes. Réflexions. Observations.	143
Remettre. Rendre. Restituer.	166
Rempli. Plein.	156
Rencontrer. Trouver.	187
Rendre. Restituer. Remettre.	166
Renier. Renoncer. Abjurer.	<i>ibid.</i>
Renommé. Célèbre. Fameux. Illustre.	107
Renonciation. Désistement. Démission. Abandon- nement. Abdication.	243
Réponse. Réplique. Repartie.	224
Reprendre. Réprimander. Corriger.	65
Répugnance. Aversion. Haine. Antipathie.	119
Résolution. Décision.	136
Respect. Vénération.	193
Rester. Demeurer.	71
Restituer. Rendre. Remettre.	166
Retenir. Garder.	115
Retenue. Modestie.	51
Retourner. Revenir.	167
Réveiller. Eveiller.	100
Révérer. Déclarer. Découvrir. Déceler. Mani- fester.	70
Revenir. Retourner.	167
Rêver. Songer. Penser.	151
Rigueur. Sévérité.	173
Risque. Péril. Danger.	68
	Ro-

XLIV T A B L E

Robuste. Fort. Vigoureux.	195
Roman. Fable. Conte.	61
Route. Voie. Chemin.	167
Royaume. Empire.	251
Rude. Austère. Sévère.	27
Ruse. Artifice. Souplesse. Adresse. Finesse.	3
Rustique. Grossier. Impoli.	126

S.

Sageffe. Prudence.	169
Satisfaction. Joie. Plaisir. Contentement.	60
Satisfait. Content.	61
Savant. Docte. Habile.	119
Savoir. Science. Erudition. Doctrine. Littérature.	136
Savoir-faire. Industrie.	128
Secourir. Aider. Assister.	169
Semer. Ensemencer.	239
S'emparer. Usurper. Envahir.	204
Sensation. Sentiment. Perception.	170
Sentiment. Pensée. Opinion.	171
Sentiment. Avis. Opinion.	<i>ibid.</i>
Sentinelle. Vedette.	192
Séparer. Distinguer.	78
Sérieux. Grave. Prude.	118
Serment. Jurement. Juron.	172
Sermon. Prédication.	158
Seul. Unique.	198
Sévère. Austère. Rude.	27
Sévérité. Rigueur.	173
Signe. Signal.	<i>ibid.</i>
Sincérité. Franchise. Naïveté. Ingénuité.	<i>ibid.</i>
S'instruire. Apprendre.	10
Situation. Etat.	174
Solide. Solidité.	175
Son-	

DES SYNONYMES. XLV

Songer. Penser. Rêver.	154
Sort. Charme. Enchantement.	47
Sort. Fortune. Destin. Hazard.	123
Souffrir. Endurer. Supporter.	175
Souffrir. Tolérer. Permettre.	181
Souhaiter. Desirer. Soupirer. convoiter. Avoir- envie. Vouloir.	202
Soulever. Lever. Elever. Hauffer. Exhauffer.	134
Soupleffe. Finesse. Adresse. Ruse. Artifice.	3
Soutien. Support. Appui.	11
Souvent. Fréquemment.	176
Splendeur. Lueur. Clarté.	137
Stabilité. Constance. Fermeté.	175
Stupide. Bête. Idiot.	38
Sublime. Relevé.	164
Subsister. Etre. Exister.	99
Subtil. Fin. Délié.	113
Succint. Bref. Court.	43
Suffisamment. Assez.	13
Suggérer. Insinuer. Persuader.	130
Sujet. Matière.	139
Support. Appui. Soutien.	11
Supporter. Souffrir. Endurer.	175
Sûr. Assuré. Certain.	46
Surmonter. Vaincre.	188
Surprendre. Tromper. Leurrer. Duper.	176
Surprise. Etonnement. Consternation.	98

T.

T alent. Génie.	116
Talent. Qualité.	159
Tas. Monceau.	179
Temple. Eglise.	<i>ibid.</i>
Ténèbres. Nuit. Obscurité.	177
Terme. Limites. Bornes.	41
Ter-	

XLVI T A B L E

Terme. Mot. Expression.	140
Terminer. Finir. Achever.	92
Tête. Chef.	180
Têtu. Entêté. Opiniâtre. Obstiné.	90
Tolérer. Souffrir. Permettre.	181
Tomber-d'accord. Consentir. Adhérer. Acquies- cer.	60
Tome. Volume.	202
Tort. Injure.	178
Tôt. Vîte. Promptement.	197
Toucher. Concerner. Regarder.	55
Toucher. Manier.	181
Toujours. Continuellement.	182
Toutefois. Néanmoins. Pourtant. Cependant.	156
Traces. Vestiges.	194
Traduction. Version.	182
Trafic. Commerce. Négoce.	112
Train. Equipage.	182
Tranquillité. Calme. Paix.	183
Transporter. Emporter. Apporter. Porter.	237
Travesti. Déguisé. Masqué.	138
Trépas. Mort. Décès.	183
Très. Fort. Bien.	184
Tristesse. Chagrin. Mélancolie.	81
Trivial. Commun. Vulgaire. Ordinaire.	185
Troc. Change. Echange. Permutation.	186
Tromper. Leurrer. Duper. Surprendre.	176
Troupe. Bande. Compagnie.	186
Trouver. Rencontrer.	187
Trouver. Inventer.	131
Tumulte. Vacarme.	187

U,

U Ni. Plain.	197
U Union. Jonction.	198
Uni.	

DES SYNONYMES. XLVII

Unique. Seul.	198
Univers. Monde.	140
Universel. Général.	•116
Usage. Coutume.	204
Usurper. Envahir. S'emparer.	<i>ibid.</i>
Utilité. Avantage. Profit.	205

V.

V Acarme. Tumulte.	187
Vagabond. Bandi. Libertin.	<i>ibid.</i>
Vagues. Ondes. Flots.	188
Vaincre. Surmonter.	<i>ibid.</i>
Vainement. En-vain. Inutilement.	189
Vallée. Valon.	190
Valet. Laquais.	189
Valeur. Prix.	190
Valeur. Cœur. Courage. Bravoure. Intrépidité.	52
Valon. Vallée.	190
Vanité. Orgueil. Présomption.	148
Vanter. Louer.	191
Variation. Changement.	192
Variation. Variété.	<i>ibid.</i>
Variété. Diversité. Bigarrure. Différence.	76
Vedette. Sentinelle.	192
Vénération. Respect.	193
Véritable. Vrai.	203
Version. Traduction.	182
Vestiges. Traces.	194
Vêtement. Habit. Habillement.	193
Viande. Chair.	194
Vice. Défaut. Imperfection. Défectuosité. Faute.	110
Vieux. Ancien. Antique.	194
Vigilance. Attention. Exactitude.	18
Vigoureux. Fort. Robuste.	195
Vio-	Vio-

XLVIII TABLE DES SYNONYMES.

Violent. Emporté.	196
Violenter. Forcer. Contraindre.	62
Vision. Apparition.	196
Vîte. Tôt. Promptement.	197
Vivacité. Promptitude.	195
Voie. Route. Chemin.	167
Voie. Moyen.	199
Voir. Regarder.	<i>ibid.</i>
Voir. Appercevoir.	<i>ibid.</i>
Volage. Légère. Inconstante. Changeante.	134
Voleur. Larron. Fripon. Filou.	133
Volonté. Intention. Dessein.	200
Volume. Tome.	201
Volupté. Plaisir. Délice.	154
Vouloir. Avoir-envie. Souhaiter. Desirer. Soupirer. convoiter.	202
Vrai. Véritable.	203
Vues. But. Dessein.	44
Vulgaire. Trivial. Commun. Ordinaire.	185

Fin de la Table.



S Y N O :



SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFERENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE
pour parler avec justesse.



*AVOIR-ACCÈS. ABORDER.
APPROCHER.*



*O*n *a-accès* où l'on entre. On *aborde* les personnes à qui l'on veut parler. On *approche* celles avec qui l'on est souvent.

Lorsqu'on veut être connu des Grands, on cherche les moyens d'*avoir-accès* auprès d'eux; quand on a quelque chose à leur dire, on tâche de les *aborder*; & lorsqu'on a dessein de s'infinuer dans leurs bonnes graces, on essaye de les *approcher*. L'*accès* en est facile, ou difficile; l'*abord* en est rude, ou gracieux; l'*approche* en est utile, ou dangereuse.

A

Qui

Qui a beaucoup de connoissances, peut *avoir-accès* en beaucoup d'endroits. Qui a de la hardiesse, *aborde* sans peine tout le monde. Qui joint à la hardiesse un esprit souple & flatteur, peut *approcher* les Princes avec plus de succès qu'un autre.

Il est souvent plus difficile d'*avoir-accès* dans les maisons bourgeoises, que dans les Palais des Rois. Il sied bien aux Magistrats & à toute personne placée en dignité, d'*avoir l'abord* grave, pourvu qu'il n'y ait point de fierté mêlée. Ceux qui *approchent* les Ministres de près, sentent bien que le public ne leur rend presque jamais justice, ni sur le bien, ni sur le mal.

Il est noble de donner un libre *accès* aux honnêtes-gens, mais il est dangereux de le donner aux étourdis. La belle éducation fait qu'on n'*aborde* jamais les Dames qu'avec un air de respect, & qu'on en *approche* toujours avec une sorte de hardiesse assaisonnée d'égards.

ACTION. ACTE.

Action se dit indifféremment de tout ce qu'on fait, soit commun, soit extraordinaire. *Acte* se dit seulement de ce qu'on fait de remarquable.

C'est plus par ses *actions* que par ses paroles, qu'on découvre les sentimens de son cœur. C'est un *acte* héroïque de pardonner à ses ennemis, lorsqu'on est en état de s'en venger.

Le sage se propose dans toutes ses *actions* une fin honnête. Les Princes doivent marquer les diverses époques de leur vie par des *actes* de vertu & de grandeur.

On dit une *action* vertueuse, & une bonne ou mauvaise *action*; mais on dit un *acte* de vertu, & un *acte* de bonté.

On

On fait une bonne *action* en cachant les défauts du prochain; c'est l'*acte* de charité le plus rare parmi les hommes.

Tout le mérite de nos *actions* vient du motif qui les produit, & de leur conformité à la loi éternelle; mais toute leur gloire est dûe aux circonstances avantageuses qui les accompagnent, & à la faveur qu'elles trouvent dans les préventions humaines. Quelques Empereurs se sont imaginé faire des *actes* d'une insigne piété, en persécutant ceux de leurs sujets qui étoient d'une religion différente de la leur; d'autres ont seulement cru faire par-là des *actes* d'une politique indispensable; mais ils ne passent tous que pour avoir fait en cela des *actes* de cruauté.

Le mot d'*action* exprime un sens qui a plus de rapport à la puissance qui agit; & le mot d'*acte* en a davantage à l'effet produit par cette puissance. Ainsi l'on parleroit avec justesse en disant, que nous devons conserver dans nos *actions* la présence d'esprit, & faire en sorte qu'elles soient toutes ou des *actes* de bonté, ou des *actes* d'équité.

**ADRESSE. SOUPLESSE.
FINESSE. RUSE. ARTIFICE.**

L'*Adresse* est l'art de conduire ses entreprises d'une manière propre à y réussir. La *souplesse* est une disposition à s'accommoder aux conjonctures & aux évènements imprévus. La *finesse* est une façon d'agir secrète & cachée. La *ruse* est une voie déguisée pour aller à ses fins. L'*artifice* est un moyen recherché & peu naturel pour l'exécution de ses desseins. Les trois premiers de ces mots se prennent plus souvent en bonne part, que les deux autres.

L'*adresse* emploie les moyens ; elle demande de l'intelligence. La *souplesse* évite les obstacles ; elle veut de la docilité. La *sinesse* insinue d'une façon insensible ; elle suppose de la pénétration. La *ruse* trompe ; elle a besoin d'une imagination ingénieuse. L'*artifice* surprend ; il se sert d'une dissimulation préparée.

- Il faut qu'un négociateur soit *adroit* ; qu'un courtisan soit *souple* ; qu'un politique soit *fin* ; qu'un espion soit *rusé* ; qu'un Lieutenant-criminel soit *artificieux* dans ses interrogations.

Les affaires difficiles réussissent rarement, si elles ne sont traitées avec beaucoup d'*adresse*. Il est impossible de se maintenir long-tems dans la faveur, sans être doué d'une grande *souplesse*. Si l'on n'est pas extrêmement *fin*, l'on est bien-tôt pénétré à la Cour jusqu'au fond de l'ame. Il n'est pas d'un galant-homme de se servir de *ruse*, excepté en cas de représailles & en fait de guerre. On est quelquefois obligé d'user d'*artifice* pour ménager des gens épineux, ou pour ramener au point de la vérité des personnes fortement prévenues.

DEXTERITE. ADRESSE.

HABILETE.

La *dextérité* a plus de rapport à la manière d'exécuter les choses ; l'*adresse* en a davantage aux moyens de l'exécution ; & l'*habileté* regarde plus le discernement des choses mêmes. La première fait qu'on se prend de bonne grace & d'un air aisé à tout ce qu'on fait ; la seconde fait qu'on s'y prend avec art & d'un air fin ; & la troisième fait qu'on s'y prend d'un air entendu & avec science.

Pour former un gouvernement avantageux à
l'Etat,

l'Etat, il faut de l'*habileté* dans le Prince, ou dans son principal Ministre; de l'*adresse*, dans ceux à qui l'on partage les soins du détail; & de la *dextérité*, dans ceux à qui l'on confie l'exécution particulière des ordres.

Avec un peu de talent, & beaucoup d'habitude à traiter les affaires, on acquiert de la *dextérité* à les manier; de l'*adresse* pour leur donner le tour qu'on veut; & de l'*habileté* pour les conduire.

GRACIEUX. AGREABLE.

L'air & les manières rendent *gracieux*. L'esprit & l'humeur rendent *agréable*.

On aime la rencontre d'un homme *gracieux*; il plait. On recherche la compagnie d'un homme *agréable*; il amuse.

Les personnes polies sont toujours *gracieuses*; & les personnes enjouées sont ordinairement *agréables*.

Ce n'est pas assez pour la société, d'être d'un abord *gracieux* & d'un commerce *agréable*; il faut encore avoir le cœur droit & la bouche sincère.

Qu'il est difficile de ne se pas attacher où l'on trouve toujours à la suite d'une réception *gracieuse*, une conversation *agréable*!

Il me semble que c'est plus par les manières que par l'air, que les hommes sont *gracieux*; & que les femmes le sont plutôt par leur air que par leurs manières, quoiqu'elles puissent l'être par celles-ci, mais il s'en trouve qui avec l'air *gracieux* ont les manières rebutantes. Il me paroît aussi que ce qui contribue le plus à rendre l'homme *agréable*, est un esprit vif & délié; & que ce qui y a le plus de part à l'égard de la femme, est une humeur égale & enjouée.

Lorsque ces mots sont employés dans un autre sens que pour marquer des qualités personnelles, alors celui de *gracieux* exprime proprement quelque chose qui flatte les sens ou l'amour-propre; & celui d'*agréable*, quelque chose qui convient au goût & à l'esprit.

Il est *gracieux* d'avoir toujours de beaux objets devant soi, & d'être bien reçu par-tout. Rien n'est plus *agréable* à un bon esprit, que la bonne compagnie.

Il est quelquefois dangereux d'approcher de ce qui est *gracieux* à voir; & il peut arriver que ce qui est très *agréable* soit très nuisible.

AJOUTER. AUGMENTER.

On *ajoute* une chose à une autre. On *augmente* la même.

Le mot d'*ajouter* fait entendre qu'on joint des choses différentes; ou que si elles sont de la même espèce, on les joint de façon qu'elles ne sont pas confondues ensemble & qu'on les distingue encore l'une de l'autre après qu'elles sont jointes. Le mot d'*augmenter* marque qu'on rend la chose ou plus grande ou plus abondante, par une addition faite de façon que ce qu'on y joint se confonde & ne fasse avec elle qu'une seule & même chose; ou que du moins le tout ensemble ne soit considéré après la jonction que sous une idée identique. Ainsi l'on *ajoute* une seconde mesure à la première, & un nouveau corps de logis à l'ancien; mais on *augmente* la dose & la maison.

Bien des gens ne font pas scrupule, pour *augmenter* leur bien, d'y *ajouter* celui d'autrui.

Ajouter est toujours verbe actif; mais *augmenter*

ver est d'usage dans le sens neutre, comme dans le sens actif.

Notre ambition *augmente* avec notre fortune; nous ne sommes pas plutôt revêtus d'une dignité, que nous pensons à y en *ajouter* une autre.

AIR. MANIÈRES.

L'*air* semble être né avec nous; il frappe à la première vue. Les *manières* viennent de l'éducation; elles se développent successivement dans le commerce de la vie.

Il y a un bon *air* à toutes choses, qui est nécessaire pour plaire. Ce sont les belles *manières* qui distinguent l'honnête-homme.

L'*air* dit quelque chose de plus fin; il prévient. Les *manières* disent quelque chose de plus solide; elles engagent. Tel qui déplaît d'abord par son *air*, plaît ensuite par ses *manières*.

On se donne un *air*. On affecte des *manières*. Les *airs* de grandeur que nous nous donnons mal à propos ne servent qu'à faire remarquer notre petitesse, dont on ne s'apercevrait peut-être pas sans cela. Les mêmes *manières* qui sécient quand elles sont naturelles, rendent ridicule quand elles sont affectées.

Il est assez ordinaire de se laisser prévenir par l'*air* des personnes, ou en leur faveur, ou à leur désavantage; & c'est presque toujours les *manières*, plutôt que les qualités essentielles, qui font qu'on est goûté dans le monde, ou qu'on ne l'est pas.

L'*air* prévenant & les *manières* engageantes font d'un plus grand secours auprès des Dames, que le mérite du cœur & de l'esprit.

On dit composer son *air*, étudier ses *manières*. Pour être bon courtisan, il faut savoir composer

fer son *air* selon les différentes occurrences, & si bien étudier ses *manières*, qu'elles ne découvrent rien des véritables sentimens.

AMOUREUX. AMANT.

Il suffit d'aimer, pour être *amoureux*. Il faut témoigner qu'on aime, pour être *amant*.

On devient *amoureux* d'une femme dont la beauté touche le cœur. On se fait *amant* d'une femme dont on veut se faire aimer.

Les tendres sentimens naissent en foule dans un homme *amoureux*. Les airs passionnés paroissent avec ménagement dans les manières d'un *amant*.

On est souvent très *amoureux*, sans oser paroître *amant*. Quelquefois on se déclare *amant*, sans être *amoureux*.

C'est toujours la passion qui rend *amoureux*; alors la possession de l'objet est l'unique fin qu'on se propose. La raison ou l'intérêt peut rendre *amant*; alors un établissement honnête, ou quelque avantage particulier, est le but où l'on tend.

Il est difficile d'être *amoureux* de deux personnes en même tems; il n'y a que la Philis de Siro qui se soit trouvée dans le cas d'être *amoureuse* de deux hommes, jusqu'à ne pouvoir donner ni de préférence ni de compagnon à l'un des deux. Mais il n'est pas rare de voir un *amant* servir tout à la fois plusieurs maitresses; on en a même vu qui ont poussé le goût de la pluralité jusque dans le mariage. On peut aussi être *amoureux* d'une personne, & *amant* de l'autre; on parle à celle que l'intérêt engage à rechercher, tandis qu'on soupire pour celle qu'on ne peut ou qu'il ne convient pas d'épouser.

L'affiduité détermine l'occasion à favoriser les des-

desseins d'un homme *amoureux*. Les richesses donnent à l'*amant* de grands avantages sur ses rivaux.

J'ajoute, au hazard de rougir de la remarque, que le mot d'*amant* est substantif, que celui d'*amoureux* est adjectif, & qu'il n'y a que le bas peuple qui dise mon *amoureux* pour dire mon *amant*. Mais je dois cette déférence à un célèbre Académicien, qui a observé que le rang de synonymes pourroit faire croire qu'on les met dans la même classe grammaticale; dont l'instruction, n'ayant aucun rapport à la délicatesse du sens & à la précision des idées, n'est nullement de mon district.

ÂNE. IGNORANT.

On est *âne* par disposition d'esprit; & *ignorant* par défaut d'instruction. Le premier ne fait pas, parce qu'il ne peut apprendre; & le second, parce qu'il n'a point appris.

L'*âne* a pu s'appliquer à l'étude, mais son travail a été inutile. L'*ignorant* ne s'est pas donné cette peine.

A quoi bon parler science devant des *ânes*? leurs oreilles ne sont pas faites pour ce langage. Ce n'est pas toujours inutilement qu'on en parle devant des *ignorans*; ils peuvent profiter de ce qu'on dit.

L'*ânerie* est un défaut qui vient de la nature du sujet; & l'*ignorance* est un défaut que la paresse entretient. Celle-ci est moins pardonnable; mais celle-là rend plus méprisable.

Les *ânes* pour l'ordinaire ne connoissent ni ne sentent pas même le mérite de la science. Les *ignorans* se le figurent quelquefois tout autre qu'il n'est.

ETUDIER. APPRENDRE.

Etudier c'est uniquement travailler à devenir savant. *Apprendre* c'est y travailler avec succès.

On étudie pour *apprendre* ; & l'on *apprend* à force d'*étudier*.

Les esprits vifs *apprennent* aisément & sont paresseux à *étudier*.

On ne peut *étudier* qu'une chose à la fois ; mais on peut en *apprendre* plusieurs ; cela dépend de la connexion qu'elles ont avec celle qu'on *étudie*.

Plus on *apprend*, plus on fait ; & quelquefois plus on *étudie*, moins on fait.

C'est avoir bien *étudié*, que d'avoir *appris* à douter.

Il y a certaines choses qu'on *apprend* sans les *étudier* ; il y en a d'autres qu'on *étudie* sans les *apprendre*.

Les plus savans ne sont pas ceux qui ont le plus *étudié*, mais ceux qui ont le plus *appris*.

On voit des personnes *étudier* continuellement sans rien *apprendre*, & d'autres tout *apprendre* sans *étudier*.

Le tems de la jeunesse est le tems d'*étudier* ; mais ce n'est que dans un âge plus avancé qu'on *apprend* véritablement ; car il faut que l'esprit soit formé, pour digérer ce que le travail a mis dans la mémoire.

APPRENDRE. S'INSTRUIRE.

Il semble qu'on *apprenne* d'un maître, en écoutant ses leçons ; & qu'on *s'instruise* par soi-même, en faisant des recherches.

Il faut plus de docilité pour *apprendre* ; & il y a beau-

a beaucoup plus de peine à *s'instruire*.

Quelquefois on *apprend* ce qu'on ne voudroit pas savoir; mais on veut toujours savoir les choses dont on *s'instruit*.

On *apprend* les nouvelles publiques, par la voix de la renommée. On *s'instruit* de ce qui se passe dans le cabinet, par ses soins & par son attention à observer & à s'informer.

Qui fait écouter, fait *apprendre*. Qui fait faire parler, fait *s'instruire*.

Il arrive souvent qu'on oublie ce qu'on avoit *appris*; mais il est rare d'oublier les choses dont on s'est donné la peine de *s'instruire*.

Celui qui *apprend* un art ou une science, est dans l'ordre des écoliers. Celui qui s'en *instruit*, a le mérite de maître.

Pour devenir habile, il faut commencer par *apprendre* de ceux qui savent; & travailler ensuite à *s'instruire* soi-même, comme si l'on n'avoit rien *appris*.

APPUI. SOUTIEN. SUPPORT.

L'*appui* fortifie; on le met tout auprès, pour résister à l'impulsion des corps étrangers. Le *soutien* porte; on le place au-dessous, pour empêcher de succomber sous le fardeau. Le *support* aide; il est à l'un des bouts, pour servir de jambage.

Une muraille est *appuyée* par des arcs-boutans. Une voûte est *soutenue* par des colonnes. Le toit d'une maison est *supporté* par les gros murs.

Ce qui est violemment poussé, ou ce qui panche trop, a besoin d'*appuis*. Ce qui est excessivement chargé, ou ce qui est trop lourd par soi-même, a besoin de *soutiens*. Les choses d'une certaine étendue qui sont élevées, ont besoin de *supports*.

On met des *appuis* pour tenir les choses dans une situation droite; des *soutiens* pour les rendre solides; des *supports* pour les maintenir dans le lieu de leur élévation.

Dans le sens figuré, l'*appui* a plus de rapport à la force & à l'autorité; le *soutien* en a plus au crédit & à l'habileté; le *support* en a davantage à l'affection & à l'amitié.

On cherche dans un protecteur puissant de l'*appui* contre ses ennemis. Quand les raisons manquent, on a recours à l'autorité pour appuyer ses sentimens. Ce n'est pas les plus honnêtes-gens de la Cour qu'il faut choisir pour *soutiens* de sa fortune, mais ceux qui ont le plus de crédit auprès du Prince. On ne se repent guères d'une entreprise où l'on se voit *soutenu* d'un habile-homme. Des amis toujours disposés à parler en notre faveur & toujours prêts à nous ouvrir leur bourse, sont de bons *supports* dans le monde.

Le vrai Chrétien ne cherche d'*appui* contre la malignité des hommes, que dans l'innocence & la droiture de sa conduite; il fait de son travail le plus solide *soutien* de sa fortune; & regarde la parfaite soumission aux ordres de la providence comme le plus inébranlable *support* de sa félicité.

ARME. ARMURE.

Arme est tout ce qui sert au soldat dans le combat, soit pour attaquer, soit pour se défendre. *Armure* n'est d'usage que pour ce qui sert à le défendre des atteintes ou des effets du coup, & seulement dans le détail en nommant quelque partie du corps; on dit, par exemple, une *armure* de tête & une *armure* de cuisse; mais on ne dit pas en général les *armures*, on se sert alors du mot d'*armes*. Ce

Ce qu'il y a de plus beau dans Don Quichotte, n'est pas de le voir revêtu de ses *armes* combattre contre des moulins à vent, & prendre un bassin à barbe pour une *armure* de tête.

On n'alloit autrefois au combat qu'après avoir revêtu de son *armure* particulière chaque partie de son corps, pour empêcher ou diminuer l'effet de l'*arme* offensive; aujourd'hui l'on y va sans toutes ces précautions; est-ce valeur? étoit-ce poltronnerie? je ne le crois pas: le goût & la mode ont décidé de ces usages, ainsi que de tous les autres.

ASSEZ. SUFFISAMMENT.

Ces deux mots regardent également la quantité, avec cette différence, qu'*assez* a plus de rapport à la quantité qu'on veut avoir, & que *suffisamment* en a plus à la quantité qu'on veut employer.

L'avare n'en a jamais *assez*; il accumule & souhaite sans cesse. Le prodigue n'en a jamais *suffisamment*; il veut toujours dépenser plus qu'il n'a.

On dit, c'est *assez*, lorsqu'on n'en veut pas davantage; & l'on dit, en voilà *suffisamment*, lorsqu'on en a précisément ce qu'il en faut pour l'usage qu'on en veut faire.

A l'égard des doses & de tout ce qui se consume, *assez* paroît marquer plus de quantité que *suffisamment*; car il semble que quand il y en a *assez*, ce qui seroit de plus y seroit de trop; mais que quand il y en a *suffisamment*, ce qui seroit de plus n'y seroit que l'abondance sans y être de trop. On dit aussi d'une petite portion & d'un revenu médiocre, qu'on en a *suffisamment*; mais on ne dit guères, qu'on en a *assez*.

Il se trouve dans la signification d'*assez* plus de généralité, ce qui lui donnant un service plus étendu

du, en rend l'usage plus commun; au-lieu que *suffisamment* renferme dans son idée un rapport à l'emploi des choses, qui lui donnant un caractère plus particulier, en borne l'usage à un plus petit nombre d'occasions.

C'est *assez* d'une heure à table pour prendre *suffisamment* de nourriture, mais ce n'est pas *assez* pour ceux qui en font leurs délices.

L'économe fait en trouver *assez* où il y en a peu. Le dissipateur n'en peut avoir *suffisamment* où il y en a même beaucoup.

ASSURER. AFFIRMER.

CONFIRMER.

On se sert du ton de la voix, ou d'une certaine manière de dire les choses, pour les *assurer*; & l'on prétend par-là en marquer la certitude. On emploie le serment pour *affirmer*, dans la vue de détruire tous les soupçons desavantageux à la sincérité. On a recours à une nouvelle preuve, ou au témoignage d'autrui, pour *confirmer*; c'est un renfort qu'on oppose au doute, & dont on appuie ce qu'on veut persuader.

Parler toujours d'un ton qui *assure*, c'est affecter l'air dogmatifant, ou montrer qu'on ignore jusqu'où la sagesse peut pousser le doute & la défiance. *Affirmer* tout ce qu'on dit, c'est le moyen d'insinuer aux autres qu'on ne mérite pas d'être cru sur sa parole. Le trop d'attention à vouloir tout *confirmer*, rend la conversation ennuyeuse & fatigante.

Les demi-savans, les pédans & les petits-maitres *assurent* tout; ils ne parlent que par décisions. Les menteurs se font une habitude de tout *affirmer*;

mer; les juremens ne leur coûtent rien. Les gens impolis veulent quelquefois *confirmer*, par leur témoignage, ce que des personnes fort au-dessus d'eux disent en leur présence.

Nous devons croire un fait, lorsqu'un honnête-homme nous en *assure*, & que d'ailleurs il est possible; mais il n'en est pas de même d'un point de doctrine, il est permis de contredire tout ce qui n'est pas évident. Les fréquentes *affirmations* ne font point passer pour véridique; & sont plus propres à jeter de la défiance dans ceux qui écoutent, qu'à s'en attirer la confiance. Il est de la prudence du sage d'attendre la *confirmation* des nouvelles publiques, avant que d'y ajouter foi; & d'être en garde contre les tricheries de la renommée.

La bonne manière défend de rien *affirmer*, que lorsqu'on en est requis dans le cérémonial de la Justice; elle ordonne d'avoir soin de *confirmer* ce qui peut paroître extraordinaire, ou être sujet à contestation; & elle permet, dans le discours, l'air & le ton *assurant*, lorsqu'on s'apperçoit que les personnes à qui l'on parle ne sont pas au fait de ce qu'on dit, & n'en jugent que par la contenance de l'orateur.

ASTRONOME. ASTROLOGUE.

L'*astronome* connoit le cours & le mouvement des astres. L'*astrologue* raisonne sur leur influence. Le premier observe l'état des cieux, marque l'ordre des tems, les éclipses, & les révolutions qui naissent des loix établies par le premier mobile de la Nature dans le nombre immense des globes que contient l'univers; il n'erre guères dans ses calculs. Le second prédit les évènements, tire des horoscopes, annonce la pluie, le froid, le chaud, &
toutes

toutes les variations des météores ; il se trompe souvent dans ses prédictions. L'un explique ce qu'il fait, & mérite l'estime des savans. L'autre débite ce qu'il imagine, & cherche l'estime du peuple.

Le desir de savoir fait qu'on s'applique à l'*astronomie*. L'inquiétude de l'avenir fait donner dans l'*astrologie*.

La plupart des gens regardent l'*astronomie* comme une science inutile & de pure curiosité ; parce qu'apparemment ils ne font pas réflexion qu'ayant pour objet l'arrangement des saisons, la distribution du tems, la diversité & la route des mouvemens célestes, elle aide à l'agriculture, met de l'ordre dans toutes les choses de la vie civile & politique, & devient un fondement nécessaire à la géographie & à l'art de la navigation. Mais si, avec toutes ces réflexions, ils n'ignorent pas encore que sans cette science l'histoire & la chronologie ne seroient que confusion, perpétuellement contraires à elles-mêmes, à cause des différentes manières dont les nations ont réglé leurs jours & leurs années ; alors ils rendront à l'*astronomie*, & à ceux qui la cultivent, l'estime dûe à leur mérite. L'*astrologie* est à présent moins à la mode qu'autrefois ; soit parce que le commun des hommes est plus déniaisé ; soit parce que l'amour du vrai est plus du goût des habiles-gens, que l'envie d'éblouir & de duper le monde ; soit enfin parce que le brillant de la réputation ne dépend pas aujourd'hui du nombre des fots, mais du discernement des sages.

**ATTACHEMENT. ATTACHE.
DEVOUEMENT.**

Le mot d'*attachement* se dit à l'égard d'une passion

tion honnête & modérée; on a de l'*attachement* à son devoir; on en a pour un ami, pour sa famille, pour une femme d'honneur qu'on estime. Celui d'*attache* convient mieux lorsqu'il est question d'une passion moins approuvée, ou poussée à l'excès; on a de l'*attache* au jeu, on en a pour une maîtresse, quelquefois même pour un petit animal. Le mot de *dévouement* est d'usage pour marquer une parfaite disposition à obéir en tout; on est *dévoué* à son Prince, à son maître, à son bienfaiteur, à une Dame dont l'empire s'étend également sur l'esprit comme sur le cœur.

On dit de l'*attachement*, qu'il est sincère; de l'*attache*, qu'elle est forte; & du *dévouement*, qu'il est sans réserve. Le premier nous unit à ce que nous estimons. La seconde nous lie à ce que nous aimons. Le dernier nous soumet à la volonté de ceux que nous desirons servir:

Les mœurs de notre siècle ont banni des loix de l'amitié tout *attachement* contraire aux intérêts. On n'oseroit pas non plus, sans rougir, faire paroître beaucoup d'*attache* en amour; mais on craindroit de n'y pas paroître heureux. La passion la plus délicate du tems est de se *dévouer* aux personnes dont on attend sa fortune.

La vie ne sauroit être gracieuse, sans quelque *attachement*. L'on ne peut guère sentir de plaisirs vifs & piquans, sans quelque *attache*. Il est difficile de plaire aux Princes, sans un entier *dévouement* à toutes leurs volontés.

ATTACHE. AVARE. INTERESSE.

Un homme *attaché* aime l'épargne, & fuit la dépense. Un homme *avare* aime la possession, & ne fait aucun usage de ce qu'il a. Un homme
inté-

intéressé aime le gain, & ne fait rien gratuitement.

L'*attaché* s'abstient de ce qui est cher. L'*avare* se prive de tout ce qui coûte. L'*intéressé* ne s'arrête guère à ce qui ne produit rien.

On manque quelquefois sa fortune pour être trop *attaché*, comme on se ruine en faisant trop de dépense. Les *avares* ne savent ni donner ni dépenser; ils se laissent seulement extorquer par la nécessité ou par le besoin, ce qu'ils tirent de leur bourse. Il y a des personnes qui pour être *intéressées*, n'en sont pas moins prodigues; elles donnent libéralement à leurs plaisirs ce que l'avidité du gain leur fait acquérir.

ATTENTION. EXACTITUDE. VIGILANCE.

L'*attention* fait que rien n'échape. L'*exactitude* empêche qu'on n'obmette la moindre chose. La *vigilance* fait qu'on ne néglige rien.

Il faut de la présence d'esprit pour être *attentif*; de la mémoire pour être *exact*; & de l'action pour être *vigilant*.

Chez les Romains un même homme étoit magistrat *attentif*, ambassadeur *exact*, & capitaine *vigilant*.

Un sage ministre a de l'*attention* à ne former ou à n'adopter que des projets avantageux à l'Etat; de l'*exactitude* pour en prévenir tous les inconvéniens; & de la *vigilance* pour en procurer le succès.

L'auteur, pour bien écrire, doit être également *attentif* aux choses qu'il dit & aux termes dont il se sert; afin qu'il y ait du vrai & du goût dans ses ouvrages. Le commissionnaire, pour bien exécuter, doit être *exact* dans le tems comme dans
la

la manière de faire les choses; afin que tout soit fait à propos & comme on le souhaite. Le Général d'armée doit être *vigilant* sur les marches des ennemis & sur les siennes; afin de profiter des avantages & de ne pas manquer l'occasion.

Il est du devoir de tous les Pasteurs d'avoir de l'*attention* à procurer l'avantage spirituel de leurs troupeaux; de l'*exactitude* à les instruire des vérités salutaires de l'Évangile; & de la *vigilance* pour les préserver du crime & de l'erreur. Mais il est de la pratique de quelques-uns de n'être *attentifs* qu'à augmenter leur revenu temporel & particulier; de n'être *exact* qu'à se faire payer de leurs dîmes ou de leur honoraire; & de n'être *vigilans* que pour la conservation de leurs droits & de leurs prérogatives.

Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit; de l'*exactitude* dans ce que nous promettons; & de la *vigilance* sur ce qui nous est confié.

L'homme sage est *attentif* à sa conduite; *exact* à ses devoirs; & *vigilant* sur ses intérêts.

Une femme coquette n'est *attentive* qu'à son miroir; *exacte* qu'à sa toilette; & *vigilante* que sur sa parure.

ATTRAIT'S. APPAS. CHARMES.

Outre l'idée générale qui rend ces mots synonymes, il leur est encore commun de n'avoir point de singulier dans le sens dans lequel ils sont pris ici, c'est-à-dire lorsqu'ils sont employés pour marquer le pouvoir qu'a sur le cœur la beauté, l'agrément, & tout ce qui plaît. A l'égard de leurs différences, il me semble qu'il y a quelque chose de plus naturel dans les *attrait's*; quelque chose qui tient plus de l'art dans les *appas*; quelque chose

se de plus fort & de plus extraordinaire dans les *charmes*.

Les *attraits* se font suivre. Les *appas* nous engagent. Les *charmes* nous entraînent.

Le cœur de l'homme n'est guère ferme contre les *attraits* d'une jolie femme; il a bien de la peine à se défendre des *appas* d'une coquette; & il lui est impossible de résister aux *charmes* d'une beauté bienfaisante.

Les Dames sont toujours redevables de leurs *attraits* & de leurs *charmes* à l'heureuse conformation de leurs traits; mais elles prennent quelquefois leurs *appas* sur leur toilette.

Je ne sai si ce que je vas dire sera goûté de tout le monde, mais je sens cette distinction, que je livre au jugement du lecteur; & peut-être lui paroîtra-t-il, comme à moi, que les *attraits* viennent de ces graces ordinaires que la nature distribue aux femmes, avec plus ou moins de largesse aux unes qu'aux autres, & qui font l'appanage commun du sexe en général: Que les *appas* viennent de ces graces cultivées, que forme un fidèle miroir consulté avec attention, & qui font le travail entendu de l'art de plaire: Que les *charmes* viennent de ces graces singulières que la nature donne comme un présent rare & précieux; & qui font des biens particuliers & personnels.

Des défauts qu'on n'avoit pas d'abord remarqués, & qu'on ne s'attendoit pas à trouver, diminuent beaucoup les *attraits*. Les *appas* s'évanouissent, dès que l'artifice s'en montre. Les *charmes* n'ont plus d'effet, lorsque le tems & l'habitude les ont rendus trop familiers, ou en ont usé le goût.

C'est ordinairement par les brillans *attraits* de la beauté que le cœur se laisse attaquer; ensuite les *appas* étalés à propos achèvent de le soumettre à l'em-

l'empire de l'amour; mais s'il ne trouve des *charmes* secrets, la chaîne n'est pas de longue durée.

Ces mots ne sont pas seulement d'usage à l'égard de la beauté & des agrémens du sexe, mais ils le sont encore à l'égard de tout ce qui plaît; & alors ceux d'*attraits* & de *charmes* ne s'appliquent qu'aux choses qui sont ou qu'on suppose être aimables en elles-mêmes & par leur mérite; au-lieu que celui d'*appas* s'applique quelquefois à des choses qui sont & qu'on avoue même haïssables, mais qu'on aime malgré ce qu'elles sont, ou à qui les ressorts secrets du tempérament nous contraignent de livrer nos actions, si la raison en défend notre cœur.

La vertu a des *attraits*, que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher de sentir. Les biens de ce monde ont des *appas*, qui sont que la cupidité triomphe souvent du devoir. Le plaisir a des *charmes*, qui le font rechercher par-tout, dans la vie retirée comme dans le grand monde, par le philosophe comme par le libertin, dans l'école même de la mortification comme dans celle de la volupté; c'est toujours lui qui fait le goût & qui décide du choix.

On dit de grands *attraits*, de puissans *appas*, & d'invincibles *charmes*.

L'honneur a de grands *attraits* pour les belles âmes. La fortune a de puissans *appas* pour tout le monde. La gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs ambitieux.

Les plus grands *attraits* se trouvent toujours dans l'objet de la passion dominante. Les *appas* les plus puissans ne sont pas ceux qui sont étalés avec le plus d'ostentation. Les *charmes* ne deviennent véritablement invincibles, que par la solidité du mérite & la force du goût.

AVANT

AVANT. DEVANT.

L'un & l'autre de ces mots marquent également le premier ordre dans la situation ; mais *avant* est pour l'ordre du tems, & *devant* est pour l'ordre des places.

Nous venons après les personnes qui passent *avant* nous. Nous allons derrière celles qui passent *devant*.

Le plus tôt arrivé se place *avant* les autres. Le plus considérable se met *devant* eux.

On est quelquefois exposé à attendre *devant* la porte, quand on s'y rend *avant* l'heure.

Il se propose dans l'école d'aussi ridicules questions sur ce qui a été *avant* le monde, qu'il se fait dans le cérémonial de risibles contestations sur le droit de se placer *devant* les autres.

Je crois qu'il n'y a qu'à se bien instruire de ce qui a été *avant* nous, pour n'être pas tout à fait ignorant sur ce qui doit arriver après. Qu'importe de marcher derrière ou *devant* les autres, pourvu qu'on marche à son aise & commodément ?

La vanité de l'homme lui fait chercher de l'honneur dans des ancêtres qui ont existé *avant* lui, tandis que son peu de mérite le fait travailler à l'avilissement de sa postérité. Son ambition lui rend incommode tout ce qui est placé *devant* lui, & suspect ce qui le suit de trop près.

AVARE. AVARICIEUX.

Il me semble qu'*avare* convient mieux lorsqu'il s'agit de l'habitude & de la passion même de l'avarice ; & qu'*avaricieux* se dit plus proprement lorsqu'il n'est question que d'un trait particulier de
cet-

cette passion. Le premier de ces mots a aussi meilleure grace dans le sens substantif, c'est-à-dire, pour la dénomination du sujet; & le second dans le sens adjectif, c'est-à-dire, pour la qualification du sujet. Ainsi l'on dit, c'est un grand *avare*, c'est un *avaricieux* mortel.

Un homme qui ne donne jamais, passe pour *avare*. Celui qui manque à donner dans l'occasion, ou qui donne trop peu, s'attire l'épithète d'*avaricieux*.

L'*avare* se refuse toutes choses. L'*avaricieux* ne se les donne qu'à demi.

Le terme d'*avare* paroît avoir plus de force & plus d'énergie pour exprimer la passion sordide & jalouse de posséder, sans aucun dessein de faire usage. Celui d'*avaricieux* paroît avoir plus de rapport à l'aversion mal-placée de la dépense, lorsqu'il est nécessaire de s'en faire honneur.

On n'emploie jamais qu'en mauvaise part & dans le sens littéral le mot d'*avaricieux*; mais on se fert quelquefois de celui d'*avare* en bonne part dans le sens figuré.

Un habile Général ne paye point ses espions en homme *avaricieux*, & conduit ses troupes comme un homme *avare* du sang du soldat qu'il craint de prodiguer.

Il est permis d'être *avare* du tems; mais il ne faut pas, pour le ménager, prodiguer sa santé. Ce n'est pas être libéral, que de donner d'un air *avaricieux*.

AVEU. CONFESSION.

L'*aveu* suppose l'interrogation. La *confession* tient un peu de l'accusation. On *avoue* ce qu'on a eu envie de cacher. On *confesse* ce qu'on a eu tort

24. SYNONYMES FRANÇOIS.

tort de faire. La question fait *avouer* le crime, la repentance le fait *confesser*.

On *avoue* la faute qu'on a faite. On *confesse* le péché dans lequel on est tombé.

Il vaut mieux faire un *aveu* sincère, que de s'excuser de mauvaise grace. Il ne faut pas faire sa *confession* à toutes sortes de gens.

Un *aveu* qu'on ne demande pas, a quelque chose de noble ou de sot, selon les circonstances & l'effet qu'il doit produire. Une *confession* qui n'est pas accompagnée de repentir, n'est qu'une indiscretion insultante.

C'est manquer d'esprit, que d'*avouer* sa faute sans être assuré que l'*aveu* en sera la satisfaction; & c'est une sottise d'en faire la *confession*, sans espérance de pardon; pourquoi se déclarer coupable à des gens qui ne respirent que la vengeance?

AVERTISSEMENT. AVIS. CONSEIL.

Le but de l'*avertissement* est précisément d'instruire, ou de réveiller l'attention; il se fait pour nous apprendre certaines choses qu'on ne veut pas que nous ignorions ou que nous négligions. L'*avis* & le *conseil* ont aussi pour but l'instruction; mais avec un rapport plus marqué à une conséquence de conduite, se donnant dans la vue de faire agir ou parler; avec cette différence entre eux, que l'*avis* ne renferme dans sa signification aucune idée accessoire de supériorité, soit d'état, soit de génie; au lieu que le *conseil* emporte avec lui du moins une de ces idées de supériorité, & quelquefois toutes les deux ensemble.

Les auteurs mettent des *avertissemens* à la tête
de

de leurs livres. Les espions donnent *avis* de ce qui se passe dans les lieux où ils sont. Les pères & les mères ont soin de donner des *conseils* à leurs enfans, avant que de les produire dans le monde.

Le chanoine écoute l'*avertissement* de la cloche, pour savoir quand il doit se rendre aux heures canoniales. Le banquier attend l'*avis* de son correspondant, pour payer les lettres de change tirées sur lui. Le plaideur prend *conseil* d'un avocat, pour se défendre ou pour agir contre sa partie.

On dit des *avertissemens*, qu'ils sont ou judiciaires ou inutiles; des *avis*, qu'ils sont ou vrais ou faux; des *conseils*, qu'ils sont ou bons ou mauvais.

L'*avertissement* étant fait pour dissiper le doute & l'obscurité, il doit être clair & précis. L'*avis* servant à déterminer, il doit être prompt & secret. Le *conseil* devant conduire, il doit être sage & sincère.

Le cours des fonctions de la nature est un *avertissement* de l'état de notre santé, plus sûr que le raisonnement des médecins. Tel manque d'*avis* qui est en état d'en profiter, & tel en reçoit qui ne sauroit s'en prévaloir. Autant que la vieillesse aime à donner des *conseils*, autant la jeunesse a de l'aversion pour en prendre.

Il faut que l'*avertissement* soit donné avec attention, l'*avis* avec diligence, le *conseil* avec art & modestie sans air de supériorité. Car on ne fait point usage des *avertissemens* placés mal à propos; l'on ne tire aucun avantage des *avis* qui ne viennent pas à tems; & la vanité, toujours choquée du ton de maître, empêche de faire aucune distinction entre la sagesse du *conseil* & l'impertinence de la manière dont il est donné, en sorte que tout n'aboutit qu'à faire mépriser le *conseil* & rendre le conseiller odieux.

Une personne d'ordre ne manque jamais aux *avertissemens* dont on a remis le soin à sa vigilance. L'amitié fait donner *avis* de tout ce qu'on croit être avantageux & agréable à son ami. La sagesse rend extrêmement réservé à donner *conseil*; il faut toujours attendre qu'on nous le demande, & quelquefois même s'en dispenser malgré les sollicitations; parce qu'un salutaire *conseil* peut déplaire & être rejeté avec de certaines façons qui exposent à la tentation de souhaiter pour son honneur, que celui pour qui l'on s'intéressoit d'abord ne réussisse pas dans ses entreprises.

AVOIR. POSSEDER.

Il n'est pas nécessaire de pouvoir disposer d'une chose, ni qu'elle soit actuellement entre nos mains, pour l'*avoir*; il suffit qu'elle nous appartienne. Mais pour la *posséder* il faut qu'elle soit en nos mains, & que nous ayons la liberté actuelle d'en disposer ou d'en jouir. Ainsi nous *avons* des revenus, quoique non-payés ou même saisis par des créanciers; & nous *possédons* des trésors.

On n'est pas toujours le maître de ce qu'on *a*; on l'est de ce qu'on *possède*.

On *a* les bonnes grâces des personnes à qui l'on plait. On *possède* l'esprit de celles que l'on gouverne absolument.

Il n'est pas possible, quelque modéré qu'on soit, de n'*avoir* pas quelquefois en sa vie des emportemens; mais quand on est sage, on fait se *posséder* dans sa colère.

Un mari *a* de cruelles inquiétudes, lorsque le démon de la jalousie le *possède*.

Un avare peut *avoir* des richesses dans ses coffres, mais il n'en est pas le maître; ce sont elles

les qui *possèdent* & son cœur & son esprit.

Nous n'*avons* souvent les choses qu'à demi; nous partageons avec d'autres. Nous ne les *pos-*
sédons, que lorsqu'elles sont entièrement à nous &
que nous en sommes les seuls maîtres.

Un amant *a* le cœur d'une dame, lorsqu'il en est
aimé; il le *possède*, lorsqu'elle n'aime que lui.

Les Seigneurs *ont* des vassaux; & ils *possèdent*
des terres.

En fait de sciences & de talens, il suffit pour
les *avoir*, d'y être médiocrement habile; pour les
posséder, il y faut exceller.

Ceux qui *ont* la connoissance des arts, en savent
& en suivent les règles; mais ceux qui les *possè-*
dent, font & donnent des règles à suivre.

AUSTERE. SEVERE. RUDE.

On est *austère* par la manière de vivre; *sévère*
par la manière de penser; *rude* par la manière d'a-
gir.

La mollesse est l'opposé de l'*austérité*; il est rare
de passer immédiatement de l'une à l'autre; une
vie ordinaire & réglée tient le milieu entre elles.
Le relâchement & la *sévérité* sont deux extrêmes,
dans l'un desquels on donne presque toujours; peu
de personnes savent distinguer le juste milieu, qui
consiste dans une connoissance exacte & précise
de la loi. Les fades complaisances sont l'excès
opposé aux manières *rudes*; les gens nés grossiers
& d'une ame vile se dédommagent de l'un de ces
excès, où leur intérêt les plonge envers ceux dont
ils espèrent quelque avantage, par l'autre excès,
où leur naturel les porte envers tous ceux dont ils
croient n'avoir pas besoin; mais la politesse à l'é-

gard de tout le monde est le point de la bonne éducation.

Ce n'est que pour soi qu'on est *austère*, & l'on n'est *rude* que pour les autres; mais on peut être *sévère* pour soi & pour les autres.

Les saints se plaisent dans les exercices de l'*austérité*; elle étoit autrefois le partage des cloîtres. Quelques casuistes affectent de se distinguer par une morale *sévère*; c'est une mode qu'on suivra jusqu'à ce que le goût en soit usé. Il y a des gens assez brutes pour confondre les mœurs *rudes* avec la noblesse des sentimens, & s'imaginer qu'une honnêteté soit une bassesse.

La vie *austère* consiste dans la privation des plaisirs & des commodités; on l'embrasse quelquefois par un goût de singularité, qu'on se représente comme un principe de religion. La morale trop *sévère* peut, également comme la morale relâchée, nuire à la régularité des mœurs. Le commandement *rude* fait haïr le supérieur, & ne rend pas l'obéissance plus prompte ni plus soumise.

BATAILLE. COMBAT.

La *bataille* est une action plus générale, & ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* semble être une action plus particulière, & souvent imprévue. Ainsi les actions qui se sont passées à Cannes entre les Carthaginois & les Romains, à Pharsale entre César & Pompée, sont des *batailles*. Mais l'action où les Horaces & les Curiaces décidèrent du sort de Rome & d'Albe, celle du passage du Rhin, la défaite d'un convoi ou d'un parti, sont des *combats*.

La *bataille* d'Almanza fut une action décisive entre Philippe de France & Charles d'Autriche,
dans

dans la concurrence au trône d'Espagne. Le *combat* de Crémone fit voir quelque chose d'assez rare, la valeur du soldat à l'épreuve de la surprise, les ennemis introduits au milieu d'une place en enlever le commandant sans pouvoir s'en rendre maîtres, & des troupes se conduire sans chef contre le plus habile de tous les capitaines.

Le mot de *combat* a plus de rapport à l'action même de se battre, que n'en a le mot de *bataille*; mais celui-ci a des graces particulières, lorsqu'il n'est question que de dénommer l'action. C'est pourquoi l'on ne parleroit pas mal en disant, qu'à la *bataille* de Fleurus le *combat* fut opiniâtre & fort chaud.

Les *batailles* se donnent, & seulement entre des armées d'hommes; on les gagne ou on les perd. Les *combats* se donnent entre les hommes, & se font entre toutes les autres choses qui cherchent à se détruire ou à se surmonter; on en sort victorieux, ou l'on y est vaincu.

La *bataille* donnée à Pavie fut fatale à la France qui la perdit, puisque son Roi y fut fait prisonnier; mais elle ne fut pas heureuse à Charles-quin qui la gagna, parce qu'elle lui attira de puissans ennemis. Un Général qui a eu occasion de donner plusieurs *combats* & qui en est toujours sorti victorieux, doit autant remercier la fortune que se louer de sa conduite; & celui qui n'en a point donné sans être battu, ne doit pas rougir, si son malheur n'a pas été l'effet de son imprudence. Il se fait dans le roman de la Princesse de Clèves un *combat* continuel entre le devoir & le penchant, où aucun d'eux ne triomphe, & où tous les deux succombent.

BATTRE. FRAPPER.

Il semble que pour *battre* il faille redoubler les coups; & que pour *frapper* il suffise d'en donner un.

On n'est jamais *battu* qu'on ne soit *frappé*; mais on peut être *frappé* sans être *battu*.

On ne *bat* jamais qu'avec dessein: On *frappe* quelquefois sans le vouloir.

Le plus fort *bat* le foible. Le plus violent *frappé* le premier.

On *bat* les gens; & on les *frappe* dans quelque endroit de leur corps. César, pour *battre* ses ennemis, commande à ses troupes de *frapper* au visage.

Le Sage a dit que les verges sont attachées au cou des enfans: il n'est donc pas permis à ceux qui en ont sous leur conduite de penser différemment; mais il leur est défendu d'interpréter ces paroles autrement que de la crainte, & d'en étendre la maxime jusqu'à les *battre* réellement; rien n'étant plus opposé à la bonne éducation, que l'exemple d'une conduite violente & d'un commandement rude; le Précepteur qui *frappe* son élève se livre bien plus dans ce moment à l'humeur, qu'au soin de la correction.

Le mot de *frapper* est un verbe actif, qui, comme presque tous les autres verbes de la même espèce, reste toujours tel, & ne reçoit à cet égard aucun changement de valeur par la jonction du pronom réciproque; c'est à-dire que ce pronom placé sous le régime de ce verbe fait alors auprès de lui la fonction de cas, de façon que l'expression de l'action par le verbe est accompagnée de l'expression d'un objet auquel elle se termine. Il n'en est pas de même du mot de *battre*; il cesse, par
l'avè-

l'avènement de ce pronom réciproque, d'être verbe actif & reçoit un sens neutre; c'est-à-dire que ce pronom ne fait pas alors la fonction de cas, ou qu'il ne sert pas à exprimer un objet où l'action se termine: mais qu'il sert seulement à former avec le verbe l'expression de la simple action, sans aucun rapport objectif à quelque chose de distingué d'elle-même; car se *battre* ne signifie ni donner des coups à un autre, ni s'en donner à soi-même; il signifie simplement l'action personnelle dans le combat, ainsi que le mot *s'enfuir*.

Le Docteur Boileau a écrit contre la pratique monacale de se *frapper* à coups de fouet, soutenant que cet exercice est indécent & plus païen que chrétien. La loi du Prince défend de se *battre* dans bien des occasions où celle de l'honneur l'ordonne; quel embarras pour ceux qui se trouvent malheureusement dans ce cas!

BEAU. JOLI.

Le *beau* est grand, noble & régulier; on ne peut s'empêcher de l'admirer; & quand on l'aime, ce n'est jamais médiocrement, il attire. Le *joli* est fin, délicat & mignon; on est toujours porté à le louer; & dès qu'on l'apperçoit, on le goûte, il plaît. Le premier tend avec plus de force à la perfection, & doit être la règle du goût. Le second cherche les graces avec plus de soin, & dépend du goût.

Nous jettons sur ce qui est *beau* des regards plus fixes & plus curieux. Nous regardons d'un œil plus éveillé & plus riant ce qui est *joli*.

Les Dames sont belles dans les romans. Les Bergères sont *jolies* dans les Poètes.

Le *beau* fait plus d'effet sur l'esprit; nous ne lui

refusons pas nos applaudissemens. Le *joli* fait quelquefois plus d'impression sur le cœur; nous lui donnons nos sentimens.

Il arrive assez souvent qu'une *belle* personne brille & charme les yeux sans aller plus loin; tandis que la *jolie* forme des liens & fait de véritables passions. Alors la première a pour partage les éloges qu'on doit à la *beauté*; & la seconde a pour elle l'inclination qu'on sent pour ce qui fait plaisir.

Le teint, la taille, la proportion & la régularité des traits, forment les *belles* personnes. Les *jolies* le sont par les agrémens, la vivacité des yeux, l'air & la tournure gracieuse du visage, quoique moins régulière.

En fait d'ouvrages d'esprit, il faut, pour qu'ils soient *beaux*, qu'il y ait du vrai dans le sujet, de l'élevation dans les pensées, de la justesse dans les termes, de la noblesse dans l'expression, de la nouveauté dans le tour, & de la régularité dans la conduite. Mais le vraisemblable, la vivacité, la singularité, & le brillant suffisent pour les rendre *jolis*.

Quelqu'un a dit que les anciens étoient *beaux*, & que les modernes sont *jolis*. Je ne sai s'il a bien rencontré; mais cela même est du nombre des *jolies* choses, & non des *belles*.

Le *beau* est plus sérieux, & il occupe. Le *joli* est plus gai, & il divertit. C'est pourquoi l'on ne dit pas une *jolie* tragédie; mais on peut dire une *jolie* comédie.

Je mets au rang des *belles* réponses celle d'Alexandre à Parménion sur les offres de Darius; celle de Louis XII au sujet de ceux qui en avoient mal agi à son égard avant qu'il montât sur le trône; & celle de Madame de Barneveld au Prince d'Orange Maurice de Nassau, sur les démarches qu'elle

qu'elle faisoit auprès de ce Prince pour sauver la vie à son fils aîné, qui avoit eu connoissance de la conspiration de son frère sans la découvrir. Le premier répond à Parménion, qui lui disoit que s'il étoit Alexandre il accepteroit les offres de Darius, Et moi je les refuse parce que je ne suis point Parménion. Le second replique à ses courtisans qui cherchoient à le flatter du côté de la vengeance, qu'il ne convenoit pas au Roi de France de venger les injures faites au Duc d'Orléans. Enfin Madame de Barneveld, interrogée avec une espèce de reproche par le Prince d'Orange, pourquoi elle demandoit la grace de son fils & n'avoit pas demandé celle de son mari, lui répond que c'est parce que son fils est coupable, & que son mari étoit innocent. Je place dans l'ordre de ce qui est *joli*, les reparties & les faillies Gasconnes, quand elles ont du sel. Telle est, par exemple, la réponse d'un mauvais peintre devenu médecin, qui dit à ceux qui lui demandoient raison de son changement d'état, qu'il avoit voulu choisir un art dont la terre couvrît les fautes qu'il y feroit.

Qui dit de *belles* choses n'est pas toujours écouté avec attention, quoiqu'il mérite de l'être; la conversation en est quelquefois trop grave & trop savante. Qui dit de *jolies* choses est ordinairement écouté avec plaisir; la conversation en est toujours enjouée.

Le mot de *beau* se place fort bien à l'égard de toutes sortes de choses, quand elles en méritent l'épithète. Celui de *joli* ne convient guère à l'égard des choses qui ne souffrent point de médiocrité; telles sont la peinture & la poésie; on ne dit pas un *joli* poëme, ni un *joli* tableau; ces sortes d'ouvrages sont *beaux*, ou s'ils ne le sont pas, ils sont mauvais.

Lorsque les épithètes de *beau* & de *joli* sont don-

nées à l'homme, elles cessent d'être synonymes, leurs significations n'ayant alors rien de commun. Un *bel* homme est tout autre chose qu'un *joli* homme. Le sens du premier tombe sur la figure du corps ou du visage; & le sens du second tombe sur l'humeur & sur les manières d'agir.

BEAUCOUP. PLUSIEURS.

Ces deux mots regardent la quantité des choses; mais *beaucoup* est d'usage, soit qu'il s'agisse de calcul, de mesure, ou d'estimation; & *plusieurs* n'est jamais employé que pour les choses qui se calculent.

Il y a dans le monde *beaucoup* de fous qu'on estime, *beaucoup* de terrain qu'on néglige, & *beaucoup* de mérite qu'on ne connoit pas. Parmi les personnes qui se piquent de goût & de discernement, il y en a *plusieurs* qui ne regardant les objets que par un seul point de vue, sans faire attention qu'ils en ont *plusieurs*, les dépouillent ensuite mal-à-propos de *plusieurs* qualités réelles, sur le seul fondement qu'elles ne les y ont point vues.

L'opposé de *beaucoup* est peu. L'opposé de *plusieurs* est un.

Afin qu'un Etat soit bien gouverné, il faut, à mon sens, *beaucoup* de subalternes pour l'exécution, peu de chefs pour le commandement, *plusieurs* Ministres pour le détail, & un seul Prince pour le général.

Un critique de nos jours a dit qu'on n'avoit pas encore vu de chef-d'œuvre d'esprit être l'ouvrage de *plusieurs*; & j'ajoute que pour rendre un ouvrage parfait, il faut l'exposer à la censure de *beaucoup* de gens, même à celle des moins connoisseurs.

BENIN.

BENIN. DOUX. HUMAIN.

Benin marque l'inclination ou la disposition à faire du bien; on dit d'un astre qu'il est *benin*; on le dit aussi des Princes; mais rarement des particuliers, excepté dans un sens ironique, lorsqu'ils souffrent les injures avec bassesse. *Doux* indique un caractère d'humeur qui rend très sociable & ne rebute personne; on s'en sert plus communément à l'égard des femmes, parce qu'elles tirent leur principale gloire des qualités convenables à la société, pour laquelle il semble qu'elles aient précisément été faites. *Humain* dénote une sensibilité sympathisante aux maux ou à l'état d'autrui; on en fait un plus grand usage en parlant des hommes qu'en parlant des femmes, parce qu'ils se trouvent dans de plus fréquentes occasions de faire paroître leur *humanité* ou leur inhumanité.

La *bénignité* est une qualité qui affecte proprement la volonté dans l'ame, par rapport aux biens & aux plaisirs qu'on peut faire aux autres; ce qu'il y a de plus éloigné d'elle est la malignité, ou le secret plaisir de nuire. La *douceur* est une qualité qui se trouve particulièrement dans la tournure de l'esprit, par rapport à la manière de prendre les choses dans le commerce de la vie civile; ses contraires sont l'aigreur & l'emportement. L'*humanité* réside principalement dans le cœur; elle le rend tendre, fait qu'on s'accommode & qu'on se prête aux diverses situations où se trouvent ceux avec qui l'on est en relation d'amitié, d'affaires ou de dépendance; rien n'y est plus opposé que la cruauté & la dureté, ou un certain amour-propre uniquement occupé de soi-même.

Une mauvaise conformation dans les organes, &

un défaut d'éducation dans la jeunesse, rendent inutile l'influence des astres les plus *bénins* ; & le même instant de naissance fait voir en deux sujets toute la *bénignité* du ciel & toute la malignité de la nature corrompue. Il est certains tons si aigres, que les personnes les plus *douces* ne sauroient les supporter ; & quelle *douceur* pourroit être à l'épreuve des apostrophes impertinentes de ces gens que le langage moderne nomme avantageux, qui croient trouver dans l'estime ridicule qu'ils ont d'eux-mêmes le droit d'une raillerie insultante ? Le métier de la guerre n'exclut pas l'*humanité* ; & si l'on examinoit bien la façon de penser de chaque état, on trouveroit que le soldat les armes au poing est plus *humain* que le partisan la plume à la main.

Le Prince ne doit pas pousser la *bénignité* jusqu'à autoriser l'impunité du crime ; mais il doit en avoir assez pour pardonner facilement ce qui n'est que faute, & pour gratifier toujours avec plaisir les sujets qui sont à portée de recevoir ses grâces. C'est par une conduite modérée, par des manières modestes & polies, que l'homme doit montrer la *douceur* de son caractère, & non par des airs féminins & affectés. La vraie *humanité* consiste à ne rien traiter à la rigueur, à excuser les foiblesses, à supporter les défauts, & à soulager les peines & la misère du prochain, quand on le peut.

**PAUVRETE'. INDIGENCE. DISETTE.
BESOIN. NECESSITE'.**

La *pauvreté* est une situation de fortune opposée à celle des richesses, dans laquelle on est privé des
com-

commodités de la vie, & dont on n'est pas toujours le maître de sortir; c'est pourquoi l'on dit que *pauvreté* n'est pas vice. L'*indigence* enchérit sur la *pauvreté*; on y manque des choses nécessaires; elle est l'extrême de la superfluité d'une fortune immense; il n'y a point d'homme qui ne puisse s'en tirer, à moins qu'il ne soit hors d'état de travailler. La *disette* est un manque de vivres, dont l'opposé est l'abondance; elle semble venir d'un accident ou d'un défaut de provision, plutôt que d'un défaut de biens-fonds. Le *besoin* & la *nécessité* ont moins de rapport à l'état & à la situation habituelle, que les trois mots précédens; mais ils en ont davantage au secours qu'on attend, ou au remède qu'on cherche; avec cette différence entre eux deux, que le *besoin* semble moins pressant que la *nécessité*.

Une heureuse étoile ou d'heureux talens tirent de la *pauvreté* ceux qui y sont nés; & la prodigalité y plonge les riches. Un travail assidu est le remède contre l'*indigence*; si l'on manque d'y avoir recours, elle devient une juste punition de la fainéantise. Les sages précautions préviennent la *disette*; les consommations superflues & immodérées la causent quelquefois. Quand on est dans le *besoin*, c'est à ses amis qu'il faut demander de l'aide; mais il faut aussi s'aider soi-même, de peur de les importuner. Le moyen d'être secouru dans une extrême *nécessité*, est d'implorer les personnes vraiment charitables.

Les Lettres ne sont guère cultivées au milieu des richesses, & elles le sont mal dans la *pauvreté*; une fortune honnête est leur état convenable. Le plus noble & le plus doux plaisir que procurent les grands biens à ceux qui les possèdent, est de pouvoir répandre un superflu qui fournisse le nécessaire

faire à ceux qui sont dans l'*indigence* ; s'ils pensent & usent autrement de leur fortune, ils en sont indignes. Les *disettes* qui arrivent dans l'Etat sont une marque indubitable que la police n'y est pas parfaite, ou qu'elle n'y est pas fidèlement administrée. On connoit le véritable ami dans le *besoin* ; mais, tant qu'on peut, il ne faut pas se mettre dans le cas de faire cette épreuve. Un grand cœur ne se laisse point abattre dans la *nécessité* ; il cherche des expédiens pour en sortir, ou il la souffre avec une patience que l'obscurité n'empêche pas d'être héroïque.

BETE. STUPIDE. IDIOT.

Ces trois épithètes attaquent l'esprit, & font entendre qu'on en manque presque dans tout ; avec cette différence, qu'on est *bête* par défaut d'intelligence, *stupide* par défaut de sentiment, *idiot* par défaut de connoissance.

C'est en-vain qu'on fait des leçons à une *bête* ; la nature lui a refusé les moyens d'en profiter. Tous les soins des maitres sont perdus auprès d'un *stupide*, s'ils ne trouvent le secret de lui donner de l'émulation & de le tirer de son assoupissement. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout d'instruire un *idiot* ; il faut pour cet effet avoir l'art de rendre les idées sensibles, & savoir se proportionner à sa façon de penser, pour élever celle-ci jusqu'au niveau de celle qu'on veut lui inspirer.

Il y a des *bêtes* qui croient avoir de l'esprit ; leur conversation fait le supplice des personnes qui en ont véritablement ; & leur caractère va quelquefois jusqu'à être très incommode dans la société, sur-tout lorsqu'à la *bêtise* & à la vanité elles joignent
en,

encore le caprice; comment tenir contre des gens qui ne comprenant ni ce qu'on leur dit ni ce qu'ils disent eux-mêmes, s'arrogent néanmoins une supériorité de génie, & qui bouffis d'amour-propre débitent des sottises comme des maximes, ou sont toujours prêts à se fâcher du moindre mot & à prendre une politesse pour une insulte? Les *stupidés* ne se piquent point d'esprit, & en cherchent encore moins chez les autres; il ne faut pas non plus se piquer d'en avoir avec eux; ils n'entrent pour rien dans la société; & leur compagnie ne nuit pas à qui cherche la solitude. Les *idiots* sont quelquefois frappés des traits d'esprit; mais à leur manière, par une espèce d'éblouissement & de surprise, qu'ils témoignent d'une façon singulière, capable de réjouir ceux qui savent se faire des plaisirs de tout.

BONHEUR. PROSPÉRITÉ.

Le *bonheur* est l'effet du hazard; il arrive inopinément. La *prospérité* est le succès de la conduite; elle vient par degrés.

Les fous ont quelquefois du *bonheur*; les sages ne *prospèrent* pas toujours.

On dit du *bonheur* qu'il est grand, & de la *prospérité* qu'elle est rapide.

Le premier de ces mots se dit également pour le mal qu'on évite, comme pour le bien qui survient; mais le second n'est d'usage qu'à l'égard du bien que les soins procurent.

Le Capitole sauvé de la surprise des Gaulois par le chant des oies sacrées, & non par la vigilance des sentinelles, est un trait d'histoire plus propre à montrer le *bonheur* des Romains, qu'à faire honneur à leur commandement militaire en cette occasion; quoi

quoique dans toutes les autres la sagesse de la conduite ait autant contribué à leur *prospérité*, que la valeur du soldat.

**BONHEUR. FELICITE.
BEATITUDE.**

Ces trois mots signifient également un état avantageux, & une situation gracieuse. Mais celui de *bonheur* marque proprement l'état de la fortune, capable de fournir la matière des plaisirs & de mettre à portée de les prendre. Celui de *félicité* exprime particulièrement l'état du cœur, disposé à goûter le plaisir & à le trouver dans ce qu'on possède. Celui de *béatitude*, qui est du style mystique, désigne l'état de l'imagination, prévenue, & qui rend pleinement satisfait des lumières qu'on croit avoir & du genre de vie qu'on a embrassé.

Notre *bonheur* brille aux yeux du public; & nous expose souvent à l'envie. Notre *félicité* se fait sentir à nous seuls; & nous donne toujours de la satisfaction. L'idée de la *béatitude* s'étend & se perfectionne au-delà de la vie temporelle.

On est quelquefois dans un état de *bonheur*, sans être dans un état de *félicité*; la possession des biens, des honneurs, des amis, & de la santé, fait le *bonheur* de la vie; mais ce qui en fait la *félicité* c'est l'usage, la jouissance, le sentiment, & le goût de toutes ces choses. Quant à la *béatitude*, elle est le partage des dévots, & dépend, dans chaque religion, de la persuasion de l'esprit, sans qu'il soit néanmoins besoin pour cet effet d'en avoir, ni d'en faire usage.

Les choses étrangères servent au *bonheur* de l'homme; mais il faut qu'il fasse lui-même sa *félicité*

ité; & qu'il demande à Dieu la *béatitude*. Le premier est pour les riches; la seconde pour les sages; & la troisième pour les pauvres d'esprit.

TERME. LIMITES. BORNES.

Le *terme* est où l'on peut aller. Les *limites* sont ce qu'on ne doit point passer. Les *bornes* sont ce qui empêche de passer outre.

On approche, ou l'on éloigne le *terme*. On resserre, ou l'on étend les *limites*. On avance, ou l'on recule les *bornes*.

Le *terme* & les *limites* appartiennent à la chose; ils la finissent. Les *bornes* lui sont étrangères; elles la renferment dans le lieu qu'elle occupe, ou la contiennent dans sa sphère.

Le détroit de Gibraltar fut le *terme* des voyages d'Hercule. On a dit avec plus d'éloquence que de vérité, que les *limites* de l'Empire Romain étoient celles du Monde. La Mer, les Alpes, & les Pyrénées sont les *bornes* naturelles de la France.

Le *terme* de la fortune arrive souvent dans le moment qu'on est le plus occupé à étendre les *limites* de son pouvoir, & qu'on ne met aucunes *bornes* à son ambition.

Je ne vois le *terme* de nos maux, que dans le *terme* de notre vie. Ce n'est pas dans l'accomplissement des souhaits, qu'on en trouve les *limites*. Nous ne sommes heureux, que quand les *bornes* de notre fortune sont celles de notre cupidité.

HABITANT. BOURGEOIS.
CITOYEN.

Habitant se dit uniquement par rapport au lieu de la résidence ordinaire, quel qu'il soit, ville ou campagne. *Bourgeois* marque une résidence dans les villes, & un degré de condition qui tient le milieu entre la noblesse & le payfan. *Citoyen* a un rapport particulier à la société politique; il désigne un membre de l'Etat, dont la condition n'a rien qui doive l'exclure des charges & des emplois qui peuvent lui convenir, selon le rang qu'il occupe dans la république.

Les judicieuses & fidèles observations des voyageurs sur les mœurs des divers *habitans* de la Terre, contribuent autant que l'exacte description des lieux, à rendre leurs relations intéressantes. La vraie politesse ne se trouve guère que chez les courtisans & les principaux *bourgeois* des villes capitales. Dans les Etats républicains, rien n'est au-dessus de la qualité de *citoyen*; la personne même qui gouverne s'en fait honneur; un Stathouder, un Doge, un Sénateur, un Député sont d'illustres *citoyens* qui gouvernent leur patrie, & à qui les autres obéissent moins par soumission, que par une sage & libre coopération au bon gouvernement. Il n'en est pas de même dans les Etats monarchiques; le pouvoir y élève celui qui en est saisi au-dessus de tous les autres, & ne laisse aucun titre commun qui sente tant soit peu l'égalité: un Empereur, un Roi, un Duc, ne sont point des *citoyens*; ce sont des princes qui gouvernent leurs peuples, ou qui commandent à leurs sujets; ceux-ci obéissent par soumission, & le degré de modération ou d'excès dans cette soumission fait que le
vrai

vrai *citoyen* se conserve chez eux, ou qu'il s'anéantit par la servitude.

Il faut nécessairement abandonner sa patrie, quand on a tous les *habitans* pour ennemis. Le personnage le plus ridicule dans le commerce de la société, est le *bourgeois* petit-maitre. Il étoit beau d'être simple *citoyen* Romain, sous les Consuls; mais sous les Empereurs, le Consul même fut bien peu de chose; & il y a aujourd'hui plus de vraie noblesse dans un roturier Suisse qui est *citoyen* d'une patrie, que dans un Bacha Turc qui est esclave d'un maitre.

BOUT. EXTREMITÉ. FIN.

Ils signifient tous trois la dernière des parties qui constituent la chose; avec cette différence, que le mot de *bout*, supposant une longueur & une continuité, représente cette dernière partie comme celle jusqu'où la chose s'étend; que celui d'*extrémité*, supposant une situation & un arrangement, l'indique comme celle qui est la plus reculée dans la chose; & que le mot de *fin*, supposant un ordre & une suite, la désigne comme celle où la chose cesse.

Le *bout* répond à un autre *bout*; l'*extrémité* au centre; & la *fin* au commencement. Ainsi l'on dit le *bout* de l'allée, l'*extrémité* du Royaume, la *fin* de la vie.

On parcourt une chose d'un *bout* à l'autre. On pénètre de ses *extrémités* jusque dans son centre. On la suit depuis son origine jusqu'à sa *fin*.

BREF. COURT. SUCCINT.

Bref ne se dit qu'à l'égard de la durée; le tems
seul

seul est *bref*. *Court* se dit à l'égard de la durée & de l'étendue; la matière & le tems sont *courts*. *Succint* ne se dit que par rapport à l'expression; le discours seulement est *succint*.

On prolonge le *bref*. On allonge le *court*. On étend le *succint*. Le long est l'opposé des deux premiers; & le diffus l'est du dernier.

Des jours qui paroissent longs & ennuyeux, forment néanmoins un tems qui paroît toujours très *bref* au moment qu'il passe. Il importe peu à l'homme que sa vie soit longue ou *courte*; mais il lui importe beaucoup que tous les instans, s'il est possible, en soient gracieux. L'habit long aide le maintien extérieur à figurer gravement; mais l'habit *court* est plus commode, & n'ôte rien à la gravité de l'esprit & de la conduite. L'orateur doit être *succint*, ou diffus, selon le sujet qu'il traite, & l'occasion où il parle.

BUT. VUES. DESSEIN.

Le *but* est plus fixe; c'est où l'on veut aller; on suit les routes qu'on croit y aboutir; & l'on fait ses efforts pour y arriver. Les *vues* sont plus vagues; c'est ce qu'on veut procurer; on prend les mesures qu'on juge y être utiles; & l'on tâche de réussir. Le *dessein* est plus ferme; c'est ce qu'on veut exécuter; on met en œuvre les moyens qui paroissent y être propres, & l'on travaille à en venir à bout.

Un bon Prince n'a d'autre *dessein* dans son gouvernement que de rendre son Etat florissant par les arts, les sciences, la justice, & l'abondance; parce qu'il a le bonheur des peuples en *vue*, & la vraie gloire pour *but*.

Le véritable Chrétien n'a d'autre *but* que le
ciel,

ciel, d'autre *vue* que de plaire à Dieu, ni d'autre *dessain* que de faire son salut.

On se propose un *but*. On a des *vues*. On forme un *dessain*.

La raison défend de se proposer un *but* où il n'est pas possible d'atteindre, d'avoir des *vues* chimeriques, & de former des *dessains* qu'on ne sauroit exécuter.

Si mes *vues* sont justes, j'ai un *dessain* dans la tête qui me fera arriver à mon *but*.

CACHER. DISSIMULER. DEGUISER.

On *cache* par un profond secret, ce qu'on ne veut pas manifester. On *dissimule* par une conduite réservée, ce qu'on ne veut pas faire appercevoir. On *déguise* par des apparences contraires, ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui.

Il y a du soin & de l'attention à *cache*; de l'art & de l'habileté à *dissimuler*; du travail & de la ruse à *déguiser*.

L'homme *caché* veille sur lui-même, pour ne se point trahir par indiscretion. Le *dissimulé* veille sur les autres, pour ne les pas mettre à portée de le connoître. Le *déguisé* se montre autre qu'il n'est, pour donner le change.

Si l'on veut réussir dans les affaires d'intérêt & de politique, il faut toujours *cache* ses *dessains*, les *dissimuler* souvent, & les *déguiser* quelquefois; pour les affaires de cœur, elles se traitent avec plus de franchise, du moins de la part des hommes.

Il suffit d'être *caché*, pour les gens qui ne voyent que lorsqu'on les éclaire; il faut être *dissimulé*,
pour

pour ceux qui voyent sans le secours d'un flambeau ; mais il est nécessaire d'être parfaitement *déguisé* pour ceux qui, non contents de percer les ténèbres qu'on leur oppose, discutent la lumière dont on voudroit les éblouir.

Quand on n'a pas la force de se corriger de ses vices, on doit du moins avoir la sagesse de les *catcher*. La maxime de Louis XI, qui disoit que pour savoir régner il faloit savoir *dissimuler*, est vraie à tous égards, jusque dans le gouvernement domestique. Lorsque la nécessité des circonstances & la nature des affaires engagent à *déguiser*, c'est politique ; mais lorsque le goût de manège & la tournure d'esprit y déterminent, c'est fourberie.

CERTAIN. SUR. ASSURE.

Soit que l'on considère ces mots dans le sens qui a rapport à la réalité de la chose, ou dans celui qui a rapport à la persuasion de l'esprit, leur différence est toujours analogique : comme on le remarquera par les traits suivans, où je les place tantôt dans l'un, & tantôt dans l'autre de ces deux sens.

Certain semble mieux convenir à l'égard des choses de spéculation, & par-tout où la force de l'évidence a lieu ; les premiers principes sont *certain*s ; ce que la raison démontre l'est aussi. *Sûr* paroît être très à sa place dans les choses qui concernent la pratique, & dans tout ce qui sert à la conduite ; les règles générales sont *sûres* ; ce que l'épreuve vérifie l'est également. *Assuré* a un rapport particulier à la durée des choses, & au témoignage des hommes ; les fortunes sont *assurées*, mais légitimes, dans tous les bons gouvernemens ; les évènements ne peuvent être mieux *assurés* que
par

par l'attestation des témoins oculaires, ou par l'uniformité des relations.

On est *certain* d'un point de science. On est *sûr* d'une maxime de morale. On est *assuré* d'un fait ou d'un trait d'histoire.

La justesse du raisonnement consiste à ne poser que des principes *certain*s, pour n'en tirer ensuite que des conclusions nécessaires. La conduite la plus *sûre* n'est pas toujours la plus louable. La faveur des Princes ne fut jamais un bien *assuré*.

L'homme docte doute de tout ce qui n'est pas *certain*. Le prudent se défie de tout ce qui n'est pas *sûr*. Le sage abandonne aux préjugés populaires tout ce qui n'est pas suffisamment *assuré*.

CHARGE. FARDEAU. FAIX.

La *charge* est ce qu'on doit, ou ce qu'on peut porter; de-là l'expression proverbiale qui dit, que la *charge* d'un baudet n'est pas celle d'un éléphant. Le *fardeau* est ce qu'on porte; ainsi l'on peut dire, dans le sens figuré, que c'est risquer sa place, que de se décharger totalement du *fardeau* des affaires sur son subalterne. Le *faix* joint à l'idée de ce qu'on porte, celle d'une certaine impression sur ce qui porte; voilà pourquoi l'on dit, plier sous le *faix*.

On dit de la *charge*, qu'elle est forte; du *fardeau*, qu'il est lourd; & du *faix*, qu'il accable.

CHARME. ENCHANTEMENT.

SORT.

Le mot de *charme* emporte dans sa signification l'idée d'une force qui arrête les effets ordinaires & naturels des causes. Le mot d'*enchantement* se dit pro-

proprement pour ce qui regarde l'illusion des sens. Le mot de *sort* enferme particulièrement l'idée de quelque chose qui nuit, ou qui trouble la raison. Et ils marquent tous les trois dans le sens littéral, l'effet d'une opération magique, que la religion condamne, que la politique suppose, & dont la philosophie se moque.

Les vieux contes disent qu'il y a un *charme* pour empêcher l'effet des armes & rendre invulnérable. On lit dans les anciens romans, que la puissance des *enchantemens* faisoit subitement changer de mœurs, de conduite, & de fortune. Le peuple a cru & croit encore qu'on peut, par le moyen d'un *sort*, altérer le tempérament & la santé, rendre même extravagant & furieux. Mais les gens de bon-sens ne voyent point d'autre *charme* dans le monde que le caprice des passions à l'égard de la raison, dont il suspend souvent les réflexions, & arrête les effets qu'elle devoit naturellement & nécessairement produire. Ils ne connoissent pas non plus d'autre *enchantement* que la séduction, qui naît d'un goût dépravé & d'une imagination dérèglée. Ils savent aussi que tout ce qu'on attribue à un *sort* malicieusement jetté n'est que l'effet, ou d'une mauvaise constitution, ou d'une application physique de certaines choses capables de déranger l'économie de la circulation du sang, & par conséquent propres à nuire à la santé & à bouleverser les fonctions de l'ame.

CHATIER. PUNIR.

On *châtie* celui qui a fait une faute, afin de l'empêcher d'y retomber; on veut le rendre meilleur. On *punit* celui qui a fait un crime, pour le lui faire expier; on veut qu'il serve d'exemple.

Les

Les pères *châtient* leurs enfans. Les Juges font *punir* les malfaiteurs.

Il faut *châtier* rarement, & *punir* sévèrement.

Le *châtiment* dit une correction; mais la *punition* ne dit précisément qu'une mortification faite à celui qu'on *punit*.

Il est essentiel pour bien corriger, que le *châtiment* ne soit ni ne paroisse être l'effet de la mauvaise humeur. La justice demande que la *punition* soit rigoureuse, lorsque le crime est énorme.

Dieu nous *châtie* en père pendant le cours de cette vie mortelle, pour ne nous pas *punir* en Juge pendant toute une éternité.

Le mot de *châtier* porte toujours avec lui une idée de subordination, qui marque l'autorité ou la supériorité de celui qui *châtie* sur celui qui est *châtié*. Mais le mot de *punir* n'enferme point cette idée dans sa signification; on n'est pas toujours *puni* par ses supérieurs; on l'est quelquefois par ses égaux, par soi-même, par ses inférieurs, par le seul événement des choses, par le hazard, ou par les suites mêmes de la faute qu'on a commise.

Les parens que la tendresse empêche de *châtier* leurs enfans, sont souvent *punis* de leur folle amitié, par l'ingratitude & le mauvais naturel de ces mêmes enfans.

Il n'est pas d'un bon maître de *châtier* son élève pour toutes les fautes qu'il fait; parce que les *châtiments* trop fréquens contribuent moins à corriger du vice, qu'à dégoûter de la vertu. La conservation de la société étant le motif de la *punition* des crimes, la justice humaine ne doit *punir* que ceux qui la dérangent, ou qui tendent à sa ruine.

Il est du devoir des Ecclésiastiques de travailler à l'extirpation du vice par la voie de l'exhortation

& de l'exemple; mais ce n'est point à eux à châtier, encore moins à punir le pécheur.

**GIRCONSPÉCTION. CONSIDÉRATION.
ÉGARDS. MÉNAGEMENTS.**

Une attention réfléchie & mesurée sur la façon d'agir & de se conduire dans le commerce du monde par rapport aux autres, & pour y contribuer à leur satisfaction plutôt qu'à la sienne, est l'idée générale & commune que ces quatre mots présentent d'abord; dont il me paroît que voici les différentes applications. La *circonspection* a principalement lieu dans le discours, pour ne parler qu'à propos & ne rien laisser échapper qui puisse nuire ou déplaire; elle est l'effet d'une prudence qui ne risque rien. La *considération* se trouve particulièrement dans les relations personnelles, pour témoigner, dans les différentes occasions qui se présentent, le cas qu'on fait des personnes; elle est une suite de l'estime ou du devoir. Les *égards* ont plus de rapport à l'état, à la qualité, ou à la situation des gens, pour ne manquer à rien de ce que la bienséance ou la politesse exige; ils sont les fruits d'une belle éducation. Les *ménagemens* regardent proprement l'humeur & les inclinations, pour éviter de choquer ou de faire de la peine, & pour tirer avantage de la société, soit par le profit, soit par le plaisir; la sagesse les met en œuvre.

Il faut avoir beaucoup de *circonspection* dans les conversations qui roulent sur la religion & sur le gouvernement; parce que ce sont matières publiques; sur lesquelles il n'est pas permis aux particuliers de dire tout ce qu'ils pensent, si leurs pensées se trouvent opposées aux usages établis; & que d'ailleurs elles sont confiées aux soins de gens à crain-

craindre & délicats. Ce n'est pas être avisé pour ses intérêts, que de négliger de donner des marques de *considération* aux personnes dont on a besoin dans ses affaires, ou dont on espère quelque service. L'on ne sauroit avoir trop d'*égards* pour les Dames; ils leur sont dûs; elles les attendent; & ce seroit les piquer que d'y manquer, d'autant qu'elles observent plus les moindres choses que les grandes. Tout ne cadre pas, & rien ne cadre toujours dans les sociétés, sur-tout avec les grands; les *ménagemens* sont donc nécessaires pour les maintenir: ceux qui sont les plus capables d'y en apporter, n'y tiennent pas quelquefois le haut rang; mais ils en sont toujours les liens les plus forts, quoique souvent les moins apperçus.

RETENUE. MODESTIE.

L'avantage de ces deux qualités se borne au sujet qui les possède; elles contribuent à sa perfection; & ne sont pour les autres qu'un objet de spéculation, qui mérite leur applaudissement, mais qui nuit quelquefois à leur satisfaction.

On est *retenu* dans ses paroles & dans ses actions; le trop de liberté qu'on s'y donne est le défaut contraire; quand il est poussé à l'excès & qu'on n'a nulle *retenue*, il devient impudence. On est *modeste* dans ses desirs, dans ses airs, dans ses postures & son habillement; ce qui fait trois genres de *modestie* par rapport au cœur, à l'esprit, & au corps; dont les vices opposés ne sont pas tous exprimés par l'immodestie, qui ne désigne que celui qui regarde le corps, provenant de l'indécence des postures & des habits. La vanité est le vice qui concerne l'esprit, opposé au second genre de *modestie*, par l'essor & la hauteur des airs qu'on se

donne mal-à-propos. Pour le vice opposé à la *modestie* du cœur, c'est une ambition démesurée, qui fait desirer au-delà de ce qui convient & de ce qu'on peut obtenir.

La *retenue* est bonne par-tout, mais elle est absolument nécessaire en public & avec les grands; quelque liberté qu'ils semblent accorder, on en est la dupe, si l'on s'y livre trop; car ils se réservent toujours un certain droit de respect, dont ils imputent le manquement comme un crime irrémissible. La *modestie* est un ornement pour les personnes qui peuvent prétendre aux plus hauts rangs, pour celles qui ont un mérite connu & distingué, & pour celles à qui leur métier permet tout sans conséquence; mais elle est pour toutes les autres personnes une vertu indispensable & d'état, sans laquelle elles ne sauroient paroître décemment, ni éviter le ridicule.

**COEUR. COURAGE. VALEUR.
BRAVOURE. INTREPIDITE'.**

Le *cœur* bannit la crainte, ou la surmonte; il ne permet pas de reculer; & tient ferme dans l'occasion. Le *courage* est impatient d'attaquer; il ne s'embarrasse pas de la difficulté; & entreprend hardiment. La *valeur* agit avec vigueur; elle ne cède pas à la résistance; & continue l'entreprise malgré les oppositions & les efforts contraires. La *bravoure* ne connoit pas la peur, elle court au danger de bonne grace, & préfère l'honneur au soin de la vie. L'*intrépidité* affronte & voit de sang-froid de péril le plus évident; elle n'est point effrayée d'une mort présente.

Il entre dans l'idée des trois premiers de ces
mots

mots plus de rapport à l'action, que dans celle des deux derniers; & ceux-ci à leur tour renferment dans leur idée particulière un certain rapport au danger, que les premiers n'expriment pas.

Le *cœur* soutient dans l'action. Le *courage* fait avancer. La *valeur* fait exécuter. La *bravoure* fait qu'on s'expose. L'*intrépidité* fait qu'on se sacrifie.

Il faut que le *cœur* ne nous abandonne jamais; que le *courage* ne nous détermine pas toujours à agir; que la *valeur* ne nous fasse pas mépriser l'ennemi; que la *bravoure* ne se pique point de paroître mal-à-propos; & que l'*intrépidité* ne se montre que dans le cas où le devoir & la nécessité y engagent.

COLÈRE. COURROUX.

EMPORTEMENT.

Une agitation impatiente contre quelqu'un qui nous obéit, qui nous offense, ou qui nous manque dans l'occasion, fait le caractère commun que ces trois mots expriment. Mais la *colère* dit une passion plus intérieure & de plus de durée, qui dissimule quelquefois, & dont il faut alors se défier. Le *courroux* enferme dans son idée quelque chose qui tient de la supériorité, & qui respire hautement la vengeance ou la punition; il est aussi d'un style plus ampoulé. L'*emportement* n'exprime proprement qu'un mouvement extérieur qui éclate & fait beaucoup de bruit, mais qui passe promptement.

Le cœur est véritablement piqué dans la *colère*; & il a peine à pardonner si l'on ne s'adresse pas directement à lui; mais il revient dès qu'on fait le

prendre. Souvent le *courroux* n'a d'autre mobile que la vanité, qui exige simplement une satisfaction; & parce qu'il agit alors plus par jugement que par sentiment, il en est plus difficile à appaiser. Il arrive assez ordinairement que la chaleur du sang & la pétulance de l'imagination occasionnent l'*emportement*, sans que le cœur ni l'esprit y aient part; il est alors tout mécanique, c'est pourquoi la raison n'est point de mise à son égard; il n'y a donc qu'à céder jusqu'à ce qu'il ait eu son cours.

La *colère* marque beaucoup d'humeur & de sensibilité; celle de la femme est la plus dangereuse. Le *courroux* marque beaucoup de hauteur & de fierté; celui du Prince est le plus à craindre. L'*emportement* marque beaucoup d'aigreur & d'impatience; celui de nos amis est le plus désagréable, & le plus dur à soutenir.

COMMANDEMENT. ORDRE.
PRECEPT. INJONCTION.
JUSSION.

Les deux premiers de ces mots sont de l'usage ordinaire; le troisième est du style doctrinal; & les deux derniers sont des termes de Jurisprudence ou de Chancellerie. Celui de *commandement* exprime avec plus de force l'exercice de l'autorité; on *commande* pour être obéi. Celui d'*ordre* a plus de rapport à l'instruction du subalterne; on donne des *ordres* afin qu'ils soient exécutés. Celui de *précepte* indique plus précisément l'empire sur les consciences; il dit quelque chose de moral qu'on est obligé de suivre. Celui d'*injonction* désigne plus proprement le pouvoir dans le gouvernement;
on

on s'en fert lorsqu'il est question de statuer, à l'égard de quelque objet particulier, une règle indispensable de conduite. Enfin celui de *jussion* marque plus positivement la puissance arbitraire; il enferme une idée de despotisme, qui contraint la liberté & la force de se conformer à la volonté du Prince.

Il faut attendre le *commandement*; la bonne discipline défend de le prévenir. On demande quelquefois l'*ordre*; il doit être précis. On donne souvent au *précepte* une interprétation contraire à l'intention du Législateur; c'est l'effet ordinaire du commentaire. Il est bon, quelque formelle que soit l'*injonction*, de ne pas trop s'arrêter à la lettre, lorsque les circonstances particulières rendent la règle générale abusive. Il me semble que les Cours de Justice ne sauroient trop prévenir les Lettres de *Jussion*, & que le Ministère ne doit en user que très sobrement.

REGARDER. CONCERNER. *Inté-*
TOUCHER. *resser*

On dit assez indifféremment & sans beaucoup de choix, qu'une chose nous *regarde*, nous *concerne*, ou nous *touche*, pour marquer la part que nous y avons. Il me paroît néanmoins qu'il y a entre ces trois expressions une différence délicate, qui vient d'abord d'un ordre de gradation, en sorte que l'une enchérit sur l'autre dans le rang que je leur ai donné. Quoique nous ne prenions qu'une légère part à la chose, nous pouvons dire qu'elle nous *regarde*; mais il en faut prendre davantage, pour dire qu'elle nous *concerne*; & lorsqu'elle nous est plus sensible & personnelle, nous disons qu'elle

nous *touche*. Il me paroît auffi qu'on se fert plus communément du mot de *regarder*, lorsqu'il est question de choses sur lesquelles on a des prétentions ou des démêlés d'intérêt; qu'on emploie avec plus de grace celui de *concerner*, lorsqu'il s'agit de choses commises au soin ou à la conduite; & que celui de *toucher* se trouve mieux placé dans les affaires de cœur, d'honneur, & de fortune.

Il n'en est pas des biens publics, comme des particuliers; la succession *regarde* toujours ceux mêmes qui y ont renoncé. Les moindres démêlés dans l'Europe *regardent* tous les Etats qui la partagent; il est difficile qu'aucun d'eux se conserve long-tems dans une parfaite neutralité, tandis que les autres sont en guerre. Toutes les opérations du gouvernement *concernent* le premier Ministre; il doit être au fait de tout, soit guerre, police, finances, ou intérêts du dehors; mais chacune de ces parties ne *concerne* que celui qui en est particulièrement chargé. La conduite de la femme *touche* d'assez près le mari, pour qu'il doive y avoir l'œil; mais la trop grande attention y est pour le moins aussi dangereuse que la négligence. Les affaires des Moines *touchent* trop la Cour de Rome, pour qu'elle n'en prenne pas connoissance, & qu'elle ne leur accorde point sa protection lorsqu'on les attaque.

Beaucoup de gens s'inquiètent mal-à propos de ce qui ne les *regarde* pas; se mêlent de ce qui ne les *concerne* point; & négligent ce qui les *touche* de près.

ACCORDER. CONCILIER.

Accorder suppose la contestation, ou la contrariété. *Concilier* ne suppose que l'éloignement, ou la diversité. On

On *accorde* les différends. On *concilie* les esprits. Il paroît impossible d'*accorder* les Libertés de l'Eglise Gallicane avec les prétentions de la Cour de Rome; il faut nécessairement que tôt ou tard les unes ruinent les autres; car il fera toujours très difficile de *concilier* les maximes de nos Parlemens avec les préjugés du Consistoire.

On emploie le mot d'*accorder* pour les opinions qui se contrarient, & celui de *concilier* pour les passages qui semblent se contredire.

Le défaut de justesse dans l'esprit est, pour l'ordinaire, ce qui empêche les Docteurs de l'Ecole de *s'accorder* dans leurs disputes. La connoissance exacte de la valeur de chaque mot, dans toutes les différentes circonstances où il peut être employé, sert beaucoup à *concilier* les auteurs.

DE-CONDITION. DE-QUALITE.

La première de ces expressions a beaucoup gagné sur l'autre; mais quoique souvent très synonymes dans la bouche de ceux qui s'en servent, elles retiennent toujours dans leur propre signification le caractère qui les distingue, auquel on est obligé d'avoir égard en certaines occasions, pour s'exprimer d'une manière convenable. *De-qualité* enchérit sur *de-condition*; car on se sert de cette dernière expression dans l'ordre de la bourgeoisie, & l'on ne peut se servir de l'autre que dans l'ordre de la noblesse. Un homme né roturier ne fut jamais un homme *de qualité*; un homme né dans la robe, quoique roturier, se dit homme *de condition*.

Il semble que de tous les citoyens partagés en deux portions, les gens *de-condition* en fassent une & le peuple l'autre, distinguées entre elles par la nature des occupations civiles; les uns s'attachant

aux emplois nobles, les autres aux emplois lucratifs; & que parmi les personnes qui composent la première portion, celles qui sont illustrées par la naissance soient les gens *de-qualité*.

Les personnes *de-condition* joignent à des mœurs cultivées des manières polies; & les gens *de-qualité* ont ordinairement des sentimens élevés.

Il arrive souvent que les personnes nouvellement devenues *de-condition* donnent dans la hauteur des manières, croyant en prendre de belles; c'est par là qu'elles se trahissent, & font sur l'esprit des autres un effet tout contraire à leur intention. Quelques gens *de-qualité* confondent l'élévation des sentimens avec l'énormité des idées qu'ils se font sur le mérite de la naissance, affectant continuellement de s'en targuer & de prodiguer les airs de mépris pour tout ce qui est bourgeoisie; c'est un défaut qui leur fait beaucoup plus perdre que gagner dans l'estime des hommes, soit pour leur personne, soit pour leur famille.

CONDITION. ETAT.

*Etat,
Situa-
tion.*

La *condition* a plus de rapport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la République. L'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profession.

Les richesses nous font aisément oublier le degré de notre *condition*; & nous détournent quelquefois des devoirs de notre *état*.

Il est difficile de décider sur la différence des *conditions*, & d'accorder là-dessus les prétentions des divers *états*; il y a beaucoup de gens qui n'en jugent que par le brillant de la dépense.

Quelques personnes font valoir leur *condition*,
faute

faute de bien connoître le juste mérite de leur état. *Tels sont M^r Les Evêques.*

CONDUIRE. GUIDER. MENER.

Les deux premiers de ces mots supposent dans leur propre valeur une supériorité de lumières, que le dernier n'exprime pas; mais en récompense celui-ci enferme une idée de crédit ou d'ascendant, tout-à-fait étrangère aux deux autres. On *conduit* & l'on *guide* ceux qui ne savent pas les chemins; on *mène* ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas aller seuls.

Dans le sens littéral, c'est proprement la tête qui *conduit*, l'œil qui *guide*, & la main qui *mène*.

On *conduit* un procès. On *guide* un voyageur. On *mène* un enfant.

L'intelligence doit *conduire* dans les affaires. La politesse doit *guider* dans les procédés. Le goût peut *mener* dans les plaisirs.

On nous *conduit* dans les démarches, afin que nous fassions précisément ce qu'il convient de faire. On nous *guide* dans les routes, pour nous empêcher de nous égarer. On nous *mène* chez les gens, pour nous en procurer la connoissance.

Le sage ne se *conduit* par les lumières d'autrui, qu'autant qu'il se les est rendues propres. Une lecture attentive de l'Évangile suffit pour nous *guider* dans la voie du salut. Il y a de l'imbécillité à se laisser *mener* dans toutes ses actions par la volonté d'un autre; les personnes sensées se contentent de consulter dans le doute, & prennent leur résolution par elles-mêmes.

CONSENTIR. ACQUIESCER. ADHERER. TOMBER-D'ACCORD.

Nous *consentons* à ce que les autres veulent, en l'agréant & en le permettant. Nous *acquiesçons* à ce qu'on nous propose, en l'acceptant & en nous y conformant. Nous *adhérons* à ce qui est fait ou conclu par d'autres, en l'autorisant & en nous y joignant. Nous *tombons-d'accord* de ce qu'on nous dit, en l'avouant & en l'approuvant.

On s'oppose aux choses auxquelles on ne veut pas *consentir*. On rebute celles auxquelles on ne veut pas *acquiescer*. On ne prend point de part à celles auxquelles on ne veut pas *adhérer*. On conteste celles dont on ne veut pas *tomber d'accord*.

Il me semble que le mot de *consentir* suppose un peu de supériorité; que celui d'*acquiescer* emporte un peu de soumission; qu'il entre dans l'idée d'*adhérer* un peu de complaisance; & que *tomber-d'accord* marque un peu d'aversion pour la dispute.

Les parens *consentent* à l'établissement de leurs enfans. Les parties *acquiescent* au jugement d'un arbitre. Les amans *adhèrent* aux caprices de leurs maîtresses. Les bonnes-gens *tombent-d'accord* de tout.

CONTENTEMENT. JOIE. SATISFACTION. PLAISIR.

Le *contentement* regarde proprement l'intérieur du cœur; c'est un sentiment qui rend l'ame tranquille. La *joie* regarde particulièrement la démonstration extérieure; c'est une expression du cœur qui agite quelquefois l'esprit. La *satisfaction* regarde

garde plus les passions; c'est un retour sur le succès dans lequel on s'applaudit. Le *plaisir* regarde principalement le goût; c'est une sensation gracieuse, dont les suites peuvent quelquefois être désagréables.

Il est difficile qu'un homme inquiet & turbulent ait jamais un vrai *contentement*. Il n'y a que le petit peuple & les gens d'un esprit borné, qui se livrent à une *joie* immodérée. La *satisfaction* ne se trouve guère avec une ambition démesurée. Il est rare de goûter un *plaisir* pur, qui ne soit mêlé d'aucune amertume.

SATISFAIT. CONTENT.

Être content.
Se contenter.

On est *satisfait*, quand on a obtenu ce qu'on souhaitoit. On est *content*, lorsqu'on ne souhaite plus.

Il arrive souvent qu'après s'être *satisfait*, on n'en est pas plus *content*.

La possession doit toujours nous rendre *satisfaits*; mais il n'y a que le goût de ce que nous possédons, qui puisse nous rendre *contents*.

CONTE. FABLE. ROMAN.

Un *conte* est une aventure feinte, & narrée par un auteur connu. Une *fable* est une aventure fautive, divulguée dans le public & dont on ignore l'origine. Un *roman* est un composé & une suite de plusieurs aventures supposées.

Le mot de *conte* est plus propre lorsqu'il n'est question que d'une aventure de la vie privée; on dit, le *conte* de la matrone d'Ephese. Le mot de *fable* convient mieux lorsqu'il s'agit d'un événement qui regarde la vie publique; on dit, la *fable*

de la Papesse Jeanne. Le mot de *roman* est à sa place, lorsque la description d'une vie illustre ou extraordinaire fait le sujet de la fiction; on dit, le *roman* de Cléopâtre.

Les *contes* doivent être bien narrés; les *fables* bien inventées; & les *romans* bien suivis.

Les bons *contes* divertissent les honnêtes-gens; ils se plaisent à les entendre. Les *fables* amusent le peuple; il en fait des articles de foi. Les *romans* gâtent le goût des jeunes personnes; elles en préfèrent le merveilleux outré, au naturel simple de la vérité.

CONTINUATION. CONTINUÏTÉ.

Continuation est pour la durée. *Continuité* est pour l'étendue.

On dit la *continuation* d'un travail & d'une action; la *continuité* d'un espace & d'une grandeur; la *continuation* d'une même conduite, & la *continuité* d'un même édifice.

CONTRAINdre. FORCER.

VIOLENTER.

Le dernier de ces mots enchérit sur le second, comme celui-ci sur le premier; & le tout aux dépens de la liberté, qui est également ravie par l'action qu'ils signifient. Mais celui de *contraindre* semble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le tems de la délibération, par des oppositions gênantes qui font qu'on se détermine contre sa propre inclination, qu'on suivroit si les moyens n'en étoient pas ôtés. Le mot de *forcer* paroît proprement exprimer une attaque portée

portée à la liberté dans le tems de la détermination, par une autorité puissante qui fait qu'on agit formellement contre sa volonté, dont on a grand regret de n'être pas le maître. Le mot de *violenter* donne l'idée d'un combat livré à la liberté dans le tems de l'exécution même, par les efforts contraires d'une action vigoureuse à laquelle on essaye en-vain de résister.

Il faut quelquefois user de *contrainte* à l'égard des enfans; de *force* à l'égard du peuple; & de *violence* à l'égard des libertins.

Le sexe le plus foible & le plus docile est celui qui aime le moins à être *contraint*. Il y a des occasions où l'on n'est pas fâché d'avoir été *forcé* à faire ce qu'on ne vouloit pas. L'ancienne politesse de la table alloit jusqu'à *violenter* les convives à boire & à manger.

OBLIGER. ENGAGER.

Obliger dit quelque chose de plus fort. *Engager* dit quelque chose de plus gracieux. On nous *oblige* à faire une chose, en nous en imposant le devoir ou la nécessité. On nous y *engage* par des promesses, ou par de bonnes manières.

Les bienféances *obligent* souvent ceux qui vivent dans le grand monde, à des corvées qui ne sont point de leur goût. La complaisance *engage* quelquefois dans de mauvaises affaires, ceux qui ne choisissent pas assez bien leurs compagnies.

CONTRE. MALGRE.

On agit *contre* la volonté ou *contre* la règle, & *malgré* les oppositions.

L'homme de bien ne fait rien *contre* sa conscience.

science. Le scélérat commet le crime, *malgré* la punition qui y est attachée.

Les valets parlent souvent *contre* les intentions de leurs maîtres, & *malgré* leurs défenses.

La témérité fait entreprendre, *contre* les apparences du succès ; & la fermeté fait poursuivre l'entreprise, *malgré* les obstacles qu'on y rencontre.

Il est plus aisé de décider *contre* l'avis & le conseil d'un sage ami, que d'exécuter *malgré* la force & la résistance d'un puissant ennemi.

La vérité doit toujours être soutenue *contre* les raisonnemens des faux-fayans, & *malgré* les persécutions des faux-zélés.

COPIE. MODELE.

Le sens dans lequel ces mots sont synonymes ne se présente pas d'abord à l'esprit ; le premier coup d'œil, qui nous montre une *copie* faite sur un ouvrage qui en est l'original, & un *modèle* servant d'original à l'ouvrage, met entre eux une différence totale & un éloignement parfait. Mais une seconde réflexion nous fait voir que l'usage emploie en beaucoup d'occasions ces deux mots sous une idée commune, pour marquer également tantôt l'original d'après lequel on fait l'ouvrage, & tantôt l'ouvrage fait d'après l'original ; *copie* se prenant ainsi que *modèle* pour le premier ouvrage sur lequel on conduit le second ; & *modèle* se prenant ainsi que *copie* pour le second ouvrage conduit sur le premier. De façon qu'ils deviennent doublement synonymes ; c'est-à-dire qu'ils le sont dans l'un & l'autre des sens dont l'institution ou la première idée sembloit avoir fait à chacun d'eux son partage, avec les différences suivantes.

Dans

Dans le premier sens, *copie* ne se dit qu'en fait d'impression, & du manuscrit de l'auteur sur lequel on compose l'imprimé; *modèle* se dit en toute autre occasion, dans la morale comme dans les arts. L'épreuve n'est souvent fautive, que parce que la *copie* l'est aussi. Tel Imprimeur qui refuse une excellente *copie*, en achète une mauvaise bien cher. Il n'est point de parfait *modèle* de vertu. Je crois que les arts & les sciences gagneroient beaucoup, si les auteurs s'attachoient plus à suivre leur génie, qu'à imiter les *modèles* qu'ils rencontrent.

Dans le second sens, *copie* se dit pour la peinture, *modèle* pour le relief. La *copie* doit être fidèle, & le *modèle* doit être juste. Il semble que le second de ces mots suppose la ressemblance avec plus de force que le premier. Les Tableaux de Raphael ont de l'agrément jusque dans les mauvaises *copies*. Les simples *modèles* de l'Antique qui sont au Louvre, n'y figurent pas moins bien que les originaux des pièces modernes.

CORRIGER. REPRENDRE.

REPRIMANDER.

Celui qui *corrige*, montre ou veut montrer la manière de rectifier le défaut. Celui qui *reprend*, ne fait qu'indiquer ou relever la faute. Celui qui *reprimande*, prétend punir ou mortifier le coupable.

Corriger regarde toutes sortes de fautes, soit en fait de mœurs, soit en fait d'esprit ou de langage. *Reprendre* ne se dit guère que pour les fautes d'esprit & de langage. *Reprimander* ne convient qu'à l'égard des mœurs & de la conduite.

Il faut savoir mieux faire, pour *corriger*. On peut

66 SYNONYMES FRANÇOIS.

peut *reprendre* plus habile que soi. Il n'y a que les supérieurs qui soient en droit de *réprimander*.

Peu de gens savent *corriger*; beaucoup se mêlent de *reprendre*; quelques-uns s'avisent de *réprimander* sans autorité.

COULEUR. COLORIS.

La *couleur* est ce qui distingue les traits, & forme l'image visible des objets par ses variétés. Le *coloris* est l'effet particulier qui résulte de la qualité & de la force de la *couleur* par rapport à l'éclat, indépendamment de la forme & du dessein. La première a ses différences objectives, divisées par espèces, & ensuite par nuances. Le second n'a que des différences qualificatives, divisées par degrés de beauté ou de laideur.

Le bleu, le blanc, le rouge sont différentes espèces de *couleur*; le pâle, le clair, le foncé sont des nuances; mais rien de tout cela n'est le *coloris*, parce qu'il est le tout-ensemble, pris en général, dans son union, par une sensation abstraite & distinguée de la sensation propre & essentielle des *couleurs*.

Certains mouvemens de cœur répandent un *coloris* charmant sur le visage des Dames, & même de celles qui sont le moins bien partagées en *couleur*.

Les tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris*; & l'on dit qu'ils en sont redevables à l'art particulier que ce Peintre avoit de préparer & d'employer les *couleurs*.

COURRE. COURIR.

Courre est un verbe actif; c'est poursuivre quelque

que chose pour l'attraper. *Courir* est un verbe neutre; c'est aller fort vite pour avancer chemin.

On dit *courre* le cerf; *courir* à toutes brides; & il me semble que ce ne seroit pas mal de dire que, pour *courre* les Bénéfices & les emplois, il faut *courir* aux ruelles & aux audiences.

CRAINdre. APREHENDER. B.
REDOUTER. AVOIR-PEUR.

On *crain*t par un mouvement d'aversion pour le mal, dans l'idée qu'il peut arriver. On *appréhende* par un mouvement de desir pour le bien, dans l'idée qu'il peut manquer. On *redoute* par un sentiment d'estime pour l'adversaire, dans l'idée qu'il est supérieur. On *a-peur* par un foible d'esprit pour le soin de sa conservation, dans l'idée qu'il y a du danger.

Le défaut de courage fait *craindre*. L'incertitude du succès fait *appréhender*. La défiance des forces fait *redouter*. Les peintures de l'imagination font *avoir peur*.

Le commun des hommes *crain*t la mort au-dessus de tout; les Epicuriens *crain*ent davantage la douleur; mais les gens d'honneur pensent que l'infamie est ce qu'il y a de plus à *craindre*. Plus on souhaite ardemment une chose, plus on *appréhende* de ne la pas obtenir. Quelque mérite qu'un auteur se flatte d'avoir, il doit toujours *redouter* le jugement du public. Les femmes *ont-peur* de tout, & il est peu d'hommes qui à cet égard ne tiennent de la femme par quelque endroit; ceux qui n'*ont-peur* de rien, sont les seuls qui fassent honneur à leur sexe.

DANGER. PÉRIL. RISQUE.

Danger regarde le mal qui peut arriver. *Péril* & *risque* regardent le bien qu'on peut perdre; avec cette différence, que *péril* dit quelque chose de plus prochain, & que *risque* indique d'une façon plus éloignée la possibilité de l'évènement. De-là ces expressions, en *danger* de mort, au *péril* de la vie, sauf à en courre les *risques*.

Le soldat qui a l'honneur en recommandation, ne craint point le *danger*, s'expose au *péril*, & court tranquillement tous les *risques* du métier.

DANS. EN.

Lorsqu'il s'agit du lieu, *dans* a un sens précis & défini, qui fait entendre qu'une chose contient ou renferme l'autre, & marque un rapport du dedans au dehors; on est *dans* la chambre, *dans* la maison, *dans* la ville, *dans* le Royaume, quand on n'en est pas sorti, ou qu'on y est rentré. *En* a un sens vague & indéfini, qui indique seulement en général où l'on est, & marque un rapport du lieu où l'on se trouve à un autre où l'on pourroit être; on est *en* ville, *en* province, *en* pays étranger, lorsqu'on est sorti de sa maison, qu'on a quitté Paris, & qu'on est hors de sa patrie. On met *en* prison, & l'on met *dans* les cachots.

Lorsqu'il est question du tems, *dans* marque plus particulièrement celui où l'on exécute les choses, & *en* marque plus proprement celui qu'on emploie à les exécuter. La mort arrive *dans* le moment qu'on y pense le moins, & l'on passe *en* un instant de ce monde à l'autre

Lorsque ces mots sont employés pour indiquer
l'état

l'état ou la qualification, *dans* est ordinairement d'usage pour le sens particularisé, & *en* pour le sens général. Ainsi l'on dit, vivre *dans* une entière liberté, être *dans* une fureur extrême, tomber *dans* une profonde léthargie; mais on dit, vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* léthargie.

DANS-L'IDÉE. DANS LA-TÊTE.

On a *dans-l'idée* ce qu'on pense; on le croit. On a *dans-la-tête* ce qu'on veut; on y travaille.

Nos imaginations sont *dans-l'idée*; & nos desseins sont *dans-la-tête*.

Les courtisans se mettent aisément *dans-l'idée* que le Prince doit faire leur fortune; mais il en est peu qui se mettent *dans-la-tête* de le mériter par des services marqués au coin de la vertu.

Le philosophe curieux, au défaut du vrai où il ne peut pénétrer, se forme *dans-l'idée* un système du moins vraisemblable sur la nature, l'économie & la durée de l'univers. Le politique ambitieux, incapable de goûter le repos, ne cesse d'avoir *dans-la-tête* des projets d'agrandissement & d'élévation.

DE-BON-GRÉ. DE BONNE-VOLONTE. DE-BON-COEUR. DE-BONNE-GRACE.

On agit *de-bon-gré*, lorsqu'on n'y est pas forcé; *de-bonne-volonté*, lorsqu'on n'y a point de répugnance; *de-bon-cœur*, lorsqu'on y a de l'inclination; & *de-bonne-grace*, lorsqu'on témoigne y avoir du plaisir.

Ce qui est fait *de-bon-gré*, est fait librement. Ce qui

qui est fait *de-bonne-volonté*, est fait sans peine. Ce qui est fait *de-bon-cœur*, est fait avec affection. Ce qui est fait *de-bonne-grace*, est fait avec politesse.

Il faut se soumettre *de-bon-gré* aux loix; obéir à ses maîtres *de-bonne-volonté*; servir ses amis *de-bon-cœur*; & faire plaisir à ses inférieurs *de-bonne-grace*.

DECLARER. DECOUVRIR. MANIFESTER. REVELER.
DECELER.

Faire connoître ce qui n'est pas connu, est la signification commune de tous ces mots. Mais *déclarer* c'est dire les choses exprès & de dessein, pour en instruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent inconnues. *Découvrir* c'est montrer, soit de dessein, soit par inadvertence, ce qui avoit été caché jusqu'alors. *Manifester* c'est produire au dehors les sentimens intérieurs. *Révéler* c'est rendre public ce qui a été confié sous le secret. *Déceler* c'est nommer celui qui est, à la vérité, mais qui ne veut pas être cru auteur de la chose.

Les criminels *déclarent* presque toujours leurs complices. Les confidentes *découvrent* ordinairement les intrigues. Les courtisans ne se *manifestent* pas aisément. Les confesseurs *révèlent* quelquefois par leur imprudence la confession des pénitens. Les parasites sont sujets à *déceler* ceux qui leur donnent leur confiance.

DEMEURER. LOGER.

Ces deux mots sont synonymes dans le sens où ils signifient la résidence ; mais *demeurer* se dit par rapport au lieu topographique où l'on habite ; & *loger* par rapport à l'édifice où l'on se retire. On *demeure* à Paris, en Province, à la ville, à la campagne. On *loge* au Louvre, chez soi, en hôtel garni.

Quand les gens de distinction *demeurent* à Paris, ils *logent* dans des hôtels ; & quand ils *demeurent* à la campagne, ils *logent* dans des châteaux.

DEMEURER. RESTER.

L'idée commune à ces deux mots est de ne se point en aller ; & leur différence consiste en ce que *demeurer* ne présente que cette idée simple & générale de ne pas quitter le lieu où l'on est ; & que *rester* a de plus une idée accessoire de laisser aller les autres.

Il faut être hypocondre, pour *demeurer* toujours chez soi sans compagnie & sans occupation. Il y a des femmes qui ont la politique de *rester* les dernières aux cercles, pour dispenser les autres de médire d'elles.

Il paroît aussi que le second de ces mots convient mieux dans les occasions où il y a une nécessité indispensable de ne pas bouger de l'endroit ; & que le premier figure bien où il y a pleine liberté. Ainsi l'on dit que la sentinelle *reste* à son poste ; & que le dévot *demeure* long-tems à l'Eglise.

DE-PLUS. D'AILLEURS.

OUTRE-CELA.

De-plus s'emploie fort à propos, lorsqu'il est seulement question d'ajouter encore une raison à celles qu'on a déjà dites; il sert précisément à multiplier, & n'a rapport qu'au nombre. *D'ailleurs* est à sa vraie place, lorsqu'il s'agit de joindre une autre raison de différente espèce, à celles qu'on vient de rapporter; il sert proprement à rassembler, & a un rapport particulier à la diversité. *Outre-cela* est d'un usage très convenable, lorsqu'on veut augmenter par une nouvelle raison la force de celles qui suffisoient par elles seules; il sert principalement à renchérir, & a un rapport spécial à l'abondance.

Pour qu'un Etat se soutienne, il faut que ceux qui gouvernent soient modérés, que ceux qui doivent obéir soient dociles, & que *de-plus* les loix y soient judicieuses. Il y aura toujours des guerres entre les hommes, parce qu'ils sont ambitieux, que l'intérêt les gouverne, & que *d'ailleurs* le zèle de la religion les rend cruels. L'Écriture Sainte nous prêche l'unité d'un Dieu, la raison nous la démontre, *outre-cela* toute la nature nous la fait sentir.

DE-TOUS-CÔTÉS. DE-TOUTES-PARTS.

De-tous-côtés paroît avoir plus de rapport à la chose même dont on parle; & *de-toutes-parts* semble en avoir davantage aux choses étrangères qui environnent celle dont on parle.

On

On va *de-tous-côtés*. On arrive *de-toutes-parts*.

On voit un objet *de-tous-côtés*, lorsque la vue se porte successivement autour de lui & le regarde dans toutes ses faces. On le voit *de-toutes-parts*, lorsque tous les yeux qui l'entourent l'apperçoivent, quoiqu'il ne soit vu de chacun d'eux que par une de ses faces.

Le malheureux a beau se tourner *de-tous-côtés* pour chercher la fortune, jamais il ne la rencontre. La faveur auprès du Prince attire des honneurs *de-toutes-parts*, comme la disgrâce attire des rebuts.

DEVIN. PROPHETE.

Le *Devin* découvre ce qui est caché. Le *Prophète* prédit ce qui doit arriver.

La *divination* regarde le présent & le passé. La *Prophétie* a pour objet l'avenir.

Un homme bien instruit, & qui connoit le rapport que les moindres signes extérieurs ont avec les mouvemens de l'ame, passe facilement dans le monde pour *devin*. Un homme sage, qui voit les conséquences dans leurs principes & les effets dans leurs causes, peut se faire regarder du peuple comme un *Prophète*.

DEVOIR. OBLIGATION.

Le *devoir* dit quelque chose de plus fort pour la conscience; il tient de la loi; la vertu nous engage à nous en acquitter. L'*obligation* dit quelque chose de plus absolu pour la pratique; elle tient de l'usage; le monde ou la bienséance exige que nous la remplissions.

Il est du *devoir* des Conseillers de se rendre au
D Palais

Palais pour y remplir les fonctions de leurs charges; & ils sont dans l'*obligation* d'y être en robe.

On manque à un *devoir*. On se dispense d'une *obligation*.

Il est du *devoir* d'un Ecclésiastique d'être vêtu modestement; & il est dans l'*obligation* de porter l'habit noir & le rabat.

Les politiques se font moins de peine de négliger leur *devoir*, que d'*oublier* la moindre de leurs *obligations*.

DIABLE. DEMON.

Diable se prend toujours en mauvaise part; c'est un esprit mal-faisant, qui porte au vice, tente avec adresse, & corrompt la vertu. *Démon* se dit quelquefois en bonne part; c'est un fort génie, qui entraîne hors des bornes de la modération, pousse avec violence, & altere la liberté. Le premier enferme dans son idée quelque chose de laid & d'horrible, que n'a pas le second. Voilà pourquoi l'imagination, jouant de son mieux sur le pouvoir & la figure du *diable*, cause des peurs aux esprits foibles, fait qu'ils s'abstiennent d'en prononcer le nom, & que par une fausse délicatesse ils substituent à sa place celui de *démon*.

La malice est l'appanage du *diable*; la fureur est celui du *démon*. Ainsi l'on dit proverbialement que le *diable* se mêle des choses, quand elles vont de travers par l'effet de quelque malignité cachée; & l'on dit que le *démon* de la jalousie possède un mari, lorsqu'il ne garde plus de mesures dans sa passion.

Les hommes, pour faire parade d'un fonds de vertu dans leurs méchancetés mêmes, attribuent au *diable* une attention continuelle à les induire au crime,

crime. Les Poètes dans leur enthousiasme sont agités d'un *démon* qui les fait souvent sortir des règles du bon-sens & donner dans le *phébus*, croyant saisir le sublime du style poétique.

**DIFFAMATOIRE. DIFFAMANT.
INFAMANT.**

Le premier de ces mots sert à marquer la nature des discours ou des écrits qui attaquent la réputation d'autrui. Les deux autres marquent l'effet des actions qui nuisent à la réputation de ceux qui en sont les auteurs; avec cette différence que ce qui est *diffamant* est un obstacle à la gloire, fait perdre l'estime, & attire le mépris des honnêtes-gens; que ce qui est *infamant* est une tache honteuse dans la vie, fait perdre l'honneur, & attire l'aversion des gens de probité.

Plus on a d'éclat dans le public, plus on est exposé aux discours *diffamatoires* des jaloux & des mécontents. Qui a eu la sottise ou le malheur de faire quelque action *diffamante*, doit être très attentif à ne se point donner des airs de vanité. Quand on a sur son compte quelque chose d'*infamant*, il faut se cacher entièrement aux yeux du monde.

Les libelles *diffamatoires* sont plus propres à deshonorer ceux qui les composent, que ceux contre qui ils sont faits. Rien n'est plus *diffamant* pour un homme, que les bassesses de cœur; & rien ne l'est davantage pour les femmes, que les foiblesses de galanterie poussées à l'excès. Il n'est pour toutes sortes de personnes rien de si *infamant*, que les châtimens ordonnés par la Justice publique.

**DIFFERENCE. DIVERSITE.
VARIETE. BIGARRURE.**

La *différence* suppose une comparaison que l'esprit fait des choses, pour en avoir des idées précises qui empêchent la confusion. La *diversité* suppose un changement, que le goût cherche dans les choses, pour trouver une nouveauté qui le flatte & le réveille. La *variété* suppose une pluralité de choses non-ressemblantes, que l'imagination saisit, pour se faire des images riantes qui dissipent l'ennui d'une trop grande uniformité. La *bigarrure* suppose un assemblage mal-afforti, que le caprice forme pour se réjouir, ou que le mauvais goût adopte par préférence.

La *différence* des mots doit servir à marquer celle des idées. Un peu de *diversité* dans les mets ne nuit pas à l'économie de la nutrition du corps humain. La nature a mis une *variété* infinie dans les plus petits objets; si nous ne l'appercevons pas, c'est la faute de nos yeux. La *bigarrure* des couleurs & des ornemens fait des habits ridicules ou de théâtre.

**DIFFEREND. DISPUTE,
QUERELLE.**

La concurrence des intérêts cause les *différends*. La contrariété des opinions produit les *disputes*. L'aigreur des esprits est la source des *querelles*.

On vuide le *différend*. On termine la *dispute*. On appaise la *querelle*.

L'envie & l'avidité font qu'on a quelquefois de gros *différends* pour des bagatelles. L'entêtement, joint

joint au défaut d'attention à la juste valeur des termes, est ce qui prolonge ordinairement les *disputes*. Il y a, dans la plupart des *querelles*, plus d'humeur que de haine.

DILIGENT. EXPÉDITIF. PROMT.

Lorsqu'on est *diligent*, on ne perd point de tems, & l'on est assidu à l'ouvrage. Lorsqu'on est *expéditif*, on ne remet pas à un autre tems l'ouvrage qui se présente, & on le finit tout de suite. Lorsqu'on est *prompt*, on travaille avec activité, & l'on avance l'ouvrage. La paresse, les délais, & la lenteur sont les trois défauts opposés à ces trois qualités.

L'homme *diligent* n'a pas de peine à se mettre au travail; l'homme *expéditif* ne le quitte point; & l'homme *prompt* en vient bien-tôt à bout.

Il faut être *diligent* dans les soins qu'on doit prendre; *expéditif* dans les affaires qu'on doit terminer; & *prompt* dans les ordres qu'on doit exécuter.

DISCERNEMENT. JUGEMENT.

Le *discernement* regarde non seulement la chose, mais encore ses apparences, pour ne la pas confondre avec d'autres; c'est une connoissance qui distingue. Le *jugement* regarde la chose considérée en elle-même, pour en pénétrer le vrai; c'est une connoissance qui prononce. Le premier n'a pour objet que ce qu'il y a à savoir, & se borne aux choses présentes; il en démêle le vrai & le faux, les perfections & les défauts, les motifs & les prétextes. Le second s'attache encore à ce qu'il y a à faire, & pousse ses lumières jusque dans l'avenir;

il sent le rapport & la conséquence des choses, en prévoit les suites & les effets. Enfin l'on peut dire du *discernement*, qu'il est éclairé, qu'il rend les idées justes, & empêche qu'on ne se trompe en donnant dans le faux ou dans le mauvais; & l'on peut dire du *jugement*, qu'il est sage, qu'il rend la conduite prudente, & empêche qu'on ne s'égare en donnant dans le travers ou dans le ridicule.

Lorsqu'il est question de choisir, ou de juger de la bonté & de la beauté des objets, il faut s'en rapporter aux gens qui ont du *discernement*. Lorsqu'il s'agit de faire quelque démarche, ou de se déterminer à prendre un parti, il faut suivre le conseil des personnes qui ont du *jugement*.

Les arts & les sciences veulent du *discernement*; il est plus ou moins délicat, selon la finesse de l'esprit & l'étendue des connoissances. Le gouvernement & la politique demandent du *jugement*; il est plus ou moins sûr, selon la force de la raison & l'habitude de l'expérience.

Qui n'a point de *discernement*, est une bête. Qui manque tout-à-fait de *jugement*, est un étourdi.

DISTINGUER. SEPARER.

On *distingue* ce qu'on ne veut pas confondre. On *sépare* ce qu'on veut éloigner.

Les idées qu'on se fait des choses, les qualités qu'on leur attribue, les égards qu'on a pour elles, & les marques qu'on leur attache ou dont on les désigne, servent à les *distinguer*. L'arrangement, la place, le tems, & le lieu, servent à les *séparer*.

Vouloir trop se *distinguer* des personnes avec qui nous devons vivre, c'est leur donner occasion à se *séparer* de nous.

La

La différence des modes & du langage *distingue* plus de nations, que celle des mœurs. L'absence *sépare* les amis, sans en desunir le cœur: je n'oserois dire la même chose des amans; & ce n'est qu'à l'égard de ceux-ci que le proverbe dit, que les absens ont tort.

DIVISER. PARTAGER.

L'un & l'autre de ces mots signifient, que d'un tout on en fait plusieurs parties; mais celui de *diviser* ne marque précisément que la desunion du tout pour former de simples parties; & celui de *partager*, outre cette desunion du tout, a de plus un certain rapport à l'union propre de chaque parties pour en former de nouveaux tous particuliers.

La différence des intérêts *divise* les Princes; celle des opinions *partage* les Peuples.

On *divise* le tout en ses parties; on le *partage* en ses portions. Voilà pourquoi l'on dit *diviser* un cercle, *partager* un héritage.

DONNER. PRESENTER. OFFRIR.

L'idée du don est le fondement essentiel & commun, qui rend en beaucoup d'occasions la signification de ces mots synonyme. Mais *donner* est plus familier; *présenter* est toujours respectueux; *offrir* est quelquefois religieux. Nous *donnons* aux domestiques. Nous *présentons* aux Princes. Nous *offrons* aux Dieux.

On *donne* à une personne, afin qu'elle reçoive. On lui *présente*, afin qu'elle agrée. On lui *offre*, afin qu'elle accepte.

Nous ne pouvons *donner* que ce qui est à nous;
D 4 *offrir*

offrir que ce qui est en notre pouvoir ; mais nous *présentons* quelquefois ce qui n'est ni à nous ni en notre puissance.

Donner marque plus positivement l'acte de la volonté qui transporte actuellement la propriété de la chose. *Présenter* désigne proprement l'action extérieure de la main ou du geste, pour livrer la chose dont on veut transporter la propriété ou l'usage. *Offrir* exprime particulièrement le mouvement du cœur qui tend à ce transport. Ainsi la valeur des deux derniers mots a plus de rapport à la partie préliminaire du don ; & celle du premier en a davantage à ce qui rend cet acte pleinement exécuté ; c'est pourquoi l'on peut fort bien dire qu'on *présente* en *donnant*, & qu'on *offre* pour *donner* ; mais on ne peut changer l'ordre de ce sens.

Les biens, le cœur, l'estime se *donnent*. Les respects, le pain benit, les cayers des Etats ou des délibérations se *présentent*. Les services personnels s'*offrent*.

Ce n'est pas toujours la libéralité qui fait *donner* ; l'intérêt y a quelquefois beaucoup de part. La manière de *présenter* peut être plus agréable, que le don même de la chose. On *offre* plus souvent par pure politesse, que par affection de cœur.

DOULEUR. MAL.

Dans quelque sens qu'on prenne ces mots, le plaisir est toujours l'opposé de la *douleur*, & le bien l'est du *mal*. Mais ils ne sont proprement synonymes que dans le sens où ils marquent une sorte de sensation disgracieuse qui fait souffrir ; & alors la *douleur* dit quelque chose de plus vif, qui s'adresse précisément à la sensibilité ; le *mal* dit quel-

quelque chose de plus générique, qui s'adresse également à la sensibilité & à la santé.

La *douleur* est souvent regardée comme l'effet du *mal*, jamais comme la cause. On dit de celle-là, qu'elle est aiguë; & de l'autre, qu'il est violent. On dit aussi, par sentence philosophique, que la mort n'est pas un *mal*, mais que la *douleur* en est un.

CHAGRIN. TRISTESSE.

MELANCOLIE.

Le *chagrin* vient du mécontentement & des tracasseries de la vie; l'humeur s'en ressent. La *tristesse* est ordinairement causée par les grandes afflictions; le goût des plaisirs en est émouffé. La *mélancolie* est l'effet du tempérament; les idées sombres y dominent, & en éloignent celles qui sont réjouissantes.

L'esprit devient inquiet dans le *chagrin*, lorsqu'il n'a pas assez de force & de sagesse pour le surmonter. Le cœur est accablé dans la *tristesse*, lorsque par un excès de sensibilité il s'en laisse entièrement saisir. Le sang s'altère dans la *mélancolie*, lorsqu'on n'a pas soin de se procurer des divertissemens & des dissipations.

DROIT. DEBOUT.

On est *droit*, lorsqu'on n'est ni courbé ni panché. On est *debout*, lorsqu'on est sur ses pieds.

La bonne-grace veut qu'on se tienne *droit*. Le respect fait quelquefois tenir *debout*.

DROIT. JUSTICE.

Le *droit* est l'objet de la *justice*; c'est ce qui est dû à chacun. La *justice* est la conformité des actions avec le *droit*; c'est rendre & conserver à chacun ce qui lui est dû. Le premier est dicté par la nature, ou établi par l'autorité soit divine soit humaine; il peut quelquefois changer selon les circonstances. La seconde est la règle qu'il faut toujours suivre; elle ne varie jamais.

Ce n'est pas aller contre les loix de la *justice*; que de soutenir & défendre ses *droits* par les mêmes moyens dont on se sert pour les attaquer.

DURABLE. CONSTANT.

Ce qui est *durable* ne cesse point; il est ferme par sa solidité. Ce qui est *constant* ne change pas; il est ferme par sa résolution.

Il n'est point de liaisons *durables* entre les hommes, si elles ne sont fondées sur le mérite & sur la vertu. De toutes les passions, l'amour est celle qui se pique le plus d'être *constante*, & qui l'est le moins.

ECLAIRÉ. CLAIRVOYANT.

L'homme *éclairé* ne se trompe pas; il fait. Le *clairvoyant* ne se laisse pas tromper; il distingue.

L'étude rend *éclairé*. L'esprit rend *clairvoyant*.

Un juge *éclairé* connoit la justice d'une cause; il est instruit de la loi qui la favorise ou qui la condamne. Un juge *clairvoyant* pénètre les circonstances & la nature d'une cause; il est d'abord au fait, & voit de quoi il est question.

ECLAT.

ECLAT. BRILLANT. LUSTRE.

L'*éclat* enchérit sur le *brillant*, & celui-ci sur le *lustre*. De sorte que c'est avec raison qu'on a critiqué l'expression d'un auteur qui définit le JE-NE-SAI-QUOI, le *lustre* du *brillant*; & qu'on a remarqué qu'il auroit également bien dit, le *brillant* du *lustre*; il auroit même mieux dit, s'il pouvoit y avoir du mieux dans ce qui est absolument mauvais. Mais ces mots ne sont pas faits pour être sous le régime l'un de l'autre; on ne dit pas l'*éclat* du *brillant*, ni le *brillant* du *lustre*; encore moins le *lustre* du *brillant*, & le *brillant* de l'*éclat*; il faut opter pour l'un des trois, selon le goût ou la force de ce qu'on veut exprimer; ou si l'on veut les appliquer tous au même sujet, il faut que ce soit sans régime & par forme de gradation; en disant, par exemple, d'une étoffe, qu'elle a du *lustre*, du *brillant*, & même de l'*éclat*.

Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles. Les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes. Les couleurs récentes ont plus de *lustre* que les couleurs usées.

Il semble que l'*éclat* tienne du feu; que le *brillant* tienne de la lumière; & que le *lustre* tienne du poli.

On ne se sert guère du mot de *lustre* que dans le sens littéral, pour ce qui tombe sous la vue; mais on emploie quelquefois celui d'*éclat*, & encore plus souvent celui de *brillant*, dans le sens figuré, pour le discours & les ouvrages de l'esprit. Etant considérés dans ce sens, il me paroît que c'est par la vérité, la force, & la nouveauté des pensées qu'un discours a de l'*éclat*; qu'il a du *brillant* par le tour & la délicatesse de l'expression; & que

c'est par le choix des mots , la convenance des termes , & l'arrangement de la phrase , qu'on donne du *lustre* à ce qu'on dit.

**EFFIGIE. IMAGE. FIGURE.
PORTRAIT.**

L'*effigie* est pour tenir la place de la chose même. L'*image* est pour en représenter simplement l'idée. La *figure* est pour en montrer l'attitude & le dessein. Le *portrait* est uniquement pour la ressemblance.

On pend en *effigie* les criminels fugitifs. On peint des *images* de nos mystères. On fait des *figures* équestres de nos Rois. On grave les *portraits* des hommes illustres.

Effigie & *portrait* ne se disent dans le sens littéral, qu'à l'égard des personnes. *Image* & *figure* se disent de toutes sortes de choses. *Portrait* se dit dans le sens figuré pour certaines descriptions que les orateurs font, soit des personnes, des caractères, ou des actions.

ELEGANCE. ELOQUENCE.

Je crois que l'*élégance* consiste dans un tour de pensée noble & poli , rendu par des expressions chatiées, coulantes & gracieuses à l'oreille ; & que ce qui fait l'*éloquence* est un tour de pensée vif & persuasif, rendu par des expressions hardies, brillantes & figurées, sans cesser d'être justes & naturelles.

L'*élégance* s'applique plus à la beauté des mots & à l'arrangement de la phrase. L'*éloquence* s'attache plus à la force des termes & à l'ordre des idées.

La

La première donne du lustre au discours; la seconde y met du sublime. L'une fait les beaux-parleurs; & l'autre les grands orateurs.

**DIFFICULTE. OBSTACLE.
EMPECHEMENT.**

La *difficulté* embarasse; elle se trouve sur-tout dans les affaires, & en suspend la décision. *Obstacle* arrête; il se rencontre proprement sur nos pas, & barre nos démarches. *L'empêchement* résiste; il semble mis exprès pour s'opposer à l'exécution de nos volontés.

On dit, lever la *difficulté*; surmonter l'*obstacle*; ôter ou vaincre l'*empêchement*.

Le mot de *difficulté* me paroît exprimer quelque chose qui naît de la nature & des propres circonstances de ce dont il s'agit. Celui d'*obstacle* semble dire quelque chose qui vient d'une cause étrangère. Celui d'*empêchement* fait entendre quelque chose qui dépend d'une loi ou d'une force supérieure.

La disposition des esprits fait souvent naître dans les traités plus de *difficultés*, que la matière même sur laquelle il est question de statuer. L'éloquence de Démosthène fut le plus grand *obstacle* que Philippe de Macédoine trouva dans ses routes politiques, & qu'il ne put jamais surmonter que par la force des armes. La proche parenté est un *empêchement* au mariage, que les loix ont mis & que les loix peuvent ôter.

ENCORE. AUSSI.

Encore a plus de rapport au nombre & à la
D 7 quan-

quantité; sa propre énergie est d'ajouter & d'augmenter; quand il n'y en a pas assez, il en faut encore; l'amour est non seulement libéral, mais encore prodigue. *Aussi* tient davantage de la similitude & de la comparaison; sa valeur particulière est de marquer de la conformité & de l'égalité dans les choses; lorsque le corps est malade, l'esprit l'est aussi; ce n'est pas seulement à Paris qu'il y a de la politesse, on en trouve aussi dans la province.

ENFANT. PUERIL.

On applique la qualification d'*enfant* aux personnes, & celle de *pueril* à leurs discours ou à leurs actions. Ainsi l'on diroit d'un homme qu'il est *enfant*, & que tout ce qu'il dit est *pueril*. Le premier de ces mots désigne dans l'esprit un défaut de maturité, & le second un défaut d'élévation. Un discours d'*enfant* est un discours qui n'a point de raison; un discours *pueril* est un discours qui n'a point de noblesse. Une conduite d'*enfant* est une conduite sans réflexion, qui fait qu'on s'amuse à des bagatelles, faute de connoître le solide; une conduite *puerile* est une conduite sans goût, qui fait qu'on donne dans le petit, faute d'avoir des sentimens.

GAI. ENJOUE'. RÉJOUISSANT.

C'est par l'humeur qu'on est *gai*; par le caractère d'esprit qu'on est *enjoué*; & par les façons d'agir qu'on est *réjouissant*. Le triste, le sérieux, & l'ennuyeux sont précisément leurs opposés.

Notre *gaieté* tourne presque entièrement à notre profit; notre *enjouement* satisfait autant ceux avec qui

qui nous nous trouvons, que nous-mêmes; mais nous sommes uniquement *réjouissans* pour les autres.

Un homme *gai* veut rire. Un homme *enjoué* est de bonne compagnie. Un homme *réjouissant* fait rire.

Il convient d'être *gai* dans les divertissemens, d'être *enjoué* dans les conversations libres, & il faut éviter d'être *réjouissant* par le ridicule.

ENSEIGNER. APPRENDRE.

INSTRUIRE. INFORMER.

FAIRE-SAVOIR.

Enseigner, c'est uniquement donner des leçons. *Apprendre*, c'est donner des leçons dont on profite. *Instruire*, c'est mettre au fait des choses par des mémoires détaillés. *Informé*, c'est avertir les personnes des évènements qui peuvent leur être de quelque conséquence. *Faire-savoir*, c'est simplement rapporter ou mander fidèlement les choses.

Enseigner & *apprendre* ont plus de rapport à tout ce qui est propre à cultiver l'esprit & à former une belle éducation; c'est pourquoi l'on s'en sert très à propos lorsqu'il est question des arts & des sciences. *Instruire* a plus de rapport à ce qui est utile à la conduite de la vie & au succès des affaires; ainsi il est à sa place lorsqu'il s'agit de quelque chose qui regarde ou notre devoir, ou nos intérêts. *Informé* renferme particulièrement, dans l'étendue de son sens, une idée d'autorité à l'égard des personnes qu'on informe, & une idée de dépendance à l'égard de celles dont les faits sont l'objet de l'*information*; c'est par cette raison que ce mot est à merveille lorsqu'il est question des services

ces ou des malversations de gens employés par d'autres, & de la manière dont se comportent les enfans, les domestiques, les sujets, enfin tous ceux qui ont à rendre raison à quelqu'un de leur conduite & de leurs actions. *Faire-savoir* a plus de rapport à ce qui satisfait simplement la curiosité; desorte qu'il convient mieux en fait de nouvelles.

Le Professeur *enseigne* dans les écoles publiques ceux qui viennent entendre ses leçons. L'Historien *apprend* à la postérité les évènements de son siècle. Le Prince *instruit* ses Ambassadeurs de ce qu'ils ont à négocier. Le père *instruit* aussi ses enfans de la manière dont ils doivent vivre dans le monde. L'Intendant *informe* la Cour de ce qui se passe dans la Province. Le surveillant *informe* aussi les supérieurs de la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui leur sont soumis. Les correspondans se *font-savoir* réciproquement tout ce qui arrive de nouveau & de remarquable dans les lieux où ils sont.

Il faut *savoir à fond*, pour être en état d'*enseigner*. Il faut de la méthode & de la clarté pour *apprendre* aux autres; de l'expérience & de l'habileté pour bien *instruire*; de la prudence & de la sincérité pour *informer* à propos & au vrai; des soins & de l'exactitude pour *faire-savoir* ce qui mérite de n'être pas ignoré.

Bien des gens se mêlent d'*enseigner* ce qu'ils devroient encore étudier. Quelques-uns en *apprennent* aux autres plus qu'ils n'en savent eux-mêmes. Peu sont capables d'*instruire*. Plusieurs prennent la peine, sans qu'on les en prie, d'*informer* les gens de tout ce qui leur peut être désagréable. Il y en a d'autres qui, par leur indiscretion, *font-savoir* à tout le monde ce qui est à leur propre désavantage.

ENTENDRE ECOUTER. OUIR.

Entendre, c'est être frappé des sons. *Ecouter*, c'est prêter l'oreille pour les *entendre*. Quelquefois on n'*entend* pas, quoiqu'on *écoute*; & souvent on *entend*, sans *écouter*. *Ouir* n'est guère d'usage qu'au préterit; il diffère d'*entendre*, en ce qu'il marque une sensation plus confuse; on a quelquefois *ouï* parler, sans avoir *entendu* ce qui a été dit.

Il est souvent à propos de *feindre* de ne pas *entendre*. Il est mal-honnête d'*écouter* aux portes. Pour répondre juste, il faut avoir *ouï* distinctement.

**ENTENDRE. COMPRENDRE,
CONCEVOIR.**

Se faire des idées conformes aux objets présentés, c'est la signification commune de ces mots. Mais *entendre* marque une conformité d'idées, qui a précisément rapport à la valeur des termes dont on se sert; *comprendre* en marque une qui répond directement à la nature des choses qu'on explique; & celle qu'exprime le mot de *concevoir*, regarde plus particulièrement l'ordre & le dessein de ce qu'on propose. Le premier s'applique très bien aux circonstances du discours, au ton dont on parle, au tour de la phrase, à la délicatesse des expressions; tout cela s'*entend*. Le second paroît mieux convenir en fait de principes, de leçons, de préceptes, de connoissances spéculatives; ces choses se *comprennent*. Le troisième s'emploie avec grace pour les formes, les arrangemens, les projets, les plans; enfin tout ce qui dépend de l'imagination, se *conçoit*.

On

On *entend* les langues; on *comprend* les sciences; & l'on *conçoit* ce qui regarde les arts.

Il est difficile d'*entendre* ce qui est énigmatique; de *comprendre* ce qui est abstrait; & de *concevoir* ce qui est confus.

La facilité d'*entendre* désigne un esprit fin; celle de *comprendre* désigne un esprit pénétrant; celle de *concevoir* désigne un esprit net & méthodique.

Le courtisan *entend* le langage des passions. L'homme docte *comprend* les questions métaphysiques de l'école. L'architecte *conçoit* le plan & l'économie des édifices.

Tout le monde n'*entend* pas ce qui est délicat; ne *comprend* pas ce qui est relevé; & ne *conçoit* pas ce qui est grand.

Il faut parler clairement à ceux qui n'*entendent* pas à demi-mot; ne s'entretenir que de choses communes & sensibles avec ceux qui n'en peuvent pas *comprendre* de sublimes; & mettre, autant que la conversation le permet, de l'ordre dans son discours, afin d'aider l'idée des autres à *concevoir* la nôtre.

ENTETE'. OPINIATRE. TETU.

OBS T I N E'.

Ces épithètes marquent un défaut qui consiste dans un trop grand attachement à son sens. Mais ce défaut dans un *entêté* semble venir d'un excès de prévention, qui le séduit, & qui, lui faisant regarder les opinions qu'il a embrassées comme les meilleures, l'empêche d'en approuver & d'en goûter d'autres. Dans un *opiniâtre*, ce défaut paroît être l'effet d'une constance mal-entendue, qui le confirme dans ses volontés, & qui, lui faisant

trou-

trouver de la honte à avouer le tort qu'il a, l'empêche de se retracter. Dans un *têtu*, ce défaut vient d'une pure indocilité ou bonne opinion de soi-même, qui fait que, se consultant seul, il ne compte pour rien le sentiment d'autrui. Dans un *obstiné*, ce défaut me paroît provenir d'une espèce de mutinerie affectée, qui le rend intraitable, & qui, tenant un peu de l'impolitesse, fait qu'il ne veut jamais céder.

Entêté & *têtu* désignent un défaut plus fondé sur un esprit trop fortement persuadé, que sur une volonté trop difficile à réduire; & dont par conséquent le propre effet est de faire trop abonder en son sens; avec cette différence entre eux, que l'*entêté* croit & se persuade également les sentimens des autres comme les siens, & même après quelque forte d'examen ou de raisonnement; au-lieu que le *têtu* ne s'en tient qu'aux siens propres, & le plus souvent du premier aspect sans aucune réflexion. *Opiniâtre* & *obstiné* désignent tout au contraire un défaut plus fondé sur une volonté revêche, que sur une conviction d'esprit; & dont l'effet particulier tend directement à ne se point rendre au sens des autres, malgré toutes les lumières contraires; avec cette différence, que l'*opiniâtre* refuse ordinairement de se rendre à la raison, par une opposition à céder qui lui est comme naturelle & de tempérament; au-lieu que l'*obstiné* ne s'en défend souvent que par une volonté de pur caprice & de propos délibéré.

ENTIER. COMPLET.

Une chose est *entière*, lorsqu'elle n'est ni mutilée, ni brisée, ni partagée, & que toutes ses parties sont jointes ou assemblées de la façon dont elles

elles doivent l'être. Elle est *complète*, lorsqu'il ne lui manque rien, & qu'elle a tout ce qui lui convient. Le premier de ces mots a plus de rapport à la totalité des portions qui servent simplement à constituer la chose dans son intégrité essentielle. Le second en a davantage à la totalité des portions qui contribuent à la perfection accidentelle de la chose.

Les bourgeois dans les provinces occupent des maisons *entières*; à Paris ils n'ont pas toujours des appartemens *complets*.

PARFAIT. FINI.

Le *parfait* regarde proprement la beauté qui naît du dessein & de la construction de l'ouvrage; & le *fini*, celle qui vient du travail & de la main de l'ouvrier. L'un exclut tout défaut; & l'autre montre un soin particulier & une attention au plus petit détail.

Ce qu'on peut mieux faire, n'est pas *parfait*.
Ce qu'on peut encore travailler, n'est pas *fini*.

Les anciens se sont plus attachés au *parfait*; & les modernes au *fini*.

ACHEVER. FINIR. TERMINER.

On *achève* ce qui est commencé, en continuant à y travailler. On *finit* ce qui est avancé, en y mettant la dernière main. On *termine* ce qui ne doit pas durer, en le faisant discontinuer. De sorte que l'idée caractéristique d'*achever* est la conduite de la chose jusqu'à son dernier période; celle de *finir* est l'arrivée de ce période; & celle de *terminer* est la cessation de la chose.

Achever n'a proprement rapport qu'à l'ouvrage
per-

permanent, soit de la main, soit de l'esprit; on desire qu'il soit *achevé*, par la curiosité qu'on a de le voir dans son entier. *Finir* se place particulièrement à l'égard de l'occupation passagère; on souhaite qu'elle soit *finie*, par l'envie de s'en donner une autre, ou par l'ennui d'être toujours appliqué à la même. *Terminer* ne se dit guère que pour les discussions, les différends, & les courses.

Les esprits légers commencent beaucoup de choses, sans en *achever* aucune. Les personnes extrêmement prévenues en leur faveur ne donnent guère de louanges aux autres, sans *finir* par un correctif satirique. Ne peut-on pas douter de la sagesse de ces loix, qui au-lieu de *terminer* les procès, ne servent qu'à les prolonger?

ENVIER. AVOIR-ENVIE.

Nous *envions* aux autres ce qu'ils possèdent; nous voudrions le leur ravir. Nous *avons-envie* pour nous de ce qui n'est pas en notre possession; nous voudrions l'avoir. Le premier est un mouvement de jalousie ou de vanité. Le second l'est de cupidité ou de volupté.

Les subalternes *envient* l'autorité des supérieurs. Les enfans *ont-envie* de tout ce qu'ils voyent.

Il me paroît qu'on se sert plus à propos d'*envier* pour les avantages personnels & généraux; mais qu'*avoir-envie* va mieux pour les choses particulières & détachées de la personne. Ainsi l'on dit *envier* le bonheur de quelqu'un, & *avoir-envie* d'un mets.

EQUIVOQUE. AMBIGUITE.

DOUBLE-SENS.

L'*équivoque* a deux sens; l'un naturel, qui paroît être celui qu'on veut faire entendre, & qui est effectivement entendu de ceux qui écoutent; l'autre détourné, qui n'est entendu que de la personne qui parle, & qu'on ne soupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguïté* a un sens général, susceptible de diverses interprétations; ce qui fait qu'on a peine à démêler la pensée précise de l'auteur, & qu'il est quelquefois même impossible de la pénétrer au juste. Le *double-sens* a deux significations naturelles & convenables, par l'une desquelles il se présente littéralement pour être compris de tout le monde, & par l'autre il fait une fine allusion pour n'être entendu que de certaines personnes.

Ces trois façons de parler sont, dans l'occasion, des subterfuges adroits pour cacher sa véritable pensée. Mais on se sert de l'*équivoque* pour tromper, de l'*ambiguïté* pour ne pas trop instruire, & du *double-sens* pour instruire avec précaution.

Il est bas & indigne d'un honnête-homme d'user d'*équivoque*; il n'y a que la subtilité d'une éducation scolastique, qui puisse persuader qu'elle soit un moyen de sauver du naufrage sa sincérité; car dans le monde elle n'empêche pas de passer pour menteur ou pour malhonnête-homme, & elle y donne de plus un ridicule d'esprit très méprisable. L'*ambiguïté* est peut-être plus souvent l'effet de la confusion des idées de celui qui parle, que d'un dessein prémédité de sa part de ne point éclairer ceux qui l'écoutent; on ne doit en faire usage que dans les occasions où il est dangereux de trop instruire,

struire. Le *double-sens* est d'un esprit fin; la malignité & la politesse en ont introduit l'usage; il faudroit seulement que ce ne fût jamais aux dépens de la réputation du prochain.

ESPERER. ATTENDRE.

Le premier de ces mots a pour objet le succès en lui-même; & il désigne une confiance appuyée sur quelque motif. Le second regarde particulièrement le moment heureux de l'évènement, sans exclure ni désigner par sa propre énergie aucun fondement de confiance. On *espère* d'obtenir les choses; on *attend* qu'elles viennent.

Il faut toujours *espérer* en la bonté du Ciel, & *attendre* sans murmurer l'heure de la Providence.

Plus on a de témérité à *espérer*, plus on a d'impatience à *attendre*.

Il semble aussi que ce qu'on *espère* soit plus une grace ou une faveur; & que ce qu'on *attend* soit plus une chose de devoir ou d'obligation. Ainsi nous *espérons* des réponses favorables à nos demandes; & nous en *attendons* de convenables à nos propositions.

J'*espère* que mon ouvrage sera goûté du public, & j'en *attens* un jugement équitable.

ESPRIT. RAISON. BON-SENS. JUGEMENT.

ENTENDEMENT. CONCEPTION.

INTELLIGENCE. GENIE.

Le sens littéral d'*esprit* est d'une vaste étendue; il renferme même tous les divers sens des autres mots qui lui sont joints ici en qualité de synonymes; & par conséquent il est le fondement du rapport

port & de la ressemblance qu'ils ont entre eux. Mais ce mot a aussi un sens particulier & d'un usage moins étendu, qui le distingue & en fait une des différences comprises sous l'idée commune. C'est selon cette idée particulière qu'il est ici placé, défini, & caractérisé. J'ai cru ce préliminaire nécessaire pour aller au-devant d'une critique trop précipitée, & pour mettre le lecteur plus au fait des caractères suivans.

L'esprit est fin, délicat; mais il n'est pas absolument incompatible avec un peu de folie ou d'étourderie; ses productions sont brillantes, vives, & ornées. Son propre est de donner du tour à ce qu'il dit, & de la grace à ce qu'il fait. *La raison* est sage & modérée; elle ne s'accommode d'aucune extravagance; tout ce qu'elle fait ne sort point de la règle; ses discours sont convenables au sujet qu'elle traite, & ses actions ont toute la décence qu'exigent les circonstances. *Le bon-sens* est droit & sûr; son objet ne va pas au-delà des choses communes; il empêche d'être la dupe des charlatans & des fripons; & il ne donne ni dans le ridicule du langage affecté, ni dans le travers de la conduite capricieuse. *Le jugement* est solide & prévoyant; il distingue, pèse, & discute; ne laisse rien au hasard; & inspire beaucoup de discrétion & de réserve. *L'entendement* est subtil & clairvoyant; il bannit l'air imbécille & nigaud; met aisément au fait des choses; parle & agit en conséquence de ce qu'on dit & de ce qu'on propose. *La conception* est nette & prompte; elle épargne les longues applications; donne beaucoup d'ouverture pour les sciences & pour les arts; met de la clarté dans les expressions, & de l'ordre dans les ouvrages. *L'intelligence* est habile & pénétrante; elle saisit les choses abstraites & difficiles; rend les
hom-

hommes propres aux divers emplois de la société civile; fait qu'on s'énonce en termes corrects, & qu'on exécute régulièrement. Le *génie* est heureux & fécond; c'est plus un don de la nature, qu'un ouvrage de l'éducation; quand on a soin de le cultiver, on en est toujours récompensé par le succès; il met du caractère & du goût dans tout ce qui part de lui.

Un galant-homme ne se pique point d'*esprit*; s'attache à avoir de la *raison*; veille à ne se point écarter du *bon-sens*; travaille à former son *jugement*; exerce son *entendement*; cherche à rendre sa *conception* juste; se procure en toutes choses le plus d'*intelligence* qu'il peut; & suit son *génie*.

La bêtise est l'opposé de l'*esprit*; la folie l'est de la *raison*; la sottise l'est du *bon-sens*; l'étourderie l'est du *jugement*; l'imbécillité l'est de l'*entendement*; la stupidité l'est de la *conception*; l'incapacité l'est de l'*intelligence*; & l'ineptie l'est du *génie*.

Il faut dans le commerce des Dames, de l'*esprit*; ou du jargon qui en ait l'apparence. L'on n'est obligé qu'à fournir de la *raison*, dans les cercles d'amis. Le *bon-sens* convient avec tout le monde. Le *jugement* est nécessaire pour se maintenir dans la société des grands. L'*entendement* est de mise avec les politiques & les courtisans. La *conception* fait goûter les conversations instructives & savantes. L'*intelligence* est utile avec les ouvriers & dans les affaires. Le *génie* est propre avec les gens à projets & à dépense.

**ETONNEMENT. SURPRISE.
CONSTERNATION.**

Un évènement imprévu, supérieur aux connoissances & aux forces de l'ame, lui cause les situations humiliantes qu'expriment ces trois mots. Mais l'*étonnement* est plus dans les sens, & vient de choses blâmables ou peu approuvées. La *surprise* est plus dans l'esprit, & vient de choses extraordinaires. La *consternation* est plus dans le cœur, & vient de choses affligeantes.

Le premier de ces mots ne se dit guère en bonne part; le second se dit également en bonne & en mauvaise; & le troisième ne s'emploie jamais qu'en mauvaise part. La beauté d'une femme ne cause point d'*étonnement*, & sa laideur produit quelquefois cet effet. La rencontre d'un ami, comme celle d'un ennemi, peut causer de la *surprise*. Un accident qui attaque l'honneur, ou qui dérange la fortune, est capable de jeter dans la *consternation*.

L'*étonnement* suppose dans l'évènement qui le produit, une idée de force; il peut frapper jusqu'à suspendre l'action des sens extérieurs. La *surprise* y suppose une idée de merveilleux; elle peut aller jusqu'à l'admiration. La *consternation* y en suppose une de généralité; elle peut pousser la sensibilité jusqu'à un entier abattement.

Les cœurs bien-placés sont toujours *étonnés* des perfidies, quelque fréquentes qu'elles soient. Le peuple est *surpris* de beaucoup d'effets naturels, dont il enrichit la liste des miracles ou des sortilèges. Dans les calamités publiques & dans les maux pressans, on est *consterné*; parce qu'on manque de ressources, ou qu'on se défie de celles qu'on a.

Plus

Plus on est expérimenté, moins on est susceptible d'étonnement; parce que les choses réelles donnent l'idée des possibles. L'esprit supérieur trouve rarement un sujet de *surprise*; parce qu'il fait que ce qu'il ne connoit pas, n'est pas plus extraordinaire que ce qu'il connoit; & que les causes cachées sont également, comme les causes connues, des ressorts mécaniques de la nature, ou des ordres absolus de celui qui la gouverne. Le parfait Chrétien & le vrai Philosophe sont à l'abri de toute *consternation*; parce qu'ils connoissent la supériorité de la Providence & des causes premières, dont ils respectent les desseins & les effets par une entière soumission.

ETRE. EXISTER. SUBSISTER.

Etre convient à toutes sortes de sujets, substances ou modes, & à toutes les manières d'être, soit réelles, soit idéales, soit qualificatives ou relatives. *Exister* ne se dit que des substances, & seulement pour en marquer l'être réel. *Subsister* s'applique également aux substances & aux modes, mais avec un rapport à la durée de leur être, que n'expriment pas les deux derniers mots.

On dit des qualités, des formes, des actions, de l'arrangement, du mouvement, & de tous les divers rapports, qu'ils *sont*. On dit de la matière, de l'esprit, des corps, & de tous les Etres réels, qu'ils *existent*. On dit des Etats, des ouvrages, des affaires, des loix, & de tous les établissemens qui ne sont ni détruits ni changés, qu'ils *subsistent*.

Le verbe *être* sert ordinairement à marquer les modifications & les propriétés du sujet; celui d'*exister* n'est d'usage que pour en exprimer simplement l'existence; & l'on emploie celui de *subsister* pour

désigner le tems qui répond à cette existence ou à cette modification. Ainsi l'on dit que l'homme est inconstant; que le phénix n'existe pas; que tout ce qui est d'établissement humain ne *subsiste* qu'un tems.

EVEILLER. REVEILLER.

Le premier de ces mots est d'un plus fréquent usage dans le sens littéral, & le second est plus souvent employé dans le sens figuré. L'un se fait quelquefois sans le vouloir, mais l'autre marque ordinairement du dessein.

Le moindre bruit *éveille* ceux qui ont le sommeil tendre. Il faut peu de chose pour *réveiller* une passion qui n'a pas été parfaitement déracinée du cœur.

EVENEMENT. ACCIDENT.

AVANTURE.

Evènement se dit en général de tout ce qui arrive dans le monde, soit au public, soit aux particuliers; & il est le mot convenable pour les faits qui concernent l'état ou le gouvernement. *Accident* se dit de ce qui arrive de fâcheux, soit à un seul, soit à plusieurs particuliers; & il s'applique également aux faits qui ne sont pas personnels, comme à ceux qui le sont. *Avanture* se dit uniquement de ce qui arrive aux personnes, soit que les choses viennent inopinément, soit qu'elles soient la suite d'une intrigue; & ce mot marque quelque chose qui tient plus du bonheur que du malheur. Il me semble aussi que le hazard a moins de part dans l'idée d'*évènement*, que dans celle d'*accident* & d'*avanture*. Les

Les révolutions d'état font des *évènements*; les chûtes d'édifices font des *accidens*; les bonnes-fortunes de jeunes gens font des *avantures*.

La vie est pleine d'*évènements* que la prudence ne peut prévoir. La plupart des *accidens* n'arrivent que par défaut d'attention. Il est peu de gens qui aient vécu dans le monde fans avoir eu quelque *avanture* bizarre.

EXCELLER. ETRE-EXCELLENT.

Exceller suppose une comparaison; met au-dessus de tout ce qui est de la même espèce, exclud les pareils; & s'applique à toutes sortes d'objets. *Etre-excellent* place simplement dans le plus haut degré, fans faire de comparaison; souffre des égaux; & ne convient bien qu'aux choses de goût. Ainsi l'on dit que le Titien a *excellé* dans le coloris, Mikel-Ange dans le dessein, & que Silvia *est* *excellente* actrice.

Quelque mécanique que soit un art, les gens qui y *exceller* se font un nom. Plus un mets *est excellent*, plus il est quelquefois dangereux d'en trop manger.

EXCUSE. PARDON.

On fait *excuse* d'une faute apparente. On demande *pardon* d'une faute réelle. L'un est pour se justifier; & part d'un fonds de politesse. L'autre est pour arrêter la vengeance, ou pour empêcher la punition; & désigne un mouvement de repentir.

Le bon esprit fait *excuser* facilement. Le bon cœur fait *pardonner* promptement.

EXPERIENCE. ESSAI.

E P R E U V E.

L'*expérience* regarde proprement la vérité des choses; elle décide de ce qui est ou de ce qui n'est pas, éclaircit le doute, & dissipe l'ignorance. L'*essai* concerne particulièrement l'usage des choses; il juge de ce qui convient ou ne convient pas, en fixe l'emploi, & détermine la volonté. L'*épreuve* a plus de rapport à la qualité des choses; elle instruit de ce qui est bon ou mauvais, distingue le meilleur, & guérit de la crainte d'être trompé.

On fait des *expériences* pour savoir, des *essais* pour choisir, & des *épreuves* pour connoître.

L'*expérience* confirme nos opinions; elle est la mère de la science. L'*essai* conduit notre goût; il est la voie de la satisfaction. L'*épreuve* rassure notre confiance; elle est le remède contre l'erreur & contre la fourberie.

EXTERIEUR. DEHORS.

A P P A R E N C E.

L'*extérieur* est ce qui se voit; il fait partie de la chose, mais la plus éloignée du centre. Le *dehors* est ce qui environne; il n'est pas proprement de la chose, mais il en approche le plus. L'*apparence* est l'effet que la vue de la chose produit, ou l'idée qu'on s'en forme par cette vue.

Les toits, les murs, les jours, & les entrées font l'*extérieur* d'un château; les fossés, les cours, les jardins, & les avenues en font les *dehors*; la figure, la grandeur, la situation, & le plan de l'architecture en font l'*apparence*.

Dans

Dans le sens figuré, *extérieur* se dit plus souvent de l'air & de la physionomie des personnes; *debors* est plus ordinaire pour les manières & pour la dépense; & *apparence* semble être plus d'usage à l'égard des actions & de la conduite.

L'*extérieur* prévenant n'est pas toujours accompagné du vrai mérite. Les *debors* brillans ne sont pas des preuves certaines d'une fortune solide. Les pratiques de dévotion sont des *apparences* qui ne décident rien sur la vertu.

FACILE. AISE'.

Ils marquent l'un & l'autre ce qui se fait sans peine; mais le premier de ces mots exclut proprement la peine qui naît des obstacles & des oppositions qu'on met à la chose; & le second exclut la peine qui naît de l'état même de la chose. Ainsi l'on dit que l'entrée est *facile*, lorsque personne n'arrête au passage; & qu'elle est *aisée*, lorsqu'elle est large & commode à passer. Par la raison de cette même énergie, on dit d'une femme qui ne se défend pas, qu'elle est *facile*; & d'un habit qui ne gêne pas, qu'il est *aisé*.

Il est mieux, ce me semble, de se servir du mot de *facile* en dénommant l'action; & de celui d'*aisé* en exprimant l'évènement de cette action. De sorte que je dirois d'un port commode, que l'abord en est *facile*, & qu'il est *aisé* d'y aborder.

De ces deux adjectifs se forment les deux adverbes *aisément* & *facilement*, qui, outre les différences qu'ils puisent de leurs sources, en ont encore une particulière, que je dois sans doute faire remarquer ici; c'est que l'un a meilleure grace dans ce qui regarde l'esprit, & l'autre dans ce qui regarde le cœur. Je dirois donc, en parlant d'une

personne de bonne société, qu'elle comprend *aisément* les choses fines, & pardonne *facilement* les desobligeantes; plutôt que de dire qu'elle comprend *facilement* & pardonne *aisément*. Ce choix est délicat, je l'avoue; mais je le fens, pourquoi un autre ne le sentiroit-il pas?

FACON. FIGURE. FORME.

CONFORMATION.

La *façon* naît du travail, & résulte de la matière mise en œuvre; l'ouvrier la donne plus ou moins recherchée, selon qu'il est habile dans l'art. La *figure* naît du dessein, & résulte du contour de la chose; l'auteur du plan la fait plus ou moins régulière, selon qu'il est capable de justesse. La *forme* naît de la construction, & résulte de l'arrangement des parties; le conducteur de l'ouvrage la rend plus ou moins naturelle, selon qu'il fait régler son imagination. La *conformation* ne se dit guère qu'à l'égard des parties du corps animal; elle naît de leur rapport, & résulte de la disposition qu'elles ont à s'aquitter de leurs fonctions; la nature la produit plus ou moins convenable, selon la concurrence accidentelle des causes physiques.

La *façon* de l'ouvrage l'emporte souvent sur le prix de la matière. On ne donne guère en architecture la *figure* ronde, qu'aux pièces uniques & isolées. Le paganisme a peint la Divinité sous toutes sortes de *formes*, dont les Chrétiens n'ont retenu dans leurs images que celles de l'homme & de la colombe. La tournure de l'esprit dépend de la *conformation* des organes.

On dit de la *façon*, qu'elle est belle ou laide; de la *figure*, qu'elle est gracieuse ou désagréable; de

de la *forme*, qu'elle est ordinaire ou extraordinaire; & de la *conformation*, qu'elle est bonne ou mauvaise.

La mode décide sur la *façon*; l'ancienneté aiant toujours tort à cet égard. Le coup d'œil détermine pour la *figure*; il ne s'agit que de l'avoir juste. L'espèce règle la *forme*; il faut y assujettir le goût. La proportion préside à la *conformation*; les causes naturelles s'en écartent moins que les arbitraires.

Conformation n'est employé que dans le sens littéral; mais *façon*, *figure* & *forme* le sont aussi dans le figuré; avec cette différence, qu'alors le premier de ces mots se dit particulièrement à l'égard de l'action personnelle, le second à l'égard de la contenance, & le troisième à l'égard du cérémonial.

Chacun a sa *façon* propre de penser & d'agir. Un homme qui souffre, fait une triste *figure* avec des gens en pleine santé qui ne respirent que la joie. La *forme* devient souvent plus essentielle que le fonds.

FACONS. MANIÈRES.

Il me semble que *façons* exprime plus quelque chose d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie; & que *manières* exprime quelque chose de plus naturel, qui tient du caractère ou de l'éducation.

Beaucoup d'hommes ont aujourd'hui, comme les femmes, de petites *façons*, pour se donner des graces; & quelques femmes ont pris les *manières* libres des hommes, pour se distinguer de leur sexe: cet échange n'est pas à l'avantage des premiers.

Les *manières* de la Cour deviennent *façons* dans la province.

FADE. INSIPIDE.

Ce qui est *fade* ne pique pas le goût. Ce qui est *insipide* ne le touche point du tout. Ainsi le dernier enchérit sur le premier; il ne manque à l'un qu'un degré d'affaïonnement, & tout manque à l'autre.

Dans les ouvrages d'esprit, ils sont tous les deux très éloignés du beau; mais le *fade* paroissant en affecter & en chercher les graces, déplaît & choque; l'*insipide* ne paroissant pas même le connoître, ennuye & rebute.

A l'égard de la beauté du sexe, je ne crois pas qu'il y en ait d'*insipide* qu'à ceux qui sont d'un temperament tout à fait insensible; mais on dit une beauté *fade*, lorsqu'elle n'est point animée & qu'elle n'a aucun de ces agrémens, soit de vivacité ou de langueur, qui sont faits pour réveiller l'œil du spectateur.

FAIRE. AGIR.

On *fait* une chose; on *agit* pour la *faire*.

Le mot de *faire* suppose, outre l'action de la personne, un objet qui termine cette action & qui en soit l'effet. Celui d'*agir* n'a point d'autre objet que l'action & le mouvement de la personne, & peut de plus être lui-même l'objet du mot de *faire*.

L'ambitieux, pour *faire* réussir ses projets, ne néglige rien, il *fait* tout *agir*.

La sagesse veut que dans tout ce que nous *faisons*, nous *agissions* avec réflexion.

**FAMEUX. ILLUSTRE. CÉLEBRE.
RENOMMÉ.**

Toutes ces qualités marquent la réputation. Mais celle qu'exprime le mot de *fameux* n'est fondée que sur une simple distinction du commun, qui fait parler du sujet dans une vaste étendue de contrées & de siècles; soit que cette distinction se prenne en bonne ou en mauvaise part, il n'importe. Celle qu'exprime le mot d'*illustre* est fondée sur un mérite appuyé de dignité & d'éclat, qui fait non seulement connoître, mais qui fait encore estimer le sujet, & le place dans le grand. Celle qu'exprime le mot de *célèbre* est fondée sur un mérite de talent, mais de talent d'esprit ou de science, qui, sans placer dans le grand & sans supposer l'éclat & la dignité, fait néanmoins honneur au sujet. Celle enfin qu'exprime le mot de *renommé*, est uniquement fondée sur la vogue que donne le succès ou le goût public, qui, sans procurer beaucoup d'honneur au sujet, le tire simplement de l'oubli, & rend son nom connu dans le monde.

La Pucelle d'Orléans décriée chez les Anglois, estimée par les François, est également *fameuse* chez l'une & l'autre nation. Les Princes brillent pendant leur vie; mais ils ne sont *illustres* dans la postérité que par les monumens de grandeur, de sagesse, & de bonté qu'ils laissent après eux. Il y a des auteurs *célèbres* qu'il n'est pas permis de blâmer, même dans ce qu'ils ont de blâmable, sans faire courir beaucoup de risque à sa propre réputation. Il suffit d'être *renommé* dans un art ou dans un métier à Paris, pour y faire bien vite sa fortune.

Fameux, *célèbre*, & *renommé* se disent des personnes & des autres choses; mais *illustre* ne s'applique qu'aux personnes, du moins quand on veut être scrupuleux sur le choix des termes.

Erostrate chez les Grecs brûla le Temple de Diane pour se rendre *fameux*, il y réussit plus par la défense que les juges firent de le nommer, que par son action; la plupart de nos libelles ont le même sort, ils se tirent de la poussière & deviennent *fameux* par un Arrêt. La bataille de Cannes rendit les Carthaginois *illustres*; la journée de Roncevaux ne fit pas le même effet pour les Espagnols; & ces deux actions sont *célèbres* dans l'histoire, quoique malheureuses pour les peuples qui en ont conservé la mémoire. Les Gobelins ont été des teinturiers si *renommés*, que leur nom est demeuré au lieu où ils travailloient, & aux ouvrages que d'autres ont continués après eux. Je doute que les vins de Falerne aient été plus *renommés* que ceux de Champagne & de Bourgogne.

FAMILLE. MAISON.

Famille est plus de bourgeoisie. *Maison* est plus de qualité.

On dit, en parlant de naissance, être d'honnête *famille*, & de bonne *maison*. On dit aussi *famille* royale, & *maison* souveraine.

Les *familles* se font par les alliances, par une façon de vivre polie, par des manières distinguées de celles du bas peuple, & par des mœurs cultivées, qui passent de père en fils. Les *maisons* se forment par les titres, par les hautes dignités dont elles sont illustrées, & par les grands emplois continués aux parens du même nom.

FANE'E. FLETRIE.

Ces deux mots différent entre eux du plus au moins; le second enchérit au-dessus du premier; une fleur qui n'est que *fane'e* peut quelquefois reprendre son éclat; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus.

La beauté, comme la fleur, se *fane* par la longueur du tems, & peut se *flétrir* promptement par accident.

FANTASQUE. BIZARRE.

CAPRICIEUX. QUINTEUX.

BOURRU.

Toutes ces qualités, très opposées à la bonne société, font l'effet & en même tems l'expression d'un goût particulier, qui s'écarte mal à propos de celui des autres. C'est-là l'idée générale qui en fait des synonymes, employés assez indifféremment dans beaucoup d'occasions, parce qu'on n'a point alors en vue les idées particulières qui les distinguent. Mais chacun n'en a pas moins son propre caractère, que je crois rencontrer assez heureusement en disant, que s'écarter du goût commun par excès de délicatesse, ou par une recherche du mieux faite hors de saison, c'est être *fantasque*; s'en écarter par une singularité d'objet non convenable, c'est être *bizarre*; par inconstance ou changement subit de goût, c'est être *capricieux*; par une certaine révolution d'humeur ou façon de penser, c'est être *quinteux*; par grossièreté de mœurs & défaut d'éducation, c'est être *bourru*.

Le *fantasque* dit proprement quelque chose de

difficile; le *bizarre*, quelque chose d'extraordinaire; le *capricieux*, quelque chose d'arbitraire; le *quinteux*, quelque chose de périodique; & le *bourru*, quelque chose de maussade.

FATAL. FUNESTE.

Ils signifient également quelque chose de triste & de malheureux; mais le premier est plus un effet du sort; & le second est plus une suite du crime.

Les gens de guerre sont en danger de finir leurs jours d'une manière *fatale*; & les scélérats sont sujets à mourir d'une manière *funeste*.

FAUTE. DEF AUT. DEFECTUOSITE'. VICE. IMPERFECTION.

Faute renferme dans son idée un rapport accessoire à l'auteur de la chose; en sorte qu'en marquant le manquement effectif de l'ouvrage, il désigne aussi le manquement actif de l'ouvrier. *Défaut* n'exprime que ce qu'il y a de mal dans la chose, sans rapport à l'auteur; mais il exprime un mal qui consiste dans un écart positif de la règle. *Défectuosité* marque quelque chose qui n'est pas mal par lui-même, mais uniquement par rapport au but de la chose, ou au service qu'on s'en propose. *Vice* dit un mal qui naît du fonds ou de la disposition naturelle de la chose, & qui en corrompt la bonté. *Imperfection* désigne quelque chose de moins de conséquence que tout ce que les mots précédens font entendre, & il est plus d'usage dans la morale que dans la physique & dans la mécanique.

La

La concession d'un pouvoir sans bornes est une grande *faute* dans l'établissement du gouvernement; il n'est point de législateur qui l'ait faite. Quelques connoisseurs ont observé qu'il y avoit dans la chapelle de Versailles un *défaut* de proportion, en ce que la grandeur du vaisseau ne répondoit pas à l'élévation. La roture est en France une *défectuosité* qui prive les sujets de beaucoup de places brillantes, dont ils seroient néanmoins capables, comme la noblesse en est une en Suisse qui empêche d'avoir part au gouvernement. L'indigestion causée par un excès d'alimens, est moins dangereuse que celle qui vient du *vice* de l'estomac. Les personnes scrupuleuses regardent les *imperfections* comme de vrais péchés, dont Dieu doit les punir; mais les Chrétiens raisonnables ne les regardent que comme suites nécessaires de l'humanité, dont Dieu se sert simplement pour les humilier & non pour les rendre criminels.

FAUTE. CRIME. PÉCHÉ.

DELIT. FORFAIT.

La *faute* tient de la faiblesse humaine; elle va contre les règles du devoir. Le *crime* part de la malice du cœur; il est contre les loix de la nature. Le *péché* ne se dit que par rapport aux préceptes de religion; il va proprement contre les mouvemens de la conscience. Le *délit* part de la desobéissance ou de la rebellion contre l'autorité légitime; il est une transgression de la loi civile; voilà pourquoi il est du style de Palais. Le *forfait* vient de scélératesse & d'une corruption entière du cœur; il blesse les sentimens d'humanité, viole la foi, & attaque la sûreté publique.

Les

Les emportemens de la colère & les intrigues de galanterie sont des *fautes*. Les calomnies & les assassinats sont des *crimes*. Les mensonges & les jugemens téméraires sont des *péchés*. Les duels & les contrebandes sont des *délits*. Les incendies & les empoisonnemens sont des *forfaits*.

Il faut pardonner la *faute*, punir le *crime*, ne point décider sur le *péché*, examiner la nature du *délit*, & avoir horreur du *forfait*.

FIERTE'. DEDAIN.

Le premier de ces mots se dit également en bien & en mal ; je ne le prens néanmoins ici qu'en mauvaise part, parce que c'est dans ce seul sens qu'il est synonyme avec l'autre. Ils dénotent alors tous les deux un sentiment qui nous empêche de nous familiariser, & qui nous éloigne des personnes que nous croyons au-dessous de nous, soit par la naissance, les biens, ou les talens ; avec cette différence, que la *fiercé* est fondée sur l'estime qu'on a de soi-même ; & le *dédain*, sur le peu de cas qu'on fait des autres.

La fortune donne ordinairement de la *fiercé* aux gens d'un petit esprit, ou d'une sotte éducation. Ceux qui n'ont que l'étiquette du mérite, se font du *dédain* une sorte de décoration personnelle, qui produit un effet tout contraire à leur intention, en les avilissant aux yeux de ceux dont ils prétendent se faire admirer.

FIN. DELICAT.

Il suffit d'avoir assez d'esprit, pour concevoir ce qui est *fin* ; mais il faut encore du goût, pour entendre ce qui est *délicat*. Le premier est au-dessus

deffus de la portée de bien des gens, & le second trouve peu de personnes qui soient à la sienne.

Un discours *fin* est quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu; mais qui ne sent pas le *délicat* du premier coup, ne le sentira jamais. On peut chercher l'un, & il faut saisir l'autre.

Fin est d'un usage plus étendu; on s'en sert également pour les traits de malignité comme pour ceux de bonté. *Délicat* est d'un service, comme d'un mérite, plus rare; il ne sied pas aux traits malins, & il figure avec grace en fait de choses flatteuses. Ainsi l'on dit une satire *fine*, une louange *délicate*.

FIN. SUBTIL. DELIÉ.

Un homme *fin* marche avec précaution par des chemins couverts. Un homme *subtil* avance adroitement par des voies courtes. Un homme *délié* va d'un air libre & aisé par des routes sûres.

Les Normands ont la réputation d'être *fins*. Les Gascons passent pour *subtils*. La Cour fournit les gens les plus *déliés*.

FONDER. ETABLIR. INSTITUER.

ERIGER.

Fonder, c'est donner le nécessaire pour la subsistance; il exprime proprement des libéralités temporelles. *Etablir*, c'est accorder une place & un lieu de résidence; il a un rapport particulier à l'autorité & au gouvernement civil. *Instituer*, c'est créer & former les choses; il en désigne l'auteur, ou celui qui les a le premier imaginées.

ginées & mises au monde. *Eriger*, c'est changer en mieux la valeur des choses; il ne s'emploie bien que pour les fiefs & les dignités.

Louis IX a *fondé* les Quinze-Vingts. Louis XIV a *établi* les Filles de saint Cyr. Ignace de Loyola a *institué* les Jésuites. Paris a été *érigé* en Archevêché en 1622, sous Louis XIII.

**FOU. EXTRAVAGANT. INSENSE.
IMBECILLE.**

Le *fou* manque par la raison, & se conduit par la seule impression mécanique. L'*extravagant* manque par la règle, & suit ses caprices. L'*insensé* manque par l'esprit, & marche sans lumière. L'*imbécille* manque par les organes, & va par le mouvement d'autrui sans aucun discernement.

Les *fous* ont l'imagination forte; les *extravagans* ont les idées singulières; les *insensés* les ont bornées; & les *imbécilles* n'en ont point de leur propre fonds.

**GAIN. PROFIT. LUCRE.
EMOLUMENT. BENEFICE.**

Le *gain* semble être quelque chose de très casuel, qui suppose des risques & du hazard; voilà pourquoi ce mot est d'un grand usage pour les joueurs & pour les commerçans. Le *profit* paroît être plus sûr & venir d'un rapport habituel, soit de fonds, soit d'industrie; ainsi l'on dit les *profits* du jeu, pour ceux qui donnent à jouer ou fournissent les cartes, & le *profit* d'une terre, pour exprimer ce qu'on en retire outre les revenus fixés par

par les baux. Le *lucre* est d'un style plus soutenu, & dont l'idée a quelque chose de plus abstrait & de plus général; son caractère consiste dans un simple rapport à la passion de l'intérêt, de quelque manière qu'elle soit satisfaite; voilà pourquoi l'on dit très bien d'un homme, qu'il aime le *lucre*; & qu'en pareille occasion l'on ne se serviroit pas des autres mots avec la même grace. L'*émolument* est affecté aux charges & aux emplois; marquant non seulement la finance réglée des appointemens, mais encore tous les autres revenant-bons. *Bénéfice* ne se dit guère que pour les Banquiers, les commissionnaires, & les affaires d'argent; ou dans la Jurisprudence pour les héritiers, qui, craignant de trouver une succession surchargée de dettes, ne l'acceptent que par *bénéfice* d'inventaire.

Quelques rigoristes ont déclaré illicite tout gain fait aux jeux de hazard. On nomme souvent *profit*, ce qui est vol. Tout ce qui n'a que le *lucre* pour objet, est roturier. Ce n'est pas toujours où il y a le plus d'*émolumens*, qu'il se trouve le plus d'honneur. Le *bénéfice* qu'on tire du changement des monnoies, ne répare pas la perte réelle que ce dérangement cause dans l'Etat.

GARDER. RETENIR.

On *garde* ce qu'on ne veut pas donner. On *retient* ce qu'on ne veut pas rendre.

Nous *gardons* notre bien. Nous *retenons* celui d'autrui.

L'avare *garde* ses trésors. Le débiteur *retient* l'argent de son créancier.

L'honnête-homme a de la peine à *garder* ce qu'il possède, lorsque le fripon est autorisé à *retenir* ce qu'il a pris.

GENERAL. UNIVERSEL.

Ce qui est *général* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en gros. Ce qui est *universel* regarde tous les particuliers, ou tout le monde en détail.

Le gouvernement des Princes n'a pour objet que le bien *général*; mais la providence de Dieu est *universelle*.

Un Orateur parle en *général*, lorsqu'il ne fait point d'application particulière. Un savant est *universel*, lorsqu'il fait de tout.

GENIE. TALENT.

Ils naissent tous les deux avec nous, & sont une heureuse disposition de la nature pour les arts & pour les emplois; mais le *génie* paroît être plus intérieur, & tenir un peu de l'esprit inventif; le *talent* semble être plus extérieur, & tenir davantage d'une exécution brillante.

On a le *génie* de la poésie & de la peinture. On a le *talent* de parler & d'écrire.

Tel qui a du *génie* pour composer, n'a point de *talent* pour débiter.

GENS. PERSONNES.

Le mot de *gens* a une valeur très indéfinie, qui le rend incapable d'être uni avec un nombre, & d'avoir aucun rapport marqué à l'égard du sexe. Celui de *personnes* en a une plus particularisée, qui le rend susceptible de calcul, & de rapport au sexe quand on veut le désigner.

Il y a d'honnêtes *gens* à la Cour; les *personnes* de

de l'un & de l'autre sexe y font plus polies qu'ailleurs.

Le plaisir de la table n'admet que *gens* de bonne humeur, & ne souffre pas qu'on soit plus de huit *personnes*.

Pour bien faire le détail d'une compagnie, il faut faire connoître la qualité des *gens* & le nombre des *personnes* qui la composent.

Dans tous les gouvernemens il se trouve des *gens* mal-intentionnés; & il y a toujours dans les assemblées quelques *personnes* mécontentes.

Les Rois ne sont pas des *personnes* sacrées aux *gens* propres à tout entreprendre.

GLOIRE. HONNEUR.

La *gloire* dit quelque chose de plus éclatant que l'*honneur*. Celle-là fait qu'on entreprend, de son propre mouvement & sans y être obligé, les choses les plus difficiles. Celui-ci fait qu'on exécute, sans répugnance & de bonne grace, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger.

L'homme peut être indifférent pour la *gloire*; mais il ne lui est pas permis de l'être pour l'*honneur*.

Le desir d'acquérir de la *gloire* pousse quelquefois le courage du soldat jusqu'à la témérité; & les sentimens d'*honneur* le retiennent souvent dans le devoir, malgré les mouvemens de la crainte.

Il est assez d'usage, dans le discours, de mettre l'intérêt en antithèse avec la *gloire*, & le goût avec l'*honneur*. Ainsi l'on dit, qu'un auteur qui travaille pour la *gloire* s'attache plus à perfectionner ses ouvrages, que celui qui travaille pour l'intérêt; & que quand un avare fait de la dépense, c'est plus par *honneur* que par goût.

GRACES. AGREMENS.

Les *graces* naissent d'une politesse naturelle, accompagnée d'une noble liberté; c'est un vernis qu'on répand dans le discours, dans les actions, dans le maintien, & qui fait qu'on plaît jusque dans les moindres choses. Les *agréments* viennent d'un assemblage de traits fins, que l'humeur & l'esprit animent; ils l'emportent souvent sur ce qui est plus régulièrement beau.

Il semble que le corps soit plus susceptible de *graces*, & l'esprit d'*agréments*. L'on dit d'une personne qu'elle marche, danse, chante avec *grace*, & que sa conversation est pleine d'*agréments*.

Que peut desirer un homme dans une Dame, que de trouver, au-delà d'un extérieur formé de *graces* & d'*agréments*, un intérieur composé de ce qu'il y a de plus solide dans l'esprit & de plus délicat dans les sentimens? En est-il de ce caractère?

GRAVE. SERIEUX. PRUDE.

On est *grave* par sagesse & par maturité d'esprit. On est *sérieux* par humeur & par tempérament. On est *prude* par goût & par affectation.

La légèreté est l'opposé de la *gravité*; l'enjouement l'est du *sérieux*; le badinage l'est de la *prudence*.

L'habitude de traiter les affaires nous donne de la *gravité*. Les réflexions d'une morale sévère rendent *sérieux*. Le desir de passer pour *grave* fait qu'on devient *prude*.

GROS.

GROS. ÉPAIS.

Une chose est *grosse* par la quantité de sa circonférence; elle est *épaisse* par l'une de ses dimensions.

Un arbre est *gros*. Une planche est *épaisse*.

Il est difficile d'embrasser ce qui est *gros*. On a de la peine à percer ce qui est *épais*.

HABILE. SAVANT. DOCTE.

Les connoissances qui se réduisent en pratique rendent *habile*. Celles qui ne demandent que de la spéculation font le *savant*. Celles qui remplissent la mémoire font l'*homme-docte*.

On dit du Prédicateur & de l'Avocat, qu'ils sont *habiles*; du Philosophe & du Mathématicien, qu'ils sont *savans*; de l'Historien & du Jurisconsulte, qu'ils sont *doctes*.

L'*habile* semble plus entendu; le *savant* plus profond; & le *docte* plus universel.

Nous devenons *habiles* par l'expérience; *savans* par la méditation; *doctes* par la lecture.

HAINE. AVERSION. ANTI-PATHIE. REPUGNANCE.

Le mot de *haine* s'applique plus ordinairement aux personnes. Les mots d'*aversion* & d'*antipathie* conviennent à tout également. On ne se sert de celui de *répugnance* qu'à l'égard des actions; c'est-à-dire, lorsqu'il s'agit de faire quelque chose.

La *haine* est plus volontaire, & paroît jeter ses racines dans la passion, ou dans le ressentiment d'un

d'un cœur irrité & plein de fiel. L'*aversion* & l'*antipathie* sont moins dépendantes de la liberté, & paroissent avoir leur source dans le tempérament, ou dans le goût naturel; mais avec cette différence, que l'*aversion* a des causes plus connues; & que l'*antipathie* en a de plus secretes. Pour la *répugnance* elle n'est pas, comme les autres, une habitude qui dure; c'est un sentiment passager, causé par la peine ou par le dégoût de ce qu'on est obligé de faire.

Les manières impertinentes & les mauvaises qualités, qu'on remarque dans les personnes ou qu'on leur attribue, nourrissent la *haine*; elle ne cesse que quand on commence à les regarder avec d'autres yeux, soit par un retour d'estime, soit par reconnoissance pour quelque service, ou par un mouvement d'intérêt. Les défauts que nous avons en horreur & les façons d'agir opposées aux nôtres, nous donnent de l'*aversion* pour les personnes qui les ont; elle ne cesse que lorsque ces personnes changent & s'accommodent à notre esprit & à nos mœurs; ou que nous changeons nous-mêmes en prenant leurs inclinations. La différence du tempérament, la singularité de l'humeur, l'esprit particulier, & le je-ne-sai-quoi d'un air qui déplaît, produisent l'*antipathie*; elle dure jusqu'à ce que les ressorts secrets du sang & de la nature aient fait un assez grand changement dans le goût, pour qu'il soit universel, ou entièrement soumis à la raison. Une infinité de motifs particuliers peuvent causer la *répugnance* qu'on a à user des choses ou à les faire, selon la nature de ces choses, les occasions, & les circonstances; on ne la sent qu'autant qu'on est contraint par les autres, ou qu'on se contraint soi-même.

La *haine* fait tout blâmer dans les personnes qu'on

qu'on hait, & y noircit jusqu'aux vertus. L'*aversion* fait qu'on évite les gens, & qu'on en regarde la société comme quelque chose de fort désagréable. L'*antipathie* fait qu'on ne les peut souffrir, & nous en rend la compagnie fatigante. La *répugnance* empêche qu'on ne fasse les choses de bonne grace, & donne un air gêné, qui fait voir que ce n'est pas le cœur qui commande ce qu'on exécute.

Il y a moins loin, comme l'a dit un homme d'esprit, de la *haine* à l'amour, que de la *haine* à l'indifférence. C'est quelquefois pour ceux avec qui le devoir nous engage à vivre, que nous avons le plus d'*aversion*. Rien ne dépend moins de nous que l'*antipathie*; tout ce que nous pouvons faire, c'est de la dissimuler. On ne doit jamais faire avec *répugnance* ce que la raison, l'honneur & le devoir exigent.

Il ne faut avoir de la *haine* que pour le vice; de l'*aversion*, que pour ce qui est nuisible; de l'*antipathie*, que pour ce qui porte au crime; & de la *répugnance*, que pour les fausses démarches, ou pour ce qui peut donner atteinte à la réputation.

HARANGUE. DISCOURS.

O R A I S O N.

Le dernier de ces mots suppose toujours quelque appareil ou quelque circonstance éclatante. Les deux autres n'expriment ni n'excluent l'éclat; la *harangue* pouvant avoir sa place dans une occasion pressée & peu connue, & le *discours* étant souvent préparé pour des occasions publiques & brillantes. Je fais donc excuse à certains critiques si je n'adhère pas, dans cette seconde édition, au

jugement qu'ils ont porté sur cet article, & si je ne pense pas, comme eux, que ce soit dans cette idée d'appareil que consiste la différence qui est entre la *harangue* & le *discours*. Ce n'est pas faute de docilité, c'est faute de persuasion; puisque les *discours*, qu'on prononce aux réceptions des Académiciens, dans les chaires, & en cent autres occasions, peuvent avoir l'appareil le plus éclatant, sans être ni *harangues* ni *oraisons*; & que, dans une conversation secrète ou dans un tête-à-tête, on peut *haranguer* au-lieu de *discourir*. Leur censure n'a été fondée que sur ce qu'ils ont pensé que le mot de *discours* étoit placé dans le sens général, où il marque tout ce qui part de la faculté de la parole, & non dans le sens particulier d'un *discours* préparé. Mais quelle apparence qu'on puisse le prendre dans un autre sens que dans celui-ci, pour le mettre en comparaison & en faire un synonyme avec le mot de *harangue*? Ce préliminaire posé, voici comment je crois devoir caractériser ces mots.

La *harangue* en veut proprement au cœur, elle a pour but de persuader & d'émouvoir; sa beauté consiste à être vive, forte & touchante. Le *discours* s'adresse directement à l'esprit; il se propose d'expliquer & d'instruire; sa beauté est d'être clair, juste & précis. L'*oraison* travaille à prévenir l'imagination; son plan roule ordinairement sur la louange, ou sur la critique; sa beauté consiste à être noble, délicate & brillante.

Le Capitaine fait à ses soldats une *harangue*, pour les animer au combat. L'Académicien prononce un *discours*, pour développer ou pour soutenir un système. L'Orateur prononce une *oraison* funèbre, pour donner à l'assemblée une grande idée de son héros.

La

La longueur de la *harangue* rallentit quelquefois le feu de l'action. Les fleurs du *discours* en diminuent souvent les graces. La recherche du merveilleux dans l'*oraison* lui fait perdre l'avantage du vrai.

HAZARD. FORTUNE. SORT.

DESTIN.

Le *hazard* ne forme ni ordre ni deffein; on ne lui attribue ni connoissance ni volonté; & ses évènements sont toujours très incertains. La *fortune* forme des plans & des deffeins, mais sans choix; on lui attribue une volonté sans discernement; & l'on dit qu'elle agit en aveugle. Le *sort* suppose des différences & un ordre de partage; on ne lui attribue qu'une détermination cachée, qui laisse dans le doute jusqu'au moment qu'elle se manifeste. Le *destin* forme des deffeins, des ordres, & des enchainemens de causes; on lui attribue la connoissance, la volonté, & le pouvoir; ses vues sont fixes & déterminées.

Le *hazard* fait. La *fortune* veut. Le *sort* décide. Le *destin* ordonne.

La plupart des succès sont plus l'effet du *hazard* que de l'habileté. Il en coûte beaucoup au repos, pour contraindre la *fortune* à nous regarder d'un œil favorable. On a vu des intrépides abandonner volontairement leur vie au *sort* du dé. Tout ce qui est écrit dans le livre du *destin* est inévitable, parce qu'on ne peut ni forcer son tempérament, ni voir au-delà de la portée de ses lumières.

HONNETE. CIVIL. POLI.
GRACIEUX. AFFABLE.

Nous sommes *honnêtes*, par l'observation des bienfaisances & des usages de la société. Nous sommes *civils*, par les honneurs que nous rendons à ceux qui se trouvent à notre rencontre. Nous sommes *polis*, par les façons flatteuses que nous avons, dans la conversation & dans la conduite, pour les personnes avec qui nous vivons. Nous sommes *gracieux*, par des airs prévenans pour ceux qui s'adressent à nous. Nous sommes *affables*, par un abord doux & facile à nos inférieurs qui ont à nous parler.

Les manières *honnêtes* sont une marque d'attention. Les *civiles* sont un témoignage de respect. Les *polis* sont une démonstration d'estime. Les *gracieuses* sont une preuve d'humanité. Les *affables* sont une insinuation de bienveillance.

Il faut être *honnête* sans cérémonie; *civil* sans importunité; *poli* sans fadeur; *gracieux* sans minauderie; & *affable* sans familiarité.

HONTE. PUDEUR.

Les reproches de la conscience causent la *honte*. Les sentimens de modestie produisent la *pudeur*. Elles sont quelquefois l'une & l'autre monter le rouge au visage; mais alors on rougit de *honte*, & l'on devient rouge par *pudeur*.

Il ne convient point de se glorifier ni d'avoir *honte* de sa naissance; ce sont des traits d'orgueil: mais il convient également au noble & au roturier d'avoir *honte* de leurs fautes. Quoique la *pu-*
deur

deur soit une vertu, il y a néanmoins des occasions où elle passe pour foiblesse & timidité.

I C I. L À.

Ici est le lieu même où est la personne qui parle. *Là* est un lieu différent. Le premier marque & spécifie l'endroit. Le second est plus vague; il a besoin, pour être entendu, d'être accompagné de quelque signe de l'œil ou de la main.

On dit, venez *ici*, allez *là*. L'un est plus près, l'autre est plus éloigné.

I D E' E. P E N S E' E.

I M A G I N A T I O N.

L'*idée* représente l'objet, & nous frappe. La *pensée* considère l'objet, & nous persuade. L'*imagination* forme l'objet, & nous séduit.

On est sûr de plaire dans la conversation, quand on a des *idées* justes, des *pensées* fines, & des *imaginations* brillantes.

On ne s'entend pas, dans la plupart des contestations, faute de simplifier les *idées*. On reproche aux Anglois de trop creuser les *pensées*. On accuse les femmes de prendre souvent les *imaginations* pour des réalités.

I L - F A U T. I L - E S T - N E C E S -

S A I R E. O N - D O I T.

Le première de ces expressions marque plus précisément une obligation de complaisance, ou de coutume. La seconde marque plus particulière-

ment une obligation essentielle. La troisième est plus propre à désigner une obligation de bienfaisance.

Il faut hurler avec les loups. *Il est nécessaire* d'aimer Dieu pour être sauvé. *On doit* dans chaque chose s'en rapporter aux maîtres de l'art.

IMPOLI. GROSSIER. RUSTIQUE.

C'est un plus grand défaut d'être *grossier*, que d'être simplement *impoli*; & c'en est encore un plus grand d'être *rustique*.

L'*impoli* manque de belles manières; il ne plaît pas. Le *grossier* en a de désagréables; il déplaît. Le *rustique* en a de choquantes; il rebute.

L'*impolitesse* est le défaut des gens d'une médiocre éducation; la *grossièreté* l'est de ceux qui en ont eu une mauvaise; & la *rusticité* l'est de ceux qui n'en ont point eu.

On souffre l'*impoli* dans le commerce du monde; on évite le *grossier*; & l'on ne se lie point du tout avec le *rustique*.

INCERTITUDE. DOUTE.

IRRESOLUTION.

Dans le sens où ces mots sont synonymes, ils marquent tous les trois une indécision; mais l'*incertitude* vient de ce que l'évènement des choses est inconnu; le *doute* vient de ce que l'esprit ne fait pas faire un choix; & l'*irrésolution* vient de ce que la volonté a de la peine à se déterminer.

On est dans l'*incertitude* sur le succès de ses démarches; dans le *doute* sur ce qu'on doit faire; & dans l'*irrésolution* sur ce qu'on veut faire.

L'hom-

L'homme sage ne fort guère de l'*incertitude* sur l'avenir; du *doute* sur les opinions; & de l'*irrésolution* sur les engagements.

INCLINATION. PENCHANT.

L'*inclination* dit quelque chose de moins fort que le *penchant*. La première nous porte vers un objet, & l'autre nous y entraîne.

Il semble aussi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation; & que le *penchant* tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies est essentiel pour les jeunes-gens; parce qu'à cet âge on prend aisément les *inclinations* de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un *penchant* insurmontable vers le plaisir; il le cherche même au moment qu'il croit se faire violence.

On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête; mais on suppose celui du *penchant* plus sensuel, & quelquefois même honteux. Ainsi l'on dit qu'un homme a de l'*inclination* pour les arts & pour les sciences; & qu'il a du *penchant* à la débauche & au libertinage.

INCROYABLE. PARADOXE.

On se fert d'*incroyable* en fait d'événemens; & de *paradoxe* en fait d'opinions. On raconte des choses *incroyables*; on propose des *paradoxes*.

Les peuples & les enfans ne trouvent rien d'*incroyable*, lorsque c'est leurs maîtres qui parlent. Une proposition nouvelle, quoique vraie, risque d'être traitée de *paradoxe*, tandis qu'une vieille opinion, quoiqu'extravagante, conserve tout son crédit.

**INDOLENT. NONCHALANT.
PARESSEUX. NEGLIGENT.**

On est *indolent* par défaut de sensibilité; *nonchalant* par défaut d'ardeur; *pareseux* par défaut d'action; *négligent* par défaut de soin.

Rien ne pique l'*indolent*; il vit dans la tranquillité, & hors des atteintes que donnent les fortes passions. Il est difficile d'animer le *nonchalant*; il va mollement & lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte, chez le *pareseux*, sur les avantages que procure le travail. L'inattention est l'appanage du *négligent*; tout lui échape, & il ne se pique point d'exactitude.

L'*indolence* émouffe le goût. La *nonchalance* craint la fatigue. La *parese* fuit la peine. La *négligence* apporte des délais & fait manquer l'occasion.

Je crois que l'amour est de toutes les passions la plus propre à vaincre l'*indolence*. Il me semble qu'on surmonte plus aisément la *nonchalance* par la crainte du mal, que par l'espérance du bien. L'ambition fut toujours l'ennemie mortelle de la *parese*. Des intérêts personnels & considérables ne souffrent point de *négligence*.

INDUSTRIE. SAVOIR-FAIRE.

L'*industrie* est un tour ou une adresse de la conduite. Le *savoir-faire* est un avantage d'art ou de talent.

Dans la nécessité, la ressource de l'*industrie* est plus prompte; celle du *savoir-faire* est plus sûre.

On nomme chevaliers d'*industrie* ceux qui, sans biens, sans emplois, sans métier, vivent néanmoins

moins dans le monde d'une façon honnête, quoiqu'aux dépens d'autrui. Il y a dans tous les états un *savoir-faire*, qui en augmente les profits & les honneurs, & qui s'acquiert plus par pénétration que par maximes.

INIMITIE. RANCUNE.

L'*inimitié* est plus déclarée; elle paroît toujours ouvertement. La *rancune* est plus cachée; elle dissimule.

Les mauvais services & les discours desobligeans entretiennent l'*inimitié*; elle ne finit que lorsque fatigué de chercher à nuire, on se raccommode; ou que persuadé par des amis communs, on se réconcilie. Le souvenir d'un tort ou d'un affront reçu conserve la *rancune* dans le cœur; elle n'en sort que lorsqu'on n'a plus aucun desir de vengeance, & qu'on pardonne sincèrement.

L'*inimitié* n'empêche pas toujours d'estimer son ennemi, ni de lui rendre justice; mais elle empêche de le caresser, & de lui faire du bien autrement que par de certains mouvemens d'honneur & de grandeur d'ame, auxquels on sacrifie quelquefois la vengeance. La *rancune* fait toujours embrasser avec plaisir l'occasion de se venger; mais elle fait se couvrir de l'extérieur de l'amitié jusqu'au moment qu'elle trouve à se satisfaire.

Il y a quelquefois de la noblesse dans l'*inimitié*; & il seroit honteux de n'en point avoir pour certaines personnes. Mais la *rancune* a toujours quelque chose de bas; un courage fier refuse nettement le pardon, ou l'accorde de bonne grace.

On a vu les sentimens héréditaires, & l'*inimitié*, se perpétuer dans les familles; les mœurs sont changées, le fils ne veut du père que la succession des biens.

biens. Les réconciliations parfaites font rares; il reste souvent bien de la *rancune* après celles qui paroissent être les plus sincères; & la façon de pardonner qu'on attribue aux Italiens, est assez celle de toutes les nations.

Je crois qu'il n'y a que les perturbateurs du repos public qui doivent être l'objet de l'*inimitié* d'un philosophe. S'il y a un cas où la *rancune* soit excusable, c'est à l'égard des traitres; leur crime est trop noir, pour qu'on puisse penser à eux sans indignation.

INSINUER. PERSUADER.

SUGGERER.

On *insinue* finement & avec adresse. On *persuade* fortement & avec éloquence. On *suggère* par crédit & avec artifice.

Pour *insinuer*, il faut ménager le tems, l'occasion, l'air, & la manière de dire les choses. Pour *persuader*, il faut faire sentir les raisons & l'avantage de ce qu'on propose. Pour *suggérer*, il faut avoir acquis de l'ascendant sur l'esprit des personnes.

Insinuer dit quelque chose de plus délicat. *Persuader* dit quelque chose de plus pathétique. *Suggérer* emporte quelquefois dans sa valeur quelque chose de frauduleux.

On couvre habilement ce qu'on veut *insinuer*. On propose nettement ce qu'on veut *persuader*. On fait valoir ce qu'on veut *suggérer*.

On croit souvent avoir pensé de soi-même ce qui a été *insinué* par d'autres. Il est arrivé plus d'une fois qu'un mauvais raisonnement a *persuadé* des gens, qui ne s'étoient pas rendus à des preuves
con-

convaincantes & démonstratives. La société des personnes qui ne pensent & n'agissent qu'autant qu'elles sont *suggérées* par leurs domestiques, ne peut pas être d'un goût bien délicat.

INTERIEUR. DEDANS.

L'*intérieur* est caché par l'extérieur. Le *dedans* est renfermé par les dehors.

Il faut savoir pénétrer dans l'*intérieur* des hommes, pour n'être pas la dupe de leur extérieur. Un bâtiment doit être commode en *dedans*, & régulier en dehors.

Les politiques ne montrent jamais l'*intérieur* de leur ame; ils retiennent au *dedans* d'eux-mêmes tous les mouvemens de leurs passions.

INTERIEUR. INTERNE.

INTRINSEQUE.

Intérieur se dit plus particulièrement des choses spirituelles. *Interne* a plus de rapport aux parties du corps. *Intrinsèque* s'applique à la valeur ou à la qualité qui résulte de l'essence des choses mêmes, indépendamment de l'estimation des hommes.

La dévotion doit être *intérieure*. Les maladies *internes* sont les plus dangereuses. Les fréquentes mutations des monnoies ont appris à faire attention à leur valeur *intrinsèque*.

INVENTER. TROUVER.

On *invente* de nouvelles choses, par la force de l'imagination. On *trouve* des choses cachées, par

la recherche & par l'étude. L'un marque la fécondité de l'esprit, & l'autre la pénétration.

La Mécanique *invente* les outils & les machines. La Physique *trouve* les causes & les effets.

Le Baron de Ville a *inventé* la Machine de Marli. Harvée a *trouvé* la circulation du sang.

JOIE. GAÏETE.

La *joie* est dans le cœur. La *gaieté* est dans les manières. L'une consiste dans un doux sentiment de l'ame; l'autre, dans une agréable situation d'esprit.

Il arrive quelquefois que la possession d'un bien, dont l'espérance nous avoit causé beaucoup de *joie*, nous procure beaucoup de chagrin. Il ne faut souvent qu'un tour d'imagination, pour faire succéder une grande *gaieté* aux larmes qui paroissent les plus amères.

JUSTESSE. PRECISION.

La *justesse* empêche de donner dans le faux; & la *précision* écarte l'inutile.

Le discours *précis* est une marque ordinaire de la *justesse* de l'esprit.

LACHE. POLTRON.

Le *lâche* recule; le *poltron* n'ose avancer. Le premier ne se défend pas; le second n'attaque point.

Il ne faut pas compter sur la résistance d'un *lâche*, ni sur le secours d'un *poltron*.

LARRON. FRIPON. FILOU.
VOLEUR.

Ce sont gens qui prennent ce qui ne leur appartient pas; avec cette différence, que le *larron* prend en cachette; il dérobe. Le *fripon* prend par finesse; il trompe. Le *filou* prend avec adresse & subtilité; il escamote. Le *voleur* prend de toutes manières, & même de force & avec violence.

Le *larron* craint d'être découvert; le *fripon* d'être reconnu; le *filou* d'être surpris; & le *voleur* d'être pris.

LASSER. FATIGUER.

La continuation d'une même chose *lasse*. La *peine fatigue*. On se *lasse* à se tenir debout. On se *fatigue* à travailler.

Etre *las*, c'est ne pouvoir plus agir. Etre *fatigué*, c'est avoir trop agi.

La *lassitude* se fait quelquefois sentir sans qu'on n'ait rien fait; elle vient alors d'une disposition du corps, & d'une lenteur de circulation dans le sang. La *fatigue* est toujours la suite de l'action; elle suppose un travail rude, ou par la difficulté, ou par la longueur.

Dans le sens figuré, un suppliant *lasse* par sa persévérance; & il *fatigue* par ses importunités.

On se *lasse* d'attendre. On se *fatigue* à poursuivre.

LEGERE. INCONSTANTE.

VOLAGE. CHANGEANTE.

Une *légère* ne s'attache pas fortement. Une *inconstante* ne s'attache pas pour long-tems. Une *volage* ne s'attache pas à un seul. Une *changeante* ne s'attache pas au même.

La *légère* se donne à un autre, parce que le premier ne la retient pas; l'*inconstante*, parce que son amour est fini; la *volage*, parce qu'elle veut goûter de plusieurs; & la *changeante*, parce qu'elle en veut goûter de différens.

Les hommes sont ordinairement plus *légers* & plus *inconstans* que les femmes; mais celles-ci sont plus *volages* & plus *changeantes* que les hommes. Ainsi les premiers pèchent par un fonds d'indifférence, qui fait cesser leur attachement; & les secondes par un fonds d'amour, qui leur fait souhaiter de nouveaux attachemens. Par conséquent le mérite des hommes me paroît être dans la persévérance; & celui des femmes dans la résistance. Les uns doivent se munir contre les dégoûts; & les autres contre les attaques.

LEVER. ELEVER. SOULEVER.

HAUSSER. EXHAUSSER.

On *lève* en dressant ou en mettant debout. On *élève* en plaçant dans un lieu ou dans un ordre éminent. On *soulève* en faisant perdre terre & portant en l'air. On *hausse* en ajoutant un degré supérieur, soit de situation, soit de force, soit d'étendue. On *exhausse* en augmentant la dimension perpendiculaire, c'est-à-dire en donnant plus de
hau-

hauteur par une continuation de la chose même.

On dit *lever* une échelle, *élever* une statue, *soulever* un coffre, *hausser* les épaules & la voix, *exhausser* un bâtiment.

LIER. ATTACHER.

On *lie* pour empêcher que les membres n'agissent, ou que les parties d'une chose ne se séparent. On *attache* pour arrêter une chose, ou pour empêcher qu'elle ne s'éloigne.

On *lie* les pieds & les mains d'un criminel; & on *l'attache* à un poteau.

On *lie* un faisceau de verges avec une corde. On *attache* une planche avec un clou.

Dans le sens figuré, un homme est *lié*, lorsqu'il n'a pas la liberté d'agir; & il est *attaché*, quand il n'est pas en état de changer de parti ou de le quitter.

L'autorité & le pouvoir *lient*. L'intérêt & l'amour *attachent*.

Nous ne croyons pas être *liés*, lorsque nous ne voyons pas nos liens; & nous ne sentons pas que nous sommes *attachés*, lorsque nous ne pensons point à faire usage de notre liberté.

LIEU. ENDROIT. PLACE.

Lieu marque un total d'espace. *Endroit* n'indique proprement que la partie d'un espace plus étendu. *Place* insinue une idée d'ordre & d'arrangement.

Paris est le *lieu* du monde le plus agréable. Les espions vont dans tous les *endroits* de la ville. Les premières *places* ne sont pas toujours les plus commodes.

On

On est dans le *lieu*. On cherche l'*endroit*. On occupe la *place*.

LITTÉRATURE. ERUDITION.

SAVOIR. SCIENCE. DOCTRINE.

Il y a, ce me semble, entre les quatre premières de ces qualités un ordre de gradation & de sublimité d'objet, suivant le rang où elles sont ici placées. La *littérature* désigne simplement les connoissances qu'on acquiert par les études ordinaires du collège; car ce mot n'est pas pris ici dans le sens où il sert à dénommer en général l'occupation de l'étude & les ouvrages qu'elle produit. L'*érudition* annonce des connoissances plus recherchées, mais dans l'ordre seulement des belles-lettres. Le *savoir* dit quelque chose de plus étendu, principalement dans ce qui est de pratique. La *science* enchérit par la profondeur des connoissances, avec un rapport particulier à ce qui est de spéculation. Quant au mot de *doctrine*, il ne se dit proprement qu'en fait de mœurs & de religion; il emporte aussi une idée de choix dans le dogme, & d'attachement à un parti ou à une secte.

La *littérature* fait les gens lettrés. L'*érudition* fait les gens de lettres. Le *savoir* fait les doctes. La *science* fait les savans. La *doctrine* fait les gens instruits.

Il y a eu un tems où la noblesse se piquoit de n'avoir pas même les premiers élémens de *littérature*. Le goût de l'*érudition* fournit des amusemens infinis à une vie tranquille & retirée. Il faut dans le *savoir* préférer l'utile au brillant. Le reproche d'orgueil qu'on fait à la *science* n'est qu'une orgueilleuse insulte, de la part de l'ignorance.

On

On suit ordinairement la *doctrine* de ses maîtres, sans trop examiner si elle est la bonne.

LOURD. PESANT.

Le mot de *lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps; & celui de *pesant* a un rapport plus particulier à ce qui charge l'esprit. Il faut de la force pour porter l'un, & de la supériorité de génie pour soutenir l'autre.

L'homme foible trouve *lourd* ce que le robuste trouve léger. L'administration de toutes les affaires d'un Etat est un fardeau bien *pesant* pour un seul.

LUEUR. CLARTÉ. SPLENDEUR.

La *lueur* est un commencement de *clarté*, & la *splendeur* en est la perfection. Ce sont les trois différens degrés de l'effet de la lumière.

Tout le secours de la *lueur* se borne à faire apercevoir & découvrir les objets. La *clarté* les fait pleinement distinguer & connoître. La *splendeur* les montre dans leur éclat.

MALHEUR. ACCIDENT.

DESASTRE.

Tous ces mots annoncent & désignent un fâcheux événement. Mais le *malheur* s'applique particulièrement aux événemens de fortune & de choses étrangères à la personne. L'*accident* regarde proprement ce qui arrive dans la personne-même. Le *desastre* dit quelque chose de plus général.

C'est

C'est un *malheur*, de perdre son argent ou son ami. C'est un *accident*, de tomber ou d'être blessé. C'est un *desastre*, de se voir tout à coup ruiné & deshonoré dans le monde.

On dit un grand *malheur*, un cruel *accident*, & un *desastre* affreux.

MALIN. MAUVAIS. MECHANT.

MALICIEUX.

Le *malin* l'est de sang-froid; il est rusé; quand il nuit, c'est un tour qu'il joue; pour s'en défendre, il faut s'en défier. Le *mauvais* l'est par emportement; il est violent; quand il nuit, il satisfait sa passion; pour n'en rien craindre, il ne faut pas l'offenser. Le *méchant* l'est par tempérament; il est dangereux; quand il nuit, il suit son inclination; pour en être à couvert, le meilleur est de le fuir. Le *malicieux* l'est par caprice; il est obstiné; s'il nuit, c'est de rage; pour l'appaiser, il faut lui céder.

L'amour est un Dieu *malin*, qui se moque de ceux qui l'adorent. Le poltron fait le *mauvais*, quand il ne voit point d'ennemis. Les hommes sont quelquefois plus *méchans* que les femmes; mais les femmes sont toujours plus *malicieuses* que les hommes.

MASQUE. DEGUISE. TRAVESTI.

Il faut, pour être *masqué*, se couvrir d'un faux visage. Il suffit, pour être *déguisé*, de changer ses parures ordinaires. On ne se sert du mot de *travesti* qu'en cas d'affaires sérieuses, lorsqu'il s'agit de passer en inconnu; & c'est alors prendre un
habit

habit ordinaire & commun dans la société, mais très éloigné & très différent de celui de son état.

On se *masque* pour aller au bal. On se *déguise* pour venir à bout d'une intrigue. On se *travestit* pour n'être pas reconnu de ses ennemis.

MATIÈRE. SUJET.

La *matière* est ce qu'on emploie dans le travail. Le *sujet* est sur quoi l'on travaille.

La *matière* d'un discours consiste dans les mots, dans les phrases, & dans les pensées. Le *sujet* est ce qu'on explique par ces mots, par ces phrases, & par ces pensées.

Les raisonnemens, les passages de l'Écriture sainte, les pensées des Pères de l'Église, les caractères des passions, & les maximes de morale font la *matière* des sermons. Les mystères de la Foi & les préceptes de l'Évangile en doivent être le *sujet*.

MENAGE. MENAGEMENT.

ÉPARGNE.

On se sert du mot de *ménage* en fait de dépense ordinaire; de celui de *ménagement* dans la conduite des affaires; & de celui d'*épargne* à l'égard des revenus.

Le *ménage* est le talent des femmes; il empêche de se trouver court dans le besoin. Le *ménagement* est du ressort des maris; il fait qu'on n'est jamais dérangé. L'*épargne* convient aux pères; elle sert à amasser pour l'établissement de leurs enfans.

MENU.

MENU. DELIÉ. MINCE.

Le *menu* n'a quelquefois rapport qu'à la grosseur dont il manque, & d'autrefois il en a à la grandeur en tous sens. Le *délié* n'est opposé qu'à la grosseur, supposant toujours une sorte de longueur. Le *mince* n'attaque que l'épaisseur, pouvant beaucoup avoir des autres dimensions. Ainsi l'on dit, une jambe & une écriture *menue*; un fil *délié*; une planche & une étoffe *mince*.

METTRE. POSER. PLACER.

Mettre a un sens plus général; *poser* & *placer* en ont un plus restreint; mais *poser* c'est mettre avec justesse, dans le sens & de la manière dont les choses doivent être mises; *placer* c'est les mettre avec ordre, dans le lieu & dans le rang qui leur conviennent. Pour bien *poser*, il faut de l'adresse dans la main; pour bien *placer*, il faut du goût & de la science.

On *met* des colonnes pour soutenir un édifice; on les *pose* sur des bases; on les *place* avec symétrie.

MOMENT. INSTANT.

Un *moment* n'est pas long; un *instant* est encore plus court.

Le mot de *moment* a une signification plus étendue; il se prend quelquefois pour le tems en général, & il est d'usage dans le sens figuré. Le mot d'*instant* a une signification plus resserrée; il marque la plus petite durée du tems, & n'est jamais employé que dans le sens littéral.

Tout

Tout dépend de savoir prendre le *moment* favorable ; quelquefois un *instant* trop tôt , ou trop tard , est tout ce qui fait la différence du succès à l'infortune.

Quelque sage & quelque heureux qu'on soit , on a toujours quelque fâcheux *moment* qu'on ne sauroit prévenir. Il ne faut souvent qu'un *instant* , pour changer la face entière des choses qu'on croyoit le mieux établies.

Tous les *momens* sont chers à qui connoit le prix du tems. Chaque *instant* de la vie est un pas vers la mort.

MONDE. UNIVERS.

Monde ne renferme dans sa valeur que l'idée d'un Etre seul, quoique général ; c'est ce qui existe. *Univers* renferme l'idée de plusieurs Etres, ou plutôt celle de toutes les parties du monde ; c'est tout ce qui existe. Le premier de ces mots se prend quelquefois dans un sens particulier, comme quand on dit, l'ancien & le nouveau *monde* ; & dans un sens figuré, comme quand on dit, en ce *monde* & en l'autre, le beau *monde*, le grand *monde*, le *monde* poli. Le second se prend toujours à la lettre, & dans un sens qui n'excepte rien. C'est pourquoi il faut souvent joindre le mot TOUT avec celui de *monde* ; mais il n'est pas nécessaire de donner cette épithète au mot d'*univers*. On diroit, par exemple, que le Soleil échauffe tout le *monde*, & qu'il est le foyer de l'*univers*.

MOT. TERME. EXPRESSION.

Le *mot* est de la Langue ; l'usage en décide. Le *terme* est du sujet ; la convenance en fait la bonté.

té. *L'expression* est de la pensée; le tour en fait le mérite.

La pureté du langage dépend des *mots*; sa précision dépend des *termes*; & son brillant dépend des *expressions*.

Tout discours travaillé demande que les *mots* soient François; que les *termes* soient propres; & que les *expressions* soient nobles.

Un *mot* hasardé choque moins qu'un *mot* qui a vieilli. Les *termes* d'arts sont aujourd'hui moins ignorés dans le grand monde; il en est pourtant qui n'ont de grace que dans la bouche de ceux qui font profession de ces arts. Les *expressions* guindées & trop recherchées font à l'égard du discours, ce que le fard fait à l'égard de la beauté d'un sexe; employées pour embellir, elles enlaidissent.

MOU. INDOLENT.

Un homme *mou* ne soutient pas ses entreprises. Un *indolent* ne veut rien entreprendre. Le premier manque de courage & de fermeté. Le second manque de volonté & d'émulation.

L'homme *mou* ne vaut rien à la tête d'un parti. L'homme *indolent* n'est pas propre à le former.

NEGOCE. COMMERCE. TRAFIC.

Le *négoce* regarde les affaires de banque & de marchandises. Le *commerce* & le *trafic* ne regardent que celles de marchandises; avec cette différence, ce me semble, que le *commerce* se fait plus par vente & par achat; & le *trafic* par échanges.

NEUF. NOUVEAU. RECENT.

Ce qui n'a point servi est *neuf*. Ce qui n'avoit pas encore paru est *nouveau*. Ce qui vient d'arriver est *récent*.

On dit d'un habit, qu'il est *neuf*; d'une mode, qu'elle est *nouvelle*; d'un fait, qu'il est *récent*.

Une pensée est *neuve*, par le tour qu'on lui donne; *nouvelle*, par le sens qu'elle exprime; *récente*, par le tems de sa production.

Celui qui n'a pas encore l'expérience & l'usage du monde, est un homme *neuf*. Celui qui ne commence que d'y entrer, ou qui est le premier de son nom, est un homme *nouveau*. L'on est moins touché des anciennes histoires, que des *récentes*.

NOMMER. APPELLER.

On *nomme* pour distinguer dans le discours. On *appelle* pour faire venir dans le besoin.

Le Seigneur *appella* tous les animaux, & les *nomma* devant Adam, pour l'instruire de leurs noms; tel est le sens du texte Hébreu.

Il ne faut pas toujours *nommer* les choses par leurs noms, ni *appeller* toutes sortes de gens à son secours.

NOTES. REMARQUES. OBSERVATIONS. REFLEXIONS.

Les *notes* disent quelque chose de court & de précis. Les *remarques* annoncent un choix & une distinction. Les *observations* désignent quelque chose

chose de critique & de recherché. Les *réflexions* expriment seulement quelque chose d'ajouté aux pensées de l'auteur.

Les *notes* sont souvent nécessaires. Les *remarques* sont quelquefois utiles. Les *observations* doivent être savantes. Les *réflexions* ne sont pas toujours justes.

Le changement des mœurs & des usages fait que la plupart des auteurs ont besoin de *notes*. Il y auroit peut-être d'aussi bonnes *remarques* à faire sur les modernes, que sur les anciens. Les *observations* historiques qu'on a faites rendent l'antiquité plus connue. Les *réflexions* ne servent le plus souvent qu'à faire perdre de vue la première pensée.

GLOSE. COMMENTAIRE.

Ils sont également tous les deux des interprétations ou des explications suivies d'un texte. Mais la *glose* est plus littérale, & se fait presque mot à mot. Le *commentaire* est plus libre, & moins scrupuleux à s'écarter de la lettre. Il leur est assez ordinaire d'être diffus sur ce qui s'entend aisément, & de garder le silence sur les endroits difficiles.

OCCASION. OCCURRENCE. CONJONCTURE. CAS. CIRCONSTANCE.

Occasion se dit pour l'arrivée de quelque chose de nouveau, soit que cela se présente, ou qu'on le cherche; & dans un sens assez indéterminé, pour le tems comme pour l'objet. *Occurrence* se dit uniquement pour ce qui arrive sans qu'on le cherche, & avec un rapport fixé au tems présent. *Conjoncture* sert à marquer la situation qui provient d'un

d'un concours d'évènemens, d'affaires, ou d'intérêts. *Cas* s'emploie pour indiquer le fond de l'affaire, avec un rapport singulier à l'espèce & à la particularité de la chose. *Circonstance* ne porte que l'idée d'un accompagnement, ou d'une chose accessoire à une autre qui est la principale.

On connoit les gens dans l'*occasion*. Il faut se comporter selon l'*occurrence* des tems. Ce sont ordinairement les *conjonctures* qui déterminent au parti qu'on prend. Quelques politiques prétendent qu'il y a des *cas* où la raison défend de consulter la vertu. La diversité des *circonstances* fait que le même homme pense différemment sur la même chose.

Quoique tous ces mots s'unissent assez indifféremment avec les mêmes épithètes, il me semble pourtant qu'ils en affectent quelques-unes en propre, & qu'on dit quelquefois avec choix, une belle *occasion*, une *occurrence* favorable, une *conjoncture* avantageuse, un *cas* pressant, une *circonstance* délicate; & qu'on ne diroit pas, une *occasion* heureuse, une *occurrence* délicate, une belle *conjoncture*, un *cas* avantageux, une *circonstance* pressante.

OEUVRE. OUVRAGE.

Oeuvre dit précisément une chose faite; mais *ouvrage* dit une chose travaillée & faite avec art. Les bons Chrétiens font de bonnes-*œuvres*; les bons ouvriers font de bons *ouvrages*.

Le mot d'*œuvre* convient mieux à l'égard de ce que le cœur & les passions engagent à faire. Le mot d'*ouvrage* est plus propre à l'égard de ce qui dépend de l'esprit ou de la science. Ainsi l'on dit, une *œuvre* de miséricorde & une *œuvre* d'iniquité,

un *ouvrage* de bon goût & un *ouvrage* de critique.

Oeuvres au pluriel se dit pour le recueil de tous les *ouvrages* d'un auteur; mais lorsqu'on les indique en particulier, ou qu'on leur joint quelque épithète, on se sert du mot d'*ouvrages*.

Il y a dans les *œuvres* de Boileau un petit *ouvrage*, qui n'est presque rien, mais qu'on dit avoir produit un grand effet, en arrêtant le ridicule qu'on étoit prêt à se donner par la condamnation de la Philosophie de Descartes; c'est l'Arrêt de l'Université de Stagire.

ON. L'ON.

Ces deux expressions sont entièrement semblables pour le sens; elles ne diffèrent dans l'usage que par rapport à la délicatesse de l'oreille pour éviter la cacophonie. Il me paroît qu'on doit se servir de *l'on* après ET, SI, OU, & même après QUE lorsque le mot qui suit commence par la syllabe COM; qu'ailleurs il est ordinairement mieux de se servir d'*on*.

Que *l'on* convienne toujours de la valeur des termes, si *l'on* veut s'entendre. *On* peut commencer à lire cet ouvrage par où *l'on* voudra; & *l'on* doit le lire à plus d'une reprise.

Quelquefois la poésie met *l'on* au-lieu d'*on*, pour la mesure du vers.

ON-EST-ALLÉ. ON-A-ÉTÉ.

La première de ces expressions signifie qu'on est parti pour se rendre dans un lieu. La seconde marque qu'on en est de retour.

Tous ceux qui *sont-allés* à la guerre n'en reviendront

dront pas. Tous ceux qui *ont-été* à Rome n'en font pas meilleurs.

ON-NE-SAUROIT. ON-NE-PEUT.

On-ne-sauroit paroît plus propre pour marquer l'impuissance où l'on est de faire une chose. *On-ne-peut* sembler marquer plus précisément & avec plus d'énergie l'impossibilité de la chose en elle-même. C'est peut-être par cette raison que la particule **PAS** qui fortifie la négation ne se joint jamais avec la première de ces expressions, & qu'elle accompagne souvent l'autre avec grace.

Ce qu'*on-ne-sauroit* faire est trop difficile. Ce qu'*on-ne-peut* pas faire est impossible.

On-ne-sauroit bien servir deux maîtres. *On-ne-peut* pas obéir en même tems à deux ordres opposés.

On-ne-sauroit aimer une personne dont on a lieu de se plaindre. *On-ne-peut-PAS* en aimer une pour qui la nature nous a donné de l'aversion.

Un esprit vif *ne sauroit* s'appliquer à de longs ouvrages. Un esprit grossier *ne-peut* pas en faire de délicats.

ORDRE. REGLE.

Ils sont l'un & l'autre une sage disposition des choses; mais le mot d'*ordre* a plus de rapport à l'effet qui résulte de cette disposition; & celui de *règle* en a davantage à l'autorité & au modèle qui conduisent la disposition.

On observe l'*ordre*; on suit la *règle*. Le premier est un effet de la seconde.

REGLE. REGLEMENT.

La *règle* regarde proprement les choses qu'on doit faire; & le *règlement*, la manière dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'une quelque chose qui tient plus du Droit naturel; & dans l'idée de l'autre quelque chose qui tient plus du Droit positif.

L'équité & la charité doivent être les deux grandes *règles* de la conduite des hommes, elles sont même en droit de déroger à tous les *règlements* particuliers.

On se soumet à la *règle*. On se conforme au *règlement*. Quoique celle-là soit plus indispensable, elle est néanmoins plus transgressée; parce qu'on est plus frappé du détail du *règlement*, que de l'avantage de la *règle*.

ORGUEIL. VANITE.

PRESOMPTION.

L'*orgueil* fait que nous nous estimons. La *vanité* fait que nous voulons être estimés. La *présomption* fait que nous nous flattons d'un vain pouvoir.

L'*orgueilleux* se considère dans ses propres idées; plein & bouffi de lui-même, il est uniquement occupé de sa personne. Le *vain* se regarde dans les idées d'autrui; avide d'estime, il desire d'occuper la pensée de tout le monde. Le *présomptueux* hardi porte son espérance audacieuse jusqu'à la chimère, & s'imagine pouvoir venir à bout de tout.

La plus grande peine qu'on puisse faire à un *orgueil*,

gueilleux, est de lui mettre ses défauts sous les yeux. On ne sauroit mieux mortifier un homme *vain*, qu'en ne faisant aucune attention aux avantages dont il veut se faire honneur. Pour confondre le *présomptueux*, il n'y a qu'à le présenter à l'exécution.

PARESSE. FAINEANTISE.

La *paresse* est un moindre vice que la *faineantise*. Celle-là semble avoir sa source dans le tempérament, & celle-ci dans le caractère d'esprit.

Le *paresseux* craint la peine; il fuit ce qui fatigue. Le *faineant* n'aime point l'occupation; il est continuellement desœuvré. L'un est lent au travail; & l'autre l'évite.

PAROLE. MOT.

La *parole* est l'expression des idées par les organes de la voix; & le *mot* est la manière ou le moyen dont on se sert pour rendre cette expression; car c'est pour faire usage de la *parole* que le *mot* est établi. La première est naturelle, générale, & universelle chez les hommes. Le second est arbitraire, & varie selon les divers usages des peuples. Le OUI & le NON sont toujours & en tous lieux les mêmes *paroles* ; mais ce ne sont pas les mêmes *mots* qui les expriment en toutes sortes de langues, & dans toutes sortes d'occasions.

On a le don de la *parole* & la science des *mots* : On donne du tour & de la justesse à celle-là. On choisit & l'on range ceux-ci.

Il est de l'essence des *paroles* de signifier quelque chose; elles tendent souvent à persuader & à faire agir. Les *mots* n'ont quelquefois point de sens;

tout le but de leur établissement est la simple représentation des idées. Ainsi les *paroles* diffèrent entre elles par la différence des sens qu'elles ont; le mauvais sens fait la mauvaise *parole*. Mais il peut arriver que les *mots* ne diffèrent entre eux que par le son & l'articulation de la voix; le mauvais *mot* n'est tel, que parce qu'il n'est point en usage dans le monde poli.

L'abondance des *paroles* ne vient pas toujours de la fécondité & de l'étendue de l'esprit. L'abondance des *mots* ne fait la richesse de la Langue, qu'autant qu'elle a pour origine la diversité & l'abondance des idées.

PARTIE. PART. PORTION.

La *partie* est ce qu'on détache du tout. La *part* est ce qui en doit revenir. La *portion* est ce qu'on en reçoit. Le premier de ces mots a rapport à l'assemblage; le second au droit de propriété; & le troisième à la quantité.

On dit, une *partie* d'un livre, & une *partie* du corps humain; une *part* de gâteau, & une *part* d'enfant dans la succession; une *portion* d'héritage, & une *portion* de réfectoire.

Dans la Coutume de Normandie, toutes les filles qui viennent à partage ne peuvent pas avoir plus de la troisième *partie* des biens pour leur *part*, qui se partage entre elles par égales *portions*.

PAS. POINT.

Point nie avec plus de force que *pas*; & l'on pourroit dire que celui-ci marque simplement la négation, mais que l'autre semble de plus l'affirmer.

Pas

Pas doit être placé devants les mots qui servent à marquer le degré de qualité ou de quantité, tels que *BEAUCOUP*, *FORT*, *UN*, & autres semblables. *Point* a ordinairement meilleure grace devant la particule *DE*, & à la fin de la phrase.

Pour l'ordinaire, il n'y a *pas* beaucoup d'argent chez les gens de Lettres. La plupart des philosophes ne sont *pas* fort raisonnables. Qui n'a *pas* un sou à dépenser, n'a *pas* un grain de mérite à faire paroître. Il n'y a *point* de ressource dans une personne qui n'a *point* d'esprit. Si pour avoir du bien il en coûte à la probité, je n'en veux *point*.

PENSER. SONGER. REVER.

On *pense* tranquillement & avec ordre. On *songe* avec plus d'inquiétude & sans suite. On *rêve* d'une manière abstraite & profonde.

Le philosophe *pense* à l'arrangement de son système. L'homme embarrassé d'affaires *songe* aux expédiens pour en sortir. L'amant solitaire *rêve* à ses amours.

PERÇANT. PÉNÉTRANT.

Le mot de *perçant* tient de la force de la lumière, & du coup d'œil. Celui de *pénétrant* tient de la force de l'attention, & de la réflexion. Un esprit *perçant* voit les choses au travers des voiles dont on les couvre; il est difficile de lui cacher la vérité; il ne se laisse pas tromper. Un esprit *pénétrant* approfondit les choses sans s'arrêter à la superficie; il n'est pas aisé de lui donner le change; il ne se laisse point amuser.

PESANTEUR. POIDS. GRAVITÉ.

La *pesanteur* est, dans le corps, une qualité qu'on sent & qu'on distingue par elle-même. Le *poids* est la mesure ou le degré de cette qualité, on ne le connoit que par comparaison. La *gravité* est précisément la même chose que la *pesanteur*, avec un peu de mélange de l'idée du *poids*; c'est-à-dire qu'elle désigne une certaine mesure générale & indéfinie de *pesanteur*. Ce mot, pris dans le sens physique, est un terme dogmatique ou de science, qui n'est guère d'usage que dans l'occasion où l'on parle d'équilibre, & lorsqu'on le joint avec le mot de *CENTRE*; ainsi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre, il en faut trouver le centre de *gravité*; mais on s'en sert plus fréquemment au figuré, lorsqu'il s'agit de mœurs & de manières.

On dit absolument & dans un sens indéfini, qu'une chose a de la *pesanteur*; mais on dit relativement & d'une manière déterminée, qu'elle est d'un tel *poids*, de deux livres, par exemple, de trois ou de quatre, &c.

Mille raisons prouvent la *pesanteur* de l'air; & le mercure en marque le *poids*.

Au siècle d'Aristote, la *pesanteur* des corps étoit une qualité occulte qui les faisoit tendre vers leur centre; & de notre tems, elle est une impulsion ou un mouvement inconnu, qui les envoie dans les places que la nature leur a assignées. Le *poids* seul a d'abord réglé la valeur des monnoies; ensuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coin.

Dans le sens figuré, la *pesanteur* se prend en mauvaise part; elle est alors une qualité opposée à celle

celle qui provient de la pénétration & de la vivacité de l'esprit. Le *poids* s'y prend en bonne part; il s'applique à cette sorte de mérite qui naît de l'habileté jointe à un extérieur réservé, & qui procure à celui qui le possède du crédit & de l'autorité sur l'esprit des autres.

Rien n'est si propre à délivrer l'esprit de sa pesanteur naturelle, que le commerce des Dames & de la Cour. La réputation donne plus de *poids* chez le commun du peuple, que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend savant, & la réflexion rend sage; mais l'une & l'autre émoussent quelquefois la vivacité de l'esprit, & le font paroître *pesant* dans la conversation, quoiqu'il pense finement. La robe & le bonnet attirent du respect aux magistrats; mais c'est la science, la sagesse, & l'intégrité qui les rendent gens de *poids*.

PLAINdre, REGRETTer.

On *plaint* le malheureux. On *regrette* l'absent. L'un est un mouvement de la pitié; & l'autre est un effet de l'attachement.

La douleur arrache nos *plaintes*. Le repentir excite nos *regrets*.

Un courtisan en faveur est l'objet de l'envie; & lorsqu'il tombe dans la disgrâce personne ne le *plaint*. Les Princes les plus loués pendant leur vie, ne sont pas toujours les plus *regrettés* après leur mort.

Le mot de *plaindre*, employé pour soi-même; change un peu la signification qu'il a lorsqu'il est employé pour autrui. Retenant alors l'idée commune & générale de sensibilité, il cesse de représenter ce mouvement particulier de pitié qu'il fait sentir lorsqu'il est question des autres; & au-lieu

de marquer un simple sentiment, il emporte de plus dans sa signification la manifestation de ce sentiment. Nous *plaignons* les autres, lorsque nous sommes touchés de leurs maux; cela se passe au dedans de nous, ou du moins se peut y passer sans que nous le témoignions au dehors. Nous nous *plaignons* de nos maux, lorsque nous voulons que les autres en soient touchés; il faut pour cela les faire connoître. Ce mot est encore quelquefois employé dans un autre sens que celui dans lequel je viens de le définir; au-lieu d'un sentiment de pitié, il en marque un de repentir; on dit en ce sens, qu'on *plaint* ses pas; qu'un avare se *plaint* toutes choses, jusqu'au pain qu'il mange.

Quelque occupé qu'on soit de soi-même, il est des momens où l'on *plaint* les autres malheureux. Il est bien difficile, quelque philosophie qu'on ait, de souffrir long-tems sans se *plaindre*. Les gens intéressés *plaignent* tous les pas qui ne mènent à rien. Souvent on ne fait semblant de *regretter* le passé, que pour insulter au présent.

Un cœur dur ne *plaint* personne. Un courage féroce ne se *plaint* jamais. Un paresseux *plaint* sa peine plus qu'un autre. Un parfait indifférent ne *regrette* rien.

La bonne maxime seroit, à mon avis, de *plaindre* les autres lorsqu'ils souffrent sans l'avoir mérité; de ne se *plaindre* que quand on peut par-là se procurer du soulagement; de ne *plaindre* ses peines que lorsque la sagesse n'a pas dicté de se les donner; & de *regretter* seulement ce qui méritoit d'être estimé.

PLAISIR. DELICE. VOLUPTÉ.

L'idée de *plaisir* est d'une bien plus vaste étendue

due que celle de *délice* & de *volupté*; parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres; ce qui concerne l'esprit, le cœur, les sens, la fortune; enfin tout est capable de nous procurer du *plaisir*. L'idée de *délice* enchérit, par la force du sentiment, sur celle de *plaisir*; mais elle est bien moins étendue par l'objet; elle se borne proprement à la sensation, & regarde sur-tout celle de la bonne-chère. L'idée de *volupté* est toute sensuelle, & semble désigner, dans les organes, quelque chose de délicat qui raffine & augmente le goût.

Les vrais philosophes cherchent le *plaisir* dans toutes leurs occupations; & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'est un *délice* pour certaines personnes de boire à la glace, même en Hiver; & cela est indifférent pour d'autres, même en Eté. Les femmes poussent ordinairement la sensibilité jusqu'à la *volupté*; mais ce moment de sensation ne dure guère; tout est chez elles aussi rapide que ravissant.

Tout ce que je viens de dire ne regarde ces mots que dans le sens où ils marquent un sentiment, ou une situation gracieuse de l'ame. Mais ils ont encore, sur-tout au pluriel, un autre sens, selon lequel ils expriment l'objet ou la cause de ce sentiment; comme quand on dit d'une personne qu'elle se livre entièrement aux *plaisirs*; qu'elle jouit des *délices* de la campagne; qu'elle se plonge dans les *voluptés*. Pris dans ce dernier sens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicatesses particulières. Alors le mot de *plaisirs* a plus de rapport aux pratiques personnelles, aux usages, & aux passe-tems, tels que la table, le jeu, les spectacles, & les galanteries. Celui de *délices* en a davantage aux agrémens que la nature,

l'art, & l'opulence fournissent; tels que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choisies. Celui de *voluptés* désigne proprement des excès qui tiennent de la mollesse, de la débauche, & du libertinage; recherchés par un goût outré, assaisonnés par l'oïveté, & préparés par la dépense; tels qu'on dit avoir été ceux où Tibère s'abandonnoit dans l'île de Caprée.

PLEIN. REMPLI.

Il n'en peut plus tenir dans ce qui est *plein*. On n'en peut pas mettre davantage dans ce qui est *rempli*. Le premier a un rapport particulier à la capacité du vaisseau; & le second à ce qui doit être reçu dans cette capacité.

Aux noces de Cana, les pots furent *remplis* d'eau; & par miracle ils se trouvèrent *pleins* de vin.

POURTANT. CEPENDANT.

NEANMOINS. TOUTEFOIS.

Pourtant a plus de force & plus d'énergie; il assure avec fermeté, malgré tout ce qui pourroit être opposé. *Cependant* est moins absolu & moins ferme; il affirme seulement contre les apparences contraires. *Néanmoins* distingue deux choses qui paroissent opposées; & il en soutient une sans détruire l'autre. *Toutefois* dit proprement une chose par exception; il fait entendre qu'elle n'est arrivée que dans l'occasion dont on parle.

Que toute la terre s'arme contre la vérité, on n'empêchera *pourtant* pas qu'elle ne triomphe. Quelques Docteurs se piquent d'une morale sévère, ils recherchent *cependant* tout ce qui peut flatter

ter la sensualité. Corneille n'est pas toujours égal à lui-même, néanmoins Corneille est un excellent auteur. Que ne haïssoit pas Néron? toutefois il aimoit Popéa.

POUVOIR. PUISSANCE.

FACULTÉ.

Ces mots sont expliqués & pris ici dans le sens physique & littéral. Ils signifient tous une disposition dans le sujet, par le moyen de laquelle il est capable d'agir, ou de produire un effet. Mais le *pouvoir* vient des secours ou de la liberté d'agir; la *puissance* vient des forces; & la *faculté* vient des propriétés naturelles.

L'homme sans la grace n'a pas le *pouvoir* de faire le bien. La jeunesse manque de sagesse pour délibérer, & la vieillesse manque de *puissance* pour exécuter. L'ame humaine a la *faculté* de raisonner, & en même tems la facilité de s'en acquitter tout de travers.

Je regarde le *pouvoir* de mal-faire comme un défaut dans la créature, & non comme un avantage dont on doit faire honneur à la liberté. Il seroit, ce me semble, plus glorieux à l'Être raisonnable que toute la *puissance* se bornât au bien, & qu'il fût absolument incapable du mal. La *faculté* de désirer sert à rendre l'homme habile & laborieux; mais elle contribue aussi à le rendre malheureux.

Le *pouvoir* diminue. La *puissance* s'affoiblit. La *faculté* se perd.

L'habitude diminue beaucoup le *pouvoir* de la liberté. L'âge n'affoiblit que la *puissance*, & non le desir de satisfaire ses passions. L'ame ne perd

de ses *facultés* que par les accidens qui arrivent dans les organes du corps.

PREDICATION. SERMON.

On s'applique à la *prédication*; & l'on fait un *sermon*. L'une est la fonction du prédicateur; l'autre est son ouvrage.

Les jeunes Ecclésiastiques qui cherchent à briller s'attachent à la *prédication*, & négligent la science. La plupart des *sermons* sont de la troisième main dans le débit; l'auteur & le copiste en ont fait leur profit avant l'orateur.

Les discours faits aux Infidèles, pour leur annoncer l'Évangile, se nomment *prédications*. Ceux qui sont faits aux Chrétiens, pour nourrir leur piété, sont des *sermons*.

Les Apôtres ont fait autrefois des *prédications* remplies de solides vérités. Les Prêtres font aujourd'hui des *sermons* pleins de brillantes figures.

PREROGATIVE. PRIVILEGE.

La *prérogative* regarde les honneurs & les préférences personnelles; elle vient principalement de la subordination, ou des relations que les personnes ont entre elles. Le *privilege* regarde quelque avantage d'intérêt ou de distinction; il vient de la concession du Prince, ou des statuts de la société.

La naissance donne des *prérogatives*. Les charges donnent des *privileges*.

PRIVE'. APPRIVOISE'.

Les animaux *privés* le sont naturellement; & les
les

les *apprivoisés* le font par l'art & par l'industrie de l'homme.

Le chien, le bœuf, & le cheval font des animaux *privés*. L'ours & le lion font quelquefois *apprivoisés*.

Les bêtes sauvages ne font pas *privées*; les farouches ne font pas *apprivoisées*.

QUALITÉ. TALENT.

Les *qualités* forment le caractère de la personne; les *talens* en font l'ornement. Les premières rendent bon ou mauvais, & influent fortement sur l'habitude des mœurs. Les seconds rendent utile ou amusant, & ont grande part au cas qu'on fait des gens.

On peut se servir du mot de *qualité* en bien & en mal; mais on ne prend qu'en bonne part celui de *talent*.

L'homme est un mélange de bonnes & de mauvaises *qualités*, quelquefois bizarre jusqu'à rassembler en lui les extrêmes. Il y a des gens à *talens* sujets à se faire valoir, & dont il faut souffrir pour en jouir; mais à cet égard, je crois qu'il vaut encore mieux essuyer le caprice du renchéri, que la fatigue de l'ennuyeux.

Les *qualités* du cœur sont les plus essentielles; celles de l'esprit sont les plus brillantes. Les *talens* qui servent aux besoins sont les plus nécessaires; ceux qui servent aux plaisirs sont les mieux récompensés.

On se fait aimer ou haïr par ses *qualités*. On se fait rechercher par ses *talens*.

Des *qualités* excellentes, jointes à de rares *talens*, font le parfait mérite.

QUAND.

QUAND. LORSQUE.

Ce sont deux mots de l'ordre de ceux que la Grammaire nomme CONJONCTIONS, établis pour marquer de certaines circonstances dans les évènements qu'ils joignent. Mais *quand* paroît plus propre pour marquer la circonstance du tems; & *lorsque* semble mieux convenir pour marquer celle de l'occasion. Ainsi je dirois; il faut travailler *quand* on est jeune; il faut être dociles *lorsqu'*on nous reprend à propos; on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime; on se fait aimer *lorsqu'*on aime; le chanoine va à l'Eglise *quand* la cloche l'avertit d'y aller; & il fait son devoir *lorsqu'*il assiste aux offices.

Cette différence paroîtra peut-être trop subtile; mais pour être délicate, elle n'en est pas moins réelle; on peut même se la rendre plus sensible, si l'on veut. Il n'y a pour cet effet qu'à substituer, dans les exemples que je viens de donner, d'autres termes à la place de *quand* & de *lorsque*; & l'on verra que des expressions qui ne marquent précisément que la circonstance du tems, telles que sont celles-ci, DANS LE TEMS QUE, AU MOMENT QUE, AUX HEURES QUE, conviendroient parfaitement à la place du mot *quand*, & qu'elles n'y changeroient rien au sens; mais qu'elles ne conviendroient point à la place du mot *lorsque*, & qu'elles y altèroient le sens. Au-lieu que des expressions qui marquent d'autres circonstances que celles du tems, y conviendroient bien à la place du mot *lorsque*, & n'y conviendroient pas à la place du mot *quand*. Car enfin, dire qu'il faut travailler *quand* on est jeune, c'est dire qu'il faut travailler dans le tems & non dans l'occasion de la jeu-

jeunesse; mais dire qu'il faut être docile *lorsqu'*on nous reprend à propos, c'est dire qu'il faut l'être dans les occasions & non dans le tems où l'on nous reprend. De même en disant qu'on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on veut dire que le tems où l'on est amoureux est le tems où l'on fait le plus de folies, & non que ce soit faire des folies que d'aimer; mais en disant qu'on se fait aimer *lorsqu'*on aime, on veut dire qu'on se fait aimer en aimant; il n'est point alors question du tems où l'on se fait aimer, mais de ce qui est propre à se faire aimer. Il est aussi très clair, dans le troisième exemple, que *quand* signifie que le chanoine va à l'Eglise aux heures que la cloche l'y appelle; & que *lorsque* marque uniquement qu'il fait son devoir en assistant aux offices, & non qu'il le remplit dans le tems qu'il y assiste, car peut-être y manque-t-il alors en n'y assistant pas comme il faut.

Cette substitution de termes justifie mes observations sur la différence de ces deux mots, & peut servir en d'autres occasions pour faire un choix entre eux. Il y aura peut-être quelques personnes qui, en lisant cet éclaircissement, penseront que je n'aurois pas mal fait d'en mettre à quelques autres articles. Mais je prens la liberté de leur dire que je n'ai jamais eu dessein d'ennuyer par de longues dissertations; je prie même de me pardonner celle-ci. Je ne veux qu'indiquer les différences des synonymes, & le faire d'une manière que cet ouvrage n'ôte pas au lecteur le plaisir d'y mettre quelque chose de lui.

QUESTIONNER. INTERROGER.
DEMANDER.

On *questionne*, on *interroge*. & l'on *demande* pour savoir; mais il semble que *questionner* fasse sentir un esprit de curiosité; qu'*interroger* suppose de l'autorité; & que *demander* ait quelque chose de plus civil & de plus respectueux.

Questionner & *interroger* font seuls un sens; mais il faut ajouter un cas à *demander*, c'est-à-dire que pour faire un sens parfait, il faut marquer la chose qu'on *demande*.

L'espion *questionne* les gens. Le juge *interroge* les criminels. Le soldat *demande* l'ordre au Général.

RECEVOIR. ACCEPTER.

Nous *recevons* ce qu'on nous donne, ou ce qu'on nous envoie. Nous *acceptons* ce qu'on nous offre.

On *reçoit* les graces. On *accepte* les services.

Recevoir exclut simplement le refus. *Accepter* semble marquer un consentement, ou une approbation plus expresse.

Il faut toujours être reconnoissant des bienfaits qu'on a *reçus*. Il ne faut jamais rejeter ce qu'on a *accepté*.

REFORMATION. REFORME.

La *réformation* est l'action de réformer; la *réforme* en est l'effet.

Dans le tems de la *réformation*, on travaille à mettre en règle, & l'on cherche les moyens de remé-

remédier aux abus. Dans le tems de la *réforme*, on est réglé, & les abus sont corrigés.

Il arrive quelquefois que la *réforme* d'une chose dure moins que le tems qu'on a mis à sa *réformation*.

REGIE. DIRECTION. ADMINISTRATION. CONDUITE.

GOVERNEMENT.

La *régie* regarde uniquement des biens temporels confiés à nos soins, pour les faire valoir au profit d'autres à qui ils appartiennent, & dont nous devons rendre compte de *clerc à maître*. La *direction* est pour certaines affaires où il y a une distribution, soit de finances, soit d'occupations, & auxquelles on est commis pour y maintenir l'ordre convenable. L'*administration* a des objets d'une plus grande conséquence, tels que la justice ou les finances d'un Etat; elle suppose une prééminence d'emploi qui donne du pouvoir, du crédit, & une sorte de liberté dans le département dont on est chargé. La *conduite* désigne quelque sagesse & quelque habileté à l'égard des choses, & une subordination à l'égard des personnes. Le *gouvernement* résulte de l'autorité & de la dépendance; il indique une supériorité de place sur des inférieurs, & a un rapport particulier à la politique.

REGLE. RANGE.

On est *régulé* par ses mœurs & par sa conduite. On est *rangé* dans ses affaires & dans ses occupations.

L'homme *régulé* ménage sa réputation & sa personne;

sonne; il a de la modération, & il ne fait point d'excès. L'homme *rangé* ménage son tems & son bien; il a de l'ordre, & il ne fait point de dissipation.

RELACHE. RELACHEMENT.

Le *relâche* est une cessation de travail; on en prend quand on est las; il sert à réparer les forces. Le *relâchement* est une cessation d'austérité ou de zèle; on y tombe quand la ferveur diminue; il peut mener au dérèglement, ou à une inattention coupable.

L'homme infatigable travaille sans *relâche*. L'homme exact remplit son devoir sans *relâchement*.

RELEVÉ. SUBLIME.

On ne prend ici ces deux mots que dans le sens où ils s'appliquent au discours. Alors il me semble que celui de *relevé* a plus de rapport à la science, & à la nature des choses qu'on traite; & que celui de *sublime* en a davantage à l'esprit, & à la manière dont on traite les choses.

L'ENTENDEMENT HUMAIN de Locke est un ouvrage très *relevé*; & l'on trouve du *sublime* dans les narrations de la Fontaine.

Un discours *relevé* est quelquefois guindé, & fait sentir la peine qu'il a coûté à l'auteur; mais un discours *sublime*, quoique travaillé avec beaucoup d'art, paroît toujours naturel.

Des mots recherchés, connus seulement des doctes, joints à des raisonnemens profonds & métaphysiques, forment le style *relevé*. Des expressions également justes & brillantes, jointes à des pen-

pensées vraies finement & noblement tournées, font le style *sublime*.

Tous les différens ouvrages de l'esprit ne peuvent pas être *relevés*; mais ils peuvent tous être *sublimes*; il est cependant plus rare d'en trouver de *sublimes*, que de *relevés*.

RELIGION. PIÉTÉ. DÉVOTION.

Le mot de *religion* n'est pas pris ici dans un sens objectif, qui signifie le culte que nous devons à la Divinité & le tribut de dépendance que nous lui rendons; mais dans un sens formel, qui marque une qualité de l'ame & une disposition de cœur à son égard, qui est le seul sens dans lequel il est synonyme avec les deux autres; & cette disposition fait simplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à Dieu. La *piété* fait qu'on s'en acquitte avec plus de respect & plus de zèle. La *dévotion* ajoute un extérieur plus composé.

C'est assez pour une personne du monde d'avoir de la *religion*; la *piété* convient aux personnes qui se piquent de vertu; & la *dévotion* est le partage des gens entièrement retirés.

La *religion* est plus dans le cœur, qu'elle ne paroît au dehors. La *piété* est dans le cœur, & paroît au dehors. La *dévotion* paroît quelquefois au dehors, sans être dans le cœur.

REMARQUER. OBSERVER.

On *remarque* les choses par attention, pour s'en ressouvenir. On les *observe* par examen, pour en juger.

Le voyageur *remarque* ce qui le frappe le plus.
L'ef-

L'espion *observe* les démarches qu'il croit de plus de conséquence.

Le Général doit *remarquer* ceux qui se distinguent dans ses troupes, & *observer* les mouvemens de l'ennemi.

RENDRE. REMETTRE.

RESTITUER.

Nous *rendons* ce qu'on nous avoit prêté, ou donné. Nous *remettons* ce que nous avons en gage, ou en dépôt. Nous *restituons* ce que nous avons pris, ou volé.

On doit *rendre* exactement, *remettre* fidèlement, & *restituer* entièrement.

On emprunte pour *rendre*; on se charge d'une chose pour la *remettre*; mais on ne prend guère à dessein de *restituer*.

RENONCER. RENIER. ABJURER.

On *renonce* à des maximes & à des usages qu'on ne veut plus suivre, ou à des prétentions dont on se désiste. On *renie* le maître qu'on sert, ou la religion qu'on avoit embrassée. On *abjure* l'erreur dans laquelle on s'étoit engagé, ou dont on faisoit profession publique.

Philippe V a *renoncé* à la Couronne de France. S. Pierre a *renié* Jésus-Christ. Henri IV a fait *abjuration* du Calvinisme.

Abjurer se dit toujours en bonne part; c'est l'amour de la vérité & l'aversion du faux, ou du moins de ce que nous regardons comme tels, qui nous engagent extérieurement à faire *abjuration*. *Renier* s'emploie toujours en mauvaise part; un liberti-

bertinage outré, ou un intérêt criminel, fait les *renégats*. *Renoncer* est d'usage de l'une & de l'autre façon, tantôt en bien, tantôt en mal; le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos anciennes habitudes, pour en prendre de meilleures; mais il arrive encore plus souvent que le caprice & le goût dépravé nous font *renoncer* à ce qui est bon, pour nous livrer à ce qui est mauvais.

L'Hérétique *abjure*, quand il rentre dans le sein de l'Eglise. Le Chrétien *renie*, quand il se fait Mahométan. Le Schismatique *renonce* à la communion universelle des fidèles, pour s'attacher à une société particulière.

Ce n'est que par formalité que les Princes *renoncent* à leurs prétentions; ils sont toujours prêts à les faire valoir, quand la force & l'occasion leur en fournissent les moyens. Tel résiste aux persécutions, qui n'est pas à l'épreuve des caresses; ce qu'il défendoit avec fermeté dans l'oppression, il le *renie* ensuite avec lâcheté dans la faveur. Quoique l'intérêt soit très souvent le véritable motif des *abjurations*, je ne me défie pourtant pas toujours de leur sincérité; parce que je sai que l'intérêt agit sur l'esprit comme sur le cœur.

REVENIR. RETOURNER.

On *revient* au lieu d'où l'on étoit parti. On *retourne* au lieu où l'on étoit allé.

On *revient* dans sa patrie. On *retourne* dans son exil.

ROUTE. VOIE. CHEMIN.

Le mot de *route* enferme dans son idée quelque chose d'ordinaire & de fréquenté; c'est pourquoi l'on

l'on dit la *route* de Lyon, la *route* de Flandres. Le mot de *voie* marque une conduite certaine vers le lieu dont il est question ; ainsi l'on dit que les souffrances sont la *voie* du ciel. Le mot de *chemin* signifie précisément le terrain qu'on suit & dans lequel on marche ; & en ce sens on dit que les *chemins* coupés sont quelquefois les plus courts, mais que le grand *chemin* est toujours plus sûr.

Les *routes* diffèrent proprement entre elles par la diversité des places ou des pays par où l'on peut passer ; on va de Paris à Lyon par la *route* de Bourgogne, ou par la *route* de Nivernois. La différence qu'il y a entre les *voies* semble venir de la diversité des manières dont on peut voyager ; on va à Rome ou par la *voie* de l'eau, ou par la *voie* de terre. Les *chemins* paroissent différer entre eux par la diversité de leur situation & de leurs contours ; on suit le *chemin* pavé, ou le *chemin* des terres.

Dans le sens figuré, la bonne *route* conduit sûrement au but ; la bonne *voie* y mène avec honneur ; le bon *chemin* y mène facilement.

On se sert aussi des mots de *route* & de *chemin* pour désigner la marche ; avec cette différence que le premier, ne regardant alors que la marche en elle-même, s'emploie dans un sens absolu & général, sans admettre aucune idée de mesure ni de quantité ; ainsi l'on dit simplement, être en *route*, faire *route* ; au-lieu que le second, aiant non seulement rapport à la marche, mais encore à l'arrivée qui en est le but, s'emploie dans un sens relatif à une idée de quantité, marquée par un terme exprès, ou indiquée par la valeur de celui qui lui est joint ; desorte qu'on dit, faire peu ou beaucoup de *chemin*, avancer *chemin*. Quant au mot de *voie*, s'il n'est en aucune façon d'usage pour désigner

désigner la marche, il l'est en revanche pour désigner la voiture ou la façon dont on fait cette marche; ainsi l'on dit d'un voyageur qu'il va par la *voie* de la poste, par la *voie* du coche, par la *voie* du messager; mais cette idée est tout-à-fait étrangère aux deux autres, & tire par conséquent celui-ci hors du rang de leurs synonymes à cet égard.

SAGESSE. PRUDENCE.

La *sagesse* fait agir & parler à propos. La *prudence* empêche de parler & d'agir mal-à-propos. La première, pour aller à ses fins, cherche à découvrir les bonnes routes, afin de les suivre. La seconde, pour ne pas manquer son but, tâche de connoître les mauvaises routes, afin de s'en écarter.

Il semble que la *sagesse* soit plus éclairée; & que la *prudence* soit plus réservée.

Le *sage* emploie les moyens qui paroissent les plus propres pour réussir; il se conduit par les lumières de la raison. Le *prudent* prend les voies qu'il croit les plus sûres; il ne s'expose point dans des chemins inconnus.

Un ancien a dit qu'il est de la *sagesse* de ne parler que de ce qu'on fait parfaitement, sur-tout lorsqu'on veut se faire estimer; & l'on peut ajouter à cette maxime, qu'il est de la *prudence* de ne parler que de ce qui peut plaire, sur-tout quand on a dessein de se faire aimer.

SECOURIR. AIDER. ASSISTER.

On dit *secourir*, dans le danger; *aider*, dans la peine; *assister*, dans le besoin. Le premier part
H d'un

d'un mouvement de générosité; le second, d'un sentiment d'humanité; & le troisième, d'un mouvement de compassion.

On va au *secours* dans le combat. On *aide* à porter un fardeau. On *assiste* les pauvres.

SENTIMENT. SENSATION.

PERCEPTION.

Ces mots désignent l'impression que les objets font sur l'ame. Mais le *sentiment* va au cœur; la *sensation* s'arrête aux sens; & la *perception* s'adresse à l'esprit.

La vie la plus agréable est sans doute celle qui roule sur des *sentimens* vifs, des *sensations* gracieuses, & des *perceptions* claires. C'est aimer, goûter & connoître.

Le *sentiment* étend son ressort jusques aux mœurs; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur & de la vertu, comme des autres avantages. La *sensation* ne va pas au-delà du physique; elle fait uniquement sentir ce que le mouvement des choses matérielles peut occasionner de plaisir ou de douleur par la mécanique des organes. La *perception* enferme dans son district les sciences, & tout ce dont l'ame peut se former une image; mais ses impressions sont plus tranquilles que celles du *sentiment* & de la *sensation*, quoique plus promptes.

Un homme d'esprit & de courage reçoit les honneurs ou souffre les injures, avec des *sentimens* bien différens de ceux d'une bête ou d'un poltron. Quand on ne connoit point d'autre félicité que celle de la vie présente, on ne travaille qu'à se procurer des *sensations* gracieuses. Nous ne ju-
geons

geons de la composition ou de la simplicité des objets, que par le nombre des *perceptions* qu'ils produisent en nous.

SENTIMENT. AVIS. OPINION.

Il y a un sens général, qui rend ces mots synonymes lorsqu'il est question de conseiller ou de juger; mais le premier a plus de rapport à la délibération, on dit son *sentiment*; le second en a davantage à la décision, on donne son *avis*; le troisième en a un particulier à la formalité de judicature, on va aux *opinions*.

Le *sentiment* emporte toujours dans son idée celle de sincérité, c'est-à-dire une conformité avec ce qu'on croit intérieurement. L'*avis* ne suppose pas rigoureusement cette sincérité, il n'est précisément qu'un témoignage en faveur d'un parti. L'*opinion* renferme l'idée d'un suffrage donné en concours de pluralité de voix.

Il peut y avoir des occasions où un Juge soit obligé de donner son *avis* contre son *sentiment*, & de se conformer aux *opinions* de sa compagnie.

SENTIMENT. OPINION.

PENSÉE.

Ils sont tous les trois d'usage lorsqu'il ne s'agit que de la simple énonciation de ses idées; & en ce sens, le *sentiment* est plus certain, c'est une croyance qu'on a par des raisons ou solides ou apparentes; l'*opinion* est plus douteuse, c'est un jugement qu'on fait avec quelque fondement; la *pensée* est moins assurée, elle tient de la conjecture.

On dit, rejeter & soutenir un *sentiment*; at-

taquer & défendre une *opinion*; desapprouver & justifier une *pensée*.

Le mot de *sentiment* est plus propre en fait de goût; c'est un *sentiment* général, qu'Homère est un excellent poète. Le mot d'*opinion* convient mieux en fait de science; l'*opinion* commune est, que le soleil est au centre du monde. Le mot de *pensée* se dit plus particulièrement lorsqu'il s'agit de juger des évènements des choses ou des actions des hommes; la *pensée* de quelques politiques est, que le Moscovite trouveroit mieux les vrais avantages du côté de l'Asie, que du côté de l'Europe.

Les *sentimens* sont un peu soumis à l'influence du cœur; il n'est pas rare de les voir se conformer à ceux des personnes qu'on aime. Les *opinions* doivent beaucoup à la prévention; il est ordinaire aux écoliers de tenir celles de leur maître. Les *pensées* tiennent assez de l'imagination; on en a souvent de chimériques.

SERMENT. JUREMENT. JURON.

Le *serment* se fait proprement pour confirmer la sincérité d'une promesse; le *jurement*, pour confirmer la vérité d'un témoignage; & le *juron* n'est qu'un style, dont le peuple se sert, pour donner au discours un air assuré & prévenir la défiance.

Le mot de *serment* est plus d'usage pour exprimer l'action de jurer en public & d'une manière solennelle. Celui de *jurement* exprime quelquefois de l'emportement entre particuliers. Celui de *juron* tient de l'habitude dans la façon de parler.

Le *serment* du Prince ne l'engage point contre les loix, ni contre les intérêts de son Etat. Les fréquens *juremens* ne rendent pas le menteur plus digne d'être cru. Les *jurons* sont presque toujours
du

du bas style ou du très familier; il y a peu d'occasions sérieuses où ils puissent être placés avec grace.

SEVERITE. RIGUEUR.

La *sévérité* se trouve principalement dans la manière de penser & de juger; elle condamne facilement, & n'excuse pas. La *rigueur* se trouve particulièrement dans la manière de punir; elle n'adoucit pas la peine, & ne pardonne rien.

Les faux-dévots n'ont de *sévérité* que pour autrui; prêts à tout blâmer, ils ne cessent de s'applaudir eux-mêmes. La *rigueur* ne me paroît bonne que dans les occasions où l'exemple seroit de conséquence; il me semble que par-tout ailleurs on doit avoir un peu d'égard à la foiblesse humaine.

SIGNE. SIGNAL.

Le *signe* fait connoître; il est quelquefois naturel. Le *signal* avertit; il est toujours arbitraire.

Les mouvemens qui paroissent dans le visage, sont ordinairement les *signes* de ce qui se passe dans le cœur. Le coup de cloche est le *signal* qui appelle le chanoine à l'Eglise.

On s'explique par *signes* avec les muets ou les sourds; & l'on convient d'un *signal* pour se faire entendre des gens éloignés.

SINCERITE. FRANCHISE. NAÏVETE. INGENUITE.

La *sincérité* empêche de parler autrement qu'on ne pense; c'est une vertu. La *franchise* fait parler

ler comme on pense ; c'est un effet du naturel. La *naïveté* fait dire librement ce qu'on pense ; cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'*ingénuité* fait avouer ce qu'on fait & ce qu'on sent ; c'est souvent une bêtise.

Un homme *sincère* ne veut point tromper. Un homme *franc* ne sauroit dissimuler. Un homme *naïf* n'est guère propre à flatter. Un homme *ingénu* ne fait rien cacher.

La *sincérité* fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La *franchise* facilite le commerce des affaires civiles. La *naïveté* fait souvent manquer à la politesse. L'*ingénuité* fait pécher contre la prudence.

Le *sincère* est toujours estimable. Le *franc* plait à tout le monde. Le *naïf* offense quelquefois. L'*ingénu* se trahit.

SITUATION. ETAT.

Situation dit quelque chose d'accidentel & de passager. *Etat* dit quelque chose d'habituel & de permanent.

On se sert assez communément du mot de *situation* pour les affaires, le rang, ou la fortune ; & de celui d'*état* pour la santé.

Le mauvais *état* de la santé est un prétexte assez ordinaire, dans le monde, pour éviter des *situations* embarrassantes ou désagréables.

La vicissitude des évènements de la vie fait souvent que les plus sages se trouvent dans de tristes *situations* ; & que l'on peut être réduit dans un *état* déplorable, après avoir long-tems vécu dans un *état* brillant.

STABILITE' CONSTANCE.

FERMETE'.

La *stabilité* empêche de varier, & soutient le cœur contre les mouvemens de légèreté & de curiosité, que la diversité des objets pourroit y produire; elle tient de la préférence, & justifie le choix. La *constance* empêche de changer, & fournit au cœur des ressources contre le dégoût & l'ennui d'un même objet; elle tient de la persévérance, & fait briller l'attachement. La *fermeté* empêche de céder, & donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte; elle tient de la résistance, & répand un éclat de victoire.

Les petits-maitres se piquent aujourd'hui d'être volages, bien loin de se piquer de *stabilité* dans leurs engagements. Si ceux des Dames ne durent pas éternellement, c'est moins par défaut de *constance* pour ce qu'elles aiment, que par défaut de *fermeté* contre ceux qui veulent s'en faire aimer.

SOLIDITE'. SOLIDE.

Le mot de *solidité* a plus de rapport à la durée; & celui de *solide* en a davantage à l'utilité. On donne de la *solidité* à ses ouvrages; & l'on cherche le *solide* dans ses desseins.

Il y a dans quelques auteurs & dans quelques bâtimens plus de grâce que de *solidité*. Les biens & la santé, joints à l'art d'en jouir, sont le *solide* de la vie; les honneurs n'en sont que l'ornement.

SOUFFRIR. ENDURER. SUPPORTER.

Souffrir se dit d'une manière absolue; on *souffre*

le mal dont on ne se venge point. *Endurer* a rapport au tems; on *endure* le mal dont on diffère à se venger. *Supporter* regarde proprement les défauts personnels; on *supporte* la mauvaise humeur de ses proches.

L'humilité chrétienne fait *souffrir* les mépris sans ressentiment. La politique fait *endurer* le joug qu'on n'est pas en état de secouer. La politesse fait *supporter*, dans la société, une infinité de choses qui déplaisent.

On *souffre* avec patience. On *endure* avec dissimulation. On *supporte* avec douceur.

SOUVENT. FREQUEMMENT.

L'un est pour la répétition des mêmes actes; l'autre pour la pluralité des objets. On déguise *souvent* ses pensées. On rencontre *fréquemment* des traitres.

SURPRENDRE. TROMPER.

LEURRER. DUPER.

Faire donner dans le faux, est l'idée commune qui rend synonymes ces quatre mots. Mais *surprendre* c'est y faire donner par adresse, en saisissant la circonstance de l'inattention à distinguer le vrai. *Tromper* c'est y faire donner par déguisement, en donnant au faux l'air & la figure du vrai. *Leurrer* c'est y faire donner par les appas de l'espérance, en le faisant briller comme quelque chose de très avantageux. *Duper* c'est y faire donner par habileté, en faisant usage de ses connoissances aux dépens de ceux qui n'en ont pas ou qui en ont moins.

Il semble que *surprendre* marque plus particulièrement quelque chose qui induit l'esprit en erreur; que *tromper* dise nettement quelque chose qui blesse la probité ou la fidélité; que *leurrer* exprime quelque chose qui attaque directement l'attente ou le desir; & que *duper* ait proprement pour objet les choses où il est question d'intérêt & de profit.

Il est difficile que la religion du Prince ne soit pas *surprise* par l'un ou l'autre des partis, lorsqu'il y en a plusieurs dans ses Etats. Il y a des gens à qui la vérité est odieuse, il faut nécessairement les *tromper* pour leur plaire. L'art des grands est de *leurrer* les petits par des promesses magnifiques; & l'art des petits est de *duper* les grands dans les choses que ceux-ci commettent à leurs soins.

CAPACITÉ. HABILITÉ.

Capacité a plus de rapport à la connoissance des préceptes; & *habileté* en a davantage à leur application. L'une s'acquiert par l'étude; & l'autre par la pratique.

Qui a de la *capacité* est propre à entreprendre. Qui a de l'*habileté* est propre à réussir.

Il faut de la *capacité* pour commander en chef, & de l'*habileté* pour commander à propos.

TÉNÉBRES. OBSCURITÉ. NUIT.

Les *ténèbres* semblent signifier quelque chose de réel. & d'opposé à la lumière. L'*obscurité* est une pure privation de clarté. La *nuite* est la cessation du jour, c'est-à-dire le tems où le soleil n'éclaire plus.

On dit des *ténèbres*, qu'elles sont épaisses; de
H. 5. l'ob-

l'obscurité, qu'elle est grande; de la *nuit*, qu'elle est sombre.

On marche dans les *ténèbres*, à *l'obscurité*, & pendant la *nuit*.

TORT. INJURE.

Le *tort* regarde particulièrement les biens & la réputation; il ravit ce qui est dû. *L'injure* regarde proprement les qualités personnelles; elle impute des défauts. Le premier nuit; la seconde offense.

Le zèle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de *tort* que la colère d'un ennemi. La plus grande *injure* qu'on puisse faire à un honnête-homme est de se défier de sa probité.

AFFRONT. INSULTE. OUTRAGE.

AVANIE.

L'affront est un trait de reproche ou de mépris lancé en face de témoins, qui pique & mortifie ceux qui sont sensibles à l'honneur. *L'insulte* est une attaque faite avec insolence, qu'on repousse ordinairement avec vivacité. *L'outrage* ajoute à *l'insulte* un excès de violence, qui irrite. *L'avanie* est un traitement humiliant, qui expose au mépris & à la moquerie du public.

Ce n'est pas réparer son honneur, que de plaider pour un *affront* reçu. Les honnêtes gens ne font jamais *d'insulte* à personne. Il est difficile de décider en quelle occasion *l'outrage* est plus grand, ou de ravir aux Dames par violence ce qu'elles refusent, ou de rejeter avec dédain ce qu'elles offrent. Quand on est en butte au peuple, il faut
s'at-

s'attendre aux *avanies*, ou ne se point montrer.

TAS. MONCEAU.

Ils sont également un assemblage de plusieurs choses placées les unes sur les autres, avec cette différence, que le *tas* peut être rangé avec symétrie, & que le *monceau* n'a d'autre arrangement que celui que le hazard lui donne.

Il paroît que le mot de *tas* marque toujours un amas fait exprès, afin que les choses, n'étant point écartées, occupent moins de place; & que celui de *monceau* ne désigne quelquefois qu'une portion détachée, par accident, d'une masse ou d'un amas.

On dit un *tas* de pierres, lorsqu'elles sont des matériaux préparés pour faire un bâtiment; & l'on dit un *monceau* de pierres, lorsqu'elles sont les restes d'un édifice renversé.

TEMPLE. EGLISE.

Ces mots signifient un édifice destiné à l'exercice public de la religion. Mais *temple* est du style pompeux, *église* du style ordinaire, du moins à l'égard de la Religion Romaine; car à l'égard du Paganisme & de la religion Protestante, on se sert du mot de *temple*, même dans le style ordinaire, au-lieu de celui d'*église*. Ainsi l'on dit le *temple* de Janus, le *temple* de Charenton, l'*église* de saint Sulpice.

Temple paroît exprimer quelque chose d'auguste, & signifier proprement un édifice consacré à la Divinité. *Eglise* paroît marquer quelque chose de plus commun, & signifier particulièrement un édifice fait pour l'assemblée des fidèles.

Rien de profane ne doit entrer dans le *temple* du Seigneur ; & l'on ne devrait permettre dans nos *églises* que ce qui peut contribuer à l'édification des Chrétiens.

L'esprit & le cœur de l'homme sont les *temples* chéris du vrai Dieu ; c'est là qu'il veut être adoré ; en-vain on fréquente les *églises*, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur.

Les *temples* des faux-Dieux étoient autrefois des asyles pour les criminels ; mais c'est, ce me semble, deshonorer celui du Très-haut que d'en faire un refuge de malfaiteurs. Si l'on ne peut apporter à l'*église* un esprit de recueillement, il faut du moins y être d'un air modeste ; non seulement la piété, mais encore la bienséance l'exige.

TÊTE. CHEF.

Le second de ces mots n'est d'usage, dans le sens littéral, que lorsqu'on parle des reliques des saints Martyrs ; comme quand on dit, le *chef* de saint Jean & de saint Denys. Mais ils sont tous les deux fort usités dans le sens figuré ; avec cette différence, que le mot de *tête* convient mieux lorsqu'il est question de place ou d'arrangement ; & que le mot de *chef* s'emploie très proprement lorsqu'il s'agit d'ordre ou de subordination.

On dit la *tête* d'un bataillon, d'un bâtiment ; & le *chef* d'une entreprise, d'un parti. On dit aussi, être à la *tête* d'une armée, & commander en *chef*.

Il sied bien au *chef* de marcher à la *tête* des troupes.

**TOLERER. SOUFFRIR.
PERMETTRE.**

On *tolère* les choses, lorsque, les connoissant & aiant le pouvoir en main, on ne les empêche pas. On les *souffre*, lorsqu'on ne s'y oppose pas, faisant semblant de les ignorer ou ne pouvant les empêcher. On les *permet*, lorsqu'on les autorise par un consentement formel.

Tolérer & *souffrir* ne se disent que pour des choses mauvaises, ou qu'on croit telles. *Permettre* se dit & pour le bien & pour le mal.

Les magistrats sont souvent obligés de *tolérer* certains maux, de crainte qu'il n'en arrive de plus grands. Il est quelquefois de la prudence de *souffrir* des abus dans la discipline de l'Eglise, plutôt que d'en rompre l'unité. Les loix humaines ne peuvent jamais *permettre* ce que la loi divine défend; mais elles défendent quelquefois ce que celle-ci *permet*.

TOUCHER. MANIER.

On *touche* plus légèrement. On *manie* à pleine-main.

On *touche* une colonne, pour savoir si elle est de marbre ou de bois. On *manie* une étoffe, pour connoître si elle a du corps & de la force.

Il y a du danger à *toucher* ce qui est fragile. Il n'y a point de plaisir à *manier* ce qui est rude.

**TOUJOURS. CONTINUEL-
LEMENT.**

Ce qu'on fait *toujours* se fait en tout tems & en toute occasion. Ce qu'on fait *continuellement* se fait sans interruption & sans relâche.

Il faut *toujours* préférer son devoir à son plaisir. Il est difficile d'être *continuellement* appliqué au travail.

Pour plaire en compagnie, il faut y parler *toujours* bien, mais non pas *continuellement*.

TRADUCTION. VERSION.

La *traduction* est en Langue vulgaire; & la *version* en Langue étrangère. Ainsi la Bible Françoise de Sacy est une *traduction*; & les Bibles Latines, Greques, Arabes, & Syriaques sont des *versions*.

Les *traductions*, pour être parfaitement bonnes, ne doivent être ni plus ornées ni moins belles que l'original. Les anciennes *versions* de l'Écriture sainte ont acquis presque autant d'autorité que le texte Hébreu.

Une nouvelle *traduction* de Virgile & d'Horace pourroit encore plaire après toutes celles qui ont paru. L'auteur & le tems de la *version* des Septante sont inconnus.

TRAIN. EQUIPAGE.

Le *train* regarde la fuite, & l'*équipage* le service.

On dit un grand *train*, & un bel *équipage*.

Il n'appartient qu'aux Princes d'avoir des *trains* nombreux, & de superbes *équipages*.

TRAN-

TRANQUILLITÉ. PAIX. CALME.

Ces mots, soit qu'on les applique à l'ame, à la république, ou à quelque société particulière, expriment également une situation exemte de trouble & d'agitation. Mais celui de *tranquillité* ne regarde précisément que la situation en elle-même, & dans le tems présent, indépendamment de toute relation. Celui de *paix* regarde cette situation par rapport au dehors, & aux ennemis qui pourroient y causer de l'altération. Celui de *calme* la regarde par rapport à l'évènement, soit passé, soit futur; ensorte qu'il la désigne comme succédant à une situation agitée, ou comme la précédant.

On a la *tranquillité* en soi-même, la *paix* avec les autres, & le *calme* après l'agitation.

Les gens inquiets n'ont point de *tranquillité* dans leur domestique. Les querelleurs ne sont guère en *paix* avec leurs voisins. Plus la passion a été orageuse, plus on goûte le *calme*.

Pour conserver la *tranquillité* de l'Etat, il faut faire valoir l'autorité sans abuser du pouvoir. Pour maintenir la *paix*, il faut être en état de faire la guerre. Ce n'est pas toujours en mollissant qu'on rétablit le *calme* chez un peuple mutiné.

TRÉPAS. MORT. DÉCÈS.

Trépas est poétique, & emporte dans son idée le passage d'une vie à l'autre. *Mort* est du style ordinaire, & signifie précisément la cessation de vivre. *Décès* est d'un style plus recherché, tenant un peu de l'usage du Palais, & marque proprement le retranchement du nombre des mortels. Le second de ces mots se dit à l'égard de toutes
for-

fortes d'animaux; & les deux autres ne se disent qu'à l'égard de l'homme. Un *trépas* glorieux est préférable à une vie honteuse. La *mort* est le terme commun de tout ce qui est animé sur la terre. Toute succession n'est ouverte qu'au moment du *décès*.

Le *trépas* ne présente rien de laid à l'imagination; il peut même faire envisager quelque chose de gracieux dans l'éternité. Le *décès* ne fait naître que l'idée d'une peine, causée par la séparation des choses auxquelles on étoit attaché. Mais la *mort* présente quelque chose de laid & d'affreux.

TRES. FORT. BIEN.

On se sert assez indifféremment de l'un ou de l'autre de ces trois mots, pour marquer ce que les Grammairiens nomment SUPERLATIF, c'est-à-dire le plus haut degré; par exemple, on dit dans le même sens, *très sage*, *fort sage*, *bien sage*. Il me paroît cependant qu'il y a entre eux quelque petite différence; en ce que le mot de *très* marque précisément & clairement ce superlatif, sans mélange d'autre idée ni d'aucun sentiment; que le mot de *fort* le marque peut-être moins précisément, mais qu'il y ajoute une espèce d'affirmation; & que le mot de *bien* exprime de plus un sentiment d'admiration. Ainsi l'on dit, Dieu est *très* juste; les hommes sont *fort* mauvais; la providence est *bien* grande.

Outre cette différence, il y en a une autre plus sensible, ce me semble; c'est que *très* ne convient que dans le sens naturel & littéral; car lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *très* sage, cela veut dire qu'il l'est véritablement; au lieu que *fort* & *bien* peuvent quelquefois être employés dans un sens ironi-

ironique; avec cette différence, que *fort* convient mieux lorsque l'ironie fait entendre qu'on pèche par défaut; & que *bien* est plus d'usage lorsque l'ironie fait entendre qu'on pèche par excès. On dirait donc en raillant; c'est être *fort* sage que de quitter ce qu'on a, pour courir après ce qu'on ne sauroit avoir; & c'est être *bien* patient, que de souffrir des coups de bâton sans en rendre.

ORDINAIRE. COMMUN. VUL-
GAIRE. TRIVIAL.

Le fréquent usage rend les choses *ordinaires*, *communes*, *vulgaires*, & *triviales*; mais il y a à cet égard une ordre de gradation entre ces mots, qui fait que *trivial* dit quelque chose de plus usité que *vulgaire*, qui à son tour enchérit sur *commun*, & celui-ci sur *ordinaire*. Il me paroît aussi qu'*ordinaire* est d'un usage plus marqué pour la répétition des actions; *commun* pour la multitude des objets; *vulgaire* pour la connoissance des faits; & *trivial* pour la tournure du discours.

La dissimulation est *ordinaire* à la Cour. Les monstres sont *communs* en Afrique. Les disputes de religion ont rendu *vulgaires* bien des faits qui n'étoient connus que des savans. De tous les genres d'écrire, il n'y a que le comique où les expressions *triviales* puissent trouver place.

Ces mots peuvent être considérés dans un autre sens que dans celui du fréquent usage; ils se disent souvent par rapport au petit mérite des choses; & ils ont encore un ordre de gradation, de façon que le dernier de ces mots est celui qui ôte le plus au mérite. Ce qui est *ordinaire* n'a rien de distingué. Ce qui est *commun* n'a rien de recherché.

Ce

Ce qui est *vulgaire* n'a rien de noble. Ce qui est *trivial* a quelque chose de bas.

CHANGE. TROC. ECHANGE.

PERMUTATION.

Le mot de *change* marque simplement l'action de changer une chose pour une autre dans un sens abstrait, qui non seulement n'exprime pas, mais qui de plus exclut tout rapport & toute idée accessoire; c'est peut-être par cette raison qu'on ne l'emploie pas à dénommer directement aucune espèce; car on ne dit pas le *change* d'une chose; & qu'on l'emploie néanmoins dans toutes les espèces, en régime indirect avec une préposition, pour indiquer l'essentiel de l'acte; enforte que, dans toutes les occasions, on dit également bien, perdre ou gagner au *change*. Les trois autres mots servent à dénommer les espèces ou façons de changer les choses les unes pour les autres; dont voici les différences. *Troc* se dit pour les choses de service, & pour tout ce qui est meuble; ainsi l'on fait des *troc*s de chevaux, de bijoux, & d'ustensiles. *Echange* se dit pour les terres, les personnes, & tout ce qui est bien-fonds; ainsi l'on fait des *échanges* d'Etats, de charges, & de prisonniers. *Permutation* n'est d'usage que pour les biens & titres ecclésiastiques; ainsi l'on *permut*e une cure, un canonicat, un prieuré avec un autre bénéfice de même ou de différent ordre, il n'importe.

TROUPE. BANDE. COMPAGNIE.

Plusieurs personnes jointes pour aller ensemble font la *troupe*. Plusieurs personnes séparées des autres

autres pour se suivre & ne se point quitter font la *bande*. Plusieurs personnes réunies par l'occupation, l'emploi, ou l'intérêt, font la *compagnie*.

On dit une *troupe* de comédiens, une *bande* de violons, & la *compagnie* des Indes.

Il n'est pas honnête de se séparer de sa *troupe* pour faire *bande* à part; & il faut toujours prendre l'intérêt de la *compagnie* où l'on se trouve engagé.

TROUVER. RENCONTRER.

Nous *trouvons* les choses inconnues, ou celles que nous cherchons. Nous *rencontrons* les choses qui sont à notre chemin, ou qui se présentent à nous, & que nous ne cherchons point.

Les plus infortunés *trouvent* toujours quelque ressource dans leurs disgraces. Les gens qui se lient aisément avec tout le monde sont sujets à *rencontrer* mauvaise compagnie.

VACARME. TUMULTE.

Vacarme emporte par sa valeur l'idée d'un plus grand bruit; & *tumulte* celle d'un plus grand désordre.

Une seule personne fait quelquefois du *vacarme*; mais le *tumulte* suppose toujours qu'il y a un grand nombre de gens.

Les maisons de débauche sont sujettes aux *vacarmes*. Il arrive souvent du *tumulte* dans les villes mal policées.

LIBERTIN. VAGABOND. BANDI.

Le dérèglement est le partage de tous les trois.
Mais

Mais le *libertin* pèche proprement contre les bonnes mœurs; la passion ou l'amour du plaisir le domine. Le *vagabond* manque par la conduite; l'irrédocilité ou l'amour excessif de la liberté l'écarte des bonnes compagnies. Le *bandi* pèche par le cœur & la probité; il ne se conforme pas même aux loix civiles.

ONDES. FLOTS. VAGUES.

Les *ondes* sont l'effet naturel de la fluidité d'une eau qui coule; elles ne s'appliquent guère qu'à l'égard des rivières, & laissent une idée de calme ou de cours paisible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel, mais assez ordinaire; ils indiquent un peu d'agitation, & s'appliquent proprement à la mer. Les *vagues* proviennent d'un mouvement plus violent; elles marquent par conséquent une plus forte agitation, & s'appliquent également aux rivières comme à la mer.

On coule sur les *ondes*; on est porté sur les *flots*; & l'on est entraîné par les *vagues*.

Un terrain raboteux rend les *ondes* inégales; un grand vent fait enfler les *flots*; & excite des *vagues*.

VAINCRE. SURMONTER.

Vaincre suppose un combat contre un ennemi qu'on attaque & qui se défend. *Surmonter* suppose seulement des efforts contre quelque obstacle qu'on rencontre & qui fait de la résistance.

On a *vaincu* ses ennemis, quand on les a si bien battus qu'ils sont hors d'état de nuire. On a *surmonté* ses adversaires, quand on est venu à bout de ses desseins malgré leur opposition.

Il faut du courage & de la valeur pour *vaincre*, de la patience & de la force pour *surmonter*.

On se sert du mot de *vaincre* à l'égard des passions; & de celui de *surmonter* pour les difficultés.

De toutes les passions, l'avarice est la plus difficile à *vaincre*; parce qu'on ne trouve point de secours contre elle, ni dans l'âge, ni dans la faiblesse du tempérament, comme on en trouve contre les autres; & que d'ailleurs, étant plus resserrée qu'entrepreneante, les choses extérieures ne lui opposent aucune difficulté à *surmonter*.

VAINEMENT. INUTILEMENT.

EN-VAIN.

On a travaillé *vainement*, lorsqu'on n'est pas récompensé de son travail, ou qu'il n'est pas agréé. On a travaillé *inutilement*, lorsque l'ouvrage qu'on a fait ne sert à rien. On a travaillé *en-vain*, lorsqu'on n'est pas venu à bout de ce qu'on vouloit faire.

J'aurai travaillé *vainement*, si cet ouvrage ne me procure pas l'estime du public; je l'aurai fait *inutilement*, si l'on n'en profite pas pour rendre ses idées & ses expressions justes; & c'est *en-vain* que je me serai donné beaucoup de peine, si je n'ai pas rencontré la vraie différence & le propre caractère des synonymes de notre Langue.

VALET. LAQUAIS.

Le mot de *valet* a un sens général, qu'on applique à tous ceux qui servent. Celui de *laquais* a un sens particulier, qui ne convient qu'à une sorte de domestiques. Le premier désigne proprement

ment un homme de service; & le second un homme de suite. L'un emporte une idée d'utilité; l'autre une idée d'ostentation. Voilà pourquoi il est plus honorable d'avoir un *laquais* que d'avoir un *valet*; & qu'on dit que le *laquais* ne déroge point à sa noblesse; au-lieu que le *valet-de-chambre* y déroge, quoique la qualité & l'office de celui-ci soient dans le domestique au-dessus de l'autre.

Les Princes & les gens de basse condition n'ont point de *laquais*; mais les premiers ont des *valets* de pied, qui en font la fonction, & qui en portoient même autrefois le nom; & les seconds ont des *valets* de labour.

VALEUR. PRIX.

Le mérite des choses en elles-mêmes en fait la *valeur*; & l'estimation en fait le *prix*.

La *valeur* est la règle du *prix*; mais une règle assez incertaine, & qu'on ne suit pas toujours.

De deux choses, celle qui est d'une plus grande *valeur* vaut mieux; & celle qui est d'un plus grand *prix* vaut plus.

Il semble que le mot de *prix* suppose quelque rapport à l'achat ou à la vente des choses, qui ne se trouve pas dans le mot de *valeur*. Ainsi l'on dit que ce n'est pas être connoisseur, que de ne juger de la *valeur* des choses que par le *prix* qu'elles coûtent.

VALE'E. VALON.

Valée semble signifier un espace plus étendu; & *Valon* semble en marquer un plus resserré.

Les poètes ont rendu le mot de *valon* plus usité; parce qu'ils ont ajouté à la force de ce mot une
idée

idée de quelque chose d'agréable ou de champêtre; que celui de *valée* n'a retenu que l'idée d'un a bas & situé entre d'autres lieux plus élevés.

On dit, la *valée* de Josaphat, où le vulgaire pense que se doit faire le Jugement universel; & l'on dit, le sacré *valon*, où la fable établit une demeure des Muses.

VANTER. LOUER.

On *vante* une personne pour lui procurer l'estime des autres, ou pour lui donner de la réputation. On la *loue* pour témoigner l'estime qu'on fait d'elle, ou pour lui applaudir.

Vanter c'est dire beaucoup de bien des gens & leur attribuer de grandes qualités, soit qu'ils les aient ou qu'ils ne les aient pas. *Louer* c'est approuver avec une sorte d'admiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait, soit que cela le mérite ou ne le mérite point.

On *vante* les forces d'un homme; on *loue* sa conduite.

Le mot de *vanter* suppose que la personne dont on parle est différente de celle à qui la parole s'adresse; ce que le mot de *louer* ne suppose point.

Les charlatans ne manquent jamais de se *vanter*; ils promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir; ou se font honneur d'une estime qui ne leur a pas été accordée. Les personnes pleines d'amour-propre se donnent souvent des *louanges*; elles sont ordinairement très contentes d'elles-mêmes.

Il est plus ridicule, selon mon sens, de se *louer* soi-même que de se *vanter*; car on se *vante* par un grand desir d'être estimé, c'est une vanité qu'on pardonne; mais on se *loue* par une grande estime qu'on a de soi, c'est un orgueil dont on se moque.

V A-

VARIATION. CHANGEMENT

La *variation* consiste à être tantôt d'une façon & tantôt d'une autre. Le *changement* consiste seulement à cesser d'être le même.

C'est *varier* dans ses sentimens, que de les abandonner & les reprendre successivement. C'est *changer* d'opinion, que de rejeter celle qu'on avoit embrassée pour en suivre une nouvelle.

Les *variations* sont ordinaires aux personnes qui ne sont point déterminées dans leurs volontés; & le *changement* est le propre des inconstans.

Qui n'a point de principes certains, est sujet à *varier*; & qui est plus attaché à la fortune qu'à la vérité, n'a pas de peine à *changer* de doctrine.

VARIATION. VARIÉTÉ.

Les changemens successifs dans le même sujet font la *variation*. La multitude des différens objets fait la *variété*. Ainsi l'on dit, la *variation* du tems, la *variété* des couleurs.

Il n'y a point de gouvernement où il n'y ait eu des *variations*. Il n'y a point d'espèces dans la nature où l'on ne remarque beaucoup de *variétés*.

VEDETTE. SENTINELLE.

Une *vedette* est à cheval; une *sentinelle* est à pied. L'un & l'autre veillent à la sûreté du corps dont ils sont détachés, & pour la garde duquel ils sont mis en faction.

VE NE-

VENERATION. RESPECT.

Ce sont des égards qu'on a pour les gens ; mais on leur témoigne de l'estime par la *vénération* ; & on leur marque de la soumission par le *respect*.

Nous avons de la *vénération* pour les personnes en qui nous reconnoissons des qualités éminentes ; & nous avons du *respect* pour celles qui sont fort au-dessus de nous, ou par leur naissance, ou par leur fortune.

L'âge & le mérite rendent *vénéral*. Le rang & la dignité rendent *respectable*.

La gravité attire la *vénération* du peuple ; & la crainte qu'on lui inspire le tient dans le *respect*.

*VETEMENT. HABILLEMENT.**HABIT.*

Vêtement exprime simplement ce qui sert à couvrir le corps ; & il comprend tout ce qui est à cet usage, même la coiffure & la chaussure, & rien au-delà ; voilà pourquoi l'on s'en sert avec grace en disant que tout le nécessaire consiste dans la nourriture, le *vêtement*, & le logement. *Habillement* a une signification plus composée ; outre l'essentiel de vêtir, il renferme dans son idée un rapport à la forme & à la façon dont on est vêtu ; & son district s'étend non seulement à tout ce qui sert à couvrir le corps, mais encore à la parure & à tout ce qui n'est que pur ornement, comme les rubans, les colliers, les pierreries ; c'est par cette raison qu'on dit, la description d'un *habillement* de cérémonie & de théâtre. *Habit* a un sens bien plus restreint que les deux autres mots ; il ne signi-

fié que ce qui est robe, ou ce qui tient de la robe; enforte que le linge, le chapeau, & les souliers ne font pas compris sous l'idée de ce mot; ainsi l'on ne s'en fert que pour marquer ce qui est l'ouvrage du Tailleur ou de la Couturière; le justaucorps, la veste, la culotte, la robe, la jupe, le corset font des *habits*; mais la chemise & la cravate ne le font point, quoiqu'ils soient *vêtements*; & l'épée n'est ni *habit* ni *vêtement*, quoiqu'elle soit de l'*habillement* du cavalier.

VESTIGES. TRACES.

Les *vestiges* sont les restes de ce qui a été dans un lieu. Les *traces* sont des marques de ce qui y a passé. On connoit les *vestiges*; on suit les *traces*.

On voit les *vestiges* d'un vieux château. On remarque les *traces* d'un cerf ou d'un sanglier.

VIANDE. CHAIR.

Le mot de *viande* porte avec lui une idée de nourriture, que n'a pas celui de *chair*; & ce dernier a un rapport à la composition physique de l'animal, que n'a pas le premier. Ainsi l'on dit que le poisson & les légumes sont *viandes* de Carême; que la perdrix a la *chair* courte & tendre.

VIEUX. ANCIEN. ANTIQUE.

Ils enchérissent l'un sur l'autre, *antique* sur *ancien* & celui-ci au-dessus de *vieux*.

Une mode est *vieille*, quand elle cesse d'être en usage; elle est *ancienne*, lorsque l'usage en est entière-

tièrement passé; mais elle est *antique*, lorsqu'il y a déjà long-tems qu'elle est *ancienne*.

Ce qui est récent n'est pas *vieux*. Ce qui est nouveau n'est pas *ancien*. Ce qui est moderne n'est pas *antique*.

La *vieillesse* regarde particulièrement l'âge; l'*ancienneté* est plus propre à l'égard de l'origine des familles; & l'*antiquité* convient mieux à ce qui a été dans des tems fort éloignés de ceux où nous vivons.

On dit, *vieillesse* décrépité, *ancienneté* immémorable, & *antiquité* reculée.

La *vieillesse* diminue les forces du corps, & augmente les lumières de l'esprit. L'*ancienneté* fait perdre aux modes leurs agrémens, & donne de l'éclat à la Noblesse. L'*antiquité* faisant périr les preuves de l'histoire, en affoiblit la vérité, & fait valoir les monumens qui se conservent.

VIVACITE'. PROMTITUDE.

La *vivacité* tient beaucoup de la sensibilité & de l'esprit; les moindres choses piquent un homme *vif*; il sent d'abord ce qu'on lui dit, & réfléchit moins qu'un autre dans ses réponses. La *promptitude* tient davantage de l'humeur & de l'action; un homme *prompt* est plus sujet aux emportemens qu'un autre; il a la main légère, & il est expéditif au travail. L'indolence est l'opposé de la *vivacité*; & la lenteur l'est de la *promptitude*.

VIGOUREUX. FORT. ROBUSTE.

Le *vigoureux* semble plus agile, & doit beaucoup au courage. Le *fort* paroît être plus ferme, & doit beaucoup à la construction des muscles.

Le *robuste* est moins sujet aux infirmités, & doit beaucoup à la nature du tempérament.

On est *vigoureux* par le mouvement & par les efforts qu'on fait. On est *fort* par la solidité & par la résistance des membres. On est *robuste* par la bonne conformation des parties qui servent aux fonctions naturelles.

Vigoureux est d'un usage propre pour le combat, & pour tout ce qui demande de la vivacité dans l'action. *Fort* convient en fait de fardeaux, & de tout ce qui est défense. *Robuste* se dit à l'égard de la santé, & de l'assiduité au travail.

Un homme *vigoureux* attaque avec violence. Un homme *fort* porte d'un air aisé ce qui accableroit un autre. Un homme *robuste* est à l'épreuve de la fatigue.

VIOLENT. EMPORTE.

Il me semble que le *violent* va jusqu'à l'action; & que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux discours.

Un homme *violent* est prompt à lever la main; il frappe aussi-tôt qu'il menace. Un homme *emporté* est prompt à dire des injures; il se fâche aisément.

Les *emportés* n'ont quelquefois que le premier feu de mauvais; les *violents* sont plus dangereux.

Il faut se tenir sur ses gardes avec les personnes *violentes*; & il ne faut souvent que de la patience avec les personnes *emportées*.

VISION. APPARITION.

La *vision* se passe dans les sens intérieurs, & ne suppose que l'action de l'imagination. L'*apparition* frappe

frappe de plus les sens extérieurs, & suppose un objet au dehors.

Saint Joseph fut averti par une *vision* de fuir en Egypte avec sa famille. La Magdeleine fut instruite de la Résurrection du Sauveur par une *apparition*.

Les cerveaux échauffés & vuides de nourriture croient souvent avoir des *visions*. Les esprits timides & crédules prennent quelquefois pour des *apparitions* ce qui n'est rien, ou qui n'est qu'un jeu.

VITE. TÔT. PROMTEMENT.

Le mot de *vite* paroît plus propre pour exprimer le mouvement avec lequel on agit; son opposé est Lentement. Le mot de *tôt* regarde le moment où l'action se fait; son opposé est Tard. Le mot de *promptement* semble avoir plus de rapport au tems qu'on emploie à la chose; son opposé est Long-tems.

On avance en allant *vite*, mais on va sûrement en allant lentement. Le crime est toujours puni; si ce n'est *tôt*, c'est tard. Il faut être long-tems à délibérer, mais il faut exécuter *promptement*.

Qui commence *tôt* & travaille *vite*, acheve *promptement*.

UNI. PLAIN.

Ce qui est *uni* n'est pas raboteux. Ce qui est *plain* n'a ni enfoncemens ni élévations.

Le marbre le plus *uni* est le plus beau. Un pays où il n'y a ni montagnes ni valées est un pays *plain*.

UNION. JONCTION.

L'*union* regarde particulièrement deux différentes choses qui se trouvent bien ensemble. La *jonction* regarde proprement deux choses éloignées qui se rapprochent l'une auprès de l'autre.

Le mot d'*union* enferme une idée d'accord ou de convenance. Celui de *jonction* semble supposer une marche ou quelque mouvement.

On dit l'*union* des couleurs, & la *jonction* des armées; l'*union* de deux voisins, & la *jonction* de deux rivières.

Ce qui n'est pas *uni* est divisé. Ce qui n'est pas *joint* est séparé.

On *s'unit*, pour former des corps de société. On le *joint*, pour se rassembler & n'être pas seuls.

Union s'emploie souvent au figuré; mais on ne se sert de *jonction* que dans le sens littéral.

L'*union* soutient les familles & fait la puissance des Etats. La *jonction* des ruisseaux forme les grands fleuves.

UNIQUE. SEUL.

Une chose est *unique*, lorsqu'il n'y en a point d'autre de la même espèce. Elle est *seule*, lorsqu'elle n'est pas accompagnée.

Un enfant qui n'a ni frères ni sœurs, est *unique*. Un homme abandonné de tout le monde, reste *seul*.

Rien n'est plus rare que ce qui est *unique*; & rien n'est plus ennuyant que d'être toujours *seul*.

VOIE. MOYEN.

On fuit les *voies*. On se fert des *moyens*.

La *voie* est la manière de s'y prendre pour réussir. Le *moyen* est ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La première a un rapport particulier aux mœurs; & le second aux évènements; en sorte qu'on y a égard lorsqu'il s'agit d'en marquer la bonté; celle de la *voie* dépend de l'honneur & de la probité; celle du *moyen* consiste dans la conséquence & dans l'effet. Ainsi la bonne *voie* est celle qui est juste; le bon *moyen* est celui qui est sûr.

La simonie est une très mauvaise *voie*, mais un fort bon *moyen*, pour avoir des bénéfices.

VOIR. REGARDER.

On *voit* ce qui frappe la vue. On *regarde* où l'on jette le coup d'œil.

Nous *voyons* les objets qui se présentent à nos yeux. Nous *regardons* ceux qui excitent notre curiosité.

On *voit* ou distinctement, ou confusément. On *regarde* ou de loin, ou de près. Les yeux s'ouvrent pour *voir*; ils se tournent pour *regarder*.

Les hommes indifférens *voyent*, comme les autres, les agrémens du sexe; mais ceux qui en sont frappés *regardent*.

Le connoisseur *regarde* les beautés d'un tableau qu'il *voit*; celui qui ne l'est pas *regarde* le tableau sans en *voir* les beautés.

VOIR. APPERCEVOIR.

Les objets qui ont quelque durée ou qui se
 1 4 mon-

montrent, sont *vus*. Ceux qui fuyent ou qui se cachent, sont *apperçus*.

On *voit* dans un visage la régularité des traits ; & l'on y *apperçoit* les mouvemens de l'âme.

Dans une nombreuse Cour, les premiers sont *vus* du Prince, à peine les autres en sont-ils *apperçus*.

Une complaisance *vue* de tout le monde, en explique quelquefois moins qu'un coup d'œil *apperçu*.

Les novices & les fottes en amour ignorent les avantages du mystère, & font *voir* tout ce qui se passe au fond de leur cœur. Les plus fines, quelque attention qu'elles aient, ont bien de la peine à empêcher qu'on ne *s'apperçoive* de leurs sentimens.

L'amour qui se fait *voir* tombe dans le ridicule aux yeux du spectateur. Celui qui se laisse seulement *appercevoir* fait, sur le théâtre du monde, une scène gracieuse à qui fait connoître & aimer le jeu des passions.

VOLONTE'. INTENTION.

DESSEIN.

La *volonté* est une détermination fixe, qui regarde quelque chose de prochain ; elle le fait rechercher. L'*intention* est un mouvement ou un penchant de l'âme, qui envisage quelque chose d'éloigné ; elle y fait tendre. Le *dessein* est une idée adoptée & choisie, qui paroît supposer quelque chose de médité & de méthodique ; il fait chercher les moyens de l'exécution.

Quand la *volonté* de servir Dieu vint à l'Abbé de la Trape, ses premières *intentions* furent de faire

re

re une austère pénitence, & il forma pour cela le *dessin* de se retirer dans son Abbaye & d'y établir la réforme.

Les *volontés* sont plus connues & plus précises. Les *intentions* sont plus cachées & plus vagues. Les *dessins* sont plus vastes & plus raisonnés.

La *volonté* suffit pour nous rendre criminel devant Dieu; mais elle ne suffit pas pour nous rendre vertueux, ni devant Dieu ni devant les hommes. L'*intention* est l'âme de l'action & la source de son vrai mérite; mais il est difficile d'en juger bien sagement. Le *dessin* est un effet de la réflexion; mais cette réflexion peut être bonne ou mauvaise.

On dit, faire une chose de bonne *volonté*, avec une *intention* pure, & de *dessin* prémédité.

Personne n'aime à être contrarié dans ses *volontés*, ni trompé dans ses *intentions*, ni traversé dans ses *dessins*. Mais pour cet effet, il ne faut point avoir d'autre *volonté* que celle de ses maîtres, d'autre *intention* que de faire son devoir, ni d'autre *dessin* que de se conformer à l'ordre de la providence.

Il n'y a rien dont on soit moins le maître, que de l'exécution de ses dernières *volontés*; rien de moins suivi, que l'*intention* de la plupart des fondateurs de béréfices; & rien de plus extravagant, que le *dessin* de réunir tous les hommes à une même opinion.

Il est d'un grand homme d'être ferme dans ses *volontés*, droit dans ses *intentions*, & raisonnable dans ses *dessins*.

VOLUME. TOME.

Le *volume* peut contenir plusieurs *tomes*; & le *tome* peut faire plusieurs *volumes*; mais la reliure

sépare les *volumes*; & la division de l'ouvrage distingue les *tomes*.

Il ne faut pas toujours juger de la science de l'auteur par la grosseur du *volume*; & il y a beaucoup d'ouvrages en plusieurs *tomes*, qui seroient meilleurs s'ils étoient réduits en un seul.

VOULOIR. AVOIR-ENVIE. SOUHAITER. DESIRER. SOUPIRER. CONVOITER.

Le dernier de ces mots n'est d'usage que dans la Théologie morale; & il suppose toujours un objet illicite & défendu par la loi de Dieu; on *convoite* la femme ou le bien d'autrui. Les autres mots sont d'un usage ordinaire; & la force de leur signification ne dit rien de bon ou de mauvais dans l'objet, elle n'exprime que le mouvement par lequel l'ame se porte vers lui, quel qu'il soit, avec les différences suivantes pour chacun d'eux. On *veut* & on *a-envie* d'un objet présent; mais on le *veut*, ce me semble, avec plus de connoissance & plus de réflexion; & l'on en *a-envie* avec plus de sentiment & plus de goût. On *souhaite* & on *desire* des choses plus éloignées; mais les *souhais* sont plus vagues, & les *desirs* plus ardents. On *soupire* pour des choses plus touchantes.

Les *volontés* se conduisent par l'esprit; elles doivent être justes. Les *envies* tiennent des sens; elles doivent être réglées. Les *souhais* se nourrissent d'imaginations; ils doivent être bornés. Les *desirs* viennent des passions; ils doivent être modérés. Les *soupirs* partent du cœur; ils doivent être bien adressés.

On fait sa *volonté*. On satisfait son *envie*. On se

se repait de *souhairs*. On s'abandonne à ses *desirs*.
On pousse des *soupirs*.

Nous *voulons* ce qui peut nous convenir. Nous *avons-envie* de ce qui nous plaît. Nous *souhaitons* ce qui nous flatte. Nous *desirons* ce que nous estimons. Nous *soupirons* pour ce qui nous attire.

On dit de la *volonté*, qu'elle est éclairée ou aveugle; de l'*envie*, qu'elle est bonne ou mauvaise; du *souhait*, qu'il est raisonnable ou ridicule; du *desir*, qu'il est foible ou violent; & du *soupir*, qu'il est naturel ou affecté.

Les Princes *veulent* d'une manière absolue. Les femmes ont de fortes *envies*. Les paresseux s'occupent à faire des *souhairs* chimériques. Les courtisans se tourmentent par des *desirs* ambitieux. Les amans romanesques s'amuse à de vains *soupirs*.

VRAI. VÉRITABLE.

Vrai marque précisément la vérité objective; c'est-à-dire qu'il tombe directement sur la réalité de la chose, & il signifie qu'elle est telle qu'on la dit. *Véritable* désigne proprement la vérité expressive; c'est-à-dire qu'il se rapporte principalement à l'exposition de la chose; & il signifie qu'on la dit telle qu'elle est. Ainsi le premier de ces mots aura une grace particulière, lorsque, dans l'emploi, on portera d'abord son point de vue sur le sujet en lui-même; & le second, lorsqu'on le portera sur le discours. Cette différence est extrêmement métaphysique, & j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'appercevoir; mais elle n'en subsiste pas moins; & d'ailleurs on ne doit pas exiger de moi des différences marquées, où l'usage n'en a mis que de très délicates. Peut-être que l'exemple suivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer; &

I 6 qu'on

qu'on sentira mieux cette distinction dans l'application que dans la définition:

Quelques auteurs, même Protestans, soutiennent qu'il n'est pas *vrai* qu'il y ait eu une Papesse JEANNE, & que l'histoire qu'on en a faite n'est pas *véritable*.

USAGE. COUTUME.

L'*usage* semble être plus universel. La *coutume* paroît être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratique est un *usage*. Ce qui s'est pratiqué depuis long-tems est une *coutume*.

L'*usage* s'introduit & s'étend. La *coutume* s'établit & acquiert de l'autorité. Le premier fait la mode. La seconde forme l'habitude. L'une & l'autre sont des espèces de loix, entièrement indépendantes de la raison dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il est quelquefois plus à propos de se conformer à un mauvais *usage*, que de se distinguer, même par quelque chose de bon. Bien des gens suivent la *coutume* dans la façon de penser, comme dans le cérémonial; ils s'en tiennent à ce que leurs mères & leurs nourrices ont pensé avant eux.

USURPER. ENVAHIR.

S'EMPARER.

Usurper, c'est prendre injustement une chose à son légitime maître par voie d'autorité ou de puissance; il se dit également des biens, des droits, & du pouvoir. *Envahir*, c'est prendre tout d'un coup par voie de fait quelque pays ou quelque canton, sans prévenir par aucun acte d'hostilité. *S'em-*
parer

parer, c'est précisément se rendre maître d'une chose en prévenant les concurrens, & tous ceux qui peuvent y prétendre même avec plus de droit.

Il me semble aussi que le mot d'*usurper* renferme quelquefois une idée de trahison ; que celui d'*envahir* fait entendre qu'il y a du mauvais procédé ; & que celui de *s'emparer* emporte une idée d'adresse & de diligence.

Ce n'est point *usurper* la couronne, lorsqu'on est appelé par toute la nation pour être Roi. Ce n'est pas *envahir* les provinces, quand on ne fait des conquêtes sur ses ennemis qu'après que la guerre est déclarée. Il n'y a point d'injustice à *s'emparer* des choses qui nous appartiennent, quoique nos droits & nos prétentions soient contestés.

UTILITE'. PROFIT. AVANTAGE.

L'*utilité* naît du service qu'on tire des choses. Le *profit* naît du gain qu'elles produisent. L'*avantage* naît de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve.

Un meuble a son *utilité*. Une terre apporte du *profit*. Une grande maison a son *avantage*.

Les richesses ne sont d'aucune *utilité* quand on n'en fait point usage. Les *profits* sont plus grands dans les finances, & plus fréquens dans le commerce. L'argent donne beaucoup d'*avantage* dans les affaires, il en facilite le succès.

Je souhaite que cet ouvrage soit *utile* au lecteur ; qu'il fasse le *profit* du libraire ; & qu'il me procure l'*avantage* de l'estime publique.

OPTER. CHOISIR.

On *opte* en se déterminant pour une chose, par-

ce qu'on ne peut les avoir toutes. On *choisit* en comparant les choses, parce qu'on veut avoir la meilleure. L'un ne suppose qu'une simple décision de la volonté, pour savoir à quoi s'en tenir. L'autre suppose un discernement de l'esprit, pour s'en tenir à ce qu'il y a de mieux.

Entre deux choses parfaitement égales, il y a à *opter*; mais il n'y a pas à *choisir*.

On est quelquefois contraint d'*opter*; mais on ne l'est jamais de *choisir*. Le *choix* est un plein exercice de la liberté; c'est pourquoi, lorsque le sens ou l'expression marque une nécessité absolue, il est mieux de se servir du mot d'*opter* que de celui de *choisir*; de-là vient que l'usage dit, puisqu'il est impossible de servir en même tems deux maîtres, il faut *opter*.

Le mot de *choisir* ne me paroît pas non plus être tout-à-fait à sa place lorsqu'on parle de choses entièrement disproportionnées, à moins qu'il n'y soit employé dans un sens ironique. Par exemple, je ne dirois pas, il faut *choisir* ou de Dieu ou du monde; mais je dirois, il faut *opter*. Car le *choix* étant une préférence fondée sur la comparaison des choses, il n'a pas lieu où il n'y a point de comparaison à faire. Un prédicateur diroit cependant avec beaucoup de grace: „ Messieurs, le joug du Seigneur est doux & nous conduit au comble de „ tous biens, le joug du monde est dur & nous „ plonge dans l'abîme de tous maux; *choisissez* „ maintenant auquel des deux vous voulez vous „ soumettre;” parce qu'alors il se trouve une fine ironie dans l'emploi de *choisir*.

Je ne connois point de droit de *choix*; mais il y a un droit d'*option*, c'est lorsqu'entre plusieurs choses à distribuer on a droit de prendre avant les autres celle qu'on veut. Quand on a ce droit, on
a par

à par conséquent la liberté de *choisir* ; car on peut *opter* par *choix*, en examinant quelle est la meilleure, comme on peut *opter* sans *choix*, en se déterminant indifféremment pour la première venue.

Nous n'*optons* que pour nous ; mais nous *choisissons* pour les autres.

On peut *opter* sans *choisir*, il n'y a qu'à suivre le hazard ou le conseil d'autrui ; mais on ne peut *choisir* sans *opter*, quand on *choisit* pour soi.

Lorsque les choses sont à notre *option*, il faut tâcher de faire un bon *choix*.

Entre le vice & la vertu, il n'y a point d'accommodement ; il faut *opter* pour l'un ou pour l'autre. Rien ne me paroît plus difficile à *choisir*, qu'un ami.

Si j'avois à *opter* entre un ami fort zélé mais indiscret, & un ami discret mais moins zélé, je *choisirois* le dernier.

CHOISIR. FAIRE-CHOIX.

Choisir se dit ordinairement de choses dont on veut faire usage. *Faire-choix* se dit proprement des personnes qu'on veut élever à quelque dignité, charge, ou emploi.

Louis XIV *choisit* Versailles pour le lieu de sa résidence ordinaire ; & il *fit-choix* du Maréchal de Villeroy pour être Gouverneur de son Petit-fils Louis XV.

Le mot de *choisir* marque plus particulièrement la comparaison qu'on fait de tout ce qui se présente, pour connoître ce qui vaut le mieux, & le prendre. Le mot de *faire-choix* marque plus précisément la simple distinction qu'on fait d'un sujet préférablement aux autres.

Les Princes ne *choisissent* pas toujours leurs Ministres ;

nistres; on n'a pas *fait-choix* en tout tems d'un Colbert pour les Finances, ni d'un Louvois pour la Guerre.

CHOISIR. PREFERER.

On ne *choisit* pas toujours ce qu'on *préfère*; mais on *préfère* toujours ce qu'on *choisit*.

Choisir, c'est se déterminer en faveur de la chose par le mérite qu'elle a, ou par l'estime qu'on en fait. *Préférer*, c'est se déterminer en sa faveur par quelque motif que ce soit, mérite, affection, complaisance, ou politique, n'importe.

L'esprit fait le *choix*. Le cœur donne la *préférence*. C'est par cette raison qu'on *choisit* ordinairement ce que l'on connoit, & qu'on *préfère* ce qu'on aime.

La sagesse nous défend quelquefois de *choisir* ce qui paroît le plus brillant à nos yeux; & souvent la justice ne nous permet pas de *préférer* nos amis à d'autres.

Lorsqu'il est question de *choisir* un état de vie, je ne crois pas qu'on fasse mal de *préférer* celui où l'inclination porte; c'est le moyen de réussir plus facilement, & de trouver sa satisfaction dans son devoir.

On *choisit* l'étoffe. On *préfère* le Marchand.

Le *choix* est bon ou mauvais, selon le goût & la connoissance qu'on a des choses. La *préférence* est juste ou injuste, selon qu'elle est dictée par la raison ou qu'elle est inspirée par la passion.

Les *préférences* de pure faveur sont quelquefois permises aux Princes dans la distribution des grâces; mais ils ne doivent jamais agir que par *choix* dans la distribution des charges & des emplois publics.

CHOI-

CHOISIR. ELIRE.

Je ne mets ces deux mots au rang des synonymes, que parce que notre Dictionnaire les a définis l'un par l'autre. *Choisir* c'est, comme je viens de le dire, se déterminer par la comparaison qu'on fait des choses en faveur de ce qu'on juge être le mieux. *Elire* c'est nommer à une dignité, à un emploi, à un bénéfice, ou à quelque chose de semblable. Ainsi le *choix* est un acte de discernement, qui fixe la volonté à ce qui paroît le meilleur; & l'*élection* est un concours de suffrages, qui donne à un sujet une place dans l'Etat ou dans l'Eglise.

Il peut très aisément arriver que le *choix* n'ait nulle part dans l'*élection*.

CHETIF. MAUVAIS.

Le premier de ces mots commence à vieillir; & n'est pas d'un usage fort fréquent; il n'est pas néanmoins tout-à-fait suranné, & il trouve encore des places où il figure; nous pouvons donc le caractériser, sans craindre de rien faire hors de propos. Quant au second mot, il n'est pas pris ici dans toutes ses significations, mais seulement dans celle qui le rend synonyme au premier; je veux dire, pour marquer uniquement une sorte d'ineptitude à être avantageusement placé ou mis en usage.

L'inutilité ou le peu de valeur rendent une chose *chétive*. Les défauts & la perte de son mérite la rendent *mauvaise*. De-là vient qu'on dit, dans le style mystique, que nous sommes de *chétives* créatures, pour marquer que nous ne sommes rien
à l'é-

à l'égard de Dieu, ou qu'il n'a pas besoin de nos services; & qu'on appelle *mauvais* Chrétien celui qui manque de foi, ou qui a perdu par le péché la grâce du Batême.

Un *chétif* sujet est celui qui, n'étant propre à rien, ne peut rendre aucun service dans la République. Un *mauvais* sujet est celui qui, se laissant aller à un penchant vicieux, ne veut pas travailler au bien.

Qui est *chétif* est méprisable, & devient le rebut de tout le monde. Qui est *mauvais* est condamnable, & s'attire la haine des honnêtes-gens.

En fait de choses d'usage, comme étoffes, linge, & semblables, le terme de *chétif* enchérit sur celui de *mauvais*. Ce qui est usé, mais qu'on peut encore porter au besoin, est *mauvais*; ce qui ne peut plus servir, & ne sauroit être mis honnêtement, est *chétif*.

Un *mauvais* habit n'est pas toujours la marque du peu de bien. Il y a quelquefois sous un *chétif* haillon plus d'orgueil que sous l'or & sous la pourpre.

FUIR. EVITER. ELUDER.

On *fuit* les choses & les personnes qu'on craint, & celles qu'on a en horreur. On *évite* les choses qu'on ne veut pas rencontrer, & les personnes qu'on ne veut pas voir ou dont on ne veut pas être vu. On *élude* les questions auxquelles on ne veut ou l'on ne peut répondre.

Pour *fuir*, on tourne vers le côté opposé, & l'on s'éloigne avec vitesse, afin de n'être pas pris. Pour *éviter*, on prend une autre route, & l'on s'écarte subtilement, afin de n'être point aperçu ou de ne pas donner dans le panneau. Pour *éluder*,
on

on fait semblant de n'avoir pas entendu, & l'on change adroitement de propos, afin de n'être pas obligé à s'expliquer.

On *fuit* en courant. On *évite* en se détournant. On *élude* en donnant le change.

Nous *fuyons* ceux qui nous poursuivent. Nous *évitons* ceux qui nous font peine. Nous *éludons* les conversations qui nous déplaisent.

La peur fait *fuir* devant son ennemi; la prudence en fait quelquefois *éviter* la présence; & l'adresse en fait *éluder* les attaques.

On dit, *fuir* & *éviter* le danger; mais le *fuir* c'est ne s'y pas exposer; l'*éviter* c'est n'y pas tomber. On dit *éluder* le coup.

Le remède le plus sûr contre la peste est de *fuir* bien loin des lieux où elle est. Le moyen le plus propre pour conserver l'innocence des mœurs est d'*éviter* les mauvaises compagnies. L'art de garder le secret demande de l'habileté à *éluder* les questions curieuses.

AMOUR. GALANTERIE.

L'*amour* est plus vif que la *galanterie*; il a pour objet la personne; fait qu'on cherche à lui plaire dans la vue de la posséder, & qu'on l'aime autant pour elle-même que pour soi; il s'empare brusquement du cœur; & doit sa naissance à un je-ne-sais-quoi d'indéfinissable, qui entraîne les sentimens, & arrache l'estime avant tout examen & sans aucune information. La *galanterie* est une passion plus voluptueuse que l'*amour*; elle a pour objet le sexe; fait qu'on noue des intrigues dans le dessein de jouir, & qu'on aime plus pour sa prompte satisfaction que pour celle de sa maîtresse; elle attaque moins le cœur que les sens; & doit plus au tempéra-

pérament & à la complexion qu'au pouvoir de la beauté, dont elle démêle pourtant le détail, & en observe le mérite avec des yeux plus connoisseurs ou moins prévenus que ceux de l'*amour*.

L'un a le pouvoir de rendre agréables à nos yeux les personnes qui plaisent à celle que nous aimons, pourvu qu'elles ne soient pas du nombre de celles qui peuvent exciter notre jalousie. L'autre nous engage à ménager toutes les personnes qui sont capables de servir ou de nuire à nos desseins, jusqu'à notre rival même, si nous voyons jour à pouvoir en tirer avantage.

Le premier ne laisse pas la liberté du choix; il commande d'abord en maître; & règne ensuite en tyran; jusqu'à ce que ses chaînes soient usées par la longueur du tems, ou qu'elles soient brisées par l'effort d'une raison puissante ou d'un capricieux dépit. Mais la seconde permet quelquefois qu'une autre passion décide de la préférence; la raison & l'intérêt lui servent souvent de frein; & elle s'accommode aisément à notre situation & à nos affaires.

L'*amour* nous attache uniquement à une personne, & lui livre notre cœur sans aucune réserve; en sorte qu'elle le remplit entièrement; & qu'il ne nous reste que de l'indifférence pour toutes les autres, quelque beauté & quelque mérite qu'elles aient. La *galanterie* nous entraîne généralement vers toutes les personnes qui ont de la beauté ou de l'agrément, & nous unit à celles qui répondent à nos empressements & à nos desirs; de façon cependant qu'il nous reste encore du goût pour les autres.

Il semble que l'*amour* se plaise dans les difficultés; bien loin que les obstacles l'affoiblissent, ils ne servent d'ordinaire qu'à l'augmenter; on en fait

fait toujours une de ses plus sérieuses occupations. Pour la *galanterie*, elle ne veut qu'abrèger les formalités; le facile l'emporte souvent chez elle sur le difficile; & elle ne sert quelquefois que d'amusement. C'est peut-être par cette raison qu'il se trouve dans l'homme un fonds plus inépuisable pour la *galanterie* que pour l'*amour*; car il est rare de voir un premier *amour* suivi d'un second; & je doute qu'on ait jamais poussé jusqu'à un troisième; il en coûte trop au cœur pour faire souvent de pareilles dépenses; mais les *galanteries* sont quelquefois sans nombre, & se succèdent jusqu'à ce que l'âge vienne en tarir la source.

Il y a toujours de la bonne-foi dans l'*amour*; mais il est gênant & capricieux; on le regarde aujourd'hui comme une maladie, ou comme un foible d'esprit. Il entre quelquefois un peu de friponnerie dans la *galanterie*; mais elle est libre & enjouée; c'est le goût de notre siècle.

L'*amour* grave dans l'imagination l'idée flatteuse d'un bonheur éternel, dans l'entière & constante possession de l'objet qu'on aime; & la *galanterie* ne manque pas d'y peindre l'image agréable d'un plaisir singulier, dans la jouissance de l'objet qu'on poursuit. Mais ni l'un ni l'autre ne peint alors d'après nature; & l'expérience fait voir que leurs couleurs, quoique gracieuses, sont également trompeuses; avec cette différence, que l'*amour* étant plus sérieux, on est plus piqué de l'infidélité de son pinceau; & que le souvenir des peines qu'il a données sert, en les voyant si mal récompensées, à nous dégoûter entièrement de lui; au-lieu que la *galanterie* étant plus badine, on est moins sensible à la tricherie de ses peintures; & la vanité, qu'on a d'être venu à bout de ses projets, console de n'avoir pas trouvé le plaisir qu'on s'étoit figuré.

En

En *amour*, c'est le cœur qui goûte principalement le plaisir; l'esprit l'y sert en esclave, sans se regarder lui-même; & la satisfaction des sens y contribue moins à la douceur de la jouissance, qu'un certain contentement dans l'intérieur de l'âme, que produit la douce idée d'être en possession de ce qu'on aime, & d'avoir les plus sensibles preuves d'un tendre retour. En *galanterie*, le cœur moins vivement frappé de l'objet, l'esprit plus libre pour se replier sur lui-même, & les sens plus attentifs à se satisfaire, y partagent le plaisir avec plus d'égalité; la jouissance y est plus agréable par la volupté, que par la délicatesse des sentimens.

Lorsqu'on est trop tourmenté par les caprices de l'*amour*, on travaille à se détacher, & l'on devient indifférent. Quand on est trop fatigué par les exercices de la *galanterie*, on prend le parti de se reposer, & l'on devient sobre.

L'excès fait dégénérer l'*amour* en jalousie, & la *galanterie* en libertinage. Dans le premier cas, on est sujet à se troubler la cervelle. Dans le second, on est en danger de perdre la santé.

L'*amour* ne messied pas aux filles; mais la *galanterie* ne leur convient nullement; parce que le monde ne leur permet que de s'attacher, & non de se satisfaire. Il n'en est pas ainsi à l'égard des femmes; on leur passe la *galanterie*; mais l'*amour* leur donne du ridicule. Il est à sa place qu'un jeune cœur se laisse prendre d'une belle passion; le spectateur naturellement touché s'intéresse assez volontiers à ce spectacle, & par conséquent n'y trouve point à blâmer. Au-lieu qu'un cœur soumis au joug du mariage, qui cherche encore à se livrer à une passion aussi tyrannique qu'aveugle, lui paroît faire un écart digne de censure ou de risée. C'est peut-être par cette raison qu'une fille peut,
avec

avec l'*amour* le plus fort, se conserver encore la tendre amitié de ceux de ses amis qui se bornent aux sentimens que produisent l'estime & le respect; & qu'il est bien difficile qu'une femme mariée, qui s'avise d'aimer un quelqu'un de ce tendre & parfait *amour*, n'éloigne ses autres amis, ou qu'elle ne perde beaucoup de l'estime & de l'attachement qu'ils avoient pour elle. Cela vient de ce que, dans la première circonstance, l'*amour* parle toujours son ton, & jamais ne prend celui de la simple amitié; ainsi les amis, ne perdant rien de ce qui leur est dû, ne sont point allarmés de ce qu'on donne à l'amant. Mais, dans la seconde circonstance, l'*amour* parle & se conduit sur l'un & l'autre ton, l'amant fait l'ami; de façon que les autres, s'ils ne sont écartés, sentent du moins diminuer la confiance, voyent changer les manières, & ont leur part de l'indifférence universelle qui naît de ce nouvel attachement; ce qui suffit pour leur donner de justes allarmes; & plus leur amitié est délicate, noble, & fondée sur l'estime, plus ils sont touchés de se voir ôter ce qu'ils méritent, pour être accordé le plus souvent à un étourdi, que l'*amour* peint comme sage aux yeux d'une folle.

Le mystère est, pour une femme mariée, encore plus nécessaire dans le cas de l'*amour* que dans celui de la *galanterie*; parce que, dans celui-ci, elle risque seulement la réputation de sa vertu; & dans l'autre, elle risque également celle de sa vertu & de son esprit, car on dit alors qu'elle n'est pas plus sage qu'une autre, mais qu'elle est plus novice.

On a dit que l'*amour* étoit propre à conserver les bonnes qualités du cœur, mais qu'il pouvoit gâter l'esprit; & que la *galanterie* étoit propre à for-

former l'esprit, mais qu'elle pouvoit gâter le cœur. L'usage du monde justifie cet axiome en ce qui regarde l'esprit; l'*amour* lui ôtant & la liberté & le discernement, au-lieu que la *galanterie* en fait jouer les ressorts. Pour le cœur, c'est toujours le caractère personnel qui en décide; ces deux passions s'y conforment dans les divers sujets qui en sont atteints; & si l'une avoit du désavantage à cet égard, ce seroit sans doute l'*amour*; parce qu'étant plus violent que la *galanterie*, il excite plus la vindication contre ceux qui le barrent ou qui lui occasionnent du mécontentement; & qu'étant aussi plus personnel, il fait agir avec plus d'indifférence envers tous ceux qui n'en sont point l'objet ou qui ne le flattent pas. La preuve en est dans l'expérience; on voit assez ordinairement une femme *galante* caresser son mari de bonne grace, & ménager ses amis; au-lieu que ceux-ci deviennent infipides, & le mari un objet d'aversion, à une femme prise dans les filets de l'*amour*. On voit aussi plus de choix dans la *galanterie*; c'est toujours ou la figure, ou l'esprit, ou l'intérêt, ou les services, ou la commodité du commerce qui déterminent; mais dans l'*amour*, toutes ces choses manquent quelquefois à l'objet auquel on s'attache; & ses liens sont alors comme des miracles, dont la cause est également invisible & impénétrable.

BAISSER. ~~ABAISSE~~R.

Baisser se dit des choses qu'on veut placer plus bas, de celles dont on veut diminuer la hauteur, & de certains mouvemens de corps; on *baisse* une poutre, on *baisse* les voiles d'un navire, on *baisse* un bâtiment, on *baisse* les yeux & la tête. *Abaisser* se dit des choses faites pour en couvrir d'autres,
mais

mais qui étant relevées les laissent à découvert; on *abaisse* le dessus d'une cassette, on *abaisse* les papiers, on *abaisse* sa coiffe & sa robe.

Les opposés de *baïsser* sont élever & exhausser; ceux d'*abaïsser* sont lever & relever; chacun selon les différentes occasions où ils sont employés, & les divers sujets dont il est question. On *baïsse* un toit trop élevé, & un mur trop exhaussé. On *abaïsse* la trape qu'on avoit levée, & son voile qu'on avoit relevé.

Baïsser est d'usage dans le sens neutre; *abaïsser* ne l'est pas. Ils se joignent également au pronom réciproque; mais alors le premier garde toujours le sens littéral, & le second prend toujours le figuré.

On *baïsse* en diminuant. On se *baïsse* en se courbant. On *s'abaïsse* en s'humiliant, ou en se proportionnant aux personnes qui nous sont inférieures par la condition ou par l'esprit.

Les rivières *baïssent* en Été. Les grandes personnes sont obligées de se *baïsser* pour passer par les petites portes. Il est quelquefois dangereux de *s'abaïsser*; car on prend au mot notre humilité, & l'on nous méprise sur notre parole. Ce n'est pas en *s'abaïssant* jusqu'à la familiarité, qu'un Prince acquiert la qualité & la réputation de bon; c'est par la douceur & la justice de son gouvernement. L'on n'est jamais bon maître, si l'on ne fait *s'abaïsser* jusqu'au niveau de l'esprit de son écolier.

Le mot de *baïsser* n'est jamais employé dans le sens figuré à l'actif, soit qu'il soit joint au pronom réciproque, ou qu'il ait un autre cas; l'usage ne s'en sert en ce sens qu'au neutre; ainsi l'on dit, que les forces *baïssent* quand on a passé quarante ans. Pour le mot d'*abaïsser*, il a quelquefois à l'actif un sens figuré; & le bon usage ne l'employe

jamais autrement avec le pronom réciproque; il feroit tout-à-fait déplacé si on lui donnoit alors le sens propre & littéral; on ne dit pas d'un dessus de coffre qu'il s'*abaisse*, on dit qu'il tombe.

L'adversité fait *baïsser* l'esprit aux uns, & le réveille aux autres. L'homme sage & simple ne s'*abaisse* point, ni ne se soucie d'*abaisser* l'orgueil d'autrui.

ABSTRAIT. DISTRAIT.

Ces deux mots emportent également, dans leur signification, l'idée d'un défaut d'attention; mais avec cette différence, que c'est nos propres idées intérieures qui nous rendent *abstrait*, en nous occupant si fortement qu'elles nous empêchent d'être attentifs à autre chose qu'à ce qu'elles nous représentent; au-lieu que c'est un nouvel objet extérieur qui nous rend *distract*, en attirant notre attention de façon qu'il la détourne de celui à qui nous l'avons d'abord donnée, ou à qui nous devons la donner.

On est *abstrait*, lorsqu'on ne pense à aucun objet présent, ni à rien de ce qu'on dit. On est *distract*, lorsqu'on regarde un autre objet que celui qu'on nous propose, ou qu'on écoute d'autres discours que ceux qu'on nous adresse.

Les personnes qui font de profondes études, & celles qui ont de grandes affaires ou de fortes passions, sont plus sujettes que les autres à avoir des *abstractions*; leurs idées ou leurs desseins les frappent si vivement, qu'ils leur sont toujours présens. Les *distractions* sont le partage ordinaire des jeunes-gens; un rien les détourne & les amuse.

La rêverie produit des *abstractions*; & la curiosité cause des *distractions*.

Un

Un homme *abstrait* n'a point l'esprit où il est ; rien de ce qui l'environne ne le frappe ; il est souvent à Rome au milieu de Paris ; & quelquefois il pense Politique ou Géométrie, dans le tems que la conversation roule sur la galanterie. Un homme *distrain* veut avoir l'esprit à tout ce qui lui est présent ; il est frappé de tout ce qui est autour de lui, & cesse d'être attentif à une chose pour le vouloir être à l'autre ; en écoutant tout ce qu'on dit à droite & à gauche, souvent il n'entend rien ou n'entend qu'à demi, & se met au hazard de prendre les choses de travers.

L'*abstraction* fait perdre le fruit de la société ; & la *distrain* en dérange l'économie.

Une nouvelle passion, si elle est forte, ne manque guère de nous rendre *abstrains*. Il est bien difficile de n'être pas *distrains*, quand on nous tient des discours ennuyeux, & que nous entendons dire de l'autre côté quelque chose d'intéressant.

AMANT. GALANT.

Il me semble que le mot de *galant*, dans le sens où il est synonyme avec *amant*, n'est plus si en usage qu'il l'étoit autrefois ; & que celui-ci s'est seul emparé de la place. Je ne doute pas que la préférence ne vienne des idées accessoires qui les caractérisent, & qui représentent un *amant* comme quelque chose de plus permis & de plus honnête que n'est un *galant* ; car le premier parle au cœur & ne demande que d'être aimé ; le second s'adresse au corps & veut être favorisé. On peut être l'un & l'autre sans aimer véritablement, & uniquement par des vues d'intérêt. Une laide fille qui est riche est sujette à trouver de tels *amans* ; & une vieille femme qui paye peut avoir de pareils *galans*.

Un homme se fait *amant* d'une personne qui lui plaît; il devient le *galant* de celle à qui il plaît. Dans le premier cas, il peut n'avoir aucun retour; dans le second, il en a toujours.

Les *amans* font honneur aux Dames, & flattent leur amour-propre; elles ne les souffrent souvent que par vanité, & demandent en eux de la confiance. Les *galans* leur font plaisir, & fournissent matière à la chronique scandaleuse; elles se les donnent par choix, & veulent qu'ils soient discrets.

Une fille bien élevée ne doit jamais souffrir auprès d'elle d'autres *amans* que ceux que ses parens agréent. Une femme adroite & prudente fait mettre son *galant* au rang des amis de son mari.

ABANDONNER. DELAISSER.

Abandonner se dit des choses & des personnes. *Délaisser* ne se dit que des personnes.

Nous *abandonnons* les choses dont nous n'avons pas soin. Nous *délaissons* les malheureux à qui nous ne donnons aucun secours.

On se sert plus communément du mot d'*abandonner*, que de celui de *délaisser*. Le premier est également bien employé à l'actif & au passif. Le dernier a meilleure grace au participe qu'à ses autres modes; & il a par lui seul une énergie d'universalité, qu'on ne donne au premier qu'en y joignant quelque terme qui la marque précisément. Ainsi l'on dit, c'est un pauvre *délaisné*, il est généralement *abandonné* de tout le monde.

On est *abandonné* de ceux qui doivent être dans nos intérêts. On est *délaisné* de tous ceux qui peuvent nous secourir.

Souvent nos parens nous *abandonnent* plutôt que

que nos amis. Dieu permet quelquefois que les hommes nous *délaissent*, pour nous obliger à avoir recours à lui.

Quand on a été *abandonné* dans l'infortune, on ne connoit plus d'amis dans le bonheur; on ne compte que sur sa propre conduite; & l'on ne congratule que soi-même de tous les services que l'on reçoit alors de la part des hommes. Une personne qui se voit *délaissée* dans sa misère ne regarde la charité que comme un paradoxe, qui occupe inutilement une quantité de vains discoureurs.

Il a été heureux pour certaines personnes d'être *abandonnées* de leurs proches; c'est par-là qu'a commencé la chaîne des évènements qui les ont conduites à la fortune. Il y a des gens dont le mérite & le courage ont besoin d'être soutenus, & d'autres qui ne les font valoir que lorsqu'ils se voyent *délaissés*.

PRECISION. ABSTRACTION.

Seroit-il nécessaire d'avertir que le mot d'*abstraction* n'est pris ici que dans le sens physique, selon lequel on dit communément, faire *abstraction* d'une chose, & non dans le sens qui a rapport à celui de distraction? Je crois l'observation inutile; la voilà néanmoins faite, en faveur d'un lecteur à qui la concurrence du mot de *précision* ne feroit pas d'abord saisir mon juste point de vue. J'ajoute que ces deux mots ont une idée commune qui les rend synonymes; que cette idée est peinte aux yeux-mêmes dans leur étymologie; qu'elle est celle d'une séparation faite par la force de l'esprit dans la considération des objets; & que bien loin qu'il faille s'écarter de cette signification essentielle à l'un & à l'autre de ces mots pour

chercher leur propre différence, je pense qu'il seroit très difficile de la trouver ailleurs que dans les diversités de cette idée principale & synonyme, & de former sans elle leurs caractères particuliers. Les voici donc sur ce plan, tels que je suis capable de les représenter.

La *précision* sépare les choses véritablement distinctes, pour empêcher la confusion qui naît du mélange des idées. L'*abstraction* sépare les choses réellement inséparables, pour les considérer à part indépendamment les unes des autres. La première est un effet de la justesse & de la netteté de l'entendement; qui fait qu'on n'ajoute rien d'inutile & hors d'œuvre au sujet qu'on traite, en le prenant néanmoins dans sa juste totalité; par conséquent elle convient par-tout, dans les affaires comme dans les sciences. La seconde est l'effort d'un esprit métaphysique; qui écarte du point de vue tout ce qu'on veut détacher du sujet qu'on traite; elle le mutilé un peu, mais elle contribue quelquefois à la découverte de la vérité, & quelquefois elle entraîne dans l'erreur; il s'en faut donc servir, mais en même tems s'en défier.

Il me semble que la *précision* a plus de rapport aux choses qu'on peut non seulement considérer à part, mais qu'on peut aussi concevoir être l'une sans l'autre; telles que seroient, par exemple, l'aumône & l'esprit de charité. Il me paroît que l'*abstraction* regarde plus particulièrement les choses qu'on peut à la vérité considérer à part, mais qu'on ne sauroit concevoir être l'une sans l'autre; telles que sont, par exemple, le corps & l'étendue. Ainsi le but de la *précision* est de ne point sortir du sujet, en éloignant pour cet effet tout ce qui lui est étranger; & celui de l'*abstraction* est de ne pas entrer dans toute l'étendue du sujet, en n'en
pre-

prenant qu'une partie sans aucun égard à l'autre.

Il n'y a point de science plus certaine ni plus claire que la Géométrie, parce qu'elle fait des *précisions* exactes; on y a cependant mêlé certaines *abstractions* métaphysiques, qui font que les Géomètres tombent dans l'erreur comme les autres, non pas à la vérité quand il est question de grandeur & de mesure, mais quand il est question de Physique.

On ne sauroit se faire des idées trop *précises*; mais il est quelquefois dangereux d'en avoir de trop *abstraites*. Les premières font la voie la plus sûre pour aller au vrai dans les sciences & au but dans les affaires; au-lieu que les secondes souvent nous en éloignent.

La *précision* est un don de la Nature né avec l'esprit; ceux qui en sont doués font d'un excellent commerce pour la conversation; on les écoute avec plaisir, parce qu'ils écoutent aussi de leur côté; ils entendent également ce qu'on leur dit, comme ils font entendre ce qu'ils disent. L'*abstraction* est un fruit de l'étude produit par une profonde application; ceux à qui elle est familière, parlent quelquefois avec trop de subtilité des choses communes; les sujets simples & naturels deviennent, dans leurs discours, très difficiles à comprendre par la manière dont ils les traitent.

Les idées *précises* embellissent le langage ordinaire; & en font, selon moi, le sublime. Les idées *abstraites* y sont fatigantes; elles ne me paroissent bien placés que dans les écoles, ou dans certaines conversations savantes.

On exprime par des idées *précises* les vérités les plus simples & les plus sensibles; mais on ne peut souvent les prouver que par des idées très *abstraites*.

DIFFEREND. DEMELE'.

Le sujet du *différend* est une chose précise & déterminée sur laquelle on se contrarie, l'un disant oui & l'autre non. Le sujet du *démêlé* est une chose moins éclaircie dont on n'est pas d'accord, & sur laquelle on cherche à s'expliquer pour savoir à quoi s'en tenir.

La concurrence cause des *différends* entre les particuliers; & l'ambition est la source de bien des *démêlés* entre les puissances.

CONTINUEL. CONTINU.

Il peut y avoir de l'interruption dans ce qui est *continuel*; mais ce qui est *continu* n'en souffre point. Desorte que le premier de ces mots marque proprement la longueur de la durée, quoique par intervalles & à diverses reprises; & le second marque simplement l'unité de la durée, indépendamment de la longueur ou de la brièveté du tems que la chose dure. Voilà pourquoi l'on dit un jeu *continuel*, des pluies *continuelles*; & une fièvre *continue*, une basse *continue*.

REPONSE. REPLIQUE.

REPARTIE.

La *réponse* se fait à une demande ou à une question. La *replique* se fait à une *réponse* ou à une remontrance. La *repartie* se fait à une raillerie ou à un discours offensant.

Soit qu'on accorde ou qu'on refuse, il faut toujours répondre civilement aux personnes qui nous deman-

demandent quelque chose. Il n'est point de dispute qui ne doive se terminer à une *replique* de part & d'autre; quand on va plus loin, c'est faute de justesse d'esprit, & presque tout ce qu'on dit n'est que verbiage ou répétition. Il est assez ordinaire aux railleurs de profession de craindre la *repartie*, & même de s'en offenser.

Les Scholastiques enseignent à proposer de mauvaises difficultés, & à y donner encore de plus mauvaises *réponses*. Il est plus grand d'écouter une sage remontrance & d'en profiter, que d'y *repliquer*. On ne se défend jamais mieux contre des paroles piquantes, que par des *reparties* fines & honnêtes.

Le mot de *réponse* a, dans sa signification, plus d'étendue que les deux autres; on *répond* aux questions des personnes qui s'informent; aux demandes de celles qui attendent des graces ou des services; aux interrogations des maitres & des juges; aux argumens de ceux qui nous exercent dans les écoles; aux lettres qu'on nous écrit; & aux difficultés qu'on nous propose touchant la conduite, les affaires, & les sentimens. Le mot de *replique* a un sens plus restreint; il suppose une dispute commencée à l'occasion des diverses opinions qu'on suit, ou des différens sentimens dans lesquels on est, ou des partis & des intérêts opposés qu'on a embrassés; on *replique* à la réponse d'un Auteur qu'on a critiqué; aux reprimandes de ceux dont on ne veut pas recevoir de correction; & aux plaidoyers ou aux écritures de l'Avocat de la partie adverse. Le mot de *repartie* a une énergie propre & particulière pour faire naître l'idée d'une apostrophe personnelle contre laquelle on se défend, soit sur le même ton en apostrophant aussi de son côté, soit sur un ton plus honnête en émoussant

seulement les traits qu'on nous lance; on fait des *reparties* aux gens qui veulent se divertir à nos dépens; à ceux qui cherchent à nous tourner en ridicules; & aux personnes qui n'ont, dans la conversation, aucun ménagement pour nous.

La *réponse* doit être claire & juste; il faut que ce soit le bon-sens & la raison qui la dictent. La *replique* doit être forte & convaincante; il faut que la vérité y paroisse armée & fortifiée de toutes ses preuves. La *repartie* doit être vive & prompte; il faut que le sel de l'esprit y domine & la fasse briller.

Il faut élever les enfans à faire toujours, autant qu'il se peut, des *réponses* précises & judicieuses; & leur faire sentir qu'il y a plus d'honneur pour eux à écouter, qu'à faire des *repliques* à ceux qui ont la bonté de les instruire; mais il n'est pas toujours à propos de blâmer leurs petites *reparties*, quoiqu'un peu contraires à la docilité, de peur d'émousser leur esprit par une gêne trop sévère.

C'EST-POUR QUOI. AINSI.

C'est-pourquoi renferme, dans sa signification particulière, un rapport de cause & d'effet. *Ainsi* ne renferme qu'un rapport de prémisse & de conséquence. Le premier est plus propre à marquer la suite d'un événement ou d'un fait; & le second, à faire entendre la conclusion d'un raisonnement.

Les femmes pour l'ordinaire sont changeantes; *c'est-pourquoi* les hommes deviennent inconstans à leur égard. Les Orientaux les enferment, & nous leur donnons une entière liberté; *ainsi* nous paroissions avoir pour elles plus d'estime.

Rome est non seulement un Siège ecclésiastique revêtu d'une autorité spirituelle, mais encore un
Etat

Etat temporel, qui a, comme tous les autres Etats, des vues de politique & des intérêts à ménager; *c'est-pourquoi* l'on y peut très aisément confondre les deux autorités. Tout homme est fujet à se tromper; *ainsi* il faut tout examiner avant que de croire.

CROITRE. AUGMENTER.

Les choses *croissent* par la nourriture qu'elles prennent. Elles *augmentent* par l'addition qui s'y fait de choses de la même espèce. Les bleds *croissent*, & la recolte *augmente*.

Mieux on cultive un terrain, plus les arbres y *croissent*, & plus les revenus *augmentent*.

Le mot de *croitre* ne signifie précisément que l'agrandissement de la chose, indépendamment de ce qui le produit. Le mot d'*augmenter* fait sentir que cet agrandissement est causé par une nouvelle quantité qui y survient. Ainsi, dire que la rivière *croît*, c'est dire uniquement qu'elle devient plus haute, sans exprimer qu'elle le devient par l'arrivée d'une nouvelle quantité d'eau; mais dire que la rivière *augmente*, c'est dire qu'il y arrive une nouvelle quantité d'eau qui la fait hauffer. Cette différence est extrêmement délicate; c'est pourquoi l'on se sert assez indifféremment de *croitre* ou d'*augmenter* en beaucoup d'occasions où cette délicatesse de choix n'est de nulle importance, comme dans l'exemple que je viens de citer; car on dit également bien, la rivière *croît* & la rivière *augmente*, quoique chacun de ces mots ait même là son idée particulière. Mais il y a d'autres occasions où il est à propos & quelquefois même nécessaire d'avoir égard à l'idée particulière, & de faire un choix entre ces deux termes, selon la for-

ce du sens qu'on veut donner à son discours. Par exemple, lorsqu'on veut faire entendre, en parlant des passions, qu'elles sont dans notre nature, que ce qui nous sert d'alimens leur sert aussi de nourriture & leur donne des forces, on se sert alors élégamment du mot de *croître*; & dans toutes les autres occasions, on emploie, soit pour les passions, soit pour les talens de l'esprit, le mot d'*augmenter*.

Toutes les passions naissent & *croissent* avec l'homme; mais il y en a quelques-unes qui n'ont qu'un tems, & qui, après avoir *augmenté* jusqu'à certain âge, diminuent ensuite & disparaissent avec les forces de la nature; & il y en a d'autres qui durent toute la vie, & qui, *augmentant* toujours, sont encore plus fortes dans la vieillesse que dans la jeunesse.

L'amour qui se forme dans l'enfance, *croît* avec l'âge. Le vrai courage n'est jamais fanfaron, il *augmente* à la vue du péril. L'ambition *croît* à mesure que les biens *augmentent*.

Il est aisé de voir, par tous ces exemples, que l'un de ces mots a des places qui ne conviennent point à l'autre. Car quelle est la personne assez peu délicate en fait d'expressions pour ne pas sentir, du moins par goût naturel si ce n'est par réflexion, qu'il est mieux de dire, l'ambition *croît* à mesure que les biens *augmentent*; que de dire, l'ambition *augmente* à mesure que les biens *croissent*? Mais s'il n'est pas difficile de sentir cette délicatesse, il l'est d'en expliquer la raison; il faut pour cela un peu de métaphysique, & avoir recours à l'idée propre que je viens d'exposer du mieux qu'il m'a été possible. Car enfin les biens consistant dans plusieurs différentes choses, qui se réunissent dans la possession d'une seule personne,

le

le mot d'*augmenter* qui, comme j'ai dit, marque l'addition d'une nouvelle quantité, leur convient mieux que celui de *croître*, qui ne marque précisément que l'agrandissement d'une chose unique, fait par la nourriture ou par une espèce de nourriture; & c'est cette force de signification qui est la raison pourquoi ce dernier mot figure parfaitement bien en cet endroit avec l'ambition, qui est une seule passion, à qui les biens de la fortune semblent servir d'alimens, pour la soutenir & la faire agir avec plus de force & plus d'ardeur.

Les choses matérielles *croissent* par une addition intérieure & mécanique, qui fait l'essence de la nourriture propre & réelle; elles *augmentent* par la simple addition extérieure d'une nouvelle quantité de même matière. Les choses spirituelles *croissent* par une espèce de nourriture prise dans un sens figuré, & elles *augmentent* par l'addition des degrés jusqu'où elles sont portées.

L'œuf ne commence à *croître* dans l'ovaire, que lorsque la fécondité l'a rendu propre à prendre de la nourriture; & il n'en sort que lorsque son volume est assez *augmenté* pour causer de l'altération dans la membrane qui l'y renferme.

Notre orgueil *croît* à mesure que nous nous élevons, & il *augmente* quelquefois jusqu'à nous rendre haïssables à tout le monde.

HARDIESSE. AUDACE.

EFFRONTERIE.

Il y a dans la *hardiesse* quelque chose de mâle; dans l'*audace* quelque chose d'emporté; & dans l'*effronterie* quelque chose d'incivil.

La *hardiesse* marque du courage & de l'assurance.

ce. L'*audace* marque de la hauteur & de la témérité. L'*effronterie* marque de l'impudence.

Une personne *hardie* parle avec fermeté; ni la qualité, ni le rang, ni la fierté de ceux à qui elle adresse le discours, ne la démontent point. Une personne *audacieuse* parle d'un ton élevé; son humeur hautaine lui fait oublier ce qu'elle doit à ses supérieurs. Une personne *effrontée* parle d'un air insolent; son peu d'éducation fait qu'elle n'observe ni les usages de la politesse, ni les devoirs de l'honnêteté, ni les règles de la bienséance.

La *hardiesse* est de mise auprès des Grands; les gens timides passent chez eux pour des fots. L'*audace* nuit aux subalternes; les supérieurs veulent de la soumission, & rendent toujours de mauvais services à ceux qui n'ont pas assez respecté leur autorité. L'*effronterie* fait qu'on déplaît à tout le monde; & qu'on passe chez les honnêtes-gens pour être d'une vile naissance.

On n'est guère propre aux grands emplois, si l'on n'est un peu *hardi*. Un homme d'un caractère *audacieux* peut servir à insulter l'ennemi. Un *effronté* n'est bon qu'à faire rougir ceux qui l'employent.

Il me semble que la *hardiesse* est pour les grandes qualités de l'ame, ce que le ressort est pour les autres pièces d'une Montre; elle met tout en mouvement sans rien déranger; au-lieu que l'*audace*, semblable à la main impétueuse d'un étourdi, met le desordre & le fracas dans ce qui étoit fait pour l'accord & pour l'harmonie. A l'égard de l'*effronterie*, elle n'agit point du tout sur les grandes qualités, parce qu'elles ne se trouvent jamais ensemble; son influence ne regarde que ce qu'il y a de mauvais; elle répand sur les défauts de l'ame un

colo-

coloris, qui les rend encore plus laids qu'ils ne sont par eux-mêmes.

DE-MÊME-QUE. AINSI-QUE.

COMME.

De-même-que est toujours un terme de comparaison; mais il y a des occasions où *ainsi-que* & *comme* ne le sont pas, aiant d'autres significations, qu'on peut voir dans les Dictionnaires, & qu'il n'est pas de ma tâche de rapporter ici, puisque je ne dois traiter des mots qu'autant qu'ils sont synonymes. Ceux-ci ne l'étant donc que comme termes de comparaison, c'est en ce seul sens que je les place dans cet ouvrage, & que je vais en faire la différence, qui est assurément une des plus délicates de notre Langue, & des plus difficiles à bien démêler.

De-même-que marque proprement une comparaison qui tombe sur la manière dont est la chose; ce qu'on peut nommer comparaison de modifications. *Ainsi-que* marque particulièrement une comparaison qui tombe sur la réalité de la chose; ce qu'on peut nommer comparaison de faits ou d'actions. *Comme* marque mieux une comparaison qui tombe sur la qualité de la chose; ce qu'on peut nommer comparaison de qualifications. Je dirois donc, selon cette différence, les François pensent *de-même-que* les autres nations, mais ils ne se conduisent pas *de-même*; parce qu'il n'est précisément question que d'une certaine manière de penser & de se conduire, qui est une modification de la pensée & de la conduite qu'on suppose eux. Mais je dirois, il y a des Philosophes qui croient que les bêtes pensent *ainsi-que* les hommes; parce qu'il s'agit

s'agit de la réalité de la pensée, qu'on attribue à la bête aussi-bien qu'à l'homme ; & non d'aucune modification ou manière de penser ; puisqu'on peut ajouter que, quoique ces Philosophes croient que les bêtes pensent *ainsi-que* les hommes, ils ne croient pourtant pas qu'elles pensent *de-même-qu'eux*. Je dirois enfin que les expressions d'une personne qui ne conçoit les choses que confusément ne sont jamais justes *comme* celles d'une personne qui les conçoit clairement ; parce qu'il est là question d'une qualité de l'expression, ou d'une qualification qu'on lui donne. Par cette même raison on dit, hardi *comme* un lion, blanc *comme* neige, doux *comme* miel ; & non pas *ainsi-que* ni *de-même-qu'un* lion &c. L'usage est fixe à cet égard, même parmi ceux qui parlent le moins bien.

Lorsque ces mots sont placés à la tête de la comparaison, alors elle a deux membres ; dont le second, qui est la réduction de la comparaison, commence par le mot *ainsi*, si c'est *ainsi-que*, ou *comme*, qui se trouve à la tête du premier membre ; mais si c'est *de-même-que*, ce second membre commence par le mot *de-même*. L'exemple suivant va rendre cette observation sensible.

De-même-que l'ambitieux n'est jamais content, *de-même* le débauché n'est jamais satisfait. *Ainsi-que* l'ordonne la providence, *ainsi* va la fortune des Etats & des particuliers, des Princes & des sujets. *Comme* les hommes vieillissent par le nombre des années, *ainsi* vieillissent les Empires par le nombre des siècles ; tout a un terme prescrit, au-delà duquel il ne passe pas.

POUR.

POUR. AFIN.

Ces deux conjonctions sont synonymes dans le sens où elles signifient qu'on fait une chose en vue d'une autre. Mais *pour* marque une vue plus présente; & *afin* en marque une plus éloignée.

On se présente devant le Prince *pour* lui faire sa cour. On lui fait sa cour *afin* d'en obtenir des graces.

Il me semble que le premier de ces mots convient mieux, lorsque la chose qu'on fait en vue de l'autre en est une cause plus infaillible; & que le second est plus à sa place, lorsque la chose qu'on a en vue en faisant l'autre en est une suite moins nécessaire.

On tire le canon sur une Place assiégée *pour* y faire une brèche, & *afin* de pouvoir la prendre par assaut, ou de l'obliger à se rendre.

Pour regarde plus particulièrement un effet qui doit être produit. *Afin* regarde proprement un but où l'on veut parvenir.

Les filles d'un certain âge font tout ce qu'elles peuvent *pour* plaire, *afin* de se procurer un mari.

AGRANDIR. AUGMENTER.

On se sert d'*agrandir* lorsqu'il est question d'étendue; & l'on se sert d'*augmenter* lorsqu'il s'agit de nombre, d'élévation, ou d'abondance. On *agrandit* une ville, une cour, un jardin. On *augmente* le nombre des citoyens, la dépense, les revenus. Le premier regarde particulièrement la quantité vaste & spacieuse. Le second a plus de rapport à la quantité grosse & multipliée. Ainsi l'on dit qu'on *agrandit* sa maison, quand on lui donne plus

plus d'étendue par la jonction de quelques bâtimens faits sur les côtés; mais on dit qu'on l'*augmente* d'un étage ou de plusieurs chambres.

En *agrandissant* son terrain, on *augmente* son bien.

Les Princes *s'agrandissent* en reculant les bornes de leurs Etats, & croient par-là *augmenter* leur puissance; mais ils se trompent quelquefois en cela; car cet *agrandissement* ne produit qu'une *augmentation* de soins, & souvent même est la première cause de la décadence d'une Monarchie.

Il n'est pas de plus incommode voisin que celui qui ne pense qu'à *s'agrandir*. Un Roi, qui s'occupe plus à *augmenter* son autorité qu'à faire un bon usage de celle que les Loix lui ont donnée, est un maître fâcheux pour les sujets.

Toutes les choses de ce monde se font aux dépens les unes des autres; le riche n'*agrandit* ses domaines qu'en resserrant ceux du pauvre; le pouvoir n'*augmente* jamais que par la diminution de la liberté; & je croirois presque que la Nature n'a fait les gens d'esprit qu'aux dépens des fots.

Le desir de l'*agrandissement* cause dans la politique la circulation des Etats; dans la police, celle des conditions; dans la morale, celle des vertus & des vices; & dans la physique, celle des corps; c'est le ressort qui fait jouer la machine universelle, & qui nous en représente toutes les parties dans une vicissitude perpétuelle ou d'*augmentation* ou de diminution. Mais il y a pour chaque chose, de quelque espèce qu'elle soit, un point marqué jusqu'où il lui est permis de *s'agrandir*; & son arrivée à ce point est le signal fatal, qui avertit ses adversaires de redoubler leurs forces, pour se mettre en état de profiter de ce qu'elle va perdre.

COMPLIQUE'. IMPLIQUE'.

Les affaires ou les faits sont *compliqués* les uns avec les autres, par leur mélange & par leur dépendance. Les personnes sont *impliquées* dans les faits ou dans les affaires, lorsqu'elles y trempent ou qu'elles y ont quelque part.

Les choses extrêmement *compliquées* deviennent obscures à ceux qui n'ont ni assez d'étendue ni assez de justesse d'esprit pour les démêler. Quand on est exposé à la compagnie des étourdis, on est exposé à se voir *impliqué* dans quelque fâcheuse aventure.

Les affaires les plus *compliquées* deviennent simples & faciles à entendre, dans la bouche ou dans les écrits d'un habile Avocat. Il est dangereux de se trouver *impliqué*, même innocemment, dans les crimes des Grands; on en est toujours la dupe; ils sacrifient à leurs intérêts leurs meilleurs serviteurs.

Compliqué a un substantif qui est d'usage; *impliqué* n'en a point, mais en revanche il a un verbe que l'autre n'a pas; on dit *complication* & *impliquer*; mais on ne dit pas *implication* ni *compliquer*.

Rien n'embarrasse plus les médecins que la *complication* des maux dont le remède de l'un est contraire à la guérison de l'autre. Il n'est pas gracieux d'avoir pour amis des personnes qui vous *impliquent* toujours mal-à-propos dans les fautes qu'elles commettent.

P O U R. Q U A N T.

Ces deux mots sont très synonymes; *pour* me paroît cependant avoir meilleure grace, dans le discours, lorsqu'il s'agit de la personne ou de la chose

chose qui régit le verbe suivant; & *quant* me paroît y mieux figurer lorsqu'il s'agit de ce qui est régi par le verbe. Ainsi je dirois, *pour* moi je ne me mêle d'aucune affaire étrangère, *quant* à moi tout m'est indifférent.

La religion des personnes éclairées consiste dans une foi vive, dans une morale pure, & dans une conduite simple, guidées par l'autorité divine, & soutenues par la raison. *Pour* celle du Peuple, elle consiste dans une crédulité aveugle, & dans les pratiques extérieures, autorisées par l'éducation, & affermies par la force de l'habitude. *Quant* à celle des gens d'Eglise, on ne la connoitra au juste que quand on en aura séparé les intérêts temporels.

DECISION. RESOLUTION.

La *décision* se fait; la *résolution* se prend. L'une suppose l'examen, & l'autre la délibération. La première attaque le doute, & fait qu'on se déclare en faveur de ce qu'on juge être ou le plus vrai ou le plus équitable. La seconde attaque l'incertitude, & fait suivre le parti qu'on croit être ou le plus avantageux, ou le plus convenable.

Il semble que la *décision* se conduise plus particulièrement par les lumières de l'esprit; & que la *résolution* donne plus au penchant du cœur.

Nos *décisions* doivent être justes, pour éviter le repentir; & nos *résolutions* doivent être fermes, pour éviter les variations.

C'est une situation très désagréable, & pour soi-même & pour les autres, que d'être toujours *indécis* dans les affaires, & *irrésolu* dans les démarches.

Une *décision* sur le rang & sur la prééminence est

est souvent plus embarrassante & plus difficile à faire, que sur les intérêts solides & réels. C'est une foible *résolution*, que celle qu'un malade prend pour le changement de sa manière de vivre; la santé le fait penser tout différemment.

En fait de science, on dit la *décision* d'une question, & la *résolution* d'un doute.

Il y a bien des gens qui ne consultent, dans toutes leurs *décisions*, que leur imagination ou leur cœur. Les libertins savent trouver, dans la force des passions & dans le goût des plaisirs, la *résolution* des doutes que la raison fait quelquefois naître, dans leur esprit, sur l'article de la religion.

PORTER. APPORTER. TRANSPORTER. EMPORTER.

Porter n'a précisément rapport qu'à la charge du fardeau. *Apporter* renferme l'idée du fardeau & celle du lieu où l'on le *porte*. *Transporter* a non seulement rapport au fardeau & au lieu où l'on doit le porter, mais encore à l'endroit d'où l'on le prend. *Emporter* enchérit par-dessus toutes ces idées, en y ajoutant celle d'une propriété qu'on s'attribue de la chose dont on se charge.

Nous faisons *porter* ce que, par foiblesse ou par bienséance, nous ne pouvons *porter* nous-mêmes. Nous ordonnons qu'on nous *apporte* ce que nous voulons changer de place. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laissons aux autres, ou ce que nous leur donnons.

Les crocheteurs *portent* les fardeaux dont on les charge. Les domestiques *apportent* ce que leurs maîtres les envoient chercher. Les voituriers *transportent* les marchandises que les commerçans envoient

envoient d'une ville dans une autre. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris.

Virgile a loué le pieux Enée d'avoir *porté* son père Anchise sur ses épaules, pour le sauver du sac de Troie. Saint Luc nous apprend que les premiers fidèles *apportoient* aux Apôtres le prix des biens qu'ils vendoient. L'Histoire nous montre, à n'en pouvoir douter, que la providence punit toujours l'abus de l'autorité, en la *transportant* en d'autres mains. Si un de nos traducteurs avoit bien fait attention aux idées accessoires qui caractérisent les synonymes, il n'auroit pas dit que le malin Esprit *emporta*, au-lieu de dire *transporta* Jésus-Christ.

PROJET. DESSEIN.

Le *projet* est un plan ou un arrangement de moyens, pour l'exécution d'un *dessain*; & le *dessain* est ce qu'on veut exécuter.

On dit ordinairement des *projets*, qu'ils sont beaux; & des *dessains*, qu'ils sont grands.

La beauté des *projets* dépend de l'ordre & de la magnificence qu'on y remarque. La grandeur des *dessains* dépend de l'avantage & de la gloire qu'ils peuvent procurer. Il ne faut pas toujours se laisser éblouir par cette beauté ni par cette grandeur; car souvent la pratique ne s'accorde avec la spéculation; l'ordre admirable d'un système & l'idée avantageuse qu'on s'en est formée n'empêchent pas quelquefois que les *projets* n'échouent, & qu'on ne se trouve dans l'impossibilité de venir à bout de son *dessain*.

L'expérience de tous les siècles nous apprend que les têtes à grands *dessains*, & les esprits féconds

conds en beaux *projets*, sont sujets à donner dans la chimère.

Le mot de *projet* se prend aussi pour la chose même qu'on veut exécuter, ainsi que celui de *dessain*. Mais quoique ces mots soient alors encore plus synonymes, on ne laisse pas d'y trouver une différence, qui se fait sentir à ceux qui ont le goût fin & délicat. La voici, telle que j'ai pu la développer. Il me semble que le *projet* regarde alors quelque chose de plus éloigné, & le *dessain* quelque chose de plus près. On fait des *projets* pour l'avenir. On forme des *dessains* pour le tems présent. Le premier est vague; l'autre est plus déterminé.

Le *projet* d'un avare est de s'enrichir; son *dessain* est d'amasser.

Un bon Ministre d'Etat n'a d'autre *projet* que la gloire du Prince & le bonheur des sujets. Un bon Général d'Armée a autant d'attention à cacher ses *dessains*, qu'à découvrir ceux de l'ennemi.

L'union de tous les Etats de l'Europe dans un seul corps de république, pour le gouvernement général ou la discussion des intérêts, sans rien changer néanmoins dans le gouvernement intérieur & particulier de chacun d'eux, étoit un *projet* digne de Henri IV, plus noble mais peut-être plus difficile à exécuter que le *dessain* de la Monarchie universelle, dont l'Espagne étoit alors occupée.

SEMER. ENSEMENCER.

Semer a rapport au grain; c'est le bled qu'on *sème* dans le champ. *Ensemencer* a rapport à la terre; c'est le champ qu'on *ensemence* de bled. Le premier de ces mots a une signification plus étendue

due & plus vaste; on s'en sert à l'égard de toutes fortes de grains ou de graines, & dans toutes fortes de terrains. Le second a un sens plus particulier & plus restreint; on ne s'en sert qu'à l'égard des grandes pièces de terre préparées par le labourage. Ainsi l'on *sème* dans ses terres & dans ses jardins; mais l'on n'*ensemence* que ses terres & non ses jardins.

On dit dans le sens figuré, *semer* de l'argent, & *semer* la parole; mais *ensemencer* n'est jamais employé que dans le sens propre & littéral.

L'âge viril ne produit point des fruits de science & de sagesse, si les principes n'en ont été *semés* dans le tems de la jeunesse. C'est en *semant* de l'argent à propos, qu'on peut plus aisément venir à bout de ses projets. En-vain l'on *ensemence* son champ, si le ciel n'y répand ses fécondes influences.

GRAIN. GRAINE.

Ces deux mots sont synonymes, en ce qu'ils signifient également une semence qu'on jette en terre pour y fructifier. Mais le *grain* est une semence de lui-même, c'est-à-dire qu'il est aussi le fruit qu'on en doit recueillir. La *graine* est une semence de choses différentes, c'est-à-dire qu'elle n'est pas elle-même le fruit qu'elle doit produire.

On *sème* des *grains* de bled & d'avoine, pour avoir de ces mêmes *grains*; mais on *sème* des *graines*, pour avoir des melons, des fleurs, des herbages, &c.

On fait la récolte des *grains*; on ramasse les *graines*. Les premiers se *sèment* ordinairement dans les champs; & les secondes sont le partage des jardins.

Le

Le mot de *graine* fait précisément naître l'idée d'une semence propre à germer & à fructifier, ce que ne fait pas celui de *grain*. Ainsi l'on dit que le chenevi est la *graine* du chanvre; mais on ne dit pas qu'il en est le *grain*. Ils conservent même cette analogie de signification dans le sens figuré.

Tel a sa mémoire chargée des sages & prudentes maximes des grands hommes, qui n'a pas lui-même un *grain* de bon-sens. Il est difficile que d'une mauvaise *graine* il vienne un bon fruit.

FINIR. CESSER. DISCONTINUER.

On *finit* en achevant l'entreprise. On *cesse* en l'abandonnant. On *discontinue* en l'interrompant.

Pour *finir* son discours à propos, il faut le faire un moment avant que d'ennuyer. On doit *cesser* ses poursuites, dès qu'on s'apperçoit qu'elles sont inutiles. Il ne faut *discontinuer* le travail que pour se délasser, & pour le reprendre ensuite avec plus de goût & plus d'ardeur.

L'homme est né pour la peine, il n'a pas *fini* une affaire qu'il lui en survient une autre; il a beau chercher le repos & la tranquillité, la providence ne lui permet pas en cette vie de *cesser* de travailler; & si l'ennui ou l'épuisement lui font quelquefois *discontinuer* son labeur, ce n'est pas pour longtemps; il est bien-tôt contraint de retourner à sa tâche & de reprendre la charue.

La maxime qui dit, qu'il ne faut rien commencer qu'on ne puisse *finir*, est bonne; mais celle qui défend de *cesser* un ouvrage pour en commencer un autre sans nécessité, me paroît encore meilleure. Il est souvent à propos de *discontinuer* le travail de l'esprit; mais ce n'est pas dans le tems que l'imagination, pleine de feu, se trouve en état

L de

de mieux manier son sujet; c'est seulement au premier instant qu'on s'apperçoit qu'elle se ralentit; parce qu'il ne faut ni l'arrêter quand elle est en train, ni la forcer lorsqu'elle s'arrête.

Les personnes qui ne *finissent* point leurs narrations & ne *cessent* de parler, sans *discontinuer*, sont aussi peu propres à la conversation que celles qui ne disent mot.

PRECIPICE. GOUFFRE. ABIME.

On tombe dans le *précipice*. On est englouti par le *gouffre*. On se perd dans l'*abîme*. Le premier emporte avec lui l'idée d'un vuide escarpé de toutes parts, d'où il est presque impossible de se retirer quand on y est. Le second renferme une idée particulière de voracité insatiable, qui entraîne, fait disparaître, & consume tout ce qui en approche. Le troisième emporte l'idée d'une profondeur immense, jusqu'où l'on ne sauroit parvenir, & où l'on perd également de vue le point d'où l'on est parti, & celui où l'on vouloit aller.

Le *précipice* a des bords glissans & dangereux pour ceux qui y marchent sans précaution, & inaccessible pour ceux qui sont dedans; la chute y est rude. Le *gouffre* a des tours & des circuits dont on ne peut se dégager dès qu'on y a fait un pas; & l'on y est emporté malgré soi. L'*abîme* ne présente que des routes obscures & incertaines qu'aucun but ne termine; on s'y jette quelquefois tête baissée dans l'espérance de trouver une issue, mais le courage rebuté y abandonne l'homme, & le laisse dans un cahos de doutes & d'inquiétudes accablantes.

Le chemin de la fortune est à la Cour environné de mille *précipices*, où chacun vous pousse de son

son mieux. Une femme débauchée est un *gouffre* de malheurs; tout y périt, la vertu, les biens, & la santé. Souvent la raison du Philosophe, à force de chercher de l'évidence en tout, ne fait que se creuser un *abîme* de ténèbres.

L'avarice est le *précipice* de l'équité. Paris est le *gouffre* des Provinces. L'infini est l'*abîme* du raisonnement.

**ABANDONNEMENT. ABDICATION.
RENONCIATION. DÉMISSION.
DESISTEMENT.**

L'*abandonnement*, l'*abdication*, & la *renonciation* se font; le *désistement* se donne; la *démission* se fait & se donne.

On fait un *abandonnement* de ses biens; une *abdication* de sa dignité & de son pouvoir; une *renonciation* à ses droits & à ses prétentions; une *démission* de ses charges, emplois, & bénéfices; & l'on donne un *désistement* de ses poursuites.

Il vaut mieux faire un *abandonnement* d'une partie de ses revenus à ses créanciers, que de laisser saisir & vendre le fonds de son bien. Quelques politiques regardent l'*abdication* d'une Couronne comme un effet du caprice ou de la foiblesse de l'esprit, plutôt que comme une grandeur d'ame. Les loix & la justice maintiennent les *renonciations* des particuliers; mais celles des Princes n'ont lieu qu'autant que leur situation & leurs intérêts les empêchent d'en appeler à la force des armes. L'amour du repos n'est pas toujours le motif des *démisions*; le mécontentement ou le soin de sa famille en est souvent la cause. Certains plaideurs de profession ne se mêlent & n'intervien-

nent dans les procès, que pour faire acheter leur *désistement*.

Il ne faut *abandonner* que ce qu'on ne sauroit retenir; *abdiquer*, que lorsqu'on n'est plus en état de gouverner; *renoncer*, que pour avoir quelque chose de meilleur; *se démettre*, que quand il n'est plus permis de remplir ses devoirs avec honneur; & *se désister*, que lorsque ses poursuites sont injustes, ou inutiles, ou plus fatigantes qu'avantageuses.

CURE. GUERISON.

On fait une *cure*; on procure une *guérison*. La première a plus de rapport au mal, & à l'action de celui qui traite le malade. La seconde a plus de rapport à la santé, & à l'état du malade qu'on traite. On dit de l'une, qu'elle est belle; alors le succès fait honneur à celui qui l'a entreprise: on dit de l'autre, qu'elle est prompte & parfaite; c'est tout ce qu'on doit desirer dans la maladie: & l'on dit de toutes les deux, qu'elles sont faciles ou difficiles.

Il semble que la *cure* n'ait pour objet que les maux opiniâtres & d'habitude; au-lieu que la *guérison* regarde aussi les maladies légères & de peu de durée.

Plus le mal est invétéré, plus la *cure* en est difficile. C'est souvent plus à la force du tempérament, qu'à l'effet des remèdes, qu'on doit sa *guérison*.

Les maux incurables ne sont pas seulement ceux dont la *cure* est absolument impossible, mais encore ceux dont on ignore la manière d'en procurer la *guérison*.

ABHOR-

ABHORRER. DETESTER.

Ces deux mots ne font guère d'usage qu'au présent, & marquent également des sentimens d'averfion, mais dont l'un est l'effet du goût naturel ou du penchant du cœur, & l'autre est l'effet de la raifon ou du jugement.

On *abhorre* ce qu'on ne peut fouffrir, & tout ce qui est l'objet de l'antipathie. On *déteste* ce qu'on defapprouve, & ce que l'on condamne.

Le malade *abhorre* les remèdes. Le malheureux *déteste* le jour de fa naiffance.

Quelquefois on *abhorre* ce qu'il feroit avantageux d'aimer; & l'on *déteste* ce qu'on eftimeroit fi on le connoiffoit mieux.

Une ame bien placée *abhorre* tout ce qui est baffeffe & lâcheté. Une perfonne vertueufe *déteste* tout ce qui est crime & injustice.

ABJECTION. BASSESSE.

Ces mots ne font fynonymes que lorsqu'ils marquent l'état où l'on est; & la première de leurs différences fe rencontre dans leur construction avec le mot d'ÉTAT, auquel on les joint fouvent; la délicateffe de notre Langue veut alors que l'un ne vienne qu'après, & que l'autre marche toujours devant. Ainfi l'on dit, état d'*abjection*, & *bassesfe* d'état.

L'*abjection* fe trouve dans l'obfcurité où nous nous envelopons de notre propre mouvement, dans le peu d'eftime qu'on a pour nous, dans le rebut qu'on en fait, & dans les fuitations humiliantes où l'on nous réduit. La *bassesfe* fe trouve dans le peu de naiffance, de merite, de fortune, & de condition.

La Nature a placé des Etres dans l'élévation; & d'autres dans la *bassesse*; mais elle ne place personne dans l'*abjection*; l'homme s'y jette de son choix, ou y est plongé par la dureté d'autrui.

La piété diminue les amertumes de l'état d'*abjection*; & la stupidité empêche de sentir tous les desagrémens de la *bassesse* de l'état; mais l'esprit & la grandeur d'ame font qu'on se chagrine de l'un & qu'on rougit de l'autre.

Il faut tâcher de se tirer de la *bassesse*; mais l'on n'en vient pas à bout sans travail & sans bonheur. Il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'*abjection*; le sage usage de sa fortune & de son crédit en est le plus sûr moyen.

Les secrets ressorts de l'amour-propre jouent souvent dans une *abjection* volontaire, & ne servent pas peu à nous y soutenir; mais il n'y a que la vertu la plus pure qui puisse faire trouver de la satisfaction à une ame noble dans la *bassesse* de son état.

ABOLIR. ABROGER.

Abolir se dit plutôt à l'égard des coutumes; & *abroger* à l'égard des loix. Le non-usage suffit pour l'*abolition*; mais il faut un acte positif pour l'*abrogation*.

Le changement de goût, aidé de la politique, a *aboli* en France les joûtes, les tournois, & les autres divertissemens brillans. De grandes raisons d'intérêt, & peut-être même de bonne discipline, ont été cause que la Pragmatique-Sanction a été *abrogée* par le Concordat.

Les nouvelles pratiques font que les anciennes s'*abolissent*; & la puissance despotique *abroge* souvent ce que l'équité avoit établi.

On

On voit l'intérêt particulier travailler avec ardeur à *abolir* la mémoire de certains faits honteux ; mais le tems seul vient à bout de tout *abolir*, & la gloire & le deshonneur. Le Peuple Romain a quelquefois *abrogé*, par pure haine personnelle, ce que ses Magistrats avoient ordonné de bon & d'avantageux à la Répubiique.

L'*abolition* d'une Religion coûte toujours du sang ; & la victoire peut n'être pas attachée , en cette occasion, à celui qui le répand, le persécuté y triomphant quelquefois du persécuteur ; c'est ainsi que le Christianisme a triomphé du Paganisme par le martyre des premiers Fidèles. L'*abrogation* d'une loi fondamentale est souvent la cause de la ruine du Prince ou du peuple, & quelquefois de tous les deux.

GARDIEN. GARDE.

Ces deux mots marquent également une personne au soin ou à la garde de qui l'on a confié quelque chose. Mais celui de *gardien* n'a pour objet que la conservation de la chose & l'empêchement de sa perte ; au-lieu que celui de *garde* renferme de plus dans son idée un office économique, dont on doit s'aquitter selon les ordres du supérieur ou du maître de la chose. Ainsi l'on dit qu'on est *gardien* d'un dépôt, & *Garde* du Trésor Royal ; parce que dans le premier cas, il n'y a qu'à veiller à la sûreté de ce qui a été déposé ; & dans le second cas, il y a des devoirs à remplir, soit pour la recette, soit pour la distribution des deniers. Par la même raison on se sert, dans le stile de la procédure, du terme de *gardien* pour des meubles exécutés ou des biens saisis ; & dans le stile militaire, du terme de *garde* pour certaines fonctions,

soit auprès de la personne du Prince ou du Commandant, soit dans divers postes qu'on fait occuper. Le *gardien* est responsable de tout ce qui est porté par le procès verbal, à moins qu'il ne prouve fracture ou violence. Les *Gardes* du Roi occupent pendant la nuit les postes que les *Gardes* de la porte occupent pendant le jour.

Gardien a beaucoup plus de grace dans le sens figuré; de même qu'à l'égard des choses morales; & de celles qui ne sont ni à notre usage ni à notre disposition, mais seulement sous notre protection, pour empêcher que d'autres n'en usent ou ne les enlèvent. *Garde* convient mieux dans le sens littéral; & à l'égard des choses matérielles; ainsi qu'à l'égard de celles qui sont entre nos mains ou en notre gouvernement, & sur lesquelles nous avons quelque droit d'usage ou de maniement.

Je ne crois pas que les parens puissent trouver de meilleurs *gardiens* de la virginité de leurs filles, que le bon exemple, l'amitié, l'exactitude, & la douceur dans l'éducation. Il n'y a pas en France de plus belle commission que celle de *Garde des sceaux*.

Il me semble que le *Gardien* a un air de supériorité, & le *garde* un air de service. C'est peut-être par cette raison qu'on a donné le titre de *gardien* à certains Supérieurs de Moines, tel qu'est le *Gardien* des Cordeliers; & celui de *Garde* à certaines fonctions pour le service du Roi ou du Public, comme *Garde-notes*, *Garde-magasin*.

Le sage ne doit jamais avoir d'autre *gardien* de son secret, que lui-même. Les meilleurs *gardes* sont les yeux du maître.

EMPIRE. REGNE.

Empire a une grace particulière lorsqu'on parle des peuples ou des nations. *Règne* convient mieux à l'égard des Princes. Ainsi l'on dit, l'*empire* des Assyriens, & l'*empire* des Turcs; le *règne* des Césars, & le *règne* des Paléologues. Le premier de ces mots, outre l'idée d'un pouvoir de gouvernement ou de souveraineté, qui est celle qui le rend synonyme avec le second, a deux autres significations; dont l'une marque l'espèce ou plutôt le nom particulier de certains Etats, ce qui peut le rendre synonyme avec le mot de ROYAUME; l'autre marque une sorte d'autorité qu'on s'est acquise, ce qui le rend encore synonyme avec les mots d'AUTORITE & de POUVOIR. Mais il n'est point ici question de ces deux derniers sens; c'est seulement sous la première idée, & par rapport à ce qu'il a de commun avec le mot de *règne*, que nous le considérons à présent, & que nous en faisons le caractère.

L'époque glorieuse de l'*Empire* des Babyloniens est le *règne* de Nabucodonozor; celle de l'*Empire* des Perses est le *règne* de Cyrus; celle de l'*Empire* des Grecs est le *règne* d'Alexandre; & celle de l'*Empire* des Romains est le *règne* d'Auguste; ce sont les quatre grands *Empires* prédits par le Prophète Daniel.

Donner à Rome l'*empire* du monde, c'est une pensée fautive dans le sens littéral; & quelque beauté qu'on y trouve dans le figuré, elle sent toujours la dépendance d'un sujet qui parle de ses maîtres, ou du moins de ceux qui l'ont été. Je ne crois pas qu'un orateur Ruffien ou Chinois s'en servît en faisant l'éloge des Romains; & nous-même nous

ne nous en servons point en parlant de l'*empire* des autres nations sous la puissance desquelles nous n'avons pas été, quoiqu'elles aient étendu leur domination aussi loin & sur d'aussi vastes contrées que l'a fait Rome. Louer un Prince par le nombre des guerres & des victoires arrivées sous son *règne*, c'est saisir ce que la gloire a de brillant; mais le louer par la douceur, par l'équité, & par la sagesse de son *règne*, c'est choisir ce que la gloire a de solide

Le mot d'*empire* s'adapte au gouvernement domestique des particuliers, aussi-bien qu'au gouvernement public des Souverains; on dit d'un père, qu'il a un *empire* despotique sur ses enfans; d'un maître, qu'il exerce un *empire* cruel sur ses valets; d'un tyran, que la flatterie triomphe & que la vertu gémit sous son *empire*. Le mot de *règne* ne s'applique qu'au gouvernement public ou général, & non au particulier; on ne dit pas qu'une femme est malheureuse sous le *règne*, mais bien sous l'*empire* d'un jaloux. Il entraîne même dans le figuré cette idée de pouvoir souverain & général; c'est par cette raison qu'on dit le *règne* & non l'*empire* de la vertu ou du vice; car alors on ne suppose ni dans l'un ni dans l'autre un simple pouvoir particulier, mais un pouvoir général sur tout le monde & en toute occasion. Telle est aussi la raison qui est cause d'une exception, dans l'emploi de ce mot, à l'égard des amans qui se succèdent dans un même objet, & de ce qu'on qualifie du nom de *règne* le tems passager de leurs amours; parce qu'on suppose que, selon l'effet ordinaire de cette aveugle passion, chacun d'eux a dominé sur tous les sentimens de la personne qui s'est successivement laissé vaincre.

Ce n'est ni les longs *règnes*, ni leurs fréquens chan-

changemens, qui causent la chute des *Empires*; c'est l'abus de l'autorité.

Toutes les épithètes qu'on donne à *empire*, pris dans le sens où il est synonyme avec *règne*, conviennent aussi à celui-ci; mais celles qu'on donne à *règne* ne conviennent pas toutes à *empire*, dans le sens même où ils sont synonymes. Par exemple, on ne joint pas avec *empire*, comme avec *règne*, les épithètes de LONG & de GLORIEUX; on se fert d'un autre tour de phrase pour exprimer la même chose.

L'*empire* des Romains a été d'une plus longue durée que l'*empire* des Grecs; mais la gloire de celui-ci a été plus brillante par la rapidité des conquêtes. Le *règne* de Louis XIV a été le plus long & l'un des plus glorieux de la Monarchie.

EMPIRE. ROYAUME.

Ce sont des noms qu'on donne à différens Etats; dont les Princes prennent le titre d'Empereur ou de Roi; ce n'est pourtant pas cela seul qui en fait la différence.

Il me semble que le mot d'*empire* fait naître l'idée d'un Etat vaste & composé de plusieurs peuples; que celui de *royaume* marque un Etat plus borné, & fait sentir l'unité de la nation dont il est formé. C'est peut-être de cette différence d'idée que vient la différente dénomination de quelques Etats, & le titre qu'ont pris leurs Princes; je remarque du moins que, si ce n'en est pas la cause, cela se trouve ordinairement ainsi; comme on le voit dans l'*Empire* d'Allemagne & dans l'*Empire* Ottoman, dont tout le monde connoit la diversité des peuples & des nations qui les composent; au lieu que dans les Etats qui portent le nom de *royaume*,

me, tels que la France, l'Espagne, l'Angleterre, & la Pologne, on voit que la division en Provinces n'empêche pas que ce ne soit toujours un même peuple, & que l'unité de la nation ne subsiste, quoique partagée en plusieurs cantons.

Il y a dans les *Royaumes* uniformité de loix fondamentales; les différences des loix particulières & de la Jurisprudence n'y font que des variétés d'usage, qui ne nuisent point à l'unité de l'administration politique; c'est même de cette uniformité ou de la fonction du gouvernement que les mots de *Roi* & de *Royaume* tirent leur origine; c'est pourquoi il n'y a jamais qu'un Prince, ou du moins qu'un Ministère souverain, quoiqu'administré par plusieurs. Il n'en est pas de même dans les *Empires*; une partie se gouverne quelquefois par des loix fondamentales très différentes de celles par lesquelles une autre partie du même *Empire* se gouverne; cette diversité y rompt l'unité de gouvernement; & ce n'est que la soumission, dans certains chefs, au commandement d'un supérieur général, qui fait l'union de l'Etat; c'est aussi précisément de ce droit de commander que tirent leur étymologie les mots d'*Empereur* & d'*Empire*; de-là vient qu'on y voit plusieurs Souverains & des *Royaumes* même en être membres.

L'Etat Romain fut un *Royaume* dans ses commencemens, & tant qu'il ne fut formé que d'un seul peuple, soit originaire, soit incorporé. Le nom d'*Empire* ne lui convient & ne lui fut donné que lorsqu'il eut soumis d'autres peuples étrangers; qui, en devenant membres de cet Etat, ne cessèrent pas pour cela d'être des nations différentes; & sur lesquels les Romains n'établirent qu'une domination de commandement, & non d'administration.

Les

Les avantages qu'on trouve dans la société d'un corps politique contribuent autant, de la part des sujets, à former les *Royaumes*, que l'envie de dominer de la part des Princes. La seule ambition forme le plan des *Empires*, qui pour l'ordinaire ne s'établissent & ne se soutiennent que par la force des armes.

AUTORITE. POUVOIR. EMPIRE.

Il n'est pas ici question de toute l'étendue du sens de ces mots, tel qu'est, par exemple, celui dans lequel on les applique aux Souverains & aux Magistrats; mais seulement du sens qui marque en général ce qu'on peut sur l'esprit des autres. Cela bien démêlé, voici ce que je pense sur leurs différences.

L'*autorité* laisse plus de liberté dans le choix. Le *pouvoir* paroît avoir plus de force. L'*empire* est plus absolu.

La supériorité du rang & de la raison donnent de l'*autorité*; c'est ordinairement par la persuasion qu'elle agit; ses manières sont engageantes, & nous déterminent en faveur de ce qui nous est proposé. L'attachement pour les personnes contribue beaucoup au *pouvoir* qu'elles ont sur nous; c'est par des instances qu'il obtient; son action est pressante, & fait que nous nous rendons à ce qu'on desire de nous. L'art de trouver & de saisir le foible des hommes forme l'*empire* qu'on prend sur eux; c'est par un ton affecté qu'il réussit; ses airs sont tantôt souples, tantôt impérieux, & toujours propres à soumettre nos idées à celles qu'on veut nous insinuer.

L'*autorité* qu'on a sur les autres vient toujours de quelque mérite; soit d'esprit, de naissance, ou
L 7
d'état;

d'état; elle fait honneur. Le *pouvoir* vient pour l'ordinaire de quelque liaison; soit de cœur ou d'intérêt; il augmente le crédit. L'*empire* vient d'un ascendant de domination, arrogé avec art, ou cédé par imbécillité; il donne quelquefois du ridicule.

C'est à un ami sage & éclairé que nous devons donner quelque *autorité* & quelque *pouvoir* sur notre esprit; mais nous devons nous défendre de tout *empire* autre que celui de la raison. Les hommes cependant font souvent tout le contraire; ils regardent les avertissemens, que l'honneur & la probité forcent un véritable ami à leur donner, comme une *autorité* odieuse qu'il affecte, ou comme un *pouvoir* qu'il s'arrogé mal-à-propos au préjudice de leur liberté; tandis qu'ils se livrent à l'*empire* d'un flatteur étourdi, quelquefois d'un valet, & souvent d'une maîtresse emportée, qui leur fait embrasser avec effronterie le parti de l'injustice, & suivre opiniâtement les routes de l'iniquité.

AUTORITE. POUVOIR.

PUISSANCE.

Il se trouve dans le mot d'*autorité* une énergie propre à faire sentir un droit d'administration civile ou politique. Il y a dans le mot de *pouvoir* un rapport particulier à l'exécution subalterne des ordres supérieurs. Le mot de *puissance* renferme dans sa valeur un droit & une force de domination.

Ce sont les loix qui donnent l'*autorité*; elle y puise toute sa force. Le *pouvoir* est communiqué par ceux qui, étant dépositaires des loix, sont chargés de leur exécution; par conséquent il est subordonné

donné à l'*autorité*. La *puissance* vient du consentement des peuples, ou de la force des armes; & elle est ou légitime ou tyrannique.

On est heureux de vivre sous l'*autorité* d'un Prince qui aime la justice, dont les Ministres ne s'arrogent pas un *pouvoir* au-delà de celui qu'il leur donne; & qui regarde le zèle & l'amour de ses sujets comme les vrais fondemens de sa *puissance*.

Il n'y a point d'*autorité* sans loix; & il n'y a point de loi qui donne ni même qui puisse donner à un homme une *autorité* sans bornes sur d'autres hommes; parce qu'ils ne sont pas assez absolument les maîtres d'eux-mêmes pour prendre ni pour céder une telle *autorité*; le Créateur & la Nature ont toujours un droit imprescriptible, qui rend nul tout ce qui se fait à leur préjudice; il n'y a donc pas d'*autorité* plus authentique ni mieux fondée que celle qui a des bornes connues & prescrites par les loix qui l'ont établie; celle qui ne veut point de bornes se met au-dessus des loix, par conséquent cesse d'être *autorité*, & dégénère en usurpation sur la liberté & sur les droits de la Divinité. Le *pouvoir* de ceux qui ont l'*autorité* en main n'est & ne peut jamais être exactement égal à la juste étendue de leur *autorité*; il est ordinairement plus grand que n'est le droit qu'ils ont d'en user; c'est la modération ou l'excès dans l'usage de ce *pouvoir*, qui les rend pères ou tyrans des peuples. Il n'y a point de *puissance* légitime qui ne doive être soumise à celle de Dieu, & tempérée par des conventions tacites ou formelles entre le Prince & la nation; c'est-pourquoi Saint Paul dit que toute *puissance* qui vient de Dieu est une *puissance* réglée, ou, comme d'autres interprètent ce passage, que toute *puissance* est réglée par celle de Dieu; car il seroit honteux de soutenir que Saint Paul a
 pré-

prétendu là autoriser & rendre légitime toute force de *puissance*; cela ne pouvoit pas tomber dans la pensée d'un homme raisonnable, & d'un homme Chrétien, à qui l'idée de la *puissance* injuste de l'Antechrît étoit présente & familière.

Une *autorité* foible qui manque de vigueur s'expose à être méprisée; il est également dangereux de n'en pas user dans l'occasion, comme d'en abuser. Un *pouvoir* aveugle qui agit contre l'équité devient odieux, & prépare lui-même les justes causes de sa ruine. Une *puissance* jalouse qui ne souffre point de compagne se rend formidable, réveille l'ardeur de ses ennemis, & prend par-là le chemin de sa décadence.

Je remarque particulièrement dans l'idée d'*autorité* quelque chose de juste & de respectable; dans l'idée de *pouvoir* quelque chose de fort & d'agissant; & dans l'idée de *puissance* quelque chose de grand & d'élevé.

Il n'y a que Dieu qui ait une *autorité* sans bornes, comme il n'y a que lui qui ait un *pouvoir* infini, & qu'il n'y a de *puissance* absolument souveraine & indépendante que la sienne.

La Nature n'a établi entre les hommes d'autre *autorité* que celle des pères sur leurs enfans; toutes les autres viennent du Droit positif; & elle a même prescrit des bornes à celle-là, soit par rapport à l'objet, soit par rapport à la durée; car l'*autorité* paternelle ne s'étend qu'à l'éducation, & non à la destruction, quelle qu'ait été & soit encore la pratique de quelques peuples; & cette *autorité* cesse, dès que l'âge met les enfans en état de savoir user de la liberté. Je ne crois pas qu'une raison pure & simple, entièrement dénuée du secours des passions, ait un grand *pouvoir* sur la conduite ni sur les actions de l'homme; parce qu'il

me

me semble que le *pouvoir* de la raison n'est établi & n'agit effectivement que pour balancer le *pouvoir* des passions entre elles, & faire que la plus avantageuse dans l'occurrence l'emporte sur les autres; en sorte que le *pouvoir* des passions est le véritable ressort qui nous fait agir, & qui nous détermine pour le bien comme pour le mal; & le *pouvoir* de la raison est un contrepoids, qui sert à mettre en jeu ou à réprimer à propos tantôt l'un, tantôt l'autre de ces différens ressorts, qui sont dans notre Etre pour le remuer, le pousser vers les objets, le rendre sensible aux peines ou aux plaisirs, & en faire un Etre véritablement vivant; ainsi les passions font vivre, mais la raison fait vivre comme il faut pour son honneur & pour son avantage. Ce n'est pas seulement par la disposition des loix civiles que le mariage met la femme sous la *puissance* de l'homme; le différent partage que la Nature a fait de ses dons entre les deux sexes est encore la cause & le fondement de la *puissance* du mari sur la femme; car si les graces & la beauté méritent l'attachement du cœur, il est juste que la *puissance* soit où se trouvent la force & la sagesse de l'esprit.





Voyez The true French Grammar &c, de
Michel Malard, imprimé à Londres en 1716:
p. 23. où il y a un Chapitre exprès Of the
French Quantity.

Voyez aussi Henri Étienne, dans son Traité de la
Conformité du Langage François avec le Grec:
Livre 1. chap. 111. Observ. 1. p. m. 54.

TRAITÉ DE LA PROSODIE FRANÇOISE.

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

Il y a quelque chose qui a du rapport
à une partie de cet ouvrage, dans la Pré-
face du Recueil de Traductions en vers
François, du Président Bouhier: p. Xij, &
Suis. de la petite édition de 1738.

Du Verdier parle d'un Claude Chaudière qui a écrit
Les principes & fondemens de Grammaire Latin Fran-
cois - Avec les accents. p. 169, 170.

Voyez la Bibliothèque d'Antoine Du Verdier,
p. xxiiiij de la Préface.

Perroniana, au mot Langues: p.
m. 192:

Et au mot Poésie, pages, 266 &
suivantes.

Poésies de Jodelle, p. 91-93 de l'édition
de Lyon 1597. Et l'Élégie qui com-
mence au revers de la feuille 107.

Il faudra aussi faire attention à une
Remarque de Daquier sur le Traité du feu
Plin, ch. XXXII: dans la quelle il distin-
gue ce que Longin appelle des Nombres dac-
tyliques, d'avec ce qu'on nomme commu-
nément des Dactyles.

Noter la fin de l'Épître de l'Abbé de
Chaulieu à M^{rs} de La Haye: p. 44 du Tome
II de l'Édition de 1740.

La Croix du Maine, p. 199 de la Bibliothèque,
cite un ouvrage de Jean Antoine de Baif, intitulé
Étrennes de Poésie Française en vers mesurés
&c: imprimé chez Denis du Val en 1574: et
deux autres Traictez du même qui n'étoient pas
imprimés, l'un de la prononciation Fran-
çoise, & l'autre de l'Art métrique &c. Item
plusieurs Psalmes de David non encore im-
primés, qu'il a traduits en vers François
mesurés. Comparez ce que dit du même Baif,
Antoine du Verdier dans la Bibliothèque, p. 638.

Noter ce qui est dit des Accents, dans la manière
de bien lire &c, de C. Cuvier, à la tête de son
petit livre de La civile honnêteté pour les
enfants, imprimé à Paris en 1560.



T R A I T É

D E L A

PROSODIE FRANÇOISE.

JE réduis ce Traité à cinq articles, dont le premier sera employé à éclaircir des questions préliminaires. Dans le second, je parlerai des Accens. Dans le troisième, de l'Aspiration. Dans le quatrième, de la Quantité. Et dans le dernier, je ferai voir à quoi peut servir la connoissance de notre Prosodie.

Que si quelqu'un juge qu'il y ait de la petiteffe à examiner des syllabes, une réflexion que je le prie de vouloir faire, c'est qu'il n'y a point d'Art, point de Science, dont les élémens aient rien de brillant; mais que rien de tout ce qui est nécessaire pour arriver à quelque chose d'estimable, ne doit être méprisé. Ou renonçons à l'Eloquence, à la Poësie, à l'Art d'écrire, & fermons l'Académie: ou convenons que s'il est beau de cultiver des Arts, qui font honneur à l'esprit humain, & qui sont utiles à la société, on auroit tort par conséquent de négliger des connoissances, sans lesquelles ces Arts ne peuvent être qu'imparfaits.

Peut-être même qu'aujourd'hui, après tout ce que le dernier siècle a fait pour embellir notre Langue,

gue, il ne nous reste qu'à en creuser davantage les fondemens, afin que s'il est possible d'élever l'édifice plus haut, on y travaille avec sûreté. Je n'ai à offrir qu'un foible essai. Puisse-t-il tôt ou tard donner lieu à un Ouvrage complet sur notre Prosodie ! Ouvrage qui feroit naître de nouvelles beautés, & comme une nouvelle Langue, dans celle que nous croyons favoir.



ARTICLE PREMIER.

Questions préliminaires.

ON peut ici proposer trois questions, sur lesquelles, avant que d'aller plus loin, il est à propos de satisfaire ceux qui pourroient, ou n'avoir pas étudié la matière dont il s'agit, ou avoir des préjugés contraires à la vérité.

I. Qu'est-ce que Prosodie ?

II. A-t-on connu autrefois notre Prosodie, & jusques à quel point ?

III. Pourquoi notre Prosodie, si elle a été fort connue autrefois, l'est-elle aujourd'hui si peu ?

I.

Par ce mot, *Prosodie*, on entend la manière de prononcer chaque syllabe régulièrement, c'est-à-dire, suivant ce qu'exige chaque syllabe prise à part, & considérée dans ses trois propriétés, qui sont, l'Accent, l'Aspiration, & la Quantité.

Premièrement, il est certain que toutes les syllabes ne pouvant être prononcées sur le même ton, il y a par conséquent diverses inflexions de
voix,

voix, les unes pour élever le ton, les autres pour le baisser: & c'est ce que les Grammairiens nomment *Accens*.

Toute syllabe, en second lieu, est prononcée avec douceur, ou avec rudesse, sans que cette douceur ni cette rudesse aient rapport à l'élévation, ou à l'abaissement de la voix: & c'est là ce que l'on nomme *Aspiration*.

Troisièmement, on met plus ou moins de tems à prononcer chaque syllabe, en sorte que les unes sont censées longues, & les autres brèves: & c'est ce qu'on appelle *Quantité*.

Voilà donc trois définitions bien distinctes, & qui font voir que dans la prononciation de chaque syllabe, l'organe de la voix se modifie tout à la fois de trois différentes manières, dont je donnerai une plus ample explication, lorsque je viendrai à traiter de chacune en particulier.

Or il me paroît que ces trois principes, qui constituent la Prosodie, sont essentiels à toutes les Langues. Car enfin, quel fléau pour l'oreille, qu'une constante & invariable monotonie? Il n'y en a pas même d'exemple, ni dans le cri des animaux, ni dans quelque bruit que ce puisse être, pour peu qu'il soit continu.

Mais les principes de la Prosodie sont-ils fixes? Sont-ils arbitraires? Voilà ce que chacun doit examiner dans sa Langue. S'ils sont arbitraires, dispensons-nous de pousser plus loin nos recherches. S'ils sont fixes, il est honteux de les ignorer.

Pour moi, généralement parlant, je suis porté à les croire arbitraires dans deux sortes de Langues: dans celles qui sont encore trop récentes, & dans celles qui n'ont cours que parmi un peuple grossier. Mais, par la même raison, je les crois fixes dans les Langues qui ont une certaine ancienneté,

té, & qui sont dans la bouche d'une nation polie.

Toutes les Langues, vrai-semblablement, ont été rudes & informes dans leur origine. Mais les hommes aiant un goût naturel pour l'ordre, qui est la cause physique du plaisir; ils s'entendent tous, sans y penser, & même sans le savoir, à écarter, ou du moins à diminuer ce qui blesse l'ordre. J'appelle ordre, dans la question présente, les rapports que les sons doivent avoir les uns avec les autres, & leur conformité avec les organes, soit de celui qui parle, soit de celui qui entend.

Vouloir ici examiner qu'est-ce qui fait cette conformité, & en quoi consistent ces rapports, ce seroit nous engager dans une dispute obscure, d'où la Physique a peine à se tirer. Heureusement les leçons de la Nature sont moins difficiles, & plus certaines. Ce n'est point par la voie du raisonnement, c'est par l'habitude qu'elle instruit. Il est vrai que cette manière d'enseigner nous paroît, à nous qui vivons si peu, d'une prodigieuse lenteur. Mais c'est la seule capable de réussir dans les Arts, qui ont pour base le sentiment: & de ce nombre est l'Art de donner à une Langue ce qui lui est nécessaire, non pour subvenir à nos besoins seulement, mais pour flatter notre goût.

Je suppose donc un pays, où il n'y eut jamais de particulier, qui fût Mathématicien; & je dis qu'il y aura cependant un esprit métaphysique & géométrique, répandu dans le Public. Ainsi le Public, guidé par cette espèce d'instinct, y fera peu à peu, & jusqu'à un certain point, toutes ces mêmes observations, dont l'assemblage compose un Art, lorsqu'elles viennent à être rédigées, & combinées par des hommes savans. On pourroit aisément montrer que cela est vrai de la Musique, qui

qui n'est, à proprement parler, qu'une extension de la Prosodie.

Ajoutons que ces sortes de connoissances, qui se doivent, non au raisonnement, mais à l'habitude, dépendent absolument des organes: & qu'ainsi, lorsqu'un climat produit des hommes bien organisés, le progrès de ces connoissances y est non seulement plus grand, mais encore plus rapide; au lieu qu'en d'autres pays, où les organes sont, pour ainsi parler, d'une trempe différente, les siècles depuis un tems infini se succèdent les uns aux autres, sans que les habitans de ces pays-là fassent rien pour les Arts qui n'intéressent que le sentiment.

On fait à quel point de perfection les Grecs avoient porté leur Prosodie. On fait aussi, du moins en ce qui regarde les longues & les brèves, quelle étoit celle de la Langue Latine. Pour ce qui est de l'Accent, l'exemple des Chinois nous fait voir de quelle délicatesse l'oreille est capable, puisque chez eux le même mot, n'étant que d'une syllabe, peut avoir jusqu'à onze sens très différens, selon la différence de la prononciation. Mais évitons tout détail sur la Prosodie des autres peuples; il ne s'agit que de la nôtre.

I I.

Pour savoir depuis quand, & jusqu'à quel point la Prosodie a été connue parmi nous, il seroit inutile de remonter au-delà de François I. Les savans hommes & les beaux esprits, dont il fit l'ornement de sa Cour, donnèrent à notre Langue *un caractère (a) d'élégance & de doctrine*, qu'elle n'avoit point

(a) *Entretiens d'Ariste & d'Eugène. Quatrième édition de Cramoisy, pag. 149.*

point auparavant. Ce grand Roi, qui a été, non pas le restaurateur, mais le père des beaux Arts en France, transmet son goût aux héritiers de sa Couronne. Jamais la Poësie ne fut si fort en honneur, que sous Charles IX. En un mot, l'Histoire nous prouve que les fondemens, sur lesquels nos bons Ecrivains ont bâti sous le règne de Louis XIV, furent tracés, & même posés en partie, dès le siècle précédent. Ainsi c'est dans les monumens de ce tems-là, qu'il faut chercher les premiers vestiges de notre Prosodie: & nous y trouverons plus de lumières sur ce sujet, qu'il ne s'en trouve, peut-être, dans toutes les Grammaires & dans toutes les Rhétoriques imprimées de nos jours.

On a vu que la Prosodie renferme les Accens, l'Aspiration, & la Quantité. A l'égard des Accens, il n'est pas possible de savoir quels ils étoient autrefois, puisque l'accent *imprimé* n'est point l'accent *prosodique*, comme je l'expliquerai ci-après. Quant à l'Aspiration, il y a lieu de croire qu'elle a toujours été la même. Reste enfin la Quantité, qui est le point capital de la Prosodie, & sur lequel nos Anciens paroissent avoir été plus décidés, que nous ne le sommes aujourd'hui.

Jodelle, l'un des Poètes qui composoient la Pléiade fameuse sous Henri II., mit à la tête des Poësies d'Olivier de Magny, imprimées en 1553, un Distique mesuré par dactyles & par spondées, à la manière des Grecs & des Latins. Ce n'est pas encore ici le lieu d'examiner si cette sorte de versification étoit conforme au génie de notre Langue: j'y reviendrai sur la fin de ce Traité: il me suffit, quant à présent, d'en pouvoir conclure qu'elle suppose notre Quantité bien connue dès-lors, & bien établie.

Pasquier Paiquier, dans ses Recherches, nous apprend qu'en

qu'en l'année 1555, le Comte d'Alcinois (c'est-à-dire, Nicolas Denisot, qui déguisoit ainsi son nom) fit des vers hendécasyllabes à la louange d'un Poëme, dont lui Pasquier étoit Auteur. Pasquier ajoute qu'en 1556, à la prière de Ramus, *personnage de singulière recommandation, mais aussi grandement desireux de nouveautés*, il fit en ce genre un essai *de plus longue haleine* que les deux précédens, qui étoient ce Distique de Jodelle, & ces Hendécasyllabes du Comte d'Alcinois. Pasquier (*) rapporte ensuite son essai, qu'il croit quelque chose de merveilleux, & qui consiste dans une Elégie de vingt-huit vers.

Jusqu'alors ce nouveau genre de versification avoit peu réussi, puisqu'à peine deux ou trois Poëtes avoient osé s'y exercer, comme en passant. On étoit de tout tems accoutumé à la Rime: c'est un son qui frappe les oreilles les plus grossières; au lieu que la cadence qui résulte des brèves & des longues, ne peut frapper qu'une oreille délicate. Aussi ne tarda-t-on pas à tâcher de réunir ces deux sortes d'agrémens, la Quantité & la Rime. Pasquier attribue l'invention des vers mesurés & rimés tout ensemble, à Marc Claude de Buttet, dont les Poësies parurent en 1561. Mais comme je n'entreprends pas ici l'Histoire de nos vers mesurés, je puis impunément supprimer beaucoup d'autres noms semblables, oubliés depuis long-tems; & c'est assez de savoir que cette nouveauté donna lieu à un établissement littéraire, dont le souvenir mérite bien d'être conservé. Je parle d'une Académie, qui fut établie sur la fin de l'année 1570,

PONT.

(*) Recherches, liv. VII, chap. 12.

pour travailler (a) à l'avancement du langage François, & à remettre sus, tant la façon de la Poësie, que la mesure & règlement de la Musique anciennement usitée par les Grecs & Romains. Jean Antoine de Baif, Poëte, & Joachim Thibault de Courville, Musicien, furent les promoteurs de cet établissement. Par les Lettres patentes que le Roi leur accorda, ils ont pouvoir de se choisir des Associés, six desquels jouiront des privilèges, franchises, & libertés, dont jouissent, dit Charles IX, nos autres Domestiques : & à ce que ladite Académie soit suivie & honorée des plus Grands, nous avons libéralement accepté & acceptons le surnom de Protecteur & premier Auditeur d'icelle. Voilà, ou je suis bien trompé, la première Académie, qui ait été instituée pour notre Langue uniquement, & sans embrasser d'autres Sciences. Henri III n'eut pas moins de goût que Charles IX, pour les exercices de cette Compagnie naissante; ainsi qu'on le peut voir dans les (b) Antiquités de Paris. Mais elle fut bien-tôt dérangée par les Guerres civiles : & la mort de Baif, arrivée en 1591, acheva de mettre en déroute sa petite société d'Académiciens.

Passerat, Desportes, Rapin, & Scévole de Sainte-Marthe, ne laissèrent pas de continuer à faire des vers mesurés. Personne, que je sache, n'en a fait depuis.² C'est dommage qu'aucun d'eux n'ait enseigné la théorie des Accens, & de la

Quan-

2 L'Abbé
Regnier
Desma-
rville
a fait
quelques
uns qui
se trou-
vent
dans le
Recueil
de ses
Poésies.

(a) Voyez les Lettres patentes, rapportées tout au long, avec les Statuts de cette Académie, dans l'Histoire de l'Université de Paris. Tom. VI. pag. 714. &c.

(b) Histoire & Recherches des Antiquités de la Ville de Paris, par Sauval. Tom. II, pag. 493. &c.

Quantité. Henri (a) Estienne, le plus célèbre Grammairien du seizième siècle, n'en a parlé que superficiellement. Théodore de Bèze, dans son Traité (b) de la bonne Prononciation du François, est le seul Auteur de ma connoissance, qui ait un peu approfondi cette matière. Son principal défaut, mais défaut qu'on a rarement occasion de reprocher à ceux qui se mêlent d'écrire, c'est d'être trop court. Il a voulu, dans quatre ou cinq pages, renfermer ce qui demandoit nécessairement un plus long détail.

J'en étois là de mes recherches, lorsqu'il m'est tombé entre les mains un petit (c) volume du fameux d'Aubigné, où, dans une Préface qu'il met à la tête de quelques Pseaumes traduits en vers mesurés, il dit que cette manière de vers n'a point été inventée par Jodelle, ou par Baïf, comme on le prétend : mais qu'il se souvient d'avoir vu l'Iliade & l'Odyssée traduites en vers hexamètres par un nommé *Mouffet*, & imprimées avant que ni Baïf ni Jodelle fussent au monde. Que penser, après cela, de Pasquier, Auteur contemporain, qui nous vante le Distique fait en 1553, comme le premier essai de cette Poësie ? Que penser de Ramus, qui, dans sa Grammaire publiée en 1562, dit que pour rendre les règles de la Prosodie familières aux François, il faut souhaiter que nous ayons des Poëtes, qui mesurent leurs syllabes à la manière des Anciens ? Ramus, dix ans après, dans
une

(a) On peut voir sa *Frécellence du langage François*, pag. 12, 13, 14, & ses *Hypomneses de Gallica lingua*, pag. 6, 9, 33, 75.

(b) *De Francica lingua recta pronuntiatione Tractatus*. Genève, 1584.

(c) *Petites œuvres mesurées du Sieur (Théodore Agrippa) d'Aubigné*, Genève, 1630.

une nouvelle édition de cette même Grammaire, charmé de voir ses vœux accomplis, se récrie avec une sorte d'enthousiasme sur deux pièces qui venoient de paroître, l'une en vers élégiaques, l'autre en vers saphiques. Pouvoit-il donc ignorer une Traduction entière de l'Iliade & de l'Odyssée? Mais peu nous importe de savoir la vraie époque des vers mesurés. Quoi qu'il en soit, nous voyons évidemment que nos ancêtres ont cru avoir des principes fixes sur la Prosodie: & c'est à nous, par conséquent, à examiner ce qui nous en reste.

III.

Puisque notre Prosodie fut autrefois si connue, pourquoi l'est-elle aujourd'hui si peu? Pour plusieurs raisons, dont la première est fondée sur le peu de besoin, qu'on croit en avoir.

Rien n'étoit plus nécessaire, ni en même tems plus facile aux Grecs & aux Romains, que de savoir exactement leur Prosodie; car elle faisoit, non pas un simple agrément, mais l'essence même de leur versification: & comme la lecture des Poètes étoit un des principaux objets de leur éducation, ils apprenoient méthodiquement, & dès l'enfance, à bien prononcer. Un Romain, un Athénien de la lie du peuple auroit sifflé un Acteur, qui eût allongé, ou accourci une syllabe mal à propos. Mais un François vieillit sans avoir, ni lu, ni entendu, ni remarqué, qu'il y ait des syllabes plus ou moins longues les unes que les autres. Pour les Grecs & les Romains, la Prosodie étoit d'une obligation étroite. Pour nous, si l'on veut, elle ne sera qu'une délicatesse, qu'une beauté accessoire, soit dans notre prononciation, soit

soit dans nos écrits. Je n'en demande pas davantage ; & partant de ce principe, qu'on doit cependant étendre plus loin, je dis que nous faisons mal de négliger notre Prosodie, puisque la parole étant l'organe de la pensée, on est louable de s'appliquer à la rendre plus insinuante, plus propre à persuader, plus capable de plaire.

Une seconde raison, qui fait que notre Prosodie est si peu connue, c'est que ceux qui seroient le plus en état d'en approfondir les règles, sont précisément ceux qui apportent à cette étude le plus de préjugés. Un homme savant possède le Grec & le Latin : il admire la beauté de ces deux Langues, & avec raison : mais de croire que notre Prosodie, si elle ne ressemble pas en tout à la leur, est donc nulle, c'est une erreur. Toutes les Langues ont leur génie particulier : & plus une Langue aura été perfectionnée, c'est-à-dire, accommodée aux usages & au goût du peuple qui la parle, moins il lui restera de ressemblance avec la Langue, qu'on suppose matrice, du moins par rapport à elle. Une règle générale dans le Latin, & qui ne souffre point d'exception, c'est que toute syllabe, qui finit par une consonne suivie d'une autre, est longue : mais en François, au contraire, le redoublement de la consonne, presque toujours, avertit que la syllabe est brève. Pour les voyelles, c'est une règle assez générale dans le Latin, que toutes les fois qu'il y en a deux de suite, la première abrège la syllabe où elle se trouve : mais toutes les fois, au contraire, que notre E muet finit un mot, où il est à la suite d'une autre voyelle, il allonge la pénultième. Tout ceci deviendra plus clair par les exemples que je rapporterai un peu plus bas. Je le répète, il faut qu'un Savant, pour étudier notre Prosodie, se départe

*À Cor
Férez
ci-def-
sous
page
298.*

de ses préjugés. Quinault, à ce qu'on dit, ne savoit que du François : & ses vers, pourtant, étoient meilleurs à mettre en chant, que ceux des Poètes qui savoient du Grec & du Latin.

Une troisième & dernière raison, qui fait que la connoissance de notre Prosodie se perd de plus en plus, sont les changemens introduits dans l'orthographe depuis soixante ans. On a supprimé la plupart des lettres, qui ne se faisoient pas sentir dans la prononciation. Mais, si nous entrons dans quelque détail, nous verrons que bien loin de nuire à la prononciation, elles servoient à la fixer. On écrivoit, *il plaist, il paist*, pour faire sentir qu'on doit appuyer sur cette syllabe, au-lieu qu'on ne fait que glisser sur celle-ci, *il fait, il sait*. On écrivoit par la même raison, *fluste, crouste*, pour les distinguer de *culbûte, dérûte*. On redoubloit (a) la voyelle, pour allonger la syllabe. Au contraire, pour l'abrèger, on redoubloit (b) la consonne. Je pourrois, par cent & cent exemples, montrer qu'en matière d'orthographe nos pères n'avoient rien fait sans de bonnes raisons : & ce qui le prouve bien, c'est que souvent ils ont secoué le joug de l'étymologie; comme dans *couronne, personne*, où ils redoublent la lettre N, de peur qu'on ne fasse la pénultième longue en François, ainsi qu'en Latin.

Tous les jours, cependant, on nous propose de nouvelles réformations : & sous prétexte de faciliter aux étrangers la prononciation de notre Langue, bien-

(a) *Aage, roolle, bailler, raaler*. On en a même usé ainsi dans les adverbes, dont la pénultième doit être appuyée : *expressément, séparément*. Voyez les *Hypomneses* d'Henri Estienne, pag. 18.

(b) C'est ce qu'on verra ci après, & particulièrement sous la terminaison AM.

bien-tôt on fera que nous n'aurons plus de guide pour la bien pronôcer nous-mêmes. J'avoue qu'il y avoit des inconvéniens dans l'ancienne orthographe: mais à la bouleverser, comme on voudroit faire, il y en auroit encore de plus grands. A la bonne heure qu'on supprime les lettres muettes, qui marquoient qu'une syllabe est longue, comme dans *teste*, *paste*; car on peut me faire entendre la même chose par un accent, *tête*, *pâte*. Mais, quoique le second T soit muet dans *tette*, dans *patte*, c'est une nécessité de continuer à les écrire ainsi, parce que le redoublement de la consonne est institué pour abréger la syllabe, & que nous n'avons point d'accent, point de signe, qui puisse y suppléer. On verra que l'Académie, dans la troisième édition de son Dictionnaire, qui est actuellement sous presse, tient un juste milieu: ne s'obstinant point à vouloir conserver des lettres, dont on peut se passer, & que le Public a tout-à-fait rejetées; mais fuyant avec soin tous ces ridicules excès, où se portent l'ignorance des Imprimeurs, & la témérité de quelques Auteurs. Plus l'orthographe varie, plus il devient essentiel de fixer, si l'on peut, la Prosodie.



ARTICLE SECOND.

Des Accens.

JE commence par les Accens, qui est ce qu'il y a de plus difficile à expliquer.

Avant que d'en venir à la chose même, il faut définir le mot, & bien distinguer les divers sens, que l'on y attache quelquefois. On peut, en l'ac-

compagnant d'une épithète, sauver l'équivoque. Ainsi distinguons l'accent *profodique*, l'accent *oratoire*, l'accent *musical*, l'accent *national*, l'accent *imprimé*.

Par l'accent *profodique*, on entend, comme je l'ai dit ci-dessus, une inflexion de la voix, qui s'élève, ou qui s'abaisse. Quelquefois aussi, & l'on élève d'abord, & l'on rabaisse ensuite la voix, sur une même syllabe. Voilà ce qui forme trois accens, que les Grammairiens appellent l'*Aigu*, le *Grave*, & le *Circonflexe*: l'*Aigu*, qui élève la voix; le *Grave*, qui l'abaisse; & le *Circonflexe*, qui, étant composé de tous les deux, sert à l'élever d'abord, & à la rabaisser ensuite, sur une même syllabe. On marque ces accens par une ligne tracée au-dessus de la voyelle, qui domine dans la syllabe, dont il s'agit. Pour marquer l'*Aigu*, on tire cette petite ligne de la droite à la gauche, comme dans *bonté*. Pour le *Grave*, on la tire de la gauche à la droite, comme dans *progrès*. Pour le *Circonflexe*, en réunissant ces deux lignes, on en fait la figure d'un v renversé, comme dans *tôt*. J'apporte ces exemples, non pas pour faire sentir la nature de l'accent profodique, mais seulement pour faire connoître comment on le marque en d'autres Langues, & ce qu'il a de conforme avec l'accent imprimé, dont je parlerai dans un moment.

Il y a, en second lieu, un accent *oratoire*, c'est-à-dire, une inflexion de voix, qui résulte, non pas de la syllabe matérielle que nous prononçons, mais du sens qu'elle sert à former dans la phrase où elle se trouve. On interroge, on répond, on raconte, on fait un reproche, on querelle, on se plaint: il y a pour tout cela des tons différens; & la voix humaine est si flexible, qu'elle prend naturelle-

rellement, & sans effort, toutes les formes propres à caractériser la pensée, ou le sentiment. Car non seulement elle s'élève, ou s'abaisse; mais elle se fortifie, ou s'affoiblit; elle se durcit, ou s'amollit; elle s'enfle, ou se rétrécit; elle va même jusqu'à s'aigrir. Toutes les passions, en un mot, ont leur accent: & les degrés de chaque passion pouvant être subdivisés à l'infini, de là il s'ensuit que l'accent oratoire est susceptible d'une infinité de nuances, qui ne coûtent rien à la Nature, & que l'oreille saisit, mais que l'art ne fauroit démêler.

A l'égard de l'accent *musical*, il consiste, ainsi que les précédens, à élever la voix, ou à la baisser; mais avec cette différence essentielle, qu'il en subordonne l'abaissement, ou l'élévation, à des intervalles certains, & qui sont tellement mesurés, que s'en départir le moins du monde, c'est enfreindre les loix de la Musique.

On entend assez ce que c'est que l'accent *national*, ou provincial. Accent, pris en ce sens, embrasse tout ce qui a rapport à la prononciation: & par conséquent, outre les diverses inflexions de la voix, il embrasse la Quantité. Ainsi l'accent Gascon, outre qu'il élève la voix où il ne faut pas, abrège beaucoup de syllabes longues: & l'accent Normand, outre qu'il baisse souvent la voix où il ne faut pas, allonge beaucoup de syllabes brèves. Pour les fautes qui regardent la Quantité, j'espère qu'un homme de province trouvera quelque secours dans le quatrième article de ce Traité. Pour la manière de gouverner sa voix, en quoi consiste proprement l'accent, elle ne s'enseigne point par écrit. On peut envoyer un Opéra en Canada, & il sera chanté à Québec, note pour note, sur le même ton qu'à Paris. Mais on ne fauroit envoyer une phrase de conversation à

Montpellier, ou à Bordeaux, & faire qu'elle y soit prononcée, syllabe pour syllabe, comme à la Cour.

Peut-être y a-t-il des gens qui croient que l'accent *imprimé* devrait suffire pour fixer l'élévation, ou l'abaissement de la voix. Mais non: car il ne répond point en François à l'accent prosodique; & quoiqu'il se marque de même, il n'en fait point l'office. Je m'explique. Toutes les fois qu'une syllabe Grecque est marquée d'un accent aigu, cela nous apprend que cette syllabe, relativement à celles qui la précèdent & qui la suivent, doit être élevée. Toutes les fois, au contraire, qu'une syllabe François est marquée d'un accent aigu, comme dans *bonté*, cela ne m'apprend pas que la dernière syllabe doive être plus élevée que la précédente; mais cela m'apprend seulement que l'*e*, qui se trouve dans cette syllabe, est fermé, & doit se prononcer autrement que si c'étoit un *e* ouvert, ou un *e* muet. Ainsi l'accent aigu n'influe point sur la syllabe entière, relativement aux syllabes qui précèdent, ou qui suivent: mais il n'influe que sur la lettre même, relativement aux autres sons qu'elle peut former ailleurs. Pour ce qui est de l'accent grave, il ne nous sert, pareillement, que pour désigner l'*e* ouvert, comme dans *progrès*, & pour différencier certains mots, qui s'écrivent & se prononcent de même, mais sans avoir le même sens: par exemple dans la préposition *à*, & dans les adverbes *là*, & *où*, afin qu'on les distingue d'*a*, venant du verbe *avoir*; de *la*, article; & d'*ou* conjonction. Plus souvent encore, l'accent circonflexe ne sert qu'à marquer la suppression d'une lettre, qui étoit autrefois employée pour rendre la syllabe longue: comme dans *bête*, *tôt*, *aimât*, qui s'écrivoient autrefois *beste*, *toft*, *aimast*. Ainsi
l'ac-

L'accent imprimé, lors même qu'il influe, non pas sur une voyelle seulement, mais sur la syllabe entière, ne sert qu'à en marquer la longueur. Or la longueur & la briéveté de la syllabe ne sont point l'objet de l'accent. Mais son objet unique, c'est de faire élever, ou baisser la voix à propos. Je conclus de là, que notre accent imprimé ne ressemble en rien à l'accent Profodique; & que s'il en conserve le nom & la figure, c'est abusivement.

Revenons donc à l'accent profodique, puisqu'on voit maintenant, à ne pouvoir s'y méprendre, que toutes les difficultés roulent sur celui-là seul; & qu'en effet on ne peut pas en faire sur les quatre autres espèces d'accens, dont j'ai tâché d'expliquer la nature, & les diverses propriétés.

Qu'il y ait des accens dans le Grec, c'est-à-dire, des syllabes qui demandent d'être élevées, ou baissées, indépendamment de la phrase entière, dont elles font partie, c'est un principe avoué de tous les Grammairiens, & qu'on ne doit pas contester. Que la Langue Latine ait eu la même prérogative, n'en doutons pas, puisqu'on nous l'assure. Je vois effectivement que l'Accent tout seul, & sans toucher à la Quantité, suffisoit pour faire sentir les diverses significations de quelques (a) *homonymes* Latins. Mais en faut-il conclurre que nous ayons de semblables accens, c'est-à-dire encore une fois, des syllabes, qui, considérées à part, & sans aucune relation, ni à celles qui les accompagnent, ni à ce que la phrase entière signifie, demandent d'être élevées, ou baissées? Voilà, le

(a) Voyez la Minerve de Sanctius, *de vocibus homonymis*, où il rapporte les autorités des anciens Grammairiens.

le plus clairement qu'il m'est possible, l'état de la question.

Théodore de Bèze, le seul de nos François, qui paroisse l'avoir examinée, la décide hardiment. *Toute (a) syllabe longue, dit-il, demande l'accent grave.* † Mais cette prétendue Règle, à la prendre sans restriction, est visiblement fausse. Pour y trouver du vrai, il faut la réduire à ceci: Que pour l'ordinaire, si nous haussions la voix, c'est sur une syllabe longue; & si nous la baissions, c'est sur une brève.

Une autre Règle, que Nicod, contemporain de Bèze, suivit dans son Dictionnaire, c'est de n'admettre que l'accent aigu, & de le placer toujours sur la dernière syllabe masculine de chaque mot, sans égard à la longueur ou à la brièveté de cette syllabe. Je fais que l'autorité de Nicod, qui fut Maître des Requêtes sous Henri III, & l'un des plus savans hommes de son tems, n'est point ici à mépriser: & l'est d'autant moins, que le Président de Ranconnet, également connu par son grand savoir, & par sa triste fin, eut beaucoup de part au Dictionnaire de Nicod. Mais l'un étoit de Languedoc, l'autre de Périgord, provinces où l'on aime l'accent aigu. Quoique leur Règle soit donc plus sûre, & sujette à moins d'exceptions, que celle de Bèze, il y a pourtant bien des cas où elle ne serviroit qu'à induire en erreur: & par conséquent il reste toujours à savoir si nous avons des syllabes, qui, prises matériellement, & séparément, nous obligent d'élever la voix, ou de la baiffer.

J'ai

(a) *Illud autem certò dixerim, sic concurrere in Francica lingua tonum acutum cum tempore longo, ut nulla syllaba producat, que itidem non attollatur: nec attollatur ulla, que non itidem acutur: ac proinde sit eadem syllaba acuta qua produca, & eadem gravis qua correpta. Pag. 74.*

† Lirez
aigu:
car d'est
certain
nement
ce que
signifie
le latin
de Bèze
cité au
bas de la
page: &
la reflex
ion ajou
tée ici
par l'Ab.
Ba'd'oli
est sup
posé ma
nifeste
ment
qu'il l'a
entendu
de même.

J'ai consulté, au défaut des livres, quantité de personnes qui parlent bien, & qui tiennent, soit de la réflexion, soit de l'usage, tout ce qu'il faut pour bien parler. Or ils sont tous convenus, que notre Langue ne connoissoit point l'accent Prosodique, & que la même syllabe qu'on élève dans une phrase, pouvoit être baissée dans une autre. Aussi est-ce une ancienne maxime, *Que pour bien parler François, il ne faut point avoir d'accent.* Par-là, sans doute, on n'a pas voulu nous faire entendre qu'il fallût être monotone. On a seulement voulu nous dire que c'étoit à l'accent oratoire à régler notre prononciation, & à y mettre toute la variété, dont elle peut avoir besoin.

Mais, dira-t-on, puisque l'accent prosodique étoit d'un si grand usage dans la Langue Latine, & sur-tout dans la Grecque, n'est-ce pas un défaut à la nôtre d'en manquer ?

Je pourrois répondre qu'aujourd'hui nous ne savons guère comment se prononçoient anciennement le Grec & le Latin. Mais, sans entrer dans cette discussion, il suffit d'examiner philosophiquement, si c'est un mérite à une Langue d'être *chantante* par elle-même; & si ce n'est pas assez qu'elle soit de nature à recevoir toutes les inflexions de voix, qui peuvent lui être commandées par la raison, ou par la passion. Certainement l'harmonie a de grands charmes: mais celle qui naît de l'accent oratoire, ne vaut-elle pas celle qui naît de l'accent prosodique? Une prononciation variée pour obéir à des syllabes matérielles, fera-t-elle plus mélodieuse, qu'une prononciation variée pour obéir aux mouvemens de l'ame? Comment faisoient les Grecs, lorsqu'il arrivoit, ce qui paroît n'avoir pas été impossible, que l'accent prosodique se trouvât en contradiction avec l'accent ora-

oratoire? Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Tous les raisonnemens qu'on peut faire pour ou contre, seront obscurs, & de peu d'utilité.



ARTICLE TROISIEME.

De l'Aspiration.

Toute syllabe nécessairement se prononce, ou d'une manière unie, ou avec une sorte de rudesse, qui vient de ce qu'en articulant, on aspire. Ces deux prononciations, dans le Grec, sont distinguées par deux *esprits*, le doux & le rude. Pour nous, à l'exemple des Latins, nous nous contentons de marquer le rude: & en effet, par-tout où le rude n'est point marqué, il est assez clair qu'on y suppose le doux.

On marque l'esprit rude par une *H*, qui se fait sentir dans la prononciation, & qui a la vertu d'une consonne; car elle empêche que la voyelle dont elle est précédée, ne s'élide devant celle qui suit. Ainsi nous disons, *l'habitude, l'honneur*, parce que l'*H* y est muette; & nous disons, *le héros, la hauteur*, parce que l'*H* y est aspirée.

Plusieurs de nos Grammairiens ont fait des règles, qui apprennent quand l'*H* est aspirée, ou non. Mais ces règles sont, & difficiles à retenir, & sujettes à beaucoup d'exceptions. Il est plus court, & plus sûr, de rapporter une liste exacte des mots qui s'aspirent, au commencement, au milieu, ou à la fin. C'est ce que je vais faire d'abord. Je parlerai ensuite des mots où se trouve l'équivalent d'une aspiration, quoiqu'elle n'y soit pas marquée.

I.

Au commencement des mots suivans , & de leurs dérivés , excepté ceux de *héros* , l'H s'aspire. *Ha ! habler. hache. bagard. haie. haillon. haine. hâir. haire. halage. halbran. hâle. halener. haleter. halle. hallebarde. hallier. halte. hamac. hameau. hampe. hanap. hanche. hangard. hanneton. hanter. happelourde. happer. haquenée. haquet. harangue. aras. harasser. harceler. bardes. hardi. hareng. harengère. hargneux. haricot. haridelle. harnois. haro. harpe. harpie. harpon. hart. hâse. hâter. haubert. hâve. havir. havre. havresac. haut. hazard. He ! beaume. hem ! hennir. héraut. hère. hériffer. hérisson. hernie. héron. héros. herse. hêtre. heurter. Hibou. bie. biérarchie. Ho ! hobereau. hoca. boche. hochepot. bocher. hochet. hola ! homard. bongre. honnir. honte. hoquet. hoqueton. horion. hors. botte. houblon. houe. bouille. houlette. houlle. houppe. houppelande. hourvari. housseaux. houspiller. houssaie. bouffart. bouffe. bouffer. bouffine. boux. boyau. Huche. huer. huguenot. huit. kumer. hune. hupe. kupé. hure. hurler. bute.*

II.

Tous les mots composés de quelqu'un des précédens , conservent l'H aspirée , à l'exception d'*exhauffer* , où l'H redevient muette. Mais , à l'égard des mots simples , où il se trouve une H au milieu , elle paroît n'y avoir été inférée que pour séparer les deux voyelles , & pour empêcher que ces deux voyelles ne se présentent à l'œil , comme si c'étoit une diphtongue : car on prononce *trahir* , *envahir* , de même que *hâir* ; & le son de l'H y étant imperceptible , cette lettre muette

ne

ne tire à conséquence, ni pour la versification, ni pour l'harmonie.

I I I.

A la fin des mots, l'H n'est aspirée que dans ces trois interjections, *ab! eb! ob!* suivant la Grammaire de M. l'Abbé Regnier, la plus ample & la plus savante que nous ayons.

I V.

Quant aux mots douteux, c'est-à-dire, sur lesquels on pourroit croire l'Usage partagé, les voici, avec de courts éclaircissemens.

Henri. On doit l'aspirer dans un discours oratoire, & dans la Poësie soutenue: mais hors de là, ce seroit une affectation.

Hésiter. Quoique nos Auteurs les plus exacts aient toujours aspiré l'H dans *hésiter*, cependant la négligence de la conversation a tellement prévalu, que ce n'est plus une faute d'écrire, *j'hésite, je n'hésite pas*, avec élision.

Hideux. Voici ce qui se lit dans les Observations de l'Académie sur les Remarques de Vaugelas, pag. 221. *Le mot Hideux aspiré a fait peine à quelques-uns dans la conversation, & ils aimeroient mieux dire, l'hideuse image que vous nous avez tracée, que la hideuse image. Ce dernier, ajoute-t-on, est cependant le plus sûr. Puisque c'est le plus sûr, il n'y a donc pas à balancer sur le choix.*

Hollande. On doit toujours aspirer *Hollande, & Hollandois*, si ce n'est dans ces phrases, *toile d'Hollande, chemises d'Hollande*, que le jargon des Lingères a établies.

Hon-

Hongrie. On dit de même, & par une semblable raison, *de l'eau de la Reine d'Hongrie, du point d'Hongrie*, quoique l'aspiration y soit nécessaire en toute autre occasion.

Onze. Remarquez, comme en avertit le Dictionnaire de l'Académie, „ qu'encore que ce mot, „ & celui d'*onzième*, commencent par une voyelle, „ le, cependant il arrive quelquefois, & sur-tout „ quand il est question de dates, qu'on prononce, „ & qu'on écrit sans élision, l'article ou la préposition qui les précède. *De onze enfans qu'ils étoient, il en est mort dix. De vingt, il n'en est resté que onze. La onzième année.*

Oui, adverbe d'affirmation, se prononce quelquefois comme s'il y avoit une H aspirée. Quoiqu'on dise, *Je crois qu'où*, cependant on dit, *le où*, & *le non*; un *où*; tous vos *où* ne me persuadent pas; & alors cet adverbe est pris substantivement. †

V.

Pour ne rien oublier de ce qui a rapport à l'Aspiration, il me reste à parler de l'effet que font certaines terminaisons sourdes ou *nazales*, lorsqu'elles se trouvent devant un mot qui commence par une voyelle, comme dans ce vers:

Atride tond alors le front de cent agneaux,
Ou dans celui-ci:

*Ab! j'attendrai long-tems: la nuit est loin
encore.*

Je commence par dire que cette observation ne regarde point ceux qui écrivent en prose. Car la prose souffre les *hiatus*, pourvu qu'ils ne soient, ni trop rudes, ni trop fréquens. Ils contribuent même à donner au discours un certain air naturel;

&

† *Noter le verbe. Hararder.*

& nous voyons, en effet, que la conversation des honnêtes-gens est pleine (a) d'*hiatus* volontaires, qui sont tellement autorisés par l'Usage, que si l'on parloit autrement, cela seroit d'un pédant, ou d'un provincial.

Mais il s'agit ici de ce qui doit être permis dans le vers. C'est aux Poètes à examiner, si dans le choc des syllabes dont nous parlons, il n'y a pas cette sorte de cacophonie, que l'on doit appeller *hiatus*, puisqu'elle ne peut être sauvée, ni par l'éliision, ni par l'aspiration. Je vais donc leur remettre devant les yeux ce que feu M. l'Abbé de Dangeau, excellent Académicien, a parfaitement bien remarqué dans son *Discours des Voyelles*, où il prétend que nos cinq terminaisons, *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, sont des sons simples, & de véritables voyelles, dont, par conséquent, la rencontre avec d'autres voyelles fait des bâillemens, qui ne sont pas supportables dans le vers.

„ Remarquez, dit-il à Messieurs de l'Académie,
 „ ce qui arrive à ceux qui récitent sur le Théâtre,
 „ ou à ceux qui veulent chanter. Quand un Mu-
 „ sicien voudra chanter ce vers,

„ *Ab! j'attendrai long-tems: la nuit est loin en-
 „ core,*

„ il fera tout ce qu'il pourra pour éviter le bâille-
 „ ment. Ou il prendra une prononciation Nor-
 „ mande, & dira: *La nuit est loin-n-encore: ou*
 „ il

(a) Par exemple, lorsqu'un Acteur récite ces vers de la première Scène d'Athalie; *Je viens... célébrer avec vous la fameuse journée, & Pensez-vous être saint*, il prononce comme s'il y avoit, *Célébrer-avec vous, & Pensez-vous-être.*
 Mais dans la simple conversation, l'Usage veut qu'on prononce comme s'il y avoit. *Célébré avec vous... Pensez-vous être, &c.*

» il mettra (a) un petit g après *loin*, & dira, *la*
 » *nuit est loing encore*: ou il fera une petite pause
 » entre *loin* & *encore*. La même chose arrive aux
 » Comédiens dans des rencontres semblables.
 » Mais, quelque expédient que prennent le Mu-
 » sicien ou le Comédien, ils tomberont dans de
 » nouveaux inconvéniens, en voulant éviter ce-
 » lui du bâillement. Et les tempéramens qu'ils
 » cherchent, montrent seulement (b) que mon
 » systême est vrai. La Nature toute seule leur en
 » fait sentir la vérité, sans qu'ils aient étudié, com-
 » me nous, la nature des sons.
 » Voilà, ajoute M. l'Abbé de Dangeau, comme
 » j'avois raisonné l'autre jour devant vous. En
 » sortant de l'Académie, je pensai en moi-même,
 » que si ce que je vous avois dit, étoit vrai, un
 » Poète Normand s'appercevrait moins qu'un au-
 » tre de ces sortes de bâillemens: & pour voir si
 » j'avois bien rencontré, je lus le *Cinna* de Cor-
 » neille, & le *Mithridate* de Racine; je marquai
 » soigneusement tous les endroits où le choc de
 » mes voyelles *sourdes* avec d'autres voyelles fai-
 » soit des bâillemens; j'en trouvai vingt-six dans
 » Cin-

(a) Autrefois *loin* s'écrivoit *loing*: & quand le G final se prononce, il se prononce comme un C.

(b) Le systême des voyelles nazales, ainsi que les appelle M. l'Abbé de Dangeau. Il compare ces terminaisons avec celles du Latin en *om*, *em*, *im*, *um*, qui s'élident devant des voyelles. D'où il conclut avec raison, qu'anciennement les Romains prononçoient la dernière du mot *dominum*, comme nous prononçons en François la négative *non*; & la dernière du mot *animam*, comme nous prononçons la première de *manger*. C'est ainsi que les Italiens, les Allemans, & quelques provinces de France prononcent encore aujourd'hui en Latin. Mais nous ne pouvons pas en François, comme en Latin, éluder ces sortes de terminaisons; il n'y a donc qu'à les éviter devant des voyelles.

„ Cinna, & je n'en trouvai qu'onze dans Mithri-
 „ date; & même la plupart de ceux de Mithri-
 „ date font dans des occasions, où la prononcia-
 „ tion sépare de nécessité le mot qui finit par une
 „ voyelle sourde, d'avec celui qui commence par
 „ une autre voyelle. Je fus assez content de voir
 „ mon raisonnement confirmé par cette expérience,
 „ & je voulus pousser plus loin. Je jugeai
 „ qu'en prenant une pièce d'un homme qui fût
 „ en même tems Acteur & Auteur, j'y trouve-
 „ rois encore moins de ces bâillemens: je lus le
 „ Misanthrope de Molière, & je n'y en trouvai que
 „ huit. Continuant toujours à raisonner de la mê-
 „ me manière, je crus que je trouverois encore
 „ moins de ces rencontres de voyelles, si je lisois
 „ des pièces faites pour être chantées, & faites
 „ par un homme qui connût ce qui est propre à
 „ être chanté. Dans cette vue, je lus un volume
 „ des Opéra de Quinault, qui contenoit quatre
 „ pièces: & de ces quatre pièces, il y en avoit
 „ une toute entière, où je ne trouvai pas un seul
 „ de ces bâillemens: il y en avoit fort peu dans
 „ les trois autres pièces: encore étoient-ils presque
 „ tous dans des endroits où le chant suspend de
 „ nécessité la prononciation, & sépare si fort les
 „ voyelles *sourdes* d'avec les autres, que leur ren-
 „ contre ne peut faire aucune peine à l'oreille.

Joignons à l'autorité de M. l'Abbé de Dangeau,
 celle de M. l'Abbé Regnier. „ La preuve indubi-
 „ table, dit ce dernier dans sa Grammaire, que ces
 „ sons, *an, en, in, on, un*, font des sons sim-
 „ ples, équivalens à de pures voyelles, est que
 „ dans la Musique on ne peut faire aucune modu-
 „ lation, aucun tremblement, aucune tenue, au-
 „ cun port de voix que sur une pure voyelle. Or
 „ on peut faire des modulations & des tenues sur

„ tous

» tous les sons qu'on vient de marquer, de même que sur quelque voyelle que ce soit. Il est vrai que ces modulations ne sont pas si agréables que les autres, par la raison que le son en est plus étouffé, & plus sourd, & qu'il vient un peu du nez. Mais comme le plus ou moins d'agrément ne change pas la nature des choses, cette différence n'empêche pas que ces sons ne doivent être considérés comme de pures voyelles.

Après de telles autorités, il est à croire que cette observation tiendra désormais lieu de précepte, du moins pour ceux de nos Poètes qui tendent à la perfection. C'est peu à peu, & de loin à loin, que l'oreille du François a reconnu les finesses, qui rendent notre vers harmonieux. Depuis le siècle de Marot, on en a trouvé plusieurs. Celle-ci se doit à l'Opéra: & il étoit bien juste que le chant servît à rendre le vers plus délicat en quelque chose, puisqu'il a, vrai-semblablement, contribué à lui faire perdre de sa force & de son énergie.

Au reste, une seconde consonne absolument muette n'est ici comptée pour rien, & n'empêche point l'*hiatus*. Jugeons-en par ces hémistiches: *Tout le camp ennemi, &c. Atride tond alors, &c.* Mais ces sortes de bâillemens ne sont pourtant point à craindre, quand la prononciation permet de pratiquer un repos, quelque court qu'il soit, entre le mot qui finit par l'un des sons dont il s'agit, & le mot qui commence par une voyelle. Ainsi ce seroit, peut-être, outrer la délicatesse, que de blâmer ce vers d'Athalie :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Ou cet autre :

Disperse tout son camp à l'aspect de Jéhu,

puis-

puisqu'on peut, sans une affectation trop sensible, se reposer un peu entre les deux hémistiches.

J'ai encore une petite difficulté sur *le*, pronom, lorsqu'il suit son verbe, & qu'il précède un mot commençant par une voyelle, comme dans ces phrases: *Accordez-le à mes vœux, Rendez-le à César*. On m'avouera que l'éliision est ici d'une dureté affreuse. Puisqu'il n'est donc pas permis d'y supposer une aspiration, comment faire? Je n'y fais point d'autre remède que de l'éviter, à l'exemple de Racine, qui, après avoir dit dans la première édition de sa Thébàide,

Accordez-le à mes vœux, accordez-le à mes crimes,

s'est corrigé, en prenant un autre tour dans les éditions suivantes,

Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes.



ARTICLE QUATRIEME.

De la Quantité.

QUANTITE', & Accent, sont deux choses toutes différentes: car l'Accent marque l'élevation, ou l'abaissement de la voix, dans la prononciation d'une syllabe; au-lieu que la Quantité marque le plus ou le moins de tems, qui s'emploie à la prononcer.

Puisqu'on mesure la durée des syllabes, il y en a donc, & de longues, & de brèves, mais relativement les unes aux autres; en sorte que la longue est longue par rapport à la brève, & que la brève est brève par rapport à la longue.

On assigne un tems à la brève, & deux tems à la

assigne

à la longue. Un tems est ici ce qu'est le point dans la Géométrie, & l'unité dans les nombres. On ne sauroit estimer sa durée, ni absolument, ni relativement, parce qu'il n'y a point d'autre tems déterminé, auquel celui-ci réponde. On fait, à la vérité, qu'une seconde est la soixantième partie d'une minute, parce que la durée d'une minute est déterminée. Tout ce qui se peut donc faire pour concevoir ce que la Prosodie appelle un tems, c'est de supposer que durant une seconde, par exemple, on prononce cinq syllabes, trois desquelles sont longues, & les deux autres brèves. Partageons cette seconde en huit tems : deux pour les deux brèves, & six pour les trois longues.

Mais cette première division des syllabes ne suffit pas : car il y a (a) des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres. Or le moins qu'on puisse donner à la plus brève, c'est un tems ; & par conséquent la moins brève prendra un peu au-delà d'un tems, mais sans pouvoir emporter deux tems entiers. Ainsi la longue aura justement deux tems, & la plus longue aura un peu au-delà.

Il y a enfin des syllabes douteuses, c'est-à-dire, qui ne sont par elles-mêmes, ni longues, ni brèves ; mais qui deviennent l'un des deux, ou arbitrairement, ou nécessairement. Arbitrairement, lorsque c'est par la volonté du Poëte, qui les allonge, ou les abrège, comme son besoin le demande : & nécessairement, lorsque c'est à cause du lieu précis, où elles se trouvent placées.

Tout

(a) Voyez Denys d'Halicarnasse, dans son *Traité de l'arrangement des mots*, chap. 15, & G. J. Vossius, *De arte Grammatica*, liv. II. chap. 12, où il a oublié ce passage formel de Quintilien, *Et longis longiores, & brevibus sunt breviores syllaba*, IX, 4.

Tout cela est clair, du moins pour ceux qui connoissent la Prosodie des Grecs & des Latins. Il s'agit présentement de nous en faire l'application, mais conformément au génie de notre Langue. Car, encore une fois, elle a ses principes particuliers: & quoiqu'elle doive beaucoup de ses mots au Latin, & presque toute sa Syntaxe au Grec, elle n'est esclave, ni de l'un, ni de l'autre.

Je dis donc, sans hésiter, que nous avons nos brèves, & nos plus brèves; nos longues, & nos plus longues. Outre cela, nous avons notre syllabe féminine, plus brève que la plus brève des masculines. Je veux dire celle où entre l'E muet: soit qu'il fasse la syllabe entière, comme il fait la dernière du mot *armée*; soit qu'il accompagne une consonne, comme dans les deux premières du mot *revenir*. Quoiqu'on l'appelle *muet*, il ne l'est point; car il se fait entendre. Ainsi, à parler exactement, nous aurons cinq tems syllabiques, puisqu'on peut diviser nos syllabes en muettes, brèves, moins brèves, longues, & plus longues. Mais il est inutile de tant anatomiser les sons: & comme la Musique ne connoît que ton & semiton, aussi la Quantité ne connoît-elle que longues & brèves.

Quand aux douteuses, j'en trouve aussi de deux sortes. Il y en a qui le sont, parce qu'en effet l'Usage paroît n'avoir pas encore bien décidé comment il falloit les prononcer. Il y en a d'autres, que l'Usage a décidé qu'on devoit faire tantôt brèves, tantôt longues: mais de manière que ni leur brièveté, ni leur longueur n'est arbitraire, & qu'elle dépend absolument du lieu, où la syllabe est placée.

Une chose qu'il ne faut point oublier, & que je dois redire d'une manière encore plus intelligible, c'est qu'on mesure les syllabes, non pas relative-

tivement à la lenteur, ou à la vitesse accidentelle de la prononciation; mais relativement aux proportions immuables, qui les rendent, ou longues, ou brèves. Ainsi ces deux Médecins (a) de Molière, l'un qui allonge excessivement ses mots, & l'autre qui bredouille, ne laissent pas d'observer également la Quantité; car, quoique le bredouilleur ait plus vite prononcé une longue, que son camarade une brève, tous les deux ne laissent pas de faire exactement brèves celles qui sont brèves, & longues celles qui sont longues; avec cette différence seulement, qu'il faut à l'un sept ou huit fois plus de tems qu'à l'autre, pour articuler.

Tâchons présentement de faire connoître nos *brèves*, nos *longues*, & nos *douteuses*. Je fais combien l'entreprise est téméraire, & que la plupart des gens, séduits, & gâtés par les licences de la conversation, auront peine à croire qu'il y ait rien de fixe pour la prononciation soutenue. Mais le seul moyen de parvenir à la science, c'est d'approfondir nos doutes. Qu'il me soit permis de proposer les miens, & que chacun de son côté en fasse autant: car enfin, s'il étoit bien vrai que la Langue Françoisé eût sa Prosodie, comme la Grecque & la Latine avoient la leur, nous serions inexcusables d'ignorer ce trésor, ou de l'enfourir.

Théodore de Bèze s'est restreint à huit Règles générales de Quantité. Mais elles ne renferment pas tout, à beaucoup près: & d'ailleurs elles sont sujettes à tant d'exceptions, qu'elles serviroient moins à éclairer l'esprit, qu'à embarrasser la mémoire. J'ai cru qu'il vaudroit mieux parcourir nos différentes terminaisons, & insister principalement sur les pénultièmes syllabes, qui sont toujours faibles

(a) Dans l'Amour Médecin, Acte II. scène 5.

fies avec le plus d'avidité par l'oreille, dans notre Langue sur-tout, où il y a beaucoup de finales muettes.

Au reste, la simple conversation n'est pas un moyen suffisant pour s'assurer de notre Quantité. Souvent ceux qui parlent le mieux, ne savent pas comment ils prononcent ; & ce seroit assez de leur demander si une syllabe est longue ou brève, pour les mettre hors d'état de nous répondre. Vaugelas, dans une de ses Remarques, intitulée, *De quelle façon il faut demander les doutes de la Langue*, nous avertit judicieusement, Que de demander de but en blanc s'il faut dire ainsi ou ainsi, est un très mauvais moyen d'en savoir la vérité : jusque-là, dit-il, que j'ai remarqué bien souvent une chose assez plaisante, que des personnes qui se servoient constamment d'une façon de parler, dont plusieurs étoient en doute, lorsqu'on a demandé à ces personnes-là, s'il falloit dire de cette façon ou d'une autre, pour l'ordinaire ils prononçoient contre ce qu'eux-mêmes ils avoient accoutumé de pratiquer, & contre la bonne opinion. C'est, ajoute Vaugelas, qu'en parlant sans réflexion, & sans raisonner sur la phrase, ils parloient selon l'usage, & par conséquent parloient bien : mais en la considérant, & l'examinant, ils se départoient de l'usage, qui ne peut tromper en matière de Langue, pour s'attacher à la raison, ou au raisonnement, qui est toujours un faux guide en ce sujet, quand l'usage est contraire.

Que si cela est certain en matière de Syntaxe, il l'est infiniment plus en matière de Prosodie. Quand donc nous doutons de la quantité d'un mot, engageons quelqu'un à lire, à déclamer, ou à chanter devant nous un morceau de Poësie, où se

se trouve le mot qui nous embarrasse: sans que cette personne sache quel est notre but. Et ce n'est point assez qu'on nous chante un seul morceau, car souvent les Musiciens sont dans leur tort; mais il faut tâter divers passages, les comparer, & les combiner. Par-là il fera aisé de voir, non seulement ce qu'il y a de vrai dans les observations suivantes, mais encore ce qu'il seroit à propos d'y ajoûter.

I. De l'A.

Quand il se prend pour la première lettre de l'Alphabet, il est long: *un petit â, une pansé d'â, il ne sait ni â ni b.*

Quand il est préposition, il est bref: *je suis à Paris, j'écris à Rome, j'ai donné à Paul; & de même quand il vient du verbe avoir: il à de beaux livres, il à été, il à parlé.*

Par ces deux articles, on voit que l'A se prononce de deux manières: car il est ouvert, & long dans le premier; il est fermé, & bref dans le second. Mais entre ces deux sons il y en a un mi-toyen, qui, pour l'ordinaire, rend la syllabe douteuse.

Au commencement du mot, l'A est long, & ouvert, dans *âcre, âge, âgnus, âme, âne, ânus, âpre*, & leurs dérivés. Hors de là, il est toujours bref, & fermé, soit que tout seul il compose la première syllabe du mot, comme dans *âpôtre*; soit qu'il soit suivi d'une consonne redoublée, comme dans *âpprendre*; soit que les consonnes soient différentes, comme dans *âltéré*.

A la fin du mot il est fermé, & très bref, dans les préterits, & dans les futurs: *il aimâ, il aimera, il chantâ, il chantera*. Dans l'article *là*. Dans

Ies pronoms, *mă*, *tă*, *să*. Dans les adverbes, *șă*, *lă*, *dějă*, *oui-dă*. Et dans quelques mots du langage familier : *papă*, *dadă*, *falbală*, &c. Mais il est un peu plus ouvert, & par conséquent un peu moins bref, dans la plupart de nos autres substantifs, empruntés de Langues étrangères : *șofă*, *hociă*, *Opéră*, *duplicată*, *agendă*, & *căteră*. Comme aussi dans la plupart des noms propres anciens, ou étrangers : *la Reine de Sabă*, *Dalilă*, *Cinnă*, *Attilă*, *le Canadă*, *les eaux de Spă*.

ABE. Bref dans *syllăbe*. Long dans *Arăbe*, & *astrolăbe*.

ABLE. Douteux dans tous les adjectifs : *aimăble*, *raisonnăble*, *capăble*; & dans ces deux substantifs, *tăble*, *etăble*. Long dans les autres substantifs : *căble*, *făble*, *diăble*, *răble*, *erăble*, *săble*; & dans ces verbes, *on m'accăble*, *je m'ensăble*, *il hăble*.

ABRE. Toujours long; *săbre*, *cinăbre*, *il se căbre*, *tout se délăbre*. Et cette syllabe conserve sa longueur dans la terminaison masculine : *se căbrer*, *délăbré*.

Ac. Toujours bref, soit que le c ne se prononce pas, comme dans *almanăch*, *tăbac*; soit qu'il se prononce, comme dans *lăc*, *băc*, *tillăc*, *șăc*, &c.

Il est à remarquer, que les pluriels de tous les mots, dont la terminaison est masculine, sont longs : *des almanăchs*, *des șăcs*.

ACE. Long dans *grăce*, *espăce*, *on lăce Madame*, *on la délăce*, *on entrelăce ses cheveux de perles*. Hors de là, toujours bref : *audăce*, *glăce*, *prăface*, *tenăce*, *vorăce*, &c.

ACHE. Long dans (a) *lăche*, *tăche* entreprise, *găche*,

(*) Pour montrer que ces syllabes sont longues, autrefois

gâche, relâche, je mâche, on me fâche. Et la même quantité se conserve avec la terminaison masculine: *mâcher, relâcher, &c.* Hors de là, bref: *tâche* souillure, *moustâche, vâche, il se câche, &c.*

ACLE. Toujours long: *orâcle, mirâcle, obstâcle, tabernâcle, spectâcle, &c.*

ACRE. Long dans *âcre*, piquant, & dans *sâcre*, oiseau. Bref dans tout le reste: *Diâcre, nâcre, âcre* de terre, le *Sâcre* du Roi, &c.

ADE. Toujours bref: *aubâde, cascâde, fâde, il persuâde, il s'évâde, &c.*

ADRE. Bref dans *lâdre*. Long dans *câdre, escâdre, cela ne quâdre pas.* Et cette syllabe est pareillement longue avec l'E fermé: *mâdré, encâdrer.*

AFE. APHE. AFFRE. Toujours brefs: *carâfe, épitâphe, agrâffe, sâfre, balâfre, &c.*

AFLE. Long: *râfle, j'é râfle.* Et la même quantité se conserve quand l'E se ferme: *râfler, évâfler.*

AGE. Toujours bref, excepté dans le mot, *âge*, où il est long.

AGNE. Toujours bref, excepté ce seul mot, *je gâgne, gâgner.*

AGUE. Toujours bref: *bâgue, dâgue, vâgue, il extravâgue, &c.*

AI, diphtongue. Quand elle rend le son d'un E ouvert, la syllabe est douteuse: *vrâi, essâi.* Mais brève, quand le son approche plus de l'E fermé: *quâi, geâi, j'âi, je chantâi.* Tous les pluriels longs: *vrâis, essâis, geâis.*

AIE. Toujours long: *hâie, plâie, vrâie, &c.*
Voyez

fois on écrivoit *lasche, tasche, &c.* Aujourd'hui du moins on n'y doit pas oublier l'accent circonflexe: *lâche, sâche, &c.*

Voyez, sous la terminaison EE, la Règle générale.

Mais elle n'a pas lieu à l'égard des mots, dont la dernière syllabe est mouillée: cette dernière syllabe alors n'étant pas composée de l'E muet tout seul, puisqu'il y entre aussi un I. Car l'y dans *je paye, il bégaye*, tient lieu lieu de deux I, dont l'un affecte une syllabe, & l'autre une autre; comme si l'on écrivoit, *je pai-ie, il begai-ie*. Et peu importe que la dernière soit féminine ou masculine, la pénultième n'en est pas moins brève: *je pâi-ie, il bégâi-ie, nous pâi-ions, &c.*

AIGNE. Toujours bref: *chatâigne, je dàigne, il se bâigne, on le sâigne, &c.*

AIGRE. Bref dans *âigre*, & *vinâigre*. Long dans *mâigre*.

AIL. Toujours bref: *éventâil, bercâil, détaïl*. On appuie sur le pluriel, *éventâils, détaïls*.

AILLE. Bref dans *médâille*, & dans ces verbes, *je détaïlle, j'émâille, je travaïlle, je batâille*, à l'Indicatif. Mais long au Subjonctif: *Qu'il travaïlle, qu'il batâille, rien qui vâille*; & dans tous les autres mots ainsi terminés: *câille, batâille, funeraïilles, il râille, il rimâille, &c.*

AILLE'. AILLER. Ils suivent la quantité de la terminaison précédente. Brefs dans *émâiller, travaïller, &c.* Longs dans tout le reste: *mâillé, débraïillé, râiller, &c.*

AILLET. AILLIR. Bref: *mâillet, pâillet, jâillir, assâillir*. On n'entend que l'A dans les pénultièmes, & l'I n'y est que pour mouiller la consonne suivante: non plus que dans les trois articles précédens, & dans le suivant.

AILLON. Bref dans *médâillon, batâillon, nous émâillons, détaillons, travaillons*. Hors de là, il est long: *bâillon, bâillon, penâillon, nous tâillons, &c.*

AIM.

AIM. AIN. Douteux : *fäim*, *päin*, *hautäin*.
Mais longs, suivis d'une consonne : *cräint*, *säint*,
cräinte, *säinte*, &c.

AINE. Long dans *häine*, *chäine*, *gäine*, *je träine*, & leurs dérivés. Hors de là il est douteux : *fontäine*, *pläine*, *capitäine*, *hautäine*, *souveräine*, &c. Aussi la diphtongue AI se prononce-t-elle dans le premier cas, comme un E ouvert ; car il n'y a nulle différence pour le son, entre *chäine*, & *chêne*. Mais dans le second cas, elle approche plus de l'E fermé.

AIR. AIRE. Le premier est douteux au singulier : *l'äir*, *chäir*, *éclair*, &c. Long au pluriel : *les äirs*, &c. Le second est long : *une äire*, *une päire*, *chäire*, *on m'écläire*, &c.

AIS. AIX. AISE. AISSE. Tous longs : *paläis*, *päix*, *fournäise*, *qu'il pläise*, *cäisse*, *qu'il se repäisse*, &c.

AIT. AITE. Brefs, *läit*, *atträit*, *il fäit*, *parfäite*, *reträite*, &c. Il faut excepter, *il pläit*, *il näit*, *il päit*, & *fäite*, sommet. Les pluriels masculins, longs : *atträits*, *parfäits*, &c.

AL. ALE. ALLE. Toujours brefs : *royäl*, *bäl*, *moräl*, *cigäle*, *scandäle*, *une mälle*, &c. Il en faut excepter (a) ces mots : *häle*, *päle*, *un mäle*, *un räle*, *il räle*. Et quand la finale de ces mots est masculine, leur pénultième conserve sa longueur : *hälé*, *päleür*, *räler*.

AM. Toujours long, quand l'M est suivie d'une autre consonne : *chämp*, *chambre*, *jämbe*, *lämpe*, *pämpre*. Mais l'M étant redoublée dans *enflammer*, il est bref, selon la Règle qui veut que tout

re-

(a) On y mettoit autrefois une S muette, *paste*, *masse*, ou la voyelle s'y redoublait, *raale*. Aujourd'hui un accent circonflexe,

redoublement de l'M, & de l'N, abrège la syllabe. Règle qui ne souffre d'exceptions, que *flamme*, & *manne*, comme on le verra ci-dessous: & même, à bien peu de chose près, elle est générale pour toutes les consonnes redoublées.

AME AMME. Toujours brefs: *Däme*, *estäme*, *räme*, *épigrämme*, on le *diffäme*, *j'enflämme*, &c. Il en faut excepter *âme*, *infâme*, *blâme*, *flâme*.

Joignez-y les préterits en âmes: *nous aimâmes*, *nous chantâmes*, &c.

AN. Très-bref dans *rubän*, *turbän*, *bouracän*, *pélicän*, *carcän*, *encän*, *ouragän*, *relän*, *elän*, *ortolän*, *merlän*, *brelän*, *talismän*, *Pän*, *tympän*, *trépän*, *crän*, *écrän*, *cadrän*, *safrän*, *bougrän*, *tän*, *orviétän*, *Parmesän*. Un peu moins bref dans les mots suivans, parce que l'A y est plus ouvert: *än*, *bän*, *oceän*, *romän*, *vétérän*, *tyrän*, *vän*, *faisän*, *artisansän*, *courtisansän*, *partisansän*, *paysansän*, *alexansän*, *bilansän*, *plänsän*, *charlatansän*. Tous les pluriels, longs: *romäns*, *courtisans*.

Au milieu du mot, il allonge la syllabe: *blänche*, *dänse*, *chänte*, &c.

ANE. ANNE. Toujours brefs: *cabänne*, *orgänne*, *pänne*, &c. Il en faut excepter, *änne*, *cränne*, *les Mänes*, *de la männe*, *une männe*, & *je dänne*, *je condänne*, qu'il est plus régulier d'écrire, *damne* & *condamne*, non seulement à cause de l'étymologie, mais de peur que la consonne redoublée ne donne lieu de prononcer mal.

ANT. Toujours long: *cependänt*, *élégänt*, *le Levänt*, *en se levänt*, *en chantänt*, &c. Mais dans ce mot, *comptant*, il y a cette différence, qu'employé comme participe actif, ou comme gérondif, il est long: *je me suis trompé en comptant de l'argent*; & il est bref, quand on l'emploie sub-

ANDE & ANDRE.

substantivement, ou adverbialement: *il a du comptant*, *j'aime à payer comptant*.

AP. Toujours bref, soit que le P se prononce, *câp*, *hanâp*, soit qu'il ne se prononce point, *drâp*.

APÉ. APPE. Toujours brefs: *Pâpe*, *sâppe*, *frâppe*. Exceptez *râpe*, *râpé*, & *râper*, où l'A est ouvert, & long.

APRE. Il n'y a sous cette terminaison, que *câpre*, & *âpre*, qui sont longs. Le Dictionnaire des Rimes indique un autre mot qui est diâpre, présent de l'indicatif du verbe diâpre; & remarque qu'il est plus bref que les autres mots de la même terminaison.

AQUE. ACQUE. Toujours brefs, à l'exception de *Pâques*, & *Facques*.

AR. Très-bref, quand il est final, ou suivi d'un C: *nectâr*, *câr*, *pâr*, *Césâr*, *ârc*, *pârc*. Un peu moins bref, quand il est suivi d'un D ou d'un F final: *ârt*, *dârd*, *pârt*, &c. Tous les pluriels, longs: *Césârs*, *ârts*, *rempârts*, &c.

Au commencement, & au milieu du mot, quelque syllabe qui suive, il est bref: *ârche*, *mârche*, *dârdér*, *fârdér*, *mârtial*, *ârtiste*, *mâрге*, *épârgne*, *il pârlé*, *ârme*, *cârpe*, *châрге*, *bârque*, *cârte*, &c.

ARE. ARRE. Toujours longs: *avâre*, *barbâre*, *je m'égâre*, *thiâre*, *bârre*, *bizârre*, &c. Mais le premier devient toujours bref, lorsqu'il n'est pas final, *avârice*, *barbârie*, *je m'égârois*. Au lieu que l'autre conserve sa quantité: *bârreau*, *bârrière*, *je bârrerai*, *lârron*, *cârrosse*, *cârrière*, &c.

ARI. ARIE. Toujours brefs: *mâri*, *pâri*, *Mârie*, *barbârie*. Exceptez *hourvâri*, & *mârri*, *mârrie*.

As. Ordinairement long, car il y a peu de mots où l'A ne soit très ouvert, soit qu'on prononce l's, comme dans *Pallâs*, un *âs*; soit qu'on ne le prononce point, comme dans *tas*, *gras*, *tu as*, *tu joueras*. Quelquefois, dans la conversation sur-tout, l'A de certains mots est fermé, & alors la syllabe est brève: *du taffetâs*, *du cannevâs*, *le brâs*.

Mais ces mêmes mots deviennent longs au pluriel, de beaux taffetâs, les deux brâs.

ASE. Toujours long : *hâse, Pégâse, emphâse, extâse, râser, &c.*

ASQUE. Toujours bref : *mâsque, câsque, fanrâsque, bourrâsque, &c.*

ASSE. Toujours bref, excepté dans les substantifs, *bâsse, câsse, clâsse, échâsse, pâsse, nâsse, râsse, savantâsse, châsse* de Saint, & *mâsse*, terme de jeu; dans les adjectifs féminins, *bâsse, grâsse, lâsse*; & dans ces verbes, *il amâsse, enchâsse, câsse, pâsse, compâsse, & sâsse*, avec leurs composés.

Tous ces mots conservent leur quantité, lors même qu'au lieu de la terminaison muette, ils en prennent une masculine : *châssis, câsser, pâsser, &c.*

Joignez-y la première & la seconde personne du singulier, avec la troisième du pluriel, terminées en *âsse, âsses, & âssent*, au Subjonctif : *Que j'aimâsse, que tu aimâsses, qu'ils aimâssent*. Mais dans ces autres personnes, *Que nous aimâssions, que vous aimâssiez*, la penultième, au lieu d'être longue, est brève : le soutien de la voix étant transporté à la dernière, par des principes d'Harmonie, qu'on expliquera ci-après, en parlant de l'E muet.

ASTE. ASTRE. Toujours brefs : *fâste, châte, âstre, pilâstre, &c.*

AT. Long dans (a) ces substantifs : *bât* de mulet, *mât, appât, dégât*; & dans les troisièmes personnes du singulier au Subjonctif, *Qu'il aimât, qu'il chantât, &c.* Bref dans tous les autres substantifs,

(a) Aussi ces syllabes, & celles de la terminaison suivante, prennent-elles toutes autrefois une S muette, *bast, mast, qu'il aimast, vous aimastes*. On n'y doit pas oublier aujourd'hui l'accent circonflexe.

tifs, dans les adjectifs, & au Présent de l'Indicatif: *avocat, éclat, plat, chocolat, on se bat, &c.*

AFE. ATEs. Toujours brefs, excepté dans *bâte, pâte, il appâte, il gâte, il mâte, il démâte*; & dans les secondes personnes du pluriel, terminées en *âtes*, à l'Indicatif: *vous aimâtes, vous chantâtes.*

ATRE. ATTRE. Brefs dans *quâtre*, & dans *bâttre*, avec ses dérivés. Hors de là, toujours longs: *idolâtre, théâtre, opiniâtre, &c.*

AU, diphtongue. Quand il forme une syllabe suivie de la terminaison muette, il est long: *auge, aître, aune, aube, taupe.* Il est long pareillement, lorsque dans la dernière syllabe du mot il est suivi d'une consonne: *bâut, chaud, chaux, faux.* Mais il est douteux, quand il précède une syllabe masculine: *aubade, audace, automne, augmenter, auteur*; & quand il est final: *Foyau, coteau, &c.*

AVE. Long: *entrâve, grâve, conclâve, je pâve, &c.* Mais lorsqu'au lieu de la syllabe muette, il en fait une masculine, la précédente est brève: *grâvier, pâveur, conclâviste, aggrâver, &c.*

AX. AXE. Toujours brefs: *Ajax, thorax, taxe, paralaxe, &c.*

II. De l'E.

On distingue trois sortes d'E, qui expriment divers sons, & dont la différence est sensible dans *fermeté*, dans *bonnêteté*. On appelle E ouvert, celui qui se présente le premier dans ces deux mots: E muet, celui du milieu; E fermé, celui qui est à la fin. On ne met point d'accent sur l'E muet: on met l'aigu sur le fermé: on met le grave ou le circonflexe sur l'E ouvert; & souvent on

n'y en met point du tout, comme ici sur la première syllabe de *fermeté*.

Quand on dit E féminin, cela regarde uniquement l'E muet; & quand on dit E masculin, cela regarde indifféremment les deux autres.

A l'égard de l'E muet, il suffit d'en savoir deux choses. La première, Qu'il ne commence jamais un mot. La seconde, Qu'il ne se trouve jamais en deux syllabes consécutives: ou que s'il s'y trouve, comme dans quelques mots composés, tels que *revenir, remener, entretenir*, c'est du moins ce qui n'arrive jamais à la fin d'un mot. Ainsi les verbes, dont la pénultième est muette à l'Infinitif, comme *appelez, peser, mener, devoir, concevoir*, prennent dans les tems qui finissent par l'E muet, ou un E masculin, ou la diphtongue *oi*. *F'appelle, il pèse, il mène, ils doivent, ils conçoivent. Prenez, ils prennent. Venez, qu'il vienne.* On dit *chapelain, chapelle; chandelier, chandelle; celui, celle*. Par la même raison, quoiqu'on dise, *j'aime, je chante*, nous disons, *aimé-je, chanté-je?* Tel est le génie de notre Langue; & l'on doit, comme semble, conclurre de son uniformité sur ce point, qu'elle ne se gouverne nullement selon les Loix d'un Usage arbitraire & aveugle; mais qu'elle a, de tems immémorial, consulté les principes de l'Harmonie, qui demandent, ou que la pénultième soit fortifiée, si la dernière est muette; ou que la pénultième soit foible, si la dernière est le siège où se trouve le soutien de la voix.

Il n'est donc plus question, à présent, que d'examiner nos deux autres sortes d'E, qui éprouvent aussi leurs variations, non moins fréquentes, mais moins régulières que celles de l'E muet. Car l'E peut être plus ou moins ouvert. Il l'est peu dans *fermeté*: il l'est tout-à-fait dans *procès*. Or le siège de

de l'E tout-à-fait ouvert, ne peut jamais être que dans la dernière syllabe masculine, *procès, succès, être, j'arrête, je m'apprête*. Mais si cette syllabe vient à être suivie d'une autre, qui soit aussi masculine, alors l'E devient entièrement fermé, comme dans *procéder, succéder, j'ai été*: ou il ne s'ouvre que foiblement, comme dans *procession, succession, arreter, s'appreter*, deux mots qu'il n'est pas aisé de bien accentuer, & que nos pères auroient sans doute écrit, ainsi, *arretter, s'appretter*, s'ils n'avoient pas craint de nous exposer à en faire les pénultièmes trop brèves, par le redoublement de la consonne.

Aucun de nos mots, à l'exception d'être, ne commence par un E tout-à-fait ouvert. Aucun n'est terminé ainsi. Dans tous nos autres mots, l'E initial, ou final non muet, est fermé, & toujours bref: à moins qu'on ne regarde comme un son mitoyen, *vous êtes*, dont je parlerai en son lieu.

EBLE. EBRE. EC. ECE. Toujours brefs: *hibble, funèbre, béc, nièce*. Les pluriels masculins, longs: *les Grécs, les échecs, &c.*

E CHE. Long, & très-ouvert dans *bèche, lèche, grièche, pêche* action de pêcher, *pêche* fruit, *revêche*, *il empêche, il dépêche, il prêche*. Bref, & peu ouvert, dans *calèche, flèche, flammèche, crèche, sèche, brèche, on pêche*, lorsqu'il signifie, on fait un péché.

E CLE. ECT. ECTE. EDE. EDER. Tous brefs: *siècle, respect, insecte, tiède, remède, céder, posséder, &c.*

EE. C'est une Règle générale, & qui regarde également les autres voyelles, Que tous les mots qui finissent par un E muet, immédiatement précédé d'une voyelle, ont leur pénultième longue:

pen-

Notes les
mots,
Presse,
Presser,
Pres-
ser,
Pres-
sant:
Et ce
que dit
notre
Auteur
des deux
syllabes
trainan-
tes du
mot Op-
pressée,
ci-Des-
sous,
p. 325.

pensée, aimée; je liē, je me fiā; jōie, j'envoie; je loue, il jōue; je nūe, il mūe.

Mais, si dans tous ces mêmes mots, l'E muet se change en un E fermé, alors la pénultième, de longue qu'elle étoit, devient brève: *liēr, jōyeux, louer, nūer, &c.*

EF. EFFE. Le premier est bref au singulier, *brēf, chēf*, & long au pluriel, *chēfs*. Le second est long: *grēffe*.

EFFLE. Il est long dans *nēffle*, & bref dans *trēffle*.

EGE. EGLE. Le premier, long: *sacrilēge, collēge, siēge*, &c. L'autre, bref: *rēgle, sēigle*, &c.

EGNE. EIGNE. Le premier est long: *rēgne, douēgne*. L'autre, bref: *pēigne, ensēigne, qu'il sēigne*, &c.

EGRE. EGUE. Bref: *Nēgre, intēgre, bēgue, collēgue, il allēgue*, &c.

EIL. EILLE. Bref: *Solēil, sommēil; abēille, vermēille*. Il n'y a d'excepté que *viēille, viēillard, viēilleffe*.

EIN. EINT. Douceux au singulier: *dessēin, serēin, attēint, dépēint*. Longs au pluriel, *serēins, dépēints*.

EINE. Douceux: *vēine, pēine*, &c. Ce seul mot, *Rēine*, est long.

EINTE. Toujours long: *attēinte, dépēinte, sēinte*, &c.

EITRE. Nous n'avons qu'un mot ainsi terminé, *Rēitre*, long.

EL. Toujours bref: *sēl, autēl, cruēl*. Les pluriels sont longs.

EL. ELLE. Long, & très-ouvert (a) dans *zēle, poēle*;

(a) Voilà pourquoi anciennement toutes ces longues prenoient une S muette, *poēsse, messē*, &c; Excepté *zēle*, qui a toujours suivi l'étymologie;

poële, frêle, pêle-mêle, grêle, il mêle, il se fêle.
Hors de là, bref, & presque fermé: *modèle, fi-
dèle, rebelle, immortelle, &c.*

Mais cela n'empêche pas que dans le chant, & dans la déclamation soutenue, on n'allonge quelquefois ces finales. Ainsi on dira bien, *des amours éternelles*, quoiqu'on doive toujours dire d'*éternelles amours*. Voyez sous la terminaison O T R E, ci-après.

EM. EN. Au milieu du mot, ils allongent la syllabe, quand ils sont suivis d'une consonne autre que la leur: *têmp^le, exêmp^le, prêndre, gêndre, décadênce, évidênce, tênter, cimênter, &c.* Mais, si leur consonne est redoublée, ils suivent la Règle générale, dont il a été parlé sous la terminaison AM, ci-dessus.

A la fin du mot, ils sont brefs: *itêm, Bethleëm, amèn, hymèn, examèn, &c.*

EME. Douteux dans *crême*. Bref dans *je sême, il sême*. Long par-tout ailleurs: *baptême, chrême, même, diadême, apozême, &c.*

ENE. ENNE. Longs, dans *chêne, cêne, scène, gêne, alêne, rêne, frêne, arêne, pêne*. Brefs dans *phénomène, ébène, étrênn^e, qu'il prênne, apprênne, &c.* Douteux dans les noms propres: *Athènes, Diogène, Mécène, &c.*

ENT. Il est bref dans *accidênt, dênt, argênt, arpênt, parênt, serpênt, torrênt, contênt, présênt, vênt, momênt, jolimênt, &c.* Mais douteux, quand il se prononce comme un A ouvert: *violênt, ardênt, opulênt, Présidênt, &c.* Tous les pluriels, longs: *accidêns, momêns, violêns, &c.*

EP. EPRE. Toujours longs: *guêpe, crêpe, Vêpres*. Exceptez *lêpre*.

EPTE. EPTRE. Toujours brefs: *precêpte, il accêpte, scêptre, spêctre.*

EQUE.

EQUE. ECQUE. Long dans *Evêque*, & *Archevêque*. Bref hors de là : *Grécque*, *bibliothèque*, *obsèques*, &c.

ER. Il est bref dans *Jupiter*, *Lucifer*, *éthér*, *chér*, *clerc*, *cancér*, *patér*, *magistér*, *fratér*, & quelques autres, ou noms propres, ou noms étrangers. Il est bien plus ouvert, & long, dans *fér*, *enfér*, *légér*, *mér*, *amér*, *vér*, *hivér*. Il est douteux dans les Infinitifs; car, si l'R est muette, il est bref: *Aimér Dieu*; mais si l'R sonne avec la voyelle suivante, comme il le faut dans le vers, il est long.

Mais je sais peu louer, & ma Muse tremblante,
&c.

ERBE. ERCE. ERSE. ERCHE. ERCLE. ERDE. ERDRE. Tous brefs: *herbe*, *commerce*, *traverse*, *cherche*, *cercle*, *pèrde*, *pèrdre*, &c.

ERD. ERT. Douteux au singulier: *vèrt*, *couçèrt*, *ouvèrt*, *desèrt*; & long au pluriel: *desèrts*, &c.

ERE. Long, & l'E fermé: *chimère*, *père*, *sincère*, *il espère*, &c.

ERGE. ERGUE. ERLE. ERME. ERNE. ERPE. Tous brefs: *aspèrge*, *exèrgue*, *pèrle*, *fèrme*, *cavèrne*, *Eutèrpe*, *sèrpe*, &c.

ERR. Dans *erreur*, *tèrreur*, *èrrant*, *èrroné*, *èrrata*, l'E est presque fermé, & bref. Dans *tèrre*, *guèrre*, *tonnèrre*, *il èrre*, *pèrruque*, *fèrrer*, *tèrrein*, *nous vèrrons*, il est très ouvert, & long. Dans *guèrrier*, *tèrroir*, *tèrrible*, *attèrer*, *dèrrière*, *fèrrière*, c'est un son mitoyen, qui rend la syllabe douteuse.

ERS. Long, ou à cause de l'E ouvert: *univèrs*, *pervèrs*; ou par la nature du pluriel: *dangèrs*, *passagèrs*.

ERTE. ERTRE. ERVE. Tous brefs: *pèrte*, *alèrte*, *tèrtre*, *vèrve*, &c.

Es.

Es. Long: *tu ěs, procěs, progrěs; ěs, děs, prě-*
positions; lěs, děs, měs, sěs, těs, cěs, pronoms
& articles.

Remarquons, que la simple conversation altère
 souvent la quantité de ces pronoms & articles. Car
 quelquefois l'E ouvert devient un E fermé devant
 les consonnes: *lěs Rois, lěs Dames; & quelquefois*
 un E muet, devant les voyelles: *le-s-hommes, le-s-*
anges. Mais ces libertés ne regardent que le dis-
 cours familier, hors duquel il faut toujours ouvrir
 l'E: *lěs Rois, lěs Dames, lěs hommes, lěs anges.*

Quelques-uns écrivent ainsi les pluriels, *beau-*
těs, vous chantěs, &c. Mais l'ancienne ortho-
 graphe paroît plus raisonnable, & plus commode,*
 en ce qu'elle réserve l's pour les pluriels qui finis-
 sent par un E ouvert, & le z pour ceux qui finis-
 sent par un E fermé. Quoi qu'il en soit, & de
 quelque manière qu'on écrive ces pluriels, leur
 finale est longue: *beautĕz, vous chantĕz, &c.*

ESE. Long: *diocĕse, thĕse, Genĕse, Voilà ce*
qu'il pĕse. Mais la pénultième de ce verbe devient
 brève, lorsqu'il est immédiatement suivi de son
 pronom: *combien pĕse-t-il?*

ESQUE. Bref: *romanĕsque, burlĕsque, grotĕsque,*
prĕsque, &c.

ESSE. Long dans *Abbĕsse, profĕsse, confĕsse,*
prĕsse, comprĕsse, exprĕsse, cĕsse, lĕsse, on s'emprĕs-
se, il profĕsse. Hors de là bref: *tendrĕsse, parĕsse,*
carĕsse, &c.

Voyez, par rapport au chant & à la déclama-
 tion, ce qui a été dit sous la terminaison ELLE,
 ci-dessus.

ESTE. ESTRE. Brefs: *modĕste, lĕste, terrĕstre,*
trimĕstre, &c. ET.

(*) On a pourtant suivi la nouvelle dans cette Edition,
 parce qu'en la commençant, on n'avoit point fait atten-
 tion à ce que l'Auteur dit ici.

ET. Long (a) dans *arrēt*, *benēt*, *forēt*, *genēt*, *prēt* substantif, *prēt* adjectif, *apprēt*, *acquēt*, *intérēt*, *tēt*, *protēt*, *il est*. Hors de là bref: *cadēt*, *bidēt*, *et* conjonction, *sujēt*, *hochēt*, &c. Tous les pluriels, longs: *arrêts*, *sujets*, *bidets*, &c.

ETE. Long dans *bête*, *fête*, *honnête*, *boête*, *tempête*, *quête*, *conquête*, *enquête*, *requête*, *arrête*, *crête*, *tête*. Bref par-tout ailleurs, & le T s'y redouble, à moins que l'étymologie ne le défende: *prophète*, *poète*, *comète*, *tablette*, *boulette*, *il tette*, *il crochette*, &c.

Vous êtes, seconde personne du verbe *être*, au présent de l'Indicatif, approche plus de l'E fermé, que de l'E ouvert, & il est bref: *vous êtes*.

ETRE. Long dans *être*, *salpêtre*, *ancêtre*, *fenêtre*, *prêtre*, *champêtre*, *bêtre*, *chevêtre*, *guêtre*, *je me dépêtre*. Bref par-tout ailleurs, & le T s'y redouble, à moins que l'étymologie ne le défende: *diamètre*, *il pénètre*, *lêtre*, *mêtre*, &c.

EU, diphtongue, mais qui ne forme qu'un son unique. Bref au singulier: *fèu*, *blèu*, *jèu*, &c. Long au pluriel, & devant X: *crèux*, *je vèux*.

EVE. Long dans *trève*, *grève*, *il rêve*; & la pénultième de ce verbe demeure longue dans tous les tems: *rêver*, *je rêvois*. Douteux dans *fève*, *brève*, *il achève*, *il se lève*; & la pénultième de ces verbes, suivie d'une syllabe masculine, devient muette, *achever*, *il se levoit*.

EUF. EUIL. EUL. Tous brefs: *nèuf*, *fautèuil*, *tillèul*. Les pluriels, longs.

EULE. Long dans *mèule*, & *vèule*. Hors de là, bref: *sèule*, *guèule*, &c.

EUNE.

(a) Tout ce qu'il y a de long dans cet article, & dans les deux suivans, s'écrivoit autrefois avec une S muette, qui ne s'est conservée que dans *est*, troisième personne du verbe *être*, au Présent de l'Indicatif.

EUNE. Il est long dans *jéune*, abstinence; & bref dans *jéune*, qui n'est pas vieux.

EUR EURE. Le premier est bref au singulier: *odéur*, *péur*, *majéur*; & long au pluriel: *odéurs*, &c. Mais le second est douteux; car si le mot en fait nécessairement attendre un autre, la syllabe est brève: *une heure entière*, *la majeure part*; & s'il ne fait rien attendre, elle est longue: *cette fille est majeure*, *j'attens depuis une heure*.

EVRE. Long, soit que l'E s'ouvre fort, comme dans *orfévre*, *lévre*; soit qu'il ne s'ouvre que foiblement, comme dans *chèvre*, *lièvre*.

EUX. EUSE Long: *déux*, *précieux*, *précieuse*, *Quétéuse*, *créuser*.

EX. Toujours bref au commencement, au milieu, & à la fin du mot: *exemple*, *extirper*, *séxe*, *perplèx*.

III. De l'I.

Une observation, que l'on a déjà pu faire, mais qui deviendrait encore plus sensible dans les trois voyelles, dont il reste à parler, c'est que le nombre des brèves l'emporte de beaucoup sur celui des longues.

Pour abréger donc, je supprimerai désormais toutes les terminaisons, sous lesquelles il ne se trouve que des brèves; car il suffira de se ressouvenir que tout ce qui n'est pas indiqué ici comme long, ou comme douteux, est bref.

IDRE. Long: *Hidre*, *cidre*. On écrit *Hydre*, à cause de l'étymologie; & alors l'Y n'a précisément que le son d'un *i* simple; car il n'y fait pas l'office de deux *i*, comme devant les syllabes mouillées, dont nous parlons sous la terminaison *AIE*, ci-dessus.

IE.

IE, diphtongue. Douteux : *mîel, fiel, fier, mêtter, amitté, moitié, carrière, tîen, mîen, Dieu, &c.*

IE, dissyllabe. Long : *vîe, saisîe, il prîe, il crîe, &c.* Mais bref, quand l'E devient fermé : *crier, prier.*

Voyez la Règle générale, sous la terminaison EE, ci-dessus.

IGE. Long : *tîge, prodîge, litîge, vestîge, je m'oblîge, il s'afflîge, &c.* Mais bref dans les tems de ces verbes ; qui ne finissent point par un E muet : *s'oblîger, s'afflîger, &c.*

ILE. Long : dans *île, & presqu'île.* Bref partout ailleurs. Mais voyez sous la terminaison ELLE, ce qui a été dit pour le chant.

IM. IN. Au milieu du mot, & devant une consonne autre que la leur, ils allongent la syllabe : *tîmbre, sîmple, pînte, &c.* Mais quand leur consonne se redouble, ils suivent la Règle générale, rapportée sous la terminaison AM, ci-dessus.

IME. Long dans *abîme, & dixîme.* Joignez-y ces premières personnes du pluriel, au prétérit indéfini de l'Indicatif : *nous vîmes, nous répondîmes, &c.*

IRE. Long : *empîre, sîre, écritre, il soupîre ; & au prétérit, ils punîrent, ils firent, &c.* Mais bref devant le masculin : *soupirer, désirer.*

ISE. Long : *remîje, surprîse, j'épuîse, Qu'ils lîsent, ils lîsent.*

ISSE. Toujours bref, excepté dans les premières personnes du singulier, & dans les troisièmes du pluriel, au Subjonctif : *Que je fîsse, que j'écrivîsse, qu'ils fîssent, &c.*

IT. Il n'est (a) long qu'au Subjonctif : *Qu'il dît, qu'il fît.*

ITE.

(a) Autrefois on mettoit ici, & dans l'article suivant, une s muette, aujourd'hui remplacée par un accent circonflexe.

ITE. Long dans *bénite*, *gîte*, *vîte*, & dans ces secondes personnes du pluriel, au prétérit indéfini de l'Indicatif: *vous fîtes*, *vous vîtes*.

ITRE. Douceux: *mître*, *arbitre*, *tître*, *regître*, &c. Quand ces mots terminent la phrase, on appuie sur la pénultième, à cause que la finale est muette. Mais, si la syllabe où l'I domine, est suivie d'un son masculin, on l'abrège: *mîtré*, *tître*, *arbitrage*.

Ive. Long dans les adjectifs féminins, dont les masculins se terminent en IF: *tardive*, *captive*, *juive*, &c.

IvRE. *Vivre*. substantif, long.

I V. De l'O.

Quand il commence le mot, il est fermé, & bref, excepté dans *os*, *ôser*, *ôfier*, & *ôter*, où il est ouvert, & long: aussi-bien que dans *bôte*, quoiqu'on dise *hôtel*, & *hôtellerie*.

OBE. Long, & ouvert dans *globe*, & *lôbe*. Bref, & fermé ailleurs.

ODE. Long dans *je rôde*. Bref par-tout ailleurs: *môde*, *antipode*, &c.

OGE. Long dans ce seul mot, *le Dôge*, & bref hors de là: *éloge*, *horloge*, *on déroge*.

OGNE. Long dans *je rôgne*. Bref par-tout ailleurs: *Bourgogne*, &c.

OI, diphtongue. Douceux à la fin du mot: *Rôï*, *môï*, *emplôï*, &c.

OIE. Long: *joie*, *Qu'il vöie*, &c. Voyez sous la terminaison EE, la Règle générale pour ce qui regarde la quantité: & voyez sous la terminaison IDRE, ce qui fait que l'I du mot *joie*, se change en Y dans *joyeux*.

OIENT. Terminaison des troisièmes personnes du

du pluriel, dans les Imparfais des verbes: *ils avoient, ils chantoient*; au-lieu que le singulier est bref: *il avoit, il chantoit*.

OIN. Douteux, quand il est final: *loin, besoin*. Long, quand il est suivi d'une consonne: *oint, moins, besoins, joindre, pointe, &c.*

OIR. OIRE. Le premier, douteux: *espoir, tertoir, &c.* L'autre, long, *boire, gloire, mémoire, &c.*

OIS. Toujours long, soit que la diphtongue s'y fasse sentir, comme dans *fois, bourgeois, Danois*; soit qu'elle n'y rende que le son de l'E ouvert, comme dans (a) certains tems de verbes: *j'étois, je chanterois*; & dans certains noms de nation: *un François, les Anglois*.

OISE. OISSE. OITRE. OIVRE. Tous longs: *framboise, paroisse* substantif, *cloître, poivre*.

De ces quatre terminaisons, la seconde & la troisième ne sonnent que comme l'E ouvert, dans ces deux verbes, *paraître, & connoître*, avec leurs dérivés.

OIT. Long dans *il paroit, il connoit, & il croit*, venant de *croitre*.

OLE. Toujours bref, excepté dans ces mots: *drôle, geôle, môle, rôle, contrôle, il enjôle, il enrôle*.

Pour mettre de la différence entre *il vole*, il vole

(a) Par la Grammaire de Ramus, qui vouloit conformer son orthographe à la prononciation de son tems, nous voyons qu'alors on prononçoit, *j'étoès, je chanteroès, Polonoès, Angloès*; car voilà comme Ramus écrit ces mots. Mais à mesure que certains mots viennent à être plus maniés, le Public les adoucit. Il n'y a pas vingt ans, que Paris & la Cour disoient encore, *Mademoiselle de Charoloès*, comme en effet on prononce ainsi dans le Pays nommé *le Charolois*; & aujourd'hui tout le monde dit, *Mademoiselle de Charolès*.

vole en l'air, & *il vole*, il dérobe, plusieurs le font long dans le dernier sens.

OM. ON. Au milieu du mot, ils allongent la syllabe devant une consonne autre que la leur : *sombre*, *bombe*, *pompe*, *Comte*, *compte*; *conte*, *monde*, *songe*. Mais, si leur propre consonne est redoublée, ils suivent la Règle générale, rapportée sous la terminaison AM, ci-dessus.

OME. ONE. Longs : *atome*, *axiome*, *phantôme*; *matrone*, *Amazone*, *throne*, *prone*, *aumone*, &c. Mais les mots où la consonne est redoublée, suivent la Règle générale, *somme*, *pomme*, *consonne*, *couronne*.

ONS. Toujours long : *nous aimons*, *fonds*, *ponts*, *actions*, *seconds*, &c.

OR. Tres-bref ordinairement, & l'o fermé tout-à-fait : *castor*, *butor*, *encor*, &c. Un peu moins fermé, mais bref dans *or*, *effor*, *trésor*, *sonner du cor*. Et de même, quand il est suivi d'un D ou d'un T : *bord*, *effort*. Mais suivi d'une s, il est long : *hors*, *alors*, *trésors*, *le corps*, &c.

ORE. ORRE. Longs : *encore*, *pecore*, *Aurore*, *éclorre*. Mais avec cette différence, que les pénultièmes des verbes où il n'y a qu'une R, & qui sont longues au Présent de l'Indicatif, *je décöre*, *elle s'évapöre*, deviennent brèves, quand elles sont suivies d'une terminaison masculine : *décöré*, *éva-pöré*; au lieu que l'R étant redoublée, ces pénultièmes demeurent longues : *j'éclörrois*, *j'éclörrai*.

OS. OSE. Longs : *ös*, *propos*, *repös*, *grös*, *hé-rös*; *döse*, *chöse*, *il öse*.

OSSE. Long dans *grösse*, *fösse*, *endösse*, *il desösse*, *il engrösse*; & si la suivante devient masculine, ces mots gardent leur quantité : *fösse*, *endösfer*, *grös-feur*, *grösseffe*, &c.

O

OT.

OT. Long (a) dans *impôt*, *rôt*, *dépôt*, *entre-pôt*, *suppôt*, *rôt*, *prévôt*.

De ces mots il n'y a que les deux derniers, dont la finale se conserve en entier devant une terminaison masculine; mais elle est brève dans *rôti*, & longue dans *prévôté*.

OTE. Long dans *hôte*, *côte*, *maltôte*, *jôte*. Et la quantité des trois derniers est la même devant une finale masculine: *côté*, *maltôtier*, &c.

OTRE. Nous n'avons que trois mots ainsi terminés, *apôtre*, *nôtre*, & *vôtre*. Quant au premier, il est toujours long. Pour les deux autres, ils sont douteux: non que leur brièveté ou leur longueur soit arbitraire, car elle dépend de la place qu'ils occupent. Ils sont brefs, quand ils précèdent leur substantif; & longs, quand ils suivent l'article. On dit, *je suis vôtre serviteur*. On répond: *Et moi le vôtre*. *C'est-là vôtre avis, mais le nôtre est que*, &c. *Les nôtres sont excellens, mais les vôtres ne valent rien*.

Quand on voudra étudier d'où vient cette différente prononciation du même mot, il ne sera pas difficile de voir que cela dépend des principes établis ci-dessus, au sujet de l'E muet. Si la finale est muette, comme dans cette phrase, *je suis le vôtre*, après laquelle mon oreille n'attend plus rien, alors la voix a besoin d'un soutien; & ne le trouvant pas dans la finale, elle le prend dans la pénultième. Mais dans cette autre phrase, *je suis votre serviteur*, où j'attens nécessairement le substantif de *votre*, ce substantif est destiné à soutenir ma voix, parce qu'il ne m'est pas permis de mettre le moindre

(a) Pour marquer la longueur de ces mots, & de ceux qui sont dans l'article suivant, autrefois on y mettoit une S muette: *impôst*, *roft*, *suppôst*, *no.te*, *cofte*. Et dans les brefs on a toujours redoublé la consonne: *hette*, *cotte*, &c.

moindre intervalle entre *vo*tre & *ser*viteur.

Peut-être n'y a-t-il point de principe qui ait plus d'étendue que celui-là dans notre Prosodie. On en a déjà vu beaucoup d'autres applications. Une syllabe douteuse, & qu'on abrège dans le cours de la phrase, est allongée, si elle se trouve à la fin. Quelquefois même, & dans le discours ordinaire, aussi-bien que dans la déclamation, une longue devient brève par la transposition du mot: car on dit, *un homme honnête, un homme brave*: mais on dit, *un brave homme, un honnête homme*.

OU DRE. OUE. Longs: *poudre, mou*dre, *ré*ou-dre, &c. *boue, joue, il loue*, &c. Mais suivis d'une terminaison masculine, ils deviennent brefs: *pou*dré, *mou*lu, *roué, loué*.

OUILLE. Long dans *rouille, il dé*rouille, *j'em*brouille, *il dé*brouille. Mais bref, quand la terminaison devient masculine: *rouiller, bro*uillon.

OULE. Long dans *moule, elle est sa*oule, *il se* saoule, *il foule, la foule, il roule, écr*oule.

OURE. OURRE. Le premier est douteux: *bra*voure, *ils courent*. Le second est long: *de la* bourre, *il bou*rré, *il fou*rré, *qu'il cou*rré. Mais la syllabe féminine devenant masculine, alors la précédente est brève: *cou*rrier, *bour*rade, *rembour*ré, &c.

OUSE. Toujours long: *épo*use, *jalou*se, *qu'elle* couse, &c.

OUSSE. Long dans *je pou*sse, & bref dans tout le reste; aussi-bien que dans les terminaisons, qui en sont formées, comme *tou*sser, *cou*ssin, &c.

OUT. Long dans *Aou*t, *cou*t substantif, *gou*ts & ses dérivés.

OUTE. Long dans *absou*te, *jou*te, *cro*ute, *vou*te, *il cou*te, *je gou*te, *j'ajou*te. Mais bref au masculin: *ajou*ter, *cou*ter, &c.

OUTRE. Long dans *pôûtre*, & dans *côûtre* ; bref par-tout ailleurs.

V. De l'U.

Il ne s'agit ici que de l'U voyelle; car l'v con-
sonne, par lui-même, ne produit aucun son, qui
puisse être l'objet de la Quantité.

UCHE. Dans *bûche*, *embûche*, *on débûche*, l'U
est long. Mais il devient bref dans *bûcher*, *débû-
cher*, &c.

- UE, diphtongue, qui ne se trouve que dans ce
seul mot, *écuelle*, où elle est aussi brève que peut
l'être une vraie diphtongue.

UE, dissyllabe. Toujours long: *vûe*, *tortûe*,
coûûe, *je distribûe*, &c.

Voyez la Règle générale sous la terminaison
E'E, ci-dessus.

UGE. Douteux: *délûge*, *refûge*, *jûge*, *ils jû-
gent*; & absolument bref, quand la syllabe devient
masculine: *jûger*, *refûgier*, &c.

UI, diphtongue. Douteux: *cûir*, *cûisine*, *fûir*,
lûir, &c.

UIE. Long: *plûie*, *trûie*, *il s'ennûie*, &c. Voyez
la Règle générale sous la terminaison E'E, ci-des-
sus.

ULE. Long dans *je brûle*, *brûler*, *on brûlera*,
&c.

UM. UN. Longs au milieu du mot: *bûmble*,
semprûnte. Mais à la fin brefs, si c'est au singu-
lier: *parfûm*, *brûn*; & longs, si c'est au pluriel.

UMES. Toujours long dans les premières per-
sonnes du Prétérit au pluriel: *nous reçûmes*, *nous
ne pûmes*, &c.

URE. Toujours long: *augûre*, *verdûre*, *par-
jûre*, *on assûre*, &c. Mais la finale devenant maf-
culine,

culine, la pénultième s'abrège: *augurer, parjurer, &c.*

USE. Toujours long, *Muse, excuse, incluse, ruse, je récuse, &c.* On dit pareillement, *ruse*. Mais on dit, *excuser, refuser, récuser, &c.*

USSE. Au-lieu que la terminaison UCE, réservée pour des substantifs, est toujours brève, *puce, aumône, astuce*; celle-ci, à l'exception de quelques noms propres, comme *la Prusse*, n'a lieu que dans les verbes, où elle est toujours longue: *Que je pûsse, que je connûsse, qu'ils accourûssent.*

UT. Bref dans tous les substantifs, excepté *fût*; & dans tous les verbes à l'Indicatif, *il fût, il vécut, &c.* Mais long au subjonctif, *Qu'il fût, qu'il mourût.*

UTE. UTES. Bref dans tous les substantifs; excepté *flûte*. Mais toujours long dans les verbes: *vous lûtes, vous fûtes, &c.*

VI. Des Homonymes.

Plusieurs de nos mots, & c'est la même chose dans toutes les Langues, ont beaucoup de ressemblance l'un avec l'autre, soit dans l'orthographe, soit dans la prononciation.

Quoique ceux que leur quantité différencie, se trouvent presque tous à leur place sous les terminaisons précédentes, il m'a paru qu'une liste alphabétique, qui les mettroit vis-à-vis l'un de l'autre, pourroit avoir son utilité.

<i>alêne</i>	—	—	<i>haleïne.</i>
<i>avânt</i>	—	—	<i>avënt.</i>
<i>bât de mulet</i>	—	—	<i>on se bât.</i>
<i>bâteleur</i>	—	—	<i>bättelier.</i>
<i>bête brute</i>	—	—	<i>bëtte.</i>

† Voyez
p. 297.

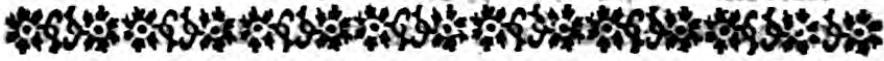
boîte	_____	_____	_____	il boîte.
bôn	_____	_____	_____	bônd.
ahâir	_____	_____	_____	chër.
clâir	_____	_____	_____	clêrc.
côr	_____	_____	_____	côrps.
côurs	_____	_____	_____	la Cœur.
crîn	_____	_____	_____	il crâint.
il dégôte	_____	_____	_____	il dégôtte.
dôn	_____	_____	_____	dônt.
étrâim	_____	_____	_____	étrêint.
fâite	- }	_____	_____	fâite.
fête	- }	_____	_____	
fâix	- }	_____	_____	il fâit.
tu fâis	- }	_____	_____	
fêsser	_____	_____	_____	profêsser.
fôis	_____	_____	_____	fôis.
nous fâmes	_____	_____	_____	il fâme.
gôte	_____	_____	_____	je gôte.
hâle	_____	_____	_____	hâlle.
hôte.	_____	_____	_____	hôte.
j'ôte.	_____	_____	_____	
jâis	_____	_____	_____	jêr.
jêune, abstinence	_____	_____	_____	jêune d'âge.
lâc	_____	_____	_____	lâcs, lacet.
lâit	- }	_____	_____	lêgs.
lâid	- }	_____	_____	
lêffe	_____	_____	_____	je lâisse.
lîs, fleur	_____	_____	_____	lît.
mâitre	_____	_____	_____	mêtre. & mêtre.
mâis	- - - }	_____	_____	il mêt.
un mêts	- - }	_____	_____	
mâsse, amas	_____	_____	_____	mâsse, au jeu.
mâtin, chien	_____	_____	_____	mâtin, matinée.
môis	_____	_____	_____	môis.
môn	_____	_____	_____	mônt.
pâte	_____	_____	_____	pâtte.

pêcher,

<i>p</i> lume	_____	_____	<i>p</i> omme.	
<i>p</i> êcher, pêcher	_____	_____	<i>p</i> êcher, pécher.	
<i>p</i> êne de ferrure	_____	_____	<i>p</i> êne.	
<i>pl</i> aine	_____	_____	<i>pl</i> aine.	
<i>p</i> ouce	_____	_____	je <i>p</i> ousse.	
je <i>r</i> ogne	_____	_____	la <i>r</i> ogne.	
<i>r</i> ôt, roti	_____	_____	<i>r</i> ôt, vent.	
<i>S</i> aint	_____	_____	} <i>s</i> ain. } <i>c</i> éint. } <i>s</i> eing.	
<i>s</i> às, tamis	_____	_____		} <i>s</i> à, adverbe. } <i>s</i> à, pronom.
<i>s</i> aut	_____	_____		
<i>sc</i> ène -- }	_____	_____	<i>S</i> eine, rivière.	
<i>C</i> ène -- }	_____	_____		
<i>s</i> aine -- }	_____	_____		
<i>t</i> âche, effort	_____	_____	<i>t</i> âche, souillure.	
<i>t</i> ête, tête	_____	_____	<i>t</i> ête.	
<i>tr</i> ait	_____	_____	<i>tr</i> ès, très.	
<i>v</i> aine	_____	_____	<i>v</i> aine.	
<i>v</i> er -- }	_____	_____	<i>v</i> erd.	
<i>v</i> erre -- }	_____	_____		
<i>v</i> ers -- }	_____	_____		
<i>v</i> oix -- }	_____	_____	il <i>v</i> oit.	
tu <i>v</i> ois -- }	_____	_____		
<i>v</i> oler en l'air	_____	_____	<i>v</i> oler, dérober.	

Qui voudra se donner la peine de combiner les observations faites ci-dessus, reconnoitra que notre Langue a ses principes, dont l'uniformité ne sauroit être l'effet du caprice, ni du hazard. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner sous chaque terminaison, en quoi s'accordent, & en quoi différent nos cinq voyelles, placées devant les mêmes consonnes. On verra clairement par-là, que nous pourrions nous faire des Règles de Quantité

aussi sûres, & réduites à un aussi petit nombre, que celles du Grec & du Latin.



ARTICLE CINQUIÈME.

Utilité de la Prosodie.

PUISQUE la Prosodie nous enseigne la juste mesure des syllabes, elle est donc utile, elle est nécessaire pour bien parler. Mais ce seroit parler très mal, que d'en observer les règles avec une exactitude, qui laisseroit entrevoir de l'affectation, ou de la contrainte. Tout respire une aimable liberté dans la conversation des honnêtes-gens. Vivacité, & douceur, c'est ce qui fait le caractère du François: & il faut que son caractère se retrouve dans son langage. Aussi ceux qui jettèrent les fondemens de notre Langue, se proposèrent-ils évidemment ces deux fins. Pour la rendre vive, ou ils ont abrégé les mots empruntés du Latin; ou, lorsqu'ils n'ont pu diminuer le nombre des syllabes, du moins ils en ont diminué la valeur, en faisant brèves la plupart de celles qui étoient longues. Pour la rendre douce, ils ont imaginé l'E muet, qui rend nos élisions coulantes: & comme les articles & les pronoms reviennent souvent, ils en ont banni (a) l'*hiatus*, jugeant une cacophonie pire qu'une irrégularité.

Toutes les syllabes paroissent brèves dans la conversation. Cependant, si l'oreille se rend at-

tenti-

(a) *L'épée, pour la épée. Mon amitié, pour ma amitié. Impetratum est à consuetudine, ut peccare suavitatis causa liceret. Orat. 47. ?*

tentive, elle sent que la Prosodie est observée par les personnes qui parlent bien. Les femmes, ordinairement, parlent mieux que les hommes. Si l'on en croit Cicéron, cela vient de ce qu'étant (a) moins répandues, elles conservent plus fidèlement l'accent d'une bonne éducation, & risquent moins de le corrompre par un accent étranger. Cette raison pouvoit être bonne pour les Dames Romaines: mais il y en a une meilleure pour celles de la Cour & de Paris; c'est qu'elles ont les organes plus délicats que nous, & plus d'habitude à discerner ce qui plaît, ou ne plaît point.

Plus la prononciation est lente, plus la Prosodie devient sensible. On lit plus lentement qu'on ne parle; ainsi la Prosodie doit être plus marquée dans la lecture. Mais elle l'est bien plus encore au Barreau, dans la Chaire, & sur le Théâtre. C'est là, particulièrement, qu'elle doit se déployer. Et quoiqu'il ne soit permis de chanter, ni en lisant, ni en prononçant un discours, ni en récitant, ou déclamant des vers; il y a cependant je ne sais quelle modulation, que ces différentes fonctions de la voix amènent nécessairement, & qui en font toute la grace. Je tâcherois de marquer en quoi cette modulation diffère de ce que j'ai appelé l'accent *oratoire*, s'il n'étoit comme impossible de s'expliquer, lorsqu'on veut pousser trop loin l'anatomie des sons.

Pour laisser donc ici tout ce que les préceptes enseignent imparfaitement, & que l'on peut beaucoup mieux apprendre de l'Usage, j'abandonne ce qui regarde la conversation, la lecture, la déclamation; & je ne considère l'utilité de la Prosodie, que par rapport à la Poésie, & à l'Eloquence

I. Quand

(a) *De Orat.* liv. III, chap. 21.

I.

Quand j'ai parlé de nos vers mesurés à la manière des Grecs & des Latins, j'ai seulement voulu en conclure que notre Prosodie avoit été fort connue dès le tems de Charles IX. Je n'ai prétendu dire, ni que cette sorte de versification fût possible en notre Langue: ni, en la supposant possible, qu'elle nous convînt.

Premièrement, elle ne me paroît pas possible. Car, quoique notre Langue nous fournisse des longues & des brèves, ce n'est pas avec le pouvoir de les placer à notre gré. Telle est la construction de nos phrases, que l'ordre naturel y doit être toujours observé, en vers, comme en prose. On fait marcher le nominatif devant le verbe; il faut que l'adjectif touche immédiatement le substantif, devant ou après; & lors même qu'en faveur de la netteté, ou de l'énergie, nous faisons de légères inversions, elles ont aussi leurs règles, qui nous ôtent la liberté de les glisser où il nous plaît. Un de nos Poètes n'est donc pas maître d'arranger ses paroles comme bon lui semble, pour attraper la mesure dont il a besoin: & quand, par hazard, il auroit rencontré la mesure d'un vers Saphique, ou Alcaïque, ce n'est pas à dire qu'il pût en faire un second, ni, à plus forte raison, une Ode entière, comme les Poètes du seizième siècle l'avoient entrepris. Parmi plus de mille vers mesurés, que j'ai eu la curiosité de lire, je n'en ai pas trouvé un seul de bon, ni même de supportable.

Mais, en second lieu, quand même les vers mesurés seroient pour nous quelque chose de possible, & si l'on veut, de facile: où Jodelle & Baïf avoient-ils pris que cette espèce d'harmonie nous
con-

convint, à l'exclusion de la Rime ? D'ailleurs, quand notre Langue nous permettroit de faire des vers mesurés, sur quel fondement a-t-on voulu que les mesures des Grecs (a) fussent aussi les nôtres ? Il est aisé de voir que nos François, il y a cent cinquante ans, n'étoient point encore assez en garde contre les abus de l'érudition, qui ne faisoit proprement que de naître chez eux. L'érudition, sans doute, est nécessaire pour former, & pour assûrer le goût : mais le goût, à son tour, est nécessaire pour digérer l'érudition, si j'ose ainsi parler, & pour empêcher que l'esprit ne convertisse en poison ce qui est destiné à être sa plus saine nourriture. On doit également craindre, & l'ignorance, & le pédantisme. Ceux qui négligent de s'instruire avec l'Antiquité, risquent d'être bien neufs toute leur vie : & ceux qui ne veulent connoître que l'Antiquité, ne sont jamais, ni de leur tems, ni de leur nation.

Voyons en quoi, & jusqu'à quel point nous pouvons tourner à nos usages, les secours que les Anciens tiroient de leur Prosodie. Il est clair que sa vertu consiste dans ce qu'ils appelloient le *Rythme*, c'est-à-dire, *l'assemblage de plusieurs tems, qui gardent entre eux certain ordre, ou certaines (b) proportions.* Or il y a ici deux choses à distinguer : la première, *Que c'est un assemblage de plusieurs tems* : la seconde, *Que ces tems gardent entre eux certaines proportions.* Quant à la première, nous

(a) Vers coriambique-dimètre-hypercatalectique. Vers dactylo-trochaïque-tétramètre-brachycatalectique. Termes employés par Baïf. Peut-on rien imaginer de plus burlesque dans la bouche d'un François ?

(b) C'est la définition d'Ariftide-Quintilien, rapportée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. V. pag. 152.

nous sommes tout-à-fait de niveau avec les Anciens, puisque nous avons, comme eux, nos tems syllabiques. Quant à la seconde, distinguons tout de nouveau. Car il ne faut point confondre cet arrangement régulier des syllabes, avec l'effet qu'il produit, ou doit produire.

A le considérer sans relation à l'effet qu'il doit produire, ce n'est rien qui fasse honneur à l'esprit : & de tous les arrangemens possibles, l'un n'ayant pas plus de mérite que l'autre, il s'ensuit de-là qu'il n'importe point de mesurer les vers, ou par le nombre des syllabes, comme nous faisons, ou par leur valeur, comme faisoient les Anciens ; & qu'ainsi ce n'est pas un mal pour nous, de ne pouvoir les imiter à cet égard.

On ne sauroit en conclure que la versification Françoisé soit dépourvue de nombre ; puisque nos Poètes se trouvent précisément dans le cas où étoient les Orateurs, & Grecs & Latins. Ils n'avoient point de règles fixes pour la distribution des longues & des brèves dans leur prose ; mais ils ne laissoient pas de les distribuer avec art ; & nos Poètes ont la même facilité, d'où résultent les mêmes avantages.

Arrêtons-nous donc à l'effet, que le Rythme est capable de produire. Or son effet propre & unique, c'est de rendre le discours, ou plus lent, ou plus vif. Plus lent, si l'on multiplie les pieds, où dominant les longues. Plus vif, si l'on multiplie les pieds, où dominant les brèves. Car les pieds sont dans le vers, ce que sont les pas dans la danse. Il est vrai que les Anciens pouvoient faire tout de suite autant de vers qu'ils vouloient composés des mêmes pieds. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ; & nous ne leur disputons pas cet avantage, si c'en est un. Peut-être, au fond, que ce retour

L'effet propre & unique du Rythme, c'est de cadencer ces vers d'une manière qui raporte de à ce qu'on appelle le Tems & le Mouvement, en fait de Musique & de Danse.

retour uniforme de la même cadence, quelque régulière qu'elle soit, ne fait qu'une sorte de beauté, qui tient de l'arbitraire, & qui dans notre Langue est compensée par la Rime. Quoi qu'il en soit, l'utilité réelle de leur Prosodie, c'est de pouvoir donner au discours, ou de la vivacité, ou de la lenteur: & nous le pouvons aussi-bien qu'eux. J'irois même jusqu'à dire que nous le pouvons plus aisément: puisque nous ne sommes pas obligés, comme eux, de former, & d'assembler des pieds; mais qu'il nous suffit de mettre ensemble, ou un peu plus de brèves, ou un peu plus de longues, suivant le besoin.

Pour plus grand éclaircissement, je vais essayer sur Despreaux, ce que Scaliger & beaucoup d'autres ont fait sur Homère & sur Virgile. Prenons au hasard, les quatre vers, par où finit le second Chant du Lutrin.

*Du moins, ne permets pas... La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée;
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.*

Quel est ici l'objet du Poète? D'achever le portrait de la Mollesse. Et comment la peindroit-il mieux, qu'en la supposant hors d'état de finir sa phrase? Des cinq derniers mots qu'elle articule, il y en a quatre monosyllabes, *Du moins ne permets pas*, & si peu de chose suffit pour épuiser ce qu'il lui reste de force.

Oppressée, est moins un mot qu'une image. Car l'o sourd est plutôt un râlement, qu'une lettre: sur-tout étant suivi d'un P, & d'une R, qui, parce qu'ils sont difficiles à prononcer, font encore mieux sentir le poids, dont la Mollesse est accablée. Deux syllabes traînantes, & une dernière
O 7 qui

qui s'entend à peine, *pressée*, ne font-ce pas des symptômes d'oppression ?

Tant de monosyllabes dans le vers suivant, continuent à me peindre l'état de la Mollesse, & je vois effectivement *sa langue glacée*, je le vois par l'embarras que cause la rencontre des monosyllabes, *sa, ce, sent, sa*, qui augmente encore par *langue glacée*, où *gue-gla* me fait presque à moi-même l'effet qu'on dépeint.

Je pourrais dans le troisième vers, à l'occasion de *succombant*, répéter les observations faites sur le *procumbit* de Virgile. Mais je me contenterai de remarquer avec quel art le Poète a coupé son vers en deux membres, dont le premier ne donne point droit d'attendre le second, & qui ne sont nullement liés l'un avec l'autre, *Et lasse de parler] succombant sous l'effort.]* Qu'on fasse là une phrase continue, & les proportions du tableau seront manquées.

Quant au dernier vers, commençons par en marquer la quantité.

Soûpire, étënd lès bràs, fèrme l'œil, et s'ëndôrt.

Affurément, si des syllabes peuvent tracer l'image d'un soupir, c'est une longue précédée d'une brève, & suivie d'une muette, *sôupire*. Dans l'action d'étendre les bras, le commencement va par degrés, mais le progrès demande une lenteur continuée, *étënd lès bràs*. Voici qu'enfin la Mollesse parvient où elle vouloit, *fèrme l'œil*. Avec quelle vitesse elle y court ! Ce sont trois brèves. Et de-là, par un monosyllabe bref, *et s'ëndôrt*, elle se précipite dans un long & profond assoupissement.

Je ne prétens point que Despreaux ait eu de pareilles attentions. Je n'en soupçonne pas plus Homère

mère

mère ni Virgile , quoique leurs Interprètes soient en possession de le dire. Mais ce que je croirois volontiers , c'est que la Nature , quand elle a formé un grand Poète , un grand Orateur , le dirige par des ressorts cachés , qui le rendent docile à un art , dont lui-même il ne se doute pas : comme elle apprend au petit enfant d'un Laboureur , sur quel ton il doit prier , appeller , caresser , se plaindre.

Quelque vrai-semblance qu'il y aît dans ces observations , je suis bien éloigné de croire que tout le monde les trouve incontestables. Mais en voici deux , qui le sont certainement , & dont l'une regarde la Rime ; l'autre , la Musique.

Pour ce qui est de la Rime , elle ne dispense personne d'observer inviolablement les règles de la Prosodie. Ceux-mêmes qui ont vieilli dans l'opinion , que nous n'avons ni longues ni brèves , seront forcés d'en revenir , s'ils considèrent qu'on ne peut (a) pas rimer les unes avec les autres ; & qu'ainsi ces deux vers ,

Un auteur , à genoux dans une humble préface ,
Au lecteur qu'il ennuie , a beau demander grâce ,
 sont inexcusables. Une brève , à la rigueur , ne doit rimer qu'avec une brève ; ni une longue qu'avec une longue. Toute la licence qu'on peut prendre , ne regarde que les syllabes douteuses. Je n'entrerai point ici dans un détail , qui déplairoit à nos Poètes. Mais enfin , s'ils trouvent qu'on les gêne trop , je les conjure de faire attention à leurs propres intérêts , qui leur défendent sévèrement de
 se

(a) Joachim du Bellay , chap. 7. de sa *Défense & illustration de la Langue Françoise* , imprimée dès l'année 1549. *Garde-toi* , dit-il , *de rimer les mots manifestement brefs avec les manifestement longs , comme pâsse , trace , maître , mètre , &c.*

se relâcher sur la Rime. Car ne croyons point que ce soit, comme quelques-uns l'ont dit, une invention de nos siècles barbares, puisqu'elle se trouve usitée parmi les plus anciens (a) peuples de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Amérique même. Tout le mal qu'on dit d'elle, n'est vrai, qu'entre les mains d'un homme sans génie, ou qui plaint sa peine. Elle a enfanté mille & mille beaux vers. Souvent elle est au Poète, comme un génie étranger, qui vient au secours du sien. Je comprends qu'elle se fait quelquefois acheter: mais ceux qui joignent un grand courage à un grand talent, ces hommes rares que la Renommée divinise, quelquefois même pendant leur vie, doivent être charmés que leur art soit entouré de grandes difficultés, qui le rendent inaccessible aux esprits médiocres, & qui maintiennent la Poésie dans la possession où elle est depuis l'origine des Arts, d'être le langage des Dieux.

Venons aux Musiciens. Je leur citerai une autorité, qui n'est pas moins respectable pour eux, qu'elle l'est pour les Savans. Quoique notre Poésie, dit M. Burette, ne se mesure point suivant
 „ les longues & les brèves; cela n'empêche pas
 „ que le chant ne doive faire sentir exactement,
 „ par la durée des sons, la quantité de chaque syl-
 „ labe: & c'est ignorance ou négligence au Mu-
 „ sicien d'en violer les règles. Il est vrai que cer-
 „ te quantité ne s'évalue pas dans notre Langue
 „ aussi scrupuleusement, que dans les Langues
 „ Grecque & Latine, où une syllabe brève ré-
 „ pond

(b) *Consuetudinem hanc servant, non Arabes tantum, & Persa, & Afri, sed & Tartari, & Sinenses, & complures quoque Americanae gentes; ut dubitari vix possit, quin ipsa natura unà cum cantu hanc poëseos rationem mortalibus tradiderit. H. Vossius, de Poëmatum cantu. & vîribus Rhythmi, pag. 25.*

„ pond toujours à un tems, & une syllabe longue
 „ à deux. En François, sur-tout par rapport au
 „ chant, les brèves & les longues peuvent avoir
 „ une plus grande latitude, (s'il est permis de s'ex-
 „ primer ainsi) c'est-à-dire qu'une brève répondra
 „ quelquefois à deux tems de ceux des Anciens,
 „ une longue à trois ou quatre. Mais quelque li-
 „ berté que se donne là-dessus le Musicien, il doit
 „ si bien ménager la durée des sons, les uns à l'é-
 „ gard des autres, qu'ils fassent toujours apperce-
 „ voir la différence, qui distingue une syllabe lon-
 „ gue d'avec une brève: & quiconque se dispense
 „ de cette règle, doit passer pour mauvais (a)
 „ Musicien.

„ Aussi, chez les anciens Grecs, tout Poète é-
 „ toit-il nécessairement Musicien: & cette liaison in-
 „ time de la Musique & de la Poësie, dit ailleurs
 „ M. Burette, étoit dûe principalement au ryth-
 „ me ou à la cadence, qui étoit commune à l'une
 „ & à l'autre. C'est-à-dire que la Poësie seule-
 „ ment prononcée faisoit sentir précisément la
 „ même cadence que lorsqu'on la chantoit après
 „ l'avoir mise en Musique. Celle-ci ne faisoit donc
 „ qu'ajouter à celle-là des sons convenables à l'ex-
 „ pression des vers; & comme le Poète connois-
 „ soit mieux que tout autre, quelle étoit la for-
 „ ce de cette expression, sur-tout dans une Poë-
 „ sie dont il étoit l'auteur, personne n'étoit plus
 „ capable que lui d'y joindre les sons les plus pro-
 „ pres & les plus énergiques. De là vient qu'alors
 „ toute Poësie n'étoit faite que pour être chantée;
 „ ce qui doit s'entendre, non seulement de la
 „ Poësie lyrique, mais encore de l'épique, de l'é-
 „ légiaque, &c. II

(a) Voyez les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. V. pag. 164.

Il n'en est pas de même parmi nous, ajoute M. Burette. „ Toute Poësie ne comporte pas la Mu-
 „ fique. La versification qui paroît la plus lyri-
 „ que, n'obéit pas toujours à la mélodie. La ca-
 „ dence musicale estropie souvent celle des vers,
 „ laquelle ne consiste plus que dans une pronon-
 „ ciation régulière des mots, qui fasse sentir les
 „ brèves & les longues où elles se rencontrent for-
 „ tuitement; la structure du vers ne mettant dans
 „ ces syllabes aucun arrangement uniforme, comme
 „ l'y mettoient les Anciens. En un mot, ces deux
 „ talens, qui font le Poëte & le Musicien, se
 „ trouvent aujourd'hui si rarement réunis, que
 „ dans ces magnifiques spectacles, à la perfection
 „ desquels ces deux Arts semblent concourir à l'en-
 „ vi, mais souvent avec très peu de succès, le
 „ Poëte accuse de cette disgrâce la mauvaise Mu-
 „ fique, & le Musicien s'en prend à la mauvaise
 „ (a) Poësie.

Une plus exacte connoissance de notre Proso-
 die mettroit, ce me semble, les Poëtes & les Mu-
 siciens hors d'état de faire des fautes, qui ne leur
 fussent communes. Peut-être aussi ne leur seroit-
 il pas difficile, s'ils vouloient s'entendre, de con-
 cilier en quelque sorte l'ancienne Musique avec la
 nouvelle. On peut, dit positivement le P. Merfenne,
*transporter dans nos vers rimés toute la riches-
 se, la variété, & la beauté des mouvemens, qui
 sont dans les Poësies des Grecs, sans qu'il soit néces-
 saire (b) de pratiquer les vers mesurés.* Un aveu si
 formel est glorieux à notre Langue; car le P.
 Merfenne paroît d'ailleurs l'homme du monde le
 plus

(a) M. Burette, *Dialogue de Plutarque sur la Musique*, Re-
 marque XVII.

(b) *Harmonie Univ.* liv. VI, Propos. 27.

plus entêté du rythme ancien, soit dans son *Traité de l'Harmonie Universelle*, soit dans ses *Commentaires sur la Genèse*, où il rapporte, avec des éloges infinis, quelques morceaux de la Musique faite sur les vers mesurés de Baïf. *Tels vers*, dit le Sieur d'Aubigné, *de peu de grace à les lire & prononcer, en ont beaucoup à être chantés: comme j'ai vû en de grands concerts faits par les Musiques (a) du Roi.* Un Auteur que Sauval (b) ne cite point, & qui étoit, dit-il, contemporain de Baïf, nous donne encore une plus grande idée de ces vers mesurés, & des effets admirables qu'ils produisoient, accompagnés du chant. Vossius (c) nous invite à en reprendre la méthode; que s'ils ont échoué autrefois, c'est parce que de mauvais Poètes s'en mêloient; mais qu'aujourd'hui nous en aurions de plus habiles. Je conclus de toutes ces autorités, non pas que nous fassions des vers mesurés, car la chose est démontrée impossible; mais qu'on pourroit quelquefois rendre nos Airs plus conformes qu'ils ne sont ordinairement, à la Prosodie. On est content du Musicien, lorsque son Air exprime le sens des paroles: peut-être qu'en même tems il pourroit répondre à la Prosodie; & ce seroit une nouvelle source d'agrémens. Pourquoi le Musicien ne le pourroit-il pas, puisque le Poète le peut parfaitement; comme le P. Merfenne l'avoue, & comme je crois l'avoir prouvé? Quoi qu'il en soit, l'utilité que le Poète peut tirer de la Prosodie, ne se borne pas à cela seul; & il me reste à faire d'autres observations, qui lui sont communes avec l'Orateur.

II.

(a) Dans l'Ouvrage que j'ai cité, pag. 16.

(b) *Antiquités de Paris*, Tom. II. p. 493.

(c) *De virtutibus Rhythmi*, pag. 131.

II.

Avant que de rechercher en quoi la Prosodie est utile à l'Orateur, pour qu'il donne de l'harmonie au discours, c'est une nécessité de faire voir, mais en peu de mots, que cette harmonie est quelque chose de réel.

Personne, je crois, ne peut nier que les trente plus méchants vers de Chapelain, & les trente meilleurs vers de Racine ou de Despreaux, ne fassent à l'oreille un effet bien différent. On juge ceux-ci plus harmonieux que ceux-là. Or est-il que tout jugement, qui se fait par comparaison, suppose qu'on a de quoi former un jugement absolu. Par conséquent il porte sur des principes, lesquels, nous fussent-ils entièrement inconnus, ou même impénétrables, n'en seroient pas moins certains, & n'en prouveroient pas moins la réalité (a) de l'harmonie dans le discours.

Mais bien loin que ce soit un mystère difficile à pénétrer, Aristote & Cicéron en ont parlé très clairement. Tous les deux adoptent les mêmes principes; & s'ils n'en font pas toujours la même application, c'est que leurs Langues ne sont pas les mêmes. Voyons, à leur exemple, ce que la nôtre demande, ce qu'elle défend. Je m'attacherai à Cicéron, qui est ici (b) plus étendu, plus méthodique même qu'Aristote. On apprend de lui, premièrement, à qui sont dûes les plus anciennes ob-

serva-

(a) *Esse igitur in oratione numerum quemdam, non est difficile agnoscere. Judicat enim sensus. In quo iniquum est, quod accidit, non agnoscere, si, cur id accidat, reperire nequeamus. Orat. LV.*

(b) Voyez le dernier livre de *Oratore*, depuis le Chap. XLIX, & l'*Orator*, depuis le Chap. LII, jusqu'à la fin.

servations, que l'on ait faites sur l'harmonie de la prose: en second lieu, sur quel fondement, & à quelle occasion elles se firent: troisièmement, en quoi cette harmonie consiste: & enfin, comment on doit en user. Voici donc, sur ces quatre points, le précis de sa doctrine, mais dépouillé de ce qui n'a rapport qu'au Latin, & accompagné de ce qui regarde le François.

Premièrement, il est certain que le nombre oratoire n'a été trouvé, ou du moins réduit en Art, que long-tems après la mesure du vers. Cicéron en reconnoit Isocrate pour le principal auteur, & Isocrate n'a vécu que plus de six cens ans après Homère. Pour ce qui est des Romains, il paroît que Cicéron, à cet égard, fut leur Isocrate. Quoi qu'il en soit, les Romains n'ont jamais su que ce qu'ils apprirent des Grecs. Aujourd'hui encore, quoique tous les siècles & tous les peuples nous soient connus, il faut convenir qu'en ce qui concerne les beaux Arts, les Grecs du bon siècle, qui fut celui de Philippe & d'Alexandre, sont toujours eux seuls, ou du moins préférablement à tous autres, les précepteurs du genre humain. Puisqu'une nation, si attentive d'ailleurs aux graces du langage, tarda si long-tems à trouver le nombre oratoire; c'est une consolation pour nous, qui ne connoissons ce genre d'harmonie, que depuis Malherbe dans les vers, & depuis Balzac dans la prose. Je parle de Malherbe, parce qu'en effet le *nombre* dont il s'agit ici, n'est nullement la *mesure* du vers: & au reste je dis indifféremment, *nombre*, *harmonie*, *cadence*, pour exprimer la même idée, qui dans un moment se débrouillera tout-à-fait.

Mais, en second lieu, comment le nombre oratoire fut-il observé, & sur quel fondement? Rien de plus simple, dit Cicéron: & je m'éton-

ne,

ne, ajoute-t-il, que cette découverte ait été faite si tard, puisqu'il suffisoit pour cela de remarquer une chose toute naturelle, Qu'une phrase bien cadencée, comme le hazard en produit souvent, est plus agréable qu'une autre, dont le tour n'aura rien d'harmonieux. Telle est, en effet, la justesse de l'oreille, ou plutôt de l'esprit, à qui l'oreille fait son rapport, qu'ayant la mesure des mots en nous-mêmes, d'abord nous sentons s'il y a dans la phrase du trop, ou du trop peu; quelque chose d'excédant, ou de tronqué. Voilà par où l'on parvint (a) à déterminer la mesure du vers: ce ne fut point par des démonstrations mathématiques, ni par de grands efforts de raisonnement: l'oreille jugea: & de même qu'elle avoit elle seule trouvé la juste mesure du vers, elle fit aussi, quoique longtemps après, observer le nombre oratoire, par la comparaison d'une phrase bien tournée, bien cadencée, avec une phrase sans cadence & sans tour.

Qu'est-ce donc précisément que cette cadence? Troisième point à examiner dans l'ordre de Cicéron, & sur lequel ni lui ni Aristote n'ont jugé à propos de rien dire de formel, parce qu'une définition sèche est souvent plus capable d'embrouiller que d'éclaircir les idées, qui tiennent immédiatement au goût, & au sentiment. Quelque danger qu'il y ait à vouloir faire ce que ces grands maîtres n'ont point voulu, il me semble pourtant qu'on peut, en rapprochant leurs principes, définir le nombre oratoire, *Une sorte de modulation, qui résulte, non seulement de la valeur syllabique, mais encore de la qualité, & de l'arrangement des mots.* Pesons tous ces termes.

Je

(a) *Neque enim ipse versus ratione est cognitus, sed natura, atque sensu. Orat. LV.*

Je dis, *une sorte de modulation*, parce que c'est une suite de plusieurs mouvemens, qui ne sont point arbitrairement distribués, mais où il doit se trouver de certaines proportions, sans lesquelles ce ne seroient que des sons indépendans les uns des autres, & dont l'assemblage confus ne formeroit rien de flatteur pour l'oreille.

Je donne pour première cause de cette modulation, *la valeur syllabique* des mots, dont une phrase est composée: c'est-à-dire leurs longues & leurs brèves, non point assemblées fortuitement, mais assorties de manière qu'elles précipitent, ou ralentissent la prononciation, au gré de l'oreille.

J'ajoute qu'il faut avoir égard à la *qualité* des mots. Et par-là je n'entens point ce qui en caractérise la noblesse, la bassesse, l'énergie, la foiblesse: c'est l'affaire de la Rhétorique. Quant à la Prosodie, elle ne les considère que matériellement, & comme des sons, ou éclatans, ou sourds; ou lents, ou rapides; ou rudes, ou doux. Or nous ne créons pas les mots: c'est une nécessité de les employer tels qu'ils sont; & il y auroit même de la bizarrerie à vouloir en rejeter quelques-uns, sous prétexte que notre oreille ne s'en accommode pas. Un des plus importans secrets de la Prosodie, c'est de tempérer les sons l'un par l'autre. Il n'y a point de si rude syllabe, qui ne puisse être adoucie; il n'y en a point de si foible, qui ne puisse être fortifiée; tout cela dépend des syllabes qui précèdent, ou qui suivent celle dont l'oreille se plaint.

J'ai donné (a) pour dernière cause de l'harmonie, *l'arrangement* des mots. Car, quoique notre Langue aime un arrangement simple, naturel, & régulier,

(a) *Non numero solum numerosa oratio, sed & compositione fit. Orat. LXV.*

gulier, cela n'exclud que les inversions, qui sont violentes : & souvent on est obligé de transposer, ou des mots, ou même des membres de phrase, non seulement pour être plus clair, ou plus énergique, mais encore pour attraper un tour harmonieux. Je ne finirois point, si j'en voulois rapporter des exemples. Qu'on prenne au hazard quelque période un peu sonore, ou dans Fléchier, ou dans Bossuet : que l'on en conserve toutes les paroles, mais qu'on les dérange seulement : le sens demeurera le même, & l'harmonie disparaîtra.

Une phrase bien cadencée est donc un tissu de syllabes bien choisies, & mises dans un tel ordre, que les organes, soit de celui qui parle, soit de celui qui écoute, sont agréablement flattés par une sorte de modulation, qui fait que le discours n'a rien de dur, ni de lâche ; rien de trop long, ni de trop court ; rien de pesant, ni de sautillant.

Quatrième & dernier point à éclaircir : l'usage qu'on doit faire du nombre oratoire : c'est-à-dire, quelle est sa véritable place ; s'il doit être varié, & comment ; en quoi il s'éloigne du nombre poétique, & jusqu'où il peut en approcher.

Que la véritable place du nombre oratoire, ce soit le commencement & la fin d'une période, j'avoue que Cicéron en fait une loi, d'autant plus sensée, qu'en effet l'attention de l'auditeur est plus vive au commencement de la phrase ; & que l'oreille, si d'abord on ne la contente pas, veut bien suspendre un peu son jugement, dans l'espérance qu'on ne finira point sans la contenter. Mais en notre Langue ce n'est pas tout-à-fait la même chose. On ne sauroit exiger de nous, que nous gardions pour la fin de la phrase les termes les plus sonores ; car nous sommes forcés de suivre l'ordre naturel ; & comme l'oreille du François ne s'at-

tend

tend point qu'on la dédommage à la fin de la période, aussi ne permet-elle pas d'en négliger le milieu.

Toutes nos phrases, d'un bout à l'autre, doivent donc être nombreuses. Mais la cadence doit perpétuellement varier : car, d'être uniforme dans son harmonie, ou de n'en avoir point, ce sont deux extrémités aussi vicieuses l'une que l'autre. Tantôt la période fera de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre. Quelquefois elle ira même plus loin : car il faut de toute nécessité, que la marche du discours se proportionne à celle de l'esprit, qui peut de tems en tems avoir besoin d'un plus grand espace pour se déployer. Quelquefois aussi, & plus souvent encore, il lui arrive de se renfermer dans l'espace le plus court. Un mot lui suffit ? un mot doit donc faire toute la phrase. Jamais l'oreille ne se fâche, quand l'esprit est content.

On voudroit inférer de-là, que tout est donc arbitraire dans le style : puisque, suivant les Maîtres de l'Art, il nous est permis de faire nos phrases, & aussi longues, & aussi courtes qu'il nous plaît : puisque nous pouvons y faire entrer toute sorte de mots, & les plus rudes aussi-bien que les plus coulans : puisqu'enfin la distribution des longues & des brèves n'a rien, ni de borné quant au nombre, ni de fixe quant au lieu.

Je conviens des principes. Aristote & Cicéron les reçoivent, les établissent. Je nie seulement les conséquences, qu'on en veut tirer. Rien n'est déterminé, ni prescrit ; cela est vrai. Tout est donc arbitraire ; cela est faux. Ici nos Métaphysiciens auroient beau se récrier : ils ont affaire à un Juge qui en fait plus qu'eux, & qui même (a) pousse l'orgueil encore plus loin qu'eux. Quel est-il ?

P

l'o-

(a) *Aures, quarum est judicium superbissimum.* Orat. XLIV.

l'oreille. Juge, en effet, le plus orgueilleux qu'on puisse imaginer: car il prend son parti dans l'instant, & sans daigner, ni écouter aucune remontrance, ni rendre aucune raison de ses arrêts.

Pour obéir à l'oreille, jamais ne négligeons le nombre, mais varions-le souvent. Elle demande qu'on soit attentif à lui plaire, sans que cette attention se fasse remarquer. Une suite de périodes, toutes de la même étendue, dont les membres seroient également partagés, & qui produiroient un nombre uniforme, ne manqueroit pas de fatiguer, & décéleroit un art odieux. Il faut couper nos phrases à propos. Mais il y a une manière de les couper, qui, bien loin d'interrompre l'harmonie, sert à la continuer, & la rend plus agréable. Car ne confondons pas le style qui n'est pas périodique, avec le style qui n'est point lié. On peut n'être pas toujours périodique; il y a même plus de grace à ne l'être pas toujours: mais on doit toujours lier ses phrases, de manière qu'elles soient enchaînées l'une avec l'autre. Je porte envie aux Grecs, dont la Langue étoit si abondante en conjonctions: au-lieu que la nôtre n'en conserve que très peu; encore voudroit-on nous en priver. Rien de plus contraire à l'harmonie, que des repos trop fréquens, & qui ne gardent nulle proportion entre eux. Aujourd'hui pourtant c'est le style qu'on voudroit mettre à la mode. On aime un tissu de petites phrases isolées, décousues, hachées, déchiquetées. Il semble que la valeur d'une ligne soit une immense carrière, qui suffise pour épuiser les forces de l'Auteur; & qu'ensuite, tout hors d'haleine, il ait besoin de faire une pause, qui le mette en état de recommencer à penser. Ordinairement ces sortes de gens ont des idées aussi bornées, & aussi peu liées, que leurs phrases. Vraies copies
de

de cet Hégésias, dont Cicéron (a) dit, que si quelqu'un cherche un *soit* écrivain, il n'a qu'à prendre celui-là.

Par tout ce qu'on vient de lire, il est aisé de voir en quoi les loix de l'harmonie sont les mêmes pour le Poète, & pour l'Orateur; en quoi elles sont différentes. L'un doit, comme l'autre, donner à son discours cette sorte de modulation, *qui résulte, non seulement de la valeur syllabique, mais encore de la qualité, & de l'arrangement des mots.* L'un doit, comme l'autre, varier toujours son harmonie, & de manière que jamais elle ne soit interrompue. Jusques-là l'Orateur & le Poète François marchent de compagnie. Mais deux choses aisées à remarquer, la Mesure & la Rime, distinguent essentiellement le Poète, & lui font une espèce particulière d'harmonie, qui n'a plus rien de commun avec celle de l'Orateur. Aussi est-il permis au Poète, il lui est même ordonné de faire bien sentir son harmonie: tandis que l'Orateur, s'il est prudent, ne fait guère moins d'effort pour déguiser, que pour saisir celle qui lui est propre. De-là vient qu'en faveur de ces sons mélodieux, que le Poète seul a droit de nous faire entendre, non seulement nous lui pardonnons des inversions plus fortes, & plus fréquentes; mais pour le rendre inexcusable, s'il manque à nous flatter l'oreille, nous lui accordons, & plus de liberté dans le choix des mots, & moins de contrainte dans la structure de ses phrases, & plus de hardiesse dans ses tours.

Je reviens donc aux Orateurs. Peut-être la plu-
part

(a) *Quam (numerosam comprehensionem) perversè fugiens Hegesias . . . saltat, incidens particulas: & is quidem non minus sententiis peccat, quàm verbis: ut non quærat quem appelles ineptum, qui illum cognoverit.* Orat. LXVII.

part regarderont-ils comme insupportable, & comme indigne d'eux, le joug de la Prosodie. Voilà pourquoi, dans un Discours que j'eus occasion (a) de prononcer l'année dernière, le jour que l'Académie François distribue ses Prix, je me contentai de faire observer que la désinence de tous nos mots François étoit de deux sortes: l'une féminine, qui est celle où se trouve l'E muet; l'autre masculine, qui renferme généralement toute désinence où l'E muet ne se trouve point. „ J'en conclus que ces deux sons très différens, l'un masculin, qui est soutenu, l'autre féminin, qui est foible, faisoient en notre Langue l'effet des longues & des brèves; & que le mélange de ces deux sons, qui pouvoit se varier à l'infini, & former toute sorte de cadences, étoit par conséquent le principe de notre harmonie.” Ainsi, sans distinguer exactement nos tems syllabiques, je n'osai d'abord en montrer que deux, pour ne point effrayer ceux de nos jeunes Ecrivains, à qui cette doctrine paroîtroit nouvelle. On n'a besoin, en effet, que d'une légère attention, pour ne point confondre ces deux désinences: & il ne faut qu'un art médiocre, pour les placer à propos. Mais, après tout ce que j'ai établi ci-dessus, on voit clairement que l'Orateur trouve dans notre Prosodie, des ressources bien plus amples, pourvu qu'il ne manque pas de génie, & qu'il soit laborieux.

Toutes ces ressources, pourtant, ne peuvent que fournir le matériel de l'harmonie. Ce qui en fait l'ame, c'est la pensée. Une phrase parfaitement sonore, mais destituée de sens, est un corps sans ame; & si le sens qu'elle présente, est méprisable,

(a) Ce Discours est imprimé à la tête de ma Traduction des *Philippiques de Démosthène*, &c.

NB.

sable, c'est une vilaine ame dans un beau corps. De la pensée dépend l'expression. Qu'est-ce que beauté dans la pensée ? Conformité avec un objet capable de plaire. Qu'est-ce que beauté dans l'expression ? Conformité avec la pensée. Or l'esprit voit en même tems, & par une action indivisible, la pensée & l'expression. Du parfait accord qu'il y a entre l'une & l'autre, naît une harmonie intellectuelle, sans quoi la vocale n'est rien. Comme aussi, sans la vocale, il manquera l'une des parties essentielles pour former un concert, où l'esprit n'ait rien à desirer.

Que ceux qui croient ces petits soins indignes d'eux, écoutent comment parle Denys d'Halicarnasse, à la fin d'un excellent (a) Traité, où il a fait pour sa Langue à peu près ce que je tâche de faire ici pour la nôtre.

„ On auroit tort, dit-il, de trouver mauvais
 „ qu'un aussi grand homme que Démosthène,
 „ dont le mérite a obscurci la gloire de tous ceux
 „ qui s'étoient montrés avant lui dans la carrière
 „ de l'Eloquence, voulant composer des Ecrits
 „ immortels, & aiant le courage de se livrer à
 „ l'examen (b) de l'Envie & du Tems, Juges for-
 „ midables, il ait apporté une attention si scrupu-
 „ leuse, non seulement à la solidité & à l'ordre
 „ des pensées, mais encore au choix & à l'arran-
 „ gement des mots. On ne trouvera rien là d'é-

„ ton-

(a) De l'arrangement des mots, Chap. 25.

(b) De ces deux Juges, l'un est à mépriser pour un honnête homme. Mais plus un Auteur sera honnête homme, plus il fera d'efforts pour se concilier l'autre. *Servi igitur his etiam Judicibus, qui multis post sæculis de te judicabunt: & quidem haud scio, an incorruptius quam nos. Nam & sine amore, & sine cupiditate, & rursus sine odio, & sine invidia judicabunt.* Cic. pro Marcello, cap. IX.

» tonnant , si l'on considère que les Auteurs de
 » son tems se piquoient , non pas simplement d'é-
 » crire , mais de buriner , & de sculpter leurs ou-
 » vrages. Isocrate employa dix années , au moins ,
 » à composer son (a) Panégyrique. Platon , à l'âge
 » de quatre-vingts ans , retouchoit encore ses
 » Dialogues , & sans cesse travailloit à y mettre
 » de l'élégance. Quoi , ne loue-t-on pas un Pein-
 » tre , un Graveur , de rechercher leurs ouvrages
 » avec la dernière exactitude ? Un Orateur doit ,
 » à bien plus forte raison , se donner les mêmes
 » soins. Outre que ces soins ne sont , ni pénibles ,
 » ni ingrats , du moment que l'expérience les rend
 » familiers : & sur-tout lorsqu'à l'exemple de Dé-
 » mosthène , une jeunesse studieuse aura bien fait
 » tout ce qu'il faut pour se former le goût & l'o-
 » reille.

Ainsi parle Denys d'Halicarnasse ; & assurément
 les sages réflexions de ce savant Critique pour-
 roient n'être pas inutiles dans le siècle où nous
 sommes , bien différent de ce siècle où l'on ne
 souffroit que des ouvrages *sculptés & burinés*. On
 veut trop écrire aujourd'hui , on ne veut prendre
 ni le tems , ni les soins nécessaires pour produire
 du bon ; & parce qu'on lit peu les Originaux , peu
 de gens ont l'idée du parfait. Au moins ne devroit-
 on pas négliger ce qui résulte plutôt de l'art , que
 du génie. On n'est pas maître de se donner des talens ;
 on est maître de se donner des connoissances , qui
 toutes seules , à la vérité , ne feront pas un bon
 Ecri-

(a) On sait que le *Panégyrique d'Isocrate* n'est pas l'Eloge
 de cet Orateur , mais le titre d'une de ses plus fameuses
 Oraisons : & c'est un terme consacré en notre Langue ,
 comme l'a remarqué M. Despreaux sur le Chap. III. de
 Longin.

Ecrivain, mais fans lesquelles aussi on ne sauroit bien écrire. Telle est la Science de la Prosodie : la plus facile & la moindre des Sciences pour qui veut l'acquérir, mais aussi une de celles dont l'ignorance peut le plus nuire. Quatre ou cinq de nos Poètes nous ont fait sentir parfaitement, que notre Langue se prêtoit à l'harmonie : quelques morceaux choisis de nos Orateurs ne laissent pas lieu d'en douter : pourquoi donc ne pas étudier les moyens de perfectionner un Art, dont nous connoissons le prix, & dont nous voyons que les progrès ont été déjà si heureux ?

Voilà ce que je m'étois proposé de dire, tant sur notre Prosodie, que sur les matières qui en dépendent. Peut-être me suis-je trompé dans quelques-unes de mes observations : peut-être en ai-je omis d'essentielles. Mais un Traité de cette nature ne pouvoit être qu'ébauché par un particulier. Pour l'achever, il faut un Grammairien, un Orateur, un Poète, un Musicien : & j'ajoute, un Géomètre : car tout ce qui demande arrangement & combinaison de principes, a besoin de sa méthode.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Gar-
de des Sceaux, un Manuscrit intitulé,
Traité de la Prosodie Française, qui m'a pa-
ru rempli de recherches également neu-
ves, curieuses, & utiles. Fait à Paris ce
24. Septembre 1736. *Signé*, SALLIER.

Voyez les Œuvres de l'Abbé
de Pons. p 170 & suiv.

— Remi Palemonis Diffe-
rentiæ sermonum: p. 977
des Miscellaneæ Observationes
pour 1745.

— Reizi Specimen Pseudo-
synonymorum, pp. 124—156
du même Recueil, vol. X.

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901





